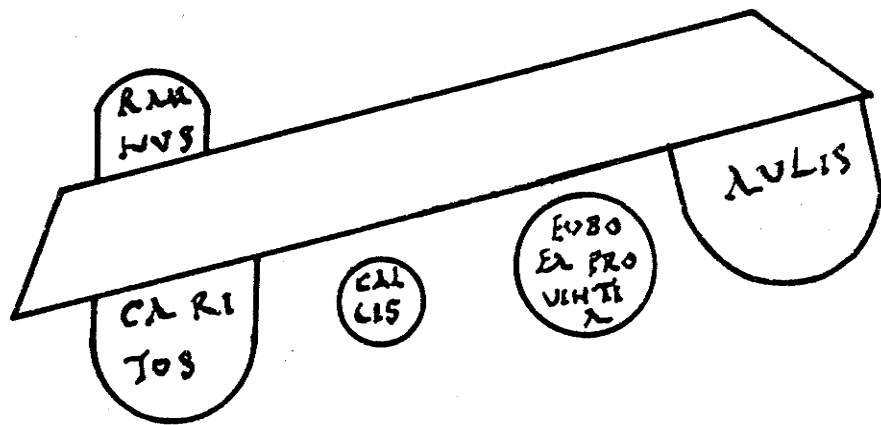


PASCAL ARNAUD

LA CARTOGRAPHIE A ROME



Tome I.

Thèse d'Etudes Latines pour le Doctorat d'Etat réalisée sous la direction de
monsieur le professeur Pierre GRIMAL. Université de Paris IV

1990

A Annie, Jean-Cassien, Hadrien, et Sophie-Caroline

Huit années se sont écoulées depuis le premier regard, fatal, jeté, presque par hasard dans les *Mappæ Mundi* de Miller, alors que je cherchais à replacer mes chers Parthes dans une vision romaine du monde que j'espérais retrouver dans les cartes anciennes... Les nombreuses pages qui suivent en sont le fruit. Elles ont été possibles grâce à un séjour de trois ans à l'Ecole Française Rome, grâce à l'université de Bordeaux, au centre Pierre Paris, à leurs équipements informatiques, à leurs bibliothèques, et à leur personnel. Qu'ils en soient tous remerciés, en la personnes de leurs directeurs, Georges Vallet, Charles Pietri, Robert Etienne et Michel Roddaz, et avec eux tous ceux qui ont œuvré à me faire entrer dans ces deux institutions.

Que soient également remerciés chaleureusement ici tous ceux qui, par leurs discussions et leurs conseils, en me signalant textes ou documents méconnus, ou en me faisant parvenir une bibliographie parfois encore sous presse, m'ont aidé à mener à bien cette entreprise, et tous ceux qui ont bien voulu se charger de la tâche ingrate et fastidieuse de relire cet indigeste mais copieuse confection. Il est des services que l'on n'oublie pas. Que soient donc remerciés, individuellement, en bloc, et par ordre alphabétique, au mépris des convenances les plus élémentaires, tant il est vrai que la gentillesse n'a ni grade, ni sexe, ni âge:

A. Arnaud-Portelli, Françoise Bériac, R. Chevallier, J. Clément, P. Counillon, J. Desanges, P. Donceel-Voûte, P. Gautier Dalché, A. Grandazzi, Chr. Jacob, J. Hiernard, Y. Janvier, Cl. Nicolet, F. Prontera, D. Roux, et à mes collègues de l'université de Bordeaux III.

Mes pensées affectueuses et reconnaissantes vont enfin à celui qui a accepté de prendre la direction de ce travail en m'accordant une attentive liberté.

TABLE DES MATIERES

Remerciements.....	I
Table des matières.....	II
Liminaires.....	XIII

PREMIERE PARTIE. VERS UNE TYPOLOGIE DES CARTES ANCIENNES.

Chapitre 1. Problèmes de lexique.....	1
I. <u>Le vocabulaire grec et romain de la cartographie</u>	3
1. <i>Forma</i>	3
2. <i>Περιήγησις, περίοδος</i>	10
3. <i>Geographia et Chorographia</i>	14
4. <i>Références à la peinture</i>	17
II. <u>Absence d'unité conceptuelle de la cartographie ancienne</u> ...	23
Chapitre 2. Modèles des référence.....	41
I. <u>La cartographie grecque</u>	42
1. <i>Que pensaient les Grecs? L'ancien Tableau du monde et les déboires de ses correcteurs; la longue survie de la carte ronde</i>	47
2. <i>Dresser une nouvelle carte du monde: la "carte" d'Eratosthène</i>	62
3. <i>Les cartes fictives d'Eratosthène et de Strabon</i>	72
4. <i>Texte et cartes de Ptolémée</i>	87

a. Ptolémée et Marin de Tyr: la recherche du bon livre de géographie, substitut des cartes.....	92
b. Les témoignages relatifs à l'histoire de la Géographie.....	100
c. Authenticité et fortune de la <i>Géographie</i> de Ptolémée.....	125
II. <u>La cartographie médiévale</u>	135
• Les cartes de saint Jérôme et leurs enseignements.....	145
1. <i>Particularités et chronologie relative des deux cartes</i>	145
2. <i>Origine antique et déformation médiévales des vignettes</i>	151
a. La carte 1.....	152
b. La carte 2.....	159
c. Les rapports des deux cartes entre elles et à la cartographie médiévale.....	163
3. <i>La carte originale: sa nature et sa datation</i>	171
a. Un fragment de mappemonde.....	171
b. Le tracé et les formes.....	174
c. La datation.....	175
Chapitre 3. Pour une typologie des cartes anciennes.....	187
I. <u>Représentations volumiques</u>	192
A. <i>Sphères célestes</i>	192
B. <i>Globes terrestres</i>	196
II. <u>Représentations planes de la terre et du ciel</u>	205
A. <i>Représentations planes du ciel</i>	205
B. <i>Mappemondes à grande nomenclature</i>	208
1. <i>Mappemondes à nomenclature et tracé détaillé des côtes océaniques</i>	208

2. Mappemondes (circulaires) à nomenclature et configurations chorographiques grossières: la mappemonde médiévale et la <i>römische Weltkarte</i>	218
• Deux familles de cartes?.....	220
• Y a-t-il une "mappemonde médiévale" héritière de "la mappemonde romaine"?.....	223
• Les mappemondes circulaires du type qui nous intéresse seraient-elles alors des phénomènes spécifiquement médiévaux?.....	231
3. Mappemondes à contenu itinéraire: <i>Weltstraßenkarten</i>	238
◊ La mappemonde d'Autun: carte mondiale des routes, mappemonde à données numériques ou simple mappemonde?.....	240
C. <i>Mappemondes schématiques</i>	250
1. Mappemondes à configurations réduites reproduisant la forme et les dimensions de l'œcumène.....	251
2. Les cartes des deux hémisphères.....	256
• Cartes simples.....	257
• Cartes des cinq zones climatiques.....	257
• Cartes à configurations élémentaires.....	265
• Types dérivés.....	269
3. Mappemondes à climats.....	274
4. Mappemondes de type T-O.....	275
5. Mappemondes œcuméniques diverses.....	287
D <i>Cartes régionales</i>	289
1. Représentation de vastes zones par découpage de mappemondes.....	290
2. Cartes tendant à offrir la vision spatialisée d'une zone.....	290

• Cette cartographie peut avoir trait à de grands espaces.....	290
• Pour les surfaces plus réduites.....	296
3. Cartes proposant une vision linéaire de l'espace: cartes itinéraires et périples.....	297
• <i>Les itineraria picta</i> de Végèce.....	297
• L'itinéraire de Matthieu de Paris.....	300
• Un périple pontique: le prétendu "bouclier" de Doura-Europos.....	303
4. Cartes schématiques.....	306
5. Cartes cadastrales.....	310
III. <u>Les quasi-cartes. Des images aux frontières de la cartographie</u>	311
1. Cartes sans objet.....	311
2. Cartes allégoriques.....	314
3. "Map-like Paintings".....	316
Conclusion de la première partie.....	319

DEUXIEME PARTIE. LIRE ET TRACER DES CARTES: USAGES ET CONVENTIONS CARTOGRAPHIQUES

<u>Introduction</u>	321
Chapitre 1: Les conditions matérielles de la production des cartes.....	324
1. <u>Les cartographes</u>	324

2. <u>La correction comme méthode cartographique; de la correction à</u>	
<u>immobilisme</u>	346
3. <u>Les supports de la carte</u>	355
a. <i>Les cartes dans les manuscrits</i>	355
b. <i>Le pinax</i>	367
c. <i>Supports monumentaux</i>	375
Chapitre 2: Conventions relatives au tracé	383
1. <u>Echelle et <i>symmètria</i>: des objectifs rarement revendiqués et</u>	
<u>rarement atteints</u>	385
2. <u>Principes de la déformation</u>	392
3. <u>Le tracé de la carte est subordonné aux intentions de son</u>	
<u>auteur</u>	417
a. <i>Ptolémée et la mappemonde du Tétrabyble</i>	417
b. <i>Les mappemondes T-O ne supposent pas l'adhésion de leur</i>	
<i>auteur au schéma proposé</i>	424
4. <u>Justifications théoriques des cartes rondes</u>	429
a. <i>Le cercle de l'horizon des cartes schématiques</i>	429
b. <i>Les cartes à configurations</i>	433
c. <i>Centre de la carte ou nombril du monde?</i>	438
Chapitre 3. L'orientation	443
I. <u>La rose des vents</u>	443
a. <i>Les quatre points cardinaux: l'orientation "astronomique"</i>	445
b. <i>Roses des vents complexes</i>	447
c. <i>Difficultés d'utilisation</i>	449
II. <u>Les systèmes d'orientation</u>	455
1. <i>Problèmes de méthode</i>	455

2. <i>Les grands systèmes d'orientation</i>	468
a. <i>L'orientation au Nord</i>	468
b. <i>L'orientation au Sud</i>	471
c. <i>L'orientation à l'Ouest</i>	480
d. <i>L'orientation à l'Est</i>	489
Chapitre 4. Légendes et données textuelles	503
1. <u>prétentions à l'exhaustivité et encombrement</u>	504
2. <u>Le cas de Julius Honorius</u>	511
3. <u>Les légendes</u>	541
a. <i>Les marges de la carte</i>	544
b. <i>Aux limites de la carte</i>	548
c. <i>A l'intérieur de la carte</i>	549
• <i>Gloses</i>	549
• <i>Chiffres</i>	555
• <i>Indications toponomastiques</i>	559
Chapitre 5. Le dessin	563
1. <u>Les tracés</u>	563
a. <i>Hiérarchie des éléments dans l'ordre de la rédaction et problèmes connexes</i>	563
b. <i>Représentation des particularités de géographie physique. Les éléments du tracé</i>	566
• <i>Les mers</i>	566
• <i>Les montagnes</i>	572
• <i>Les fleuves</i>	575
• <i>Les limites régionales</i>	578
• <i>Les itinéraires</i>	581
2. <u>Les vignettes</u>	584

a. <i>Nature des objets illustrés et fonction des vignettes</i>	584
• Rôle esthétique.....	589
• Hiérarchisation de l'espace.....	590
• Fonction explicative.....	593
b. <i>Le sens des vignettes: y a-t-il une symbolique cartographique propre?</i>	597
• Les symboles de la Table de Peutinger.....	597
• Les villes hexagonales.....	616
Conclusion de la seconde partie	626

**TROISIEME PARTIE: LES CARTES DANS LA VIE POLITIQUE ET
ADMINISTRATIVE DU MONDE ROMAIN.**

Chapitre 1: Cartes mesurées. Cadastres et plans de villes et d'édifices	628
1. <u>Les plans cadastraux des <i>Agrimensores</i></u>	633
a. <i>Les Agrimensores</i>	633
b. <i>Les plans cadastraux</i>	638
c. <i>L'archivage des formæ cadastrales</i>	658
d. <i>Utilité et utilisation de ces cartes</i>	671
2. <u>Les <i>mensores ædificiorum</i>, les cadastres urbains et les plans d'édifices</u>	680
a. <i>Les hommes et leurs méthodes</i>	680
b. <i>Plans de villes</i>	685
c. <i>Plans de villes hors de la zone des cent milles: d'Aguntum à Madaba</i>	715
3. <u>Plans d'aqueducs</u>	725

Chapitre 2. Les cartes militaires.....	735
1. <u>Les cartes triomphales.....</u>	736
2. <u>Végèce et le problème des <i>itineraria picta</i>.....</u>	745
a. <i>L'usage militaire des itinéraires annotés à l'intérieur des limites de l'empire.....</i>	745
b. <i>L'exploration des territoires étrangers, les mensores militaires et les "cartes" de Néron.....</i>	777
c. <i>La carte du pseudo-bouclier de Doura-Europos: un officier romain et la cartographie vers 200 de notre ère.....</i>	798
3. <u>Cartographie, stratégie et géopolitique: le rôle de la cartographie dans la formation géographique des officiers et des administrateurs romains.....</u>	820
Chapitre 3. La Table de Peutinger.....	854
1. <u>Le document médiéval.....</u>	860
2. <u>Dater l'original et l'archétype?.....</u>	868
a. <i>Les enseignements de la toponymie générale.....</i>	870
b. <i>Les enseignements des itinéraires.....</i>	880
c. <i>Date probable de la compilation itinéraire et de la rédaction de l'archétype.....</i>	898
d. <i>Les sources de la première compilation: un corpus itinéraire écrit.....</i>	903
e. <i>Les enseignements des vignettes: les deux états de la carte.....</i>	918
3. <u>L'œuvre du géographe anonyme de Ravenne, un témoignage ancien sur la diffusion et les caractères de l'archétype.....</u>	954
a. <i>Castorius.....</i>	958

b. <i>Libanios</i>	971
c. <i>Maximus</i>	974
d. <i>Athanasius et Marcomir</i>	977
e. <i>Faut-il réhabiliter l'Einquellentheorie? Le Ravennate lecteur d'une carte de la famille de la Table de Peutinger</i>	979
4. <u>Fonction de la Table de Peutinger</u>	985

**Chapitre 4. L'œuvre géographique de M. Vipsanius Agrippa.
Réflexions sur la "mappemonde officielle de l'empire
romain"**..... 992

I. <u>Les fragments de l'œuvre d'Agrippa</u>	999
1. <i>Fragments attribués</i>	1009
1T. <i>Testimonia</i>	1009
1A. Mesures parallélogrammiques.....	1015
1B. Périples.....	1045
1C. Distances linéaires.....	1057
1D. Notations chorographiques et ethnographiques diverses.....	1064
1E. Mesure de la Terre habitée.....	1070
2. <i>Les opuscules dérivés d'Agrippa. La Dimensuratio Provinciarum, la Divisio orbis terrarum et Orose</i>	1076
a. <i>Le corpus des mesures insulaires</i>	1081
b. <i>La transmission des données d'Agrippa aux opuscules</i>	1094
3. <i>Fragments d'attribution probable</i>	1110
3A. Mesures parallélogrammiques.....	1110
3B. Périples.....	1133
3C. Distances linéaires.....	1141
3D. Notations chorographiques et ethnographiques diverses.....	1144

4. <i>Fragments d'attribution douteuse</i>	1147
4A. Mesures parallélogrammiques.....	1147
4B. Périples.....	1151
4D. Notations chorographiques et ethnographiques diverses....	1153
5. <i>Fragments d'attribution très douteuse</i>	1154
5A. Mesures parallélogrammiques.....	1154
5B. Périples.....	1156
5C. Distances linéaires.....	1160
5D. Notations chorographiques et ethnographiques diverses.....	1162
5E. Mesure de la Terre habitée.....	1162
6. <i>Le Chorographe de Strabon</i>	1164
II. <u>Nature, sens et fonction de l'œuvre géographique d'Agrippa</u>	1182
1. <i>L'œuvre première d'Agrippa</i>	1183
A. Sa Nature.....	1183
B. Contenu de l'œuvre.....	1196
C. Un document d'administration? La "mesure du monde" et les sources d'Agrippa.....	1231
a. La prétendue diffusion confidentielle.....	1231
b. Cicéron, varron, Agrippa et Pline: le goût des Romains pour la géographie à la fin de la république et au début de l'empire.....	1234
c. La mesure du monde et les sources d'Agrippa.....	1243
2. <i>La réalisation monumentale de la Porticus Vipsania</i>	1261
3. <i>La postérité d'Agrippa</i>	1279
Conclusion générale.....	1298

**Annexe 1: Le fragment opistographe 47 du cadastre A d'Orange:
un cadastre augustéen?.**

**Annexe 2: Inventaire des sauts de routes du Ravennate
explicables par référence à la Table de Peutinger.**

Annexe 3: Concordance des fragments d'Agrippa.

Principales abréviations.

Bibliographie thématique.

LIMINAIRES.

De la cartographie ancienne, rien ne nous est parvenu, ou peu s'en faut. Un fragment de parchemin découvert sur les rives de l'Euphrate, à Doura Europos, et une mosaïque de sol d'une église byzantine de Jordanie constituent en effet à elles seules la totalité du corpus des cartes pré-médiévales connues; encore sont-elles non de langue latine, mais de langue grecque. C'est peu, dira-t-on; c'est même trop peu en apparence pour justifier, après une thèse de troisième cycle déjà consacrée à la cartographie romaine, une récurrence, sur le même thème, dans le cadre, beaucoup plus vaste, d'une thèse d'Etat. Pourtant, à y regarder de plus près, la relative abondance de la bibliographie qui, depuis 1984¹, a été consacrée à ce sujet suffit à montrer que l'intérêt que suscite cette question n'est pas un privilège usurpé. L'enjeu, en effet, n'est pas sans importance. Deux perspectives d'analyse, sinon deux écoles, à défaut de s'affronter, proposent néanmoins deux analyses sensiblement opposées. L'une est essentiellement incarnée par des philologues; elle a vu le jour durant la dernière décennie et s'est attachée à fonder sur l'analyse des textes anciens l'hypothèse selon laquelle la maîtrise conceptuelle de l'espace passe avant tout, jusqu'à l'époque moderne, par la médiation de modèles intellectuels linéaires vectorisés, non spatialisés, dont le support et le véhicule privilégié n'est autre que l'écrit²; dans cette hypothèse, la cartographie occupe chez

¹ O.A.W Dilke, *Greek and Roman Maps*, Londres, 1984; J.-B. Harley et D. Woodward (édd.), *The History of Cartography: 1. Cartography in Prehistoric, Ancient and Medieval Europe and the Mediterranean*, Chicago Univ. Press, Chicago-Londres, 1987, avec une abondante contribution d'O.A.W. Dilke; Chr. Jacob, *Géographie et culture en Grèce ancienne: essai de lecture de la Description de la Terre Habitée de Denys d'Alexandrie*, thèse d'Etat, Paris, EHESS, 1987; id., *La Description de la terre habitée de Denys d'Alexandrie ou la leçon de géographie*, Paris, 1990; P. Janni, *La Mappa e il Periplo: cartografia antica e spazio odologico*, Rome, 1984; Cl. Nicolet, *L'inventaire du monde*, Paris, 1988.

² P. Janni, *La Mappa e il Periplo: cartografia antica e spazio odologico*, Rome, 1984. Les travaux de Chr. Jacob adoptent des positions plus nuancées, mais se caractérisent également, comme ceux de P. Janni, par l'usage d'une méthode que certains ont pu qualifier "d' anthropologie historique". Cf. aussi notre article *Pouvoir des mots et limites de la cartographie dans la géographie grecque et romaine*, dans *DAH*, 15.1 (1989), p. 9-29.

les anciens une place nécessairement marginale qui en exclut pratiquement toute espèce d'utilisation pratique. L'autre est principalement le fait d'historiens pour lesquels les cartes étaient à peu près aussi familières aux anciens qu'elles nous le sont aujourd'hui, et qu'elles constituaient un instrument normal de l'administration, au moins à l'époque romaine³. D'un côté on trouve l'itinéraire, et de l'autre la carte. Pour compliquer encore les choses, si besoin en était, entre ces deux pôles, s'insère enfin un document majeur: la carte itinéraire connue sous le nom de Table de Peutinger, qui n'est autre que la copie médiévale d'une carte romaine, et dont la place et la représentativité au sein de la cartographie romaine sont peu claires. Les interférences entre perception itinéraire et représentation cartographique ne se limitent pas en tout cas à la seule Table de Peutinger: elles sont évidentes aussi bien pour la carte de Doura-Europos que pour celle de l'Eglise de Madaba. Le dossier est donc fort complexe, et nous aurons à nous interroger sur l'existence d'une cartographie fondée sur des modèles conceptuels non-cartographiques...

La question centrale à toute étude des cartes anciennes en général, et romaines en particulier, consiste donc en une interrogation sur leur place dans la modélisation de l'espace et dans la vie quotidienne chez les Romains. Elle met ainsi en jeu la littérature et l'histoire. La première, car non seulement la plupart des cartes anciennes ne nous sont connues que par des textes d'interprétation souvent plus difficile qu'il n'y paraît, mais encore, même lorsqu'ils font profession de cartographes, les géographes anciens ne nous ont guère laissé que des textes, la seconde car ce sont au bout du compte les modalités d'appréhension de l'*orbis Romanus*, de l'*orbis terrarum* et de leurs parties qui sont en cause. En un mot, si nous savons bien par les sources anciennes que des cartes existaient à Rome et

³ Cf. Nicolet, *L'inventaire du monde*, Paris, 1988.

dans les provinces, reconstituer leur apparence possible, estimer l'importance de leur diffusion et supputer leurs affectations soulève rapidement de vives controverses.

La tâche est donc loin d'être aisée. Nous ne disposons pas, en effet, comme pour le monde médiéval, d'un corpus de cartes assez abondant pour tirer de chaque document particulier des informations susceptibles d'être extrapolées. La rareté des cartes d'époque romaine est en effet telle que chacune d'entre elles ne peut être saisie que dans son unicité et dans sa particularité, et qu'il y a peu de chances de voir la situation se modifier un jour. Il faudrait en effet, pour espérer progresser de façon sensible dans l'appréhension statistique de la cartographie romaine, voir le nombre des cartes connues s'accroître dans des proportions que même les rêves les plus fous ne sauraient approcher. Il ne peut donc être question d'attendre d'une étude de la cartographie romaine des réponses que nous serions hors d'état formuler. Il faut ainsi bien prendre conscience du fait que certains problèmes sont et demeureront sans solution.

Toute étude de la cartographie romaine n'est pas pour autant impossible. On peut en effet, par le biais d'une méthode d'analyse régressive combinant les témoignages des textes anciens et l'analyse de la nomenclature et de l'iconographie de la cartographie médiévale, élaborer une typologie acceptable de cartes qui ont circulé dans le monde Romain. En revanche on ne pourra déterminer avec une absolue certitude si cette typologie sera exhaustive, ni quelle était statistiquement la place de chaque famille de cartes dans l'ensemble de la production cartographique, ni affecter à chaque type de documents une adresse chronologique précise.

A défaut de fournir sur ces points une réponse certaine, nous espérons parvenir à formuler des propositions raisonnables. Pour y parvenir, le chemin à parcourir est parsemé d'embûches. La place centrale

que l'on assigne souvent, dans la cartographie romaine, à l'œuvre géographique d'Agrippa et à la Table de Peutinger, souvent liées entre elles par les savants, rend très difficile l'approche de la cartographie dans sa variété; c'est pourquoi nous avons pris le parti de ne consacrer un développement à ces deux documents importants qu'à la fin de cet ouvrage. Ils ne constituent en effet nullement, à notre sens, ni le problème majeur pour notre propos, ni les difficultés les plus ardues que nous avons eu à affronter. La moindre d'entre elles n'était pas de situer la cartographie romaine par rapport à celle qui la précède et par rapport à celle qui lui succède. La première, la cartographie grecque, est supposée connue, puisqu'on la réduit souvent, sans doute abusivement, à la production des savants d'Alexandrie. Eratosthène, puis Strabon, sans lequel nous ignorerions tout du précédent, et enfin Ptolémée et son devancier Marin de Tyr nous ont en effet donné assez d'informations pour que, dès la fin du siècle dernier, Hugo Berger pût rédiger une *Histoire de la Géographie scientifique des Grecs* absolument exhaustive⁴. Or trois de ces auteurs, Strabon, Marin de Tyr et Ptolémée, quoique de langue grecque, sont sujets de l'empire romain, et se sont fondés peu ou prou sur des documents romains dans lesquels plusieurs auteurs ont reconnu des cartes, et parmi elles celle qu'il est usuel d'attribuer à Marcus Vipsanius Agrippa. Il peut donc paraître légitime de la lier étroitement à la cartographie romaine, et ce tant au nom du développement historique de la géographie qu'en celui de la soumission de l'Égypte à Rome. Mais les choses ne sont pas si simples. La représentativité de la cartographie qu'elles supposent n'est pas clairement établie: non seulement ces prestations, souvent théoriques, ne s'accompagnaient pas nécessairement de cartes, mais encore leur popularité demeure bien énigmatique. D'autre part, le modèle linéaire et

⁴ *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, Leipzig, 1903, réimp. anast., Berlin, 1966.

continu du développement des connaissances scientifiques est un postulat contestable. Tout ce qui était fait à Alexandrie n'était pas nécessairement diffusé, et rien n'indique que les découvertes des savants aient jamais dépassé les limites d'un cénacle local. Rien n'indique non plus que le pouvoir central s'y soit intéressé, même si des hommes comme Ptolémée ont certainement utilisé des documents issus de la domination romaine.

Les mappemondes médiévales ont d'autre part été souvent rapprochées d'originaux anciens. K. Miller, notamment, tendait à réduire abusivement la cartographie romaine à la cartographie médiévale. Il y était en partie fondé: la Table de Peutinger, dont nul ne contestera l'origine romaine, est, dans l'état qui nous est parvenu, une carte du XIII^e s. D'autres cartes enfin, comme la mappemonde, aujourd'hui perdue, du cloître d'Ebsterf, tirent certainement leur nomenclature d'itinéraires anciens⁵. Mais l'origine romaine du tracé de ces mappemondes circulaires est plus difficile à établir. Seule l'analyse détaillée des témoignages littéraires anciens, l'étude simultanée de la nomenclature et de l'iconographie de ces cartes, et l'examen de la filiation interne de leur corpus nous permettront de les faire remonter jusqu'à l'époque impériale romaine; encore ne pourrons-nous atteindre dans cette entreprise qu'un degré de précision chronologique très relatif, car, au-delà d'un certain nombre d'étapes dans la transmission et dans l'évolution des documents, notre vision se brouille sans rémission.

Nous serons donc conduit à faire figurer simultanément dans notre typologie des cartes d'époque romaine des documents qui ont bien souvent été présentés comme l'incarnation de l'opposition irréductible entre trois

⁵ J. Desanges, *L'Afrique dans la carte d'Ebsterf*, dans R. Chevallier (éd.), *Coll. intern. sur la cartogr. archéol. et historique*, Paris, 24-26/01/1970, Tours, 1972, p. 33 sq.

périodes⁶ et trois horizons culturels: Ptolémée, la Table de Peutinger et les mappemondes circulaires médiévales, respectivement considérés comme typiques de l'esprit curieux de la Grèce, des préoccupations utilitaires des Romains et de l'obscurantisme religieux des clercs de l'occident médiéval.

L'intérêt premier d'une typologie sera de faire apparaître dans le corpus des mappemondes une diversité qui va à l'encontre de la réduction traditionnelle de la production cartographique romaine à un archétype: la *römische Weltkarte*. Cette approche aura un second avantage, plus essentiel encore que le précédent pour atteindre le but que nous nous sommes fixé. En regroupant et en classant tous les modes de représentation graphique, en volume ou en plan, susceptibles d'être conçus comme des cartes ou comme des plans, nous verrons que les Anciens eux-mêmes considéraient comme des représentations de nature différente des types de reproduction du réel que nous pourrions être tentés de classer également au nombre des activités mimétiques cartographiques. Associer, dans une typologie non seulement des formes, mais des modes d'appréhension du réel désignés, dans la terminologie des Anciens, par des vocables différents, constitue donc une protection fondamentale contre l'un des périls majeurs qui guette toute personne qui s'intéresserait à la fonction des cartes dans les mondes anciens: la globalisation de l'analyse du phénomène cartographique. Contrairement à une opinion répandue chez les savants, nous partirons ainsi du principe que, par exemple, l'usage de cartes cadastrales, qui constitue une réalité archéologique incontestable, ne saurait préjuger d'un usage et d'une finalité analogues pour d'autres documents cartographiques. Il ne prouvera rien en dehors de lui-même.

Cette approche typologique fait enfin mesurer le chemin qui reste à parcourir dans notre connaissance de certains secteurs de la cartographie

⁶ W.H. Stahl, *By their Maps, You Shall Know Them*, dans *Archæology*, 8 (1955), p. 146-155.

ancienne et médiévale. La plupart des études consacrées à la cartographie se bornent à en retenir les expressions les plus spectaculaires, comme le sont les mappemondes. On a parfois le sentiment que le débat relatif à la cartographie romaine se réduit à un débat centré sur la question de la forme, circulaire ou oblongue, des mappemondes, lié à celui des deux modèles de référence possible: la Grèce ou le Moyen Age. Nous essaierons de montrer que ce débat est en réalité centré sur un faux problème, la question de la forme étant à notre sens intimement lié à celui de la finalité de la représentation et du point de vue adopté.

Les cartes régionales interviennent beaucoup moins souvent dans le débat. Certains types de cartes régionales schématiques, que l'on trouve en assez grand nombre dans les manuscrits d'auteurs anciens, souvent en compagnie de scolies, n'ont pas eu l'heur de retenir l'attention des exégètes, pas même celle des rédacteurs de *l'Histoire de la Cartographie* de Chicago⁷. Il n'en existe à ce jour aucun corpus. Nous nous sommes borné ici à en étudier quelques-unes, réservant à d'autres développements l'établissement d'un corpus dont la constitution ne peut être que le fruit d'un travail collectif de longue haleine.

Ces principes nous ont bien évidemment conduit à accorder une très large place à la typologie, à laquelle nous avons cru nécessaire de consacrer l'intégralité de la première partie. A l'issue de ce développement, on disposera d'un corpus dont l'utilisation n'est certes pas sans limites, mais qui a au moins le mérite de fournir une base documentaire assez large pour rendre possible une analyse de fond. Pour comprendre la place qu'occupait la cartographie dans l'action et dans la pensée des hommes à l'époque romaine, il a donc ensuite fallu s'interroger sur la façon dont les

⁷ Ils ne se sont guère intéressés qu'aux cartes plus élaborées de territoires et de fiefs.

cartes étaient dressées et lues, en un mot sur l'existence ou sur l'absence de conventions cartographiques qui auraient été normalement admises par les cartographes et par les utilisateurs de leurs cartes. L'existence ou l'absence d'un tel code est en effet fondamentale à notre propos, en ce sens qu'elle constitue, d'une part, le meilleur indice de la familiarité qu'éprouvaient à son égard tant les lecteurs que les cartographes, et, d'autre part, une garantie de lisibilité sans laquelle les cartes ne pouvaient en aucun cas être l'objet d'une utilisation pratique normale. L'identité et la compétence des cartographes, les déformations du tracé, les symboles cartographiques et les légendes seront ainsi chacun l'objet d'une analyse spécifique, qui sera en définitive à l'origine d'un bilan peu flatteur pour la production cartographique romaine.

Ce jugement, globalement négatif, nous conduira à réexaminer le dossier de la cartographie administrative romaine. Plus que jamais, nous serons alors conduit à distinguer entre les divers types de cartes pour espérer dégager, à défaut d'une interprétation totalisante, le champ d'utilisation précis de chacun d'eux, ses particularités et ses limites. Dans certains cas, cette entreprise nous conduira sur des terrains fort difficiles, notamment lorsqu'il s'agira de se prononcer sur des documents ou sur des questions aussi complexes que la Table de Peutinger ou l'œuvre géographique de Marcus Agrippa qui constituent la clé de voûte de toute étude de la cartographie romaine. L'étude de la seconde, surtout, devait passer par la nécessaire édition des fragments susceptibles de provenir du gendre d'Auguste. Ce n'était pas que la dernière édition en date - celle, fort riche, que nous avait livrée Klotz au début des années trente - fût si ancienne, mais il se fondait en partie sur des textes erronés, et surtout attribuait à Agrippa des textes dont il est difficile de préciser l'origine réelle. Nous avons donc essayé de nous attacher à cette tâche ingrate, avec

l'espoir qu'elle ne serait pas sans profit. Pour ce faire, nous nous sommes borné à prendre en compte les textes déjà publiés. Sans doute conviendrait-il ultérieurement de verser au dossier un manuscrit inédit du XVII^e s., copie d'un manuscrit de P. Pithou, qui semble reproduire un texte de la *Divisio orbis terrarum* extrêmement voisin de celui, assez corrompu, qu'a utilisé le moine irlandais Dicuil, bien publié par ailleurs. Nous n'en avons eu connaissance que tardivement, et son apport ne semblait pas à la hauteur des difficultés qu'il soulevait. Aussi l'avons-nous pour l'instant laissé de côté.

On ne saurait à cet égard assez souligner à quel point le manque d'éditions récentes des textes géographiques latins mineurs est source de difficultés majeures. C'est ainsi que, pour Julius Honorius, par exemple, nous ne disposons que du texte de Riese, fondé sur un nombre assez restreint de manuscrits; quant à l'édition de la *Cosmographie* du Géographe anonyme de Ravenne, essentielle à toute réflexion sur l'histoire de la Table de Peutinger et des cartes apparentées, elle n'est connue que par l'édition de Schnetz, dont Stolte a bien souligné qu'elle a laissé de côté au moins un manuscrit majeur. Nous avons entrepris d'éditer, de traduire et de commenter ce texte fondamental, mais l'œuvre est de longue haleine. Du moins pensons-nous avoir trouvé dans l'édition de Schnetz assez d'informations pour pouvoir avancer jusqu'à un point de certitude suffisant pour notre propos.

Beaucoup reste donc à faire dans le domaine de la géographie romaine, et l'on aimerait pouvoir disposer d'une bibliographie plus abondante et surtout plus récente fondée sur une étude méthodique de sources éditées de façon satisfaisante. On en est loin. Songeons par exemple que Ptolémée lui-même n'est guère accessible que dans l'édition de K. Nobbe, vieille de près d'un siècle et demi... On aurait aimé disposer, par

exemple, de données fiables sur la formation, sur l'évolution et sur la transmission du corpus itinéraire d'où naquirent également l'*Itinéraire d'Antonin* et la Table de Peutinger; mais le discrédit jeté, souvent à bon droit, dans les dernières décennies, sur la *Quellenforschung* a eu pour conséquence une désaffection excessive à l'égard de la recherche des bases d'information de quelques-uns de ces documents majeurs. Nous nous sommes attaché à cette enquête, et l'on en trouvera dans ces pages quelques résultats provisoires; mais l'entreprise est colossale et justifierait à elle seule une thèse. Il faudra donc réserver à d'autres développements la présentation de résultats qui, pour beaucoup, restent à obtenir. De même que nous étions limité dans notre étude par l'étendue du corpus disponible, de même nous n'avons pas toujours pu faire intervenir toute l'information souhaitée pour aborder les problèmes aussi épineux qu'irritants que soulèvent la Table de Peutinger et l'œuvre géographique d'Agrippa. Du moins espérons-nous que, pour la Table de Peutinger, la combinaison de l'étude de l'iconographie et de la nomenclature, d'une part, et de l'analyse statistique, d'autre part, nous aura permis, comme l'édition des fragments pour Agrippa, de fonder en droit des conclusions qui s'écartent sensiblement des hypothèses ordinairement admises.

Du moins, si l'on a conscience du débat qu'elles ne manqueront pas de soulever, ne se veulent-elles nullement provocatrices. Cette thèse n'est pas l'ouvrage d'une école de pensée. Elle ne cherche ni à faire une théorie de la cartographie ni une théorie de l'administration romaine. Sa perspective est avant tout phénoménologique. Nous croyons avoir été conduit à notre conclusion par notre lecture des sources. Elle s'inscrit en faux contre une autre lecture qui en a été proposée et qui possède sa propre logique, fondée sur la conviction infrangible de la nécessité de l'usage de cartes de la part des Romains. Ceux-ci utilisaient normalement

des cartes car ils ne pouvaient pas ne pas les utiliser, à preuve le fait que nous-mêmes ne pourrions nous en passer à leur place. Apparemment, le témoignage des textes confirme cette vision, puisque l'on rencontre des attestations de cartes itinéraires et qu'un texte de Végèce parle explicitement de l'usage d'"itinéraires peints", qui ont imposé l'idée que les armées romaines disposaient normalement de cartes. Mais, si le témoignage est incontestable et doit être pris en compte, ce type d'utilisation des sources est extrêmement dangereux. D'une part, il ne fait pas apparaître les limites imposées par l'auteur du texte ancien lui-même, en considérant comme normal un usage que la source présente explicitement comme exceptionnel, et d'autre part il surinterprète le document en substituant arbitrairement à une expression peu claire (*itineraria ... non tantum adnotat, sed etiam picta*) une réalité empruntée au monde moderne: la carte d'état-major.

Contester ces surinterprétations évidentes fait néanmoins rapidement encourir le risque d'être taxé d'hypercritique. De fait, le danger de le devenir existe bien, et pourrait rapidement conduire à une négation pure et simple du fait cartographique; nous avons au contraire cherché à montrer sa variété et sa complexité. Si nous avons pu contester la lecture de certains textes, ce n'est pas pour nier la possibilité de la connaissance mais pour proposer une interprétation qui nous semble avoir sa cohérence et qui débouche sur une autre vision des faits. L'analyse des divers modèles de référence que nous livre le développement historique de la cartographie nous montre en effet qu'hormis le cas très particulier des cartes marines, liées à la découverte de l'astrolabe et de la boussole, et des plans de zones d'étendue très limitée, le rôle utilitaire de la cartographie est demeuré assez exceptionnel jusqu'au XVIII^e s.; antérieurement à cette date, la fonction des cartes demeure plus monumentale et artistique que

proprement utilitaire⁸. Nous essaierons donc de comparer à des modèles de référence possibles une production cartographique romaine qui présente par rapport aux cartes modernes la particularité d'être manuscrite, et dont les modalités de rédaction et de lecture étaient bien différentes des nôtres.

Nous espérons seulement qu'au bout du compte, l'ampleur d'une tâche qui nous a imposé de revenir très largement sur une thèse de troisième cycle parfois trop destructrice, et le désir de montrer que la cartographie romaine peut être connue, nous auront évité l'écueil de l'hypercritique, même si nous devons parfois faire l'aveu des limites que l'état de notre documentation impose à notre connaissance.

Le résultat est un ouvrage plus volumineux que l'on ne l'aurait souhaité. Nous avons essayé d'en alléger le contenu en adoptant une bibliographie thématique et en ne citant en note que les références immédiatement nécessaires à la compréhension d'un problème donné. En revanche, on s'est abstenu de faire figurer dans la bibliographie générale tous les ouvrages dont le sujet était sans rapport avec l'histoire de la géographie ou de la cartographie, mais qui ont été utilisés pour résoudre un problème ponctuel. Nous espérons enfin que le traitement sur imprimante à laser de ce texte, rendu possible grâce à la courtoisie du Centre Pierre Paris, en la personne de son directeur Jean-Michel Roddaz, facilitera la lecture d'un ouvrage qui ne doit pas être, qui n'est pas, le point final d'une recherche entreprise il y a près de dix ans, lorsque l'étude des relations de Rome et de l'empire parthe nous ont amené à chercher, dans la

⁸ Cf. sur ce point, D. Woodward (éd.), *Art and Cartography*, Chicago, 1987, *passim*, et tout particulièrement les contributions qu'y ont livrées S. Alpers (*The Mapping Impulse in Dutch Art*, p. 51 sq.) et J. Schulz (*Maps as Metaphors: Mural Map Cycles of the Italian Renaissance*, p. 97 sq.). La première a notamment analysé les cartes murales représentées dans des scènes d'intérieur sur des œuvres de Vermeer et de Jacob Ochtervelt; la seconde a montré que les cartes n'avaient pas de fonction intrinsèque, mais qu'elles s'intègrent dans des programmes iconographiques complexes qui leur donnent un sens métaphysique.

cartographie, les traces de la conception romaine du monde arsacide. Nous ne l'y avons pas trouvée, du moins dans les termes où nous espérions l'y rencontrer, mais ce fut le début d'une quête qui trouve, dans les lignes qui vont suivre, un aboutissement provisoire. Aussi bien, on nous pardonnera de faire de cette thèse un point-virgule qui nous permettra de consacrer aux Parthes les pages qu'ils méritent, en espérant avoir contribué au nécessaire développement de l'intérêt que doit susciter, tant auprès des historiens que des philologues, l'étude des géographies anciennes.

**PREMIERE PARTIE:
VERS UNE TYPOLOGIE
DES CARTES ANCIENNES.**

CHAPITRE PREMIER: PROBLEMES DE LEXIQUE¹.

L'Antiquité ne nous ayant livré aucun document cartographique dont la fiabilité et la représentativité soient bien établies, le chercheur désireux d'étudier la cartographie antique est naturellement tenté de solliciter l'aide des *testimonia* antiques. Pourtant, les problèmes que pose une étude de la cartographie, tant sur le plan de la théorie que sur celui de la pratique, ne trouvent dans les langues grecque et latine qu'un bien maigre secours. On pourrait même leur faire grief de nourrir bien des controverses. Sans s'intéresser, pour l'instant, aux documents à la source duquel tel ou tel exégète moderne a vu la marque de l'utilisation d'une carte ancienne, on remarquera que les fluctuations du vocabulaire, qui ne semble pas avoir disposé, ni en grec, ni en latin, d'un mot spécifique pour désigner le concept de carte, sont même largement responsables des incertitudes qui planent sur l'analyse; chacun des mots qui peuvent désigner un type quelconque de carte est, en effet, susceptible de nous renvoyer à des documents d'une autre nature, en sorte qu'il nous faut bien admettre, avec P. Janni, que rares sont les textes anciens dont on peut affirmer avec certitude qu'ils nous renvoient à un document cartographique², et que, lorsque tel est le cas, nous n'en tirons

1 O.A.W. Dilke, *GRM*, p. 196 sq., a consacré aux mots grecs et latins désignant les cartes un appendice fort utile, quoiqu'un peu bref. On y trouvera en particulier les sens dépourvus de lien à la cartographie de chacun des mots attestés et la mention des incertitudes relatives à tel ou tel élément. La plupart des termes étudiés par le savant anglais, comme *ichnographia*, *scarifus* ou *typus* sont malheureusement sans attestation en dehors du cas très particulier des cartes cadastrales ou des plans d'architectes; et dans ce cas même, ils n'apparaissent guère que chez les théoriciens de la technique cadastrale. Le mot *ichnographia*, par exemple, s'oppose à *orthographia* (vue en élévation), et à *scænographia* (vue en perspective), et désigne le plan d'architecte *stricto sensu* (cf. Vitruvius, *Arch.*, I.2.2; Kubistschek, *sv Karten*, dans *RE*, X.2 (1919), c. 2027).

2 P. Janni, *Mappa*, p. 24 sq., 32 sq.

pas toujours les informations souhaitées sur le type de carte éventuellement concerné...

Ce problème de base est crucial, et met en cause la possibilité même d'une recherche en la matière. Sans atteindre à la perspective résolument hypercritique de P. Janni, pour qui les cartes anciennes doivent plus à une conviction contestable des chercheurs qu'aux sources où ceux-ci croient en reconnaître la trace, il est donc clair que toute analyse nouvelle, pour peu qu'elle désire prendre en compte les témoignages anciens sans céder à la tentation d'assimiler les mécanismes de la cartographie ancienne à ceux des temps modernes, doit passer par la prise en compte de documents dont il faut percevoir les limites, et qui sont autant de garde-fous contre l'argument bien dangereux de l'évidence, trop souvent invoqué dans le débat relatif à la cartographie ancienne. L'analyse du vocabulaire, fréquemment négligée par les savants, et quoiqu' aujourd'hui encore fort lacunaire de ce fait, figure néanmoins au centre des préoccupations de plusieurs spécialistes contemporains de la géographie antique. Outre la possibilité de jeter un regard nouveau sur un grand nombre de sources anciennes, cette démarche nous permet en effet de poser la question de la conception que se faisaient Romains et Grecs de la cartographie et de l'unité de ce concept dans ces deux cultures; c'est à travers l'examen des différentes manifestations matérielles de ce phénomène et d'une terminologie sans rapport avec celle que nous pouvons connaître aujourd'hui qu'il nous sera possible de formuler une esquisse de réponse à cette question.

D) Le vocabulaire grec et romain de la cartographie.

1°) Forma.

A première vue, pour désigner des documents cartographiques, le terme le plus spécifique dont dispose le latin semble être le mot *forma*, auquel on pourrait donner le sens générique de "relevé planimétrique d'une surface donnée ou de toute forme délimitée par un contour"³. Initialement, il désigne l'ensemble des traits qui caractérisent un objet; dans le cas d'entités géographiques, il renvoie à la vision d'un espace à partir d'un point élevé, par exemple une montagne, et suggère assez nettement une perception aérienne des objets terrestres⁴. Ces objets sont toutefois de dimensions généralement limitées, puisque le terme nous renvoie plus souvent à des plans d'édifices⁵ ou à des relevés cadastraux⁶ qu'à des cartes à proprement parler, au sens où nous l'entendons ordinairement, et qu'il désigne aussi bien l'espace structuré par l'homme que la représentation graphique de cet

³ D'où, par exemple, le sens de *tuyau* ou de *canalisation* que le mot est susceptible de revêtir, en particulier chez Frontin, *Aq.* 17.

⁴ Cf. Pline, *Epist.* V.6.13: *Magnam capies voluptatem, si hunc regionis situm ex monte prospexeris. Neque enim terras tibi, sed formam aliquam, ad eximiam pulchritudinem pictam videbis cernere*. "Tu prendras un grand plaisir à contempler la *situation* de la région du sommet d'une montagne. Tu n'auras pas l'impression de voir des terres, mais une peinture d'une incroyable beauté". *Situs* est l'un des mots les plus difficiles à traduire du vocabulaire géographique de la langue latine: c'est la manière d'être d'un lieu, sa disposition interne et relative; c'est en fait ce que nous appellerions aujourd'hui, au propre ou au figuré, la carte de ce lieu. *Forma* désigne ici l'ensemble des traits qui composent le tableau et dont la beauté consiste en variété (*varietas*) et en arrangement (*descriptio*). Nul doute qu'il ne s'agisse pas ici d'une carte, mais d'une peinture, contre l'avis de *TLL*, sv. *forma*, col. 1082, qui y voit une *tabula geographica*.

⁵ Suét., *Caes.*, 31: *forma amphitheatri*; Cic., *Fam.*, II.8.1; *QF*, 2.1; 2.3 etc... Ces plans d'édifices sont bien attestés par la documentation archéologique, en particulier par la *Forma Urbis Romae*, le plan de marbre de la ville de Rome. Autres plans anciens, cf. O.A.W. Dilke, *GRM*, p. 103 sq. Cf. aussi Vitruv., *Arch.* 5.8.2.

⁶ Cf. O.A.W. Dilke, *The Roman Land Surveyors*, Newton Abbott, 1971, p. 112 sq.; H. Thédenot, sv *Forma* dans Daremberg/Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, Paris, 1896. Le terme de *forma*, bien attesté, y compris dans les documents officiels pour désigner les cartes levées sur ordre de l'état, comme le cadastre d'Orange, dans son inscription dédicatoire (cf. Dilke, *GRM*, p. 108 sq.) ou comme la carte de l'*ager Campanus* exposée à l'*Atrium Libertatis* (cf. Granius Licinianus, XXVIII, éd. Flemisch, p. 10) par P. Cornelius Lentulus, consul en 162, lors de sa préture ("*formamque agrorum in aes incisam ad Libertatis fixam reliquit quam postea Sulla corrupit*").

espace, ainsi chez les arpenteurs romains, pour lesquels il caractérise tantôt la division du parcellaire effectuée par ces techniciens, tantôt l'image cartographique du cadastre ainsi établi, comme le montre l'analyse des synonymes qu'ils donnent dans leurs traités du mot *forma* ⁷.

Hors du cas particulier des cadastres et des plans d'architecte, force est de reconnaître que les exemples manquent lorsque nous recherchons des attestations de ce mot pour désigner des cartes qui dépassent l'échelle des relevés possibles par simple arpentage: aucune mappemonde, à notre connaissance, n'est désignée par ce vocable... Quant aux cartes régionales, si nous excluons un texte de Pline le Jeune (*Epist.* V.6.13), qui semble comparer un paysage réel à la peinture⁸, et un passage assez énigmatique de Tite-Live qui mentionne une *forma Sardiniae*, déposée par le consul Ti. Sempronius Gracchus dans le temple de *Mater Matuta*, à l'intérieur de laquelle étaient peints les *simulacra pugnarum*, et qui doit selon toute vraisemblance être identifiée avec une carte schématique⁹, le seul témoignage exploitable est celui que nous donne Pline dans son *Histoire Naturelle* (XII.19). Celui-ci nous parle en effet de l'*Aethiopiae forma* que l'on avait apportée à Néron et que l'encyclopédiste latin semble avoir personnellement consultée.

On y reconnaît généralement une carte, que l'on met en relation avec la mission d'exploration effectuée sur l'ordre de Néron par des militaires, avant 62-63 de notre ère, pour servir de base à l'expédition éthiopienne dont

⁷ cf. *TLL*, sv *forma*, col. 1084 sq., qui le donne comme synonyme aussi bien d'*exemplar* que d'*exemplum*. Cf. Balbus, in *Grom.*, 104. 1 sq.: *forma est quae sub aliquo aut aliquibus finibus continetur* ("On appelle *forma* ce qui est inscrit dans une ou plusieurs limites"); Sic. Flacc., *ibid.*, 154.19: *Et quamvis una sit forma, alii dicunt pertica, alii centuriationem, alii metationem, alii limitationem, alii cancellationem, alii typon, quod, ut, infra diximus, una res est, forma* ("Et bien que la *forma* soit une réalité unique, elle reçoit plusieurs noms: chez l'un arpentage, chez l'autre centuriation, bornage, limitation, *cancellatio*, ou *typos*... Alors que, comme nous venons de le dire, il n'y a qu'une *forma* "). Tous les termes que cite Sículus Flaccus désignent indifféremment la cadastration ou le document cadastral, et suggèrent l'idée de conformité au modèle (*typos*), de mesure (*pertica*), ou de délimitation d'une forme.

⁸ Cf. *supra*, n. 3.

l'empereur nourrissait le projet. On réservera à d'autres développements l'examen des difficultés que soulève le déroulement, fort controversé, de cette expédition¹⁰, pour s'en tenir ici aux points relatifs à la définition du mot *forma*. Pour bien la saisir, il faut citer l'intégralité du passage de Pline, qui s'intègre dans des développements relatifs à la végétation, et non, comme on pourrait le croire, dans l'un des livres consacrés à la géographie:

*Æthiopiae forma, ut diximus, nuper allata Neroni
principi, raram arborem Meroen usque a Syene fine
imperii per DCCCCXCVI M. passuum, nullamque aliam nisi
palmarum generis esse docuit.*

"La *forma* de l'Ethiopie, qui, nous l'avons dit, avait naguère été apportée à l'empereur Néron, a montré que de Syène, aux bornes de l'empire, jusqu'à Méroë, sur une distance de 996 milles, les arbres étaient rares, et que la seule espèce rencontrée en était le palmier". La mention *ut diximus* suggère très explicitement qu'il a déjà été fait mention de cette carte; or, le seul passage où Pline ait pu faire allusion à ce document et celui où, à propos de la géographie de l'Ethiopie, il cite les informations transmises par les "explorateurs de Néron": ceux-ci, nous dit-il, on en effet rapporté des renseignements qui ont mis fin à toutes les discussions sur les mesures précédemment avancées par les géographes.

Les informations recueillies par les explorateurs de Néron portent en effet essentiellement sur des données itinéraires assez précises, chiffrées d'étape en étape et complétées de renseignements relatifs à la faune et à la flore; mais les détails que nous en a transmis Pline montrent que les explorateurs n'avaient recueilli aucune information entre *Pselchis* et *Primis* (autre désignation de *Premnis*); ils avaient donc, selon toute vraisemblance,

⁹ Liv., XLI, 28, 8: *Sardiniae forma erat, atque in ea simulacra pugnarum picta*; pour le commentaire de ce passage, cf. *infra*, 3e partie, ch. 2.

¹⁰ Cf. *infra*, 3e partie, ch. 2.

coupé à travers le désert, comme cela semble avoir été l'usage, au lieu de suivre le cours du Nil¹¹. On voit ainsi que ce qu'ils avaient rapporté se bornait à la relation d'un itinéraire unique, qui ne prenait pas en compte les lieux extérieurs au cheminement suivi par ses auteurs; il s'agissait donc nécessairement d'un document linéaire qui ne renvoyait qu'à lui-même, et qui était forcément très éloigné de ce que nous désignerons aujourd'hui du nom de carte, dépourvu qu'il était de la vision spatialisée qui la caractérise. On est même en droit de s'interroger sur la nature graphique de l'objet présenté à Néron, car, en l'absence de toute référence à des lieux extérieurs à la ligne itinéraire décrite, la représentation d'une simple séquence chiffrée de toponymes ne gagnait rien à une représentation graphique qui n'avait de sens que si l'on s'était intéressé à des espaces complexes.

Dans tous les cas, l'interprétation de *forma* au sens de forme à deux dimensions doit être nécessairement écartée; sans doute est-ce plutôt un sens technique, voire administratif qu'il faut en retirer; la mise en forme d'une mesure effectuée par des *mensores*, quel qu'en fût l'aspect, devait logiquement pouvoir être désigné par extension du terme de *forma*; mais il est hors de question de songer que ce terme ait pu renvoyer là à la représentation graphique d'un espace en plan. On remarquera en effet que le terme qu'emploie Pline pour la désigner n'est pas le même que celui qui caractérise les *situs depicti* adressés d'Orient à Néron par son général Corbulon vers la même époque¹²: si les documents de Corbulon sont bien des cartes, ce qui n'est pas absolument démontré, là *forma* doit renvoyer à un document de nature différente, obtenu par une autre technique: seule la "carte" de l'Ethiopie aurait alors été réalisée par mesure et par arpentage; par la méthode, sinon par l'aspect, elle aurait ainsi présenté des points communs

¹¹E. Warmington et M. Cary, *Les explorateurs de l'Antiquité*, Paris, 1932, p. 249 sq., qui ont bien souligné ces particularités.

¹² Pline, *HN*, VI, 40. *Infra*, ch. 3.2.

avec les cartes des *agrimensores* latins, et sûrement avec les relevés itinéraires qui semblent leur avoir incombé.

Le sens de *forma* ne serait plus dans ces conditions celui de la représentation schématique d'une forme, que l'on pouvait être tenté de lui donner. Souvent, en effet, il n'est que le synonyme du grec σχῆμα¹³; ce terme désigne lui aussi des cartes schématiques¹⁴, et tend à identifier la carte avec un contour général plus géométrique que cartographique¹⁵, au sens où il n'inclut pas les variations précises de la côte qui détermine le monde habité, conçu comme une île, mais a pour but de suggérer une forme générale simple réductible à une figure géométrique. Ce sens, qui nous rapproche de la définition que Ptolémée donne de la carte géographique comme un ensemble de lignes géométriques, sans lien avec l'art du peintre (*Geogr.*, I, 1, 4-5), est sous-jacent à l'emploi du mot *forma* pour désigner les cartes des *agrimensores*, qui mettent l'accent sur la réduction de leurs cartes à des systèmes de lignes¹⁶, sans doute dépourvus des ornements que leur octroient les splendides cartes insérées dans le *Corpus Agrimensorum*. C'est en ce sens que Vitruve qualifie de *formæ* deux schémas qu'il avait placés à la fin de son livre, et dont l'un était une rose des vents, tandis que l'autre

¹³Cf. Vitr., *Arch.*, I.6.12: (...) *formas, siue, ut Græci schemata dicunt...*

¹⁴ L'assimilation des deux termes est courante en rhétorique pour désigner les figures du discours, cf. Cic., *Brut.*, 69.; Vitruve mentionne à deux reprises des "schémas" qui sont des plans d'édifices (I, 6, 2; II, 3, 13). Aristote, *Météor.*, 362 a 35, Eudoxe de Cyzique, frg. 71; Strab., II, 5, 17, l'utilisent pour désigner la forme de la terre. Chez Aristote, il alterne avec le mot ὑπογράφη pour désigner les cartes schématiques insérées dans le texte (*Météor.* 346 a 32; 363 a 26). Dilke, *GRM*, p. 196 mentionne le mot σχηματογραφία et le verbe dérivé σχηματογραφῶ au sens de "dessin d'un plan ou d'une carte" et de "dessiner un plan ou une carte"(cf. P. Meyer, I, 20; *PSI*, 10, 1118, 10, respectivement du 2^e s. av. n.è. et du 1^{er} s. ap.).

¹⁵ sens du mot *forma* dans Liv., XLI, 28, 8 (*forma Sardiniae*); Tac., *Agr.*, 10 (forme schématique de la Bretagne); Pline, *HN*, IV, 75 (id., pour le Pont). Les cadastres tels que ceux d'Orange (plutôt que les cartes du *Corpus Agrimensorum*, cf. *infra*, 3^e partie, ch.1) correspondent assez bien à cette définition.

¹⁶ *Grom.*, 2.11; 6.24; 7.5; 8.7; 99.3; 410.8; 413.3, etc... Ces lignes sont l'expression abstraite de la limite et se prêtent aux calculs géométriques qui sont la base du travail des arpenteurs-géomètres latins. Hyg., *Limit. const.*, (= *Grom.*, 131.6), mentionne toutefois le *formarum pulcher habitus*, soit la beauté formelle des cartes des *agrimensores*.

illustre la direction des vents¹⁷; il s'agissait aucunement de cartes, mais bien de schémas, au sens où nous entendons aujourd'hui ce mot.

Mais ce n'est sans doute pas à ce titre que la carte de l'Ethiopie est une *forma* ; il s'agit en effet, semble-t-il, moins de l'aspect final du document comparé à d'autres cartes que de la nature du travail, donc de la méthode de réalisation; c'est elle qui a figé l'emploi du mot *forma* dans le sens de document produit par la méthode du géomètre qui a mesuré, puis reporté en plan, les espaces ou les distances qu'il a relevées au sol, en conservant au fruit de ses calculs les caractères propres aux réalisations normalement exigées des auteurs de *formae* : l'adjonction d'un abondant commentaire écrit qui, à la lecture des traités des *Gromatici*, semble avoir été au moins aussi important que le dessin lui-même, tant à l'intérieur de la carte que sous la forme de livres et commentaires joints aux cadastres et déposés dans les archives impériales¹⁸.

Il apparaît donc que le mot *forma* sert à désigner des documents que nous hésiterions sans doute à qualifier aujourd'hui de cartes et qui tirent la cartographie vers deux objets qui lui sont en partie étrangers: la géométrie d'une part, et l'arpentage saisi dans le cadre particulier des institutions romaines. Loin de désigner toute forme d'expression cartographique de la

¹⁷ Arch., I.6.12: *Visum est mihi in extremo uolumine formas, siue ut Græci schemata dicunt, duo explicare: unum ita deformatum ut appareat unde certi uentorum spiritus oriantur, alterum quemadmodum ab impetu eorum auersis derectionibus uicorum et platearum euitentur nocentes flatus.*

¹⁸ Dans la carte: mention écrite des limites avec les mesures (innovation d'un évocat de Trajan): Hyg., *Cond. Agr.*, in *Grom.* 121. 7-24; Hors de la carte: cf. surtout Siculus Flaccus, in *Grom.* 154.19-155.2: *Omnium enim agrorum et divisorum et adsignatorum formas, sed et divisionem et commentarios, et principatus in sanctuario habet ; Hyg., cond. agr.*, in *Grom.* 202. 11-17: *Omnes significationes et formis et tabulis aeris inscribemus, data, adsignata, concessa, excepta, reddita, commutata pro suo, reddita veteri possessori, et quaecumque alia inscriptio singularum litterarum in usu fuerit, et in aere permaneat. Libros aeris et typum perticae totius lineis descriptum secundum suas determinationes adscriptis adfinibus tabulario Caesaris* confirme l'existence de commentaires dans la carte dans la limite de la lisibilité et de commentaires étendus réservés au prince en cas de contestation. Sur ces cartes en général, cf. *infra*, troisième partie, ch. 1.

réalité, le mot *forma*, et son équivalent grec *sch)ma* nous semblent donc revêtir trois significations principales:

La première nous renvoie à des constructions schématiques d'unités mesurables, qui peuvent relever du plan ou, plus rarement, de ce que nous qualifierions aujourd'hui de cartes à proprement parler, et qui, constituées de lignes et de signes abstraits procèdent d'une activité mimétique d'un type particulier, qui ne reproduit pas le référent selon les normes ordinaires de sa perception et de sa reproduction, par la peinture, par exemple, mais relève plutôt de l'abstraction géométrique.

La seconde a trait à la délimitation d'un espace par des limites et n'a pas spécifiquement trait à des documents cartographiques.

La troisième désigne le produit spécifique d'une discipline particulière, celle de l'arpentage romain, à savoir, en premier lieu, la cadastration elle-même, puis les documents largement mêlés de texte, limités dans l'espace, et dont la particularité par rapport à des mots tantôt donnés comme synonymes de *forma*, tantôt distingués de ce mot, tels que *scarifus* ou *particae typus*, nous échappe¹⁹. Par extension, le terme semble avoir pu désigner des objets dont l'aspect, ou le mode d'élaboration, évoquaient ceux que produisaient les arpenteurs-géomètres latins.

Enfin, on notera, et c'est peut-être l'un des éléments essentiels de cette analyse, que d'autres termes peuvent désigner les cartes auxquelles nous renvoie le mot *forma*: ceux-ci ont trait par exemple à la nature du support de la carte; ainsi, chez les *mensores* eux-mêmes, qui savent varier leur vocabulaire technique, le mot *forma* fait en tout état de cause moins allusion à l'idée d'un document cartographique, ou à la quintessence de la

¹⁹ Cf. *Lib. Col.*, in *Grom.* 244.4 sq.: *Primum in scarifo civitatis Capuensium, in forma Sorana*. Le premier livre du *Liber coloniarum* utilise pour désigner les cadastres les termes de *mappa* (carte de toile), de *forma* et de *scarifus*. Ils semblent désigner des types de documents voisins, mais non identiques. *Typus perticae*: Hyg., *lim. const.*, in *Grom.*, 202.16.

notion de carte, qu'au modèle reproduit: un espace découpé et matérialisé, le contenu d'un système de lignes régulières.

2^o) Περινήσις. Περίοδος.

Les termes les plus anciennement attestés par la tradition littéraire de langue grecque pour désigner des cartes sont les termes de périégèse ou de période, qui, comme le mot *forma*, nous renvoient, pour leur part, à l'idée d'une forme limitée autour de laquelle on effectuerait un voyage fictif pour en restituer l'aspect, c'est-à-dire avant tout la silhouette. Ils ont tous deux cours à l'époque classique: dans les *Nuées*, Aristophane met en scène le disciple de Socrate occupé à montrer une mappemonde à Strepsiade qui ne comprend goutte à un document qui relève d'une *mimèsis* qui lui échappe totalement²⁰, tandis qu'Hérodote raconte que l'Ionien Aristagoras, issu du berceau historique de la cartographie, alors toute jeune, avait entrepris de convaincre le roi de Sparte de se lancer dans une guerre contre le Grand Roi. L'élément principal de cette tentative de persuasion résidait dans une carte, sans doute de bronze, sur laquelle Aristagoras cheminait du doigt jusqu'au cœur de l'empire perse, avec un effet de raccourci saisissant pour son interlocuteur aussi peu rompu que Strepsiade aux pratiques cartographiques²¹. Agathémérus enfin, retraçant l'histoire de la géographie, utilise probablement un de ces mots pour distinguer les cartes d'oeuvres littéraires - les périples - alors que, pour désigner la première carte du monde, celle qu'il attribue à l'Ionien Anaximandre, il est remarquable que l'auteur grec ait pris soin de préciser qu'il s'agissait d'un dessin sur un

²⁰ Ar., *Nub.*, 206 sq.; sur cet épisode, voir les remarques pertinentes de P. Janni *Mappa*, p. 30; et celles de C. Jacob, *Lectures antiques de la carte*, dans *Etudes françaises (Université de Montréal)*, 21.2 (1985), p. 34 sq..

²¹ Hdt., 5. 49. Cf. Janni, *id.* p. 28; C. Jacob, *art. cit.*, p. 30 sq. G. Aujac (1966), p. 191 reconnaissait dans cette carte la mappemonde d'Anaximandre.

πίναξ²²; or P. Janni a bien signalé que ce terme était, dans un contexte géographique, le seul à désigner, sans hésitation possible une carte²³. Ce serait alors par rapport à cette précision initiale que le mot prendrait le sens de carte.

En effet, l'un comme l'autre des deux mots est susceptible de désigner toute espèce de représentation de la terre et de ses parties, figuration cartographique, certes, mais aussi et surtout évocation par l'intermédiaire d'ouvrages littéraires: à l'époque d'Hadrien, le géographe Denys "le Périégète" donne à sa description en vers homériques du monde connu le titre de *Périégèse de la terre habitée*, par référence explicite à une carte²⁴. La plupart des textes où l'un de ces deux termes apparaît sont ainsi l'objet d'âpres contestations: par exemple, dans un célèbre passage où Hérodote critique la forme des cartes circulaires, aussi rondes que des tambours, aussi bien l'autorité du *Thesaurus Linguae Graecae* que celle de Liddell et Scott nous mettent en garde et rangent cette occurrence dans la catégorie de celles où le mot περίοδος τῆς γῆς renvoie non à une carte, mais à un traité géographique²⁵. Le problème se pose à nouveau pour la plupart des passages d'Aristote, interprétés généralement comme des références à des traités écrits²⁶, sauf dans un cas, pourtant totalement comparable en substance aux propos d'Hérodote mentionnés ci-dessus²⁷. Inversement, l'un des passages ordinairement considéré comme ayant trait à un ouvrage littéraire ne cesse

²² Agath., 1.1 (= *GGM*, II, p. 471).

²³ Janni, *Mappa*, p. 23 sq.; cf. *infra*, p. 23 sq.

²⁴ Cf. C. Jacob, *L'oeil et la mémoire: sur la Périégèse de Denys*, dans *Arts et légendes d'espace*, Paris, 1981, p. 21 sq.; id., *Carte greche*, dans O. Calabrese (éd), *Hic sunt leones. Geografia fantastica e viaggi straordinari*, Milan, 1983, p. 24 sq. (= F. Prontera [éd.], *Geografia e geografi nel mondo antico*, Bari, 1983, p. 49 sq.; Denys entreprend de rivaliser avec le cartographe; tout récemment, du même auteur, *La Description de la terre habitée de Denys d'Alexandrie ou la leçon de géographie*, Paris, 1990, p. 15 sq.

²⁵ Hdt., 4.36.

²⁶ par exemple *Pol.*, 1262 a 19; *Rh.*, 1360 a 34; *Met.*, 350 a 16.

²⁷ *Met.*, 362 b 12. La présence du verbe grec γραφεῖν pourrait suggérer une carte, mais son emploi est toujours ambigu et ne permet pas de trancher.

de renvoyer au domaine de l'image, comme l'indiquent les nombreux verbes suggérant la vision, et non la lecture²⁸. Dans la traduction latine que Vitruve en a donnée²⁹, l'ambiguïté est conservée, puisque celui-ci développe et précise le terme générique:

In chorographiis picta itemque scripta

"peints dans des mappemondes et décrits dans des ouvrages littéraires..."

L'ambiguïté est donc totale, et relève de la nature même des mots concernés. Ceux-ci nous renvoient en effet non à la reproduction imitative d'une réalité géographique, mais au modèle-même de cette reproduction; or la forme de la terre et de ses parties peut s'exprimer par l'image comme par les mots. Si le sens des deux termes, qui apparaît assez voisin, peut-être celui de tour du monde, et nous oriente alors vers le descripteur de l'ouvrage (le voyageur fictif) et vers sa description, ce sens est extrêmement dérivé, le sens premier étant celui de contour, qui en fait un équivalent assez exact du latin *forma*, et nous ramène à l'objet décrit.

Ce point explique que l'emploi du mot périégèse s'accompagne généralement de deux précisions. La première a trait au besoin à la nature graphique de la reproduction. Il est en effet significatif que les seuls passages où les mots περίοδος ou περιήγησις renvoient indubitablement à des cartes, passent par l'intermédiaire du mot πίναξ et de ses dérivés, qui précisent ainsi la nature figurative du tracé, celle-ci n'étant pas supposée *a priori* par le mot utilisé³⁰. Il semble donc que les deux termes ne renvoient à une carte que lorsqu'ils sont précisés par l'un des mots qui désignent plus spécifiquement des cartes. L'autre précision a trait à l'étendue de l'objet

²⁸ *Met.*, 350 a .

²⁹ *Arch.*, 8.2.16. Sur ce passage, cf. *infra*, p. 16.

³⁰ Cf. *Ar.*, *Nub.*, 206 sq.; *Hdt.*, 5.49; *Aelian.*, *VH*, 3.28; *Agathem.*, I.1 (= *GGM* II, p. 471).

décrit: Heidel a justement fait remarquer que les titres d'ouvrages qui faisaient appel à ces deux mots, et qui généralement sont seuls parvenus jusqu'à nous, désignaient tantôt des oeuvres consacrées à la géographie de la terre entière tantôt des traités relatifs à l'une de ses parties³¹. L'usage de préciser, en particulier pour les mappemondes, que le document avait trait à la terre entière est donc une règle nécessaire du genre.

Il est d'autre part tout à fait remarquable que les seules occurrences où les mots περιήγησις et περίοδος ont véritablement le sens de "carte" nous renvoient à des mappemondes. Les diverses significations de ces véritables synonymes le justifient largement: nul corps géographique n'est mieux circonscrit que les terres habitées, dont l'image généralement admise est celle d'un monde insulaire baigné de toutes part par l'Océan, de telle sorte qu'il appartient à l'Océan extérieur de déterminer la forme de la terre habitée³². En ce sens, la traduction latine de ces termes devrait être *ora maritima*, qui a servi de titre à plusieurs ouvrages latins de géographie depuis l'oeuvre, malheureusement perdue, de Varron, rédigée à la fin de la République, et promise à une abondante postérité³³.

On est alors conduit à se demander dans quelles limites le terme de périégèse n'est pas étroitement lié à un certain nombre de présupposés relatifs à la forme du monde habité. On constate en effet que les deux mots

³¹ W. Heidel, *Greek Maps...*, p. 12.

³² Cf. Agathémère, I.5 (= *GGM* II, p.472), qui montre bien que ce principe est archaïque et antérieur aux innovations méthodologiques de Dicéarque. Les difficultés liées à l'insertion dans ce schéma méthodologique des exégèses chorographiques d'Eratosthène et de Strabon, qui n'y avaient normalement pas leur place, ont conduit ces deux auteurs à renouer avec cette tradition, cf. Strab., 2.5.17, C. 121: Πλεῖστον δ' ἡ θάλαττα γεωγραφεῖ καὶ σχηματίζει τὴν γῆν; Ce primat de la côte dans la cartographie est si vrai que la peinture murale pompéienne nous a livré un certain nombre de représentations symboliques de cartes sur les armes d'Achille, dans la tradition homérique, qui faisait figurer sur le bouclier rond d'Achille l'image de toutes les terres et de l'activité des hommes (cf. *infra*, p. 283 sq.). Il faut voir dans ces cartes non des représentations précises de cartes du monde, mais un raccourci symbolique de ce qui faisait la carte de la terre: la zone de contact de la terre et de l'Océan extérieur.

³³ Dernier état de la question dans K. Sallmann, *die Geographie des älteren Plinius in ihrem Verhältnis zu Varro*, Berlin, 1971.

grecs qui nous intéressent apparaissent fréquemment comme des synonymes du mot latin *orbis* ³⁴, dans les acceptions où il n'apparaît pas figé dans le sens très particulier qu'il a dans l'expression *orbis terrarum*. En un mot, le terme de périégèse ne présupposerait-il pas une forme circulaire du monde? Ce n'est pas impossible, et l'on notera que les deux termes, περιήγησις et περίοδος, disparaissent de l'usage normal dans le courant du III^e s. av. notre ère; c'est en effet alors que la géographie se spécialise dans deux disciplines complémentaires, la géographie et la chorographie, qui utilisent non plus une description des côtes extérieures, mais les mesures intérieures des régions de la terre habitée, pour estimer la masse et la forme de l'œcumène insulaire, et rendent désuets les présupposés qui sous-tendent l'emploi des termes περιήγησις et περίοδος, sans pour autant faire disparaître de l'usage commun la structuration de l'espace qu'ils imposaient. C'est dire qu'ils tombèrent l'un et l'autre en désuétude lorsque la science grecque acquit une méthode qui relèga au rang de souvenir une représentation pourtant toujours vivante dans les consciences: celle de la terre circulaire.

3°) Geographia et Chorographia .

Ces deux mots d'origine grecque sont largement attestés dans la littérature latine. Ils renvoient apparemment moins à un type de document qu'à la dimension des territoires concernés. Nous sommes donc ici encore aux prises avec des incertitudes considérables. Ces termes antithétiques sont apparus avec Dicéarque et Eratosthène, lorsque la naissance de la géographie scientifique grecque, au III^e s. avant notre ère, substitua à la description empirique des côtes celle du contenu de la terre suivant ses parties; son but était de définir, par assemblage ou par référence à un système de coordonnées, la forme et les dimensions de la terre habitée, et sa place sur le

³⁴ Ils désignent par exemple des orbites planétaires, voire la simple forme circulaire; cf. Hippocr., p. 915.17; Arstt., *Rh.*, 3.5.4; *Polit.*, 2.3.

globe terrestre. La première prit le nom de chorographie, la seconde celui de géographie. Ces deux termes ont longuement été définis par les géographes grecs, en particulier Strabon et Ptolémée; sans s'apesantir sur les distinctions de nature qui opposent les modes d'élaboration de l'une et de l'autre, car nous y consacrerons bientôt un développement particulier, on remarquera que la différence lexicale tient avant tout, pour eux, à la dimension des étendues prises en compte: la terre d'un côté, ses parties de l'autre.

Ptolémée définit ainsi les deux notions:

L'objet propre de la géographie est uniquement de montrer la terre dans toute l'étendue qu'on lui connaît (...); elle n'admet que les descriptions générales telles que celles des grandes villes, des fleuves remarquables et de tout ce qui mérite d'être rapporté en tout genre; la chorographie se renferme dans la description de quelque partie du tout, comme on se borne à ne représenter qu'une oreille ou qu'un oeil. Mais la géographie embrasse la totalité des choses, de même que l'image d'une tête la représente tout entière..

(Géogr., I.1.1 sq.; trad. Halma).

Il est clair que Ptolémée entend essentiellement opposer le tout à la partie, et son interprétation, corroborée par Strabon, a été suivie par la plupart des savants modernes. Pourtant, *chorographie*, fréquemment attesté pour "carte cadastrale"³⁵, conforme au sens régional que le mot possédait ordinairement³⁶, servait également fort souvent à désigner des documents relatifs à la terre entière³⁷. Les manuscrits de Pomponius Mela, par exemple,

³⁵Cf. *CIL*, VII, 12 914; *AE*, 1947, 61; *OGIS* 205 = *IGRR* I. 1365; J. Tait et C. Préaux, *Greek Ostraca in the Bodleian Library*, Londres, 1955, n°s 1725.5; 1738.3; 1759.3-4.

³⁶ Le roi Archelaüs de Commagène était l'auteur d'une *chorographia*, qui était un récit de l'expédition d'Alexandre et une description de son itinéraire; cf. Jacoby II B 1, 629-631.

³⁷ Sur ces points et sur les exemples qui suivent, voir la récente mise au point de Cl. Nicolet: *De Vérone au Champ-de-Mars: Chorographia et carte d'Agrippa*, dans *MEFR(A)*, 100 (1988), [127-138], p. 131 sq.

portent le titre de *de Chorographia* ; Varron de l'Atax avait d'autre part rédigé une description en vers de la terre, fondée sur celle d'Artémidore d'Ephèse, qui portait le même titre; Vitruve³⁸, traduisant un passage d'Aristote auquel nous nous sommes intéressé plus haut, emploie le mot *chorographia* pour désigner des descriptions de la terre entière dont il tire des informations relatives à l'orientation des fleuves en général, et Servius distingue certes les chorographes et les géomètres, mais tout en les faisant s'intéresser les uns et les autres à la totalité de l'œcumène³⁹. Strabon, enfin, dans un passage cent fois commenté par les savants, où il décrit le χωρογραφικὸς πλῖναξ, a visiblement en tête non la carte du Chorographe, comme on l'a souvent pensé, mais la carte chorographique en général; or, il ne fait aucun doute que la carte ainsi décrite est une mappemonde.

Si les objets décrits dans une *chorographia* peuvent bien couvrir l'ensemble de la terre habitée, ils n'en sont pas moins d'une nature différente de celle des éléments qui intéressent la *geographia*. Ils s'intéressent en effet à des faits géographiques d'une échelle ou d'une nature dont la *geographia* n'a que faire; si la *geographia* a pour objet de définir la forme et les dimensions de la terre habitée - et c'est pourquoi Servius octroie à ceux qui s'en mêlent le nom de *géomètres* -, elle peut se borner à la mention ou à la représentation des seuls lieux qui jouent dans l'élaboration d'une image conforme à ces centres d'intérêt... Des grandes chaînes de montagnes autour desquelles s'articulent des régions mesurées à partir d'elles, comme le Taurus, ont leur place dans la *geographia* ; des golfes remarquables de l'Océan extérieur, qui empiètent sur les terres habitées, ou des îles de l'Océan extérieur y figurent également de droit; mais les fleuves, les golfes des mers

³⁸VIII.2.6.

³⁹Ad *Æn.*, VI. 532. *Alii altius intellegunt: qui sub terra esse inferos uolunt secundum chorographos et geometros, qui dicunt terram σφαιροειδῆ ἔσσει, quæ aqua et ære sustentatur*

intérieures, les montagnes sans utilité dans l'élaboration d'une carte ou d'une description exclusivement tournées vers l'estimation et la représentation de la masse de la terre habitée, étaient autant d'ornements superflus qui n'avaient de raison d'être que dans une vision chorographique, ne s'intéressant qu'à la concordance entre la représentation de chaque région avec son aspect réel, ou plutôt à la conformité de la **séquence des accidents topographiques**, préférée au strict respect de l'échelle et des mesures propre à la perspective géographique et géométrique. Ces deux termes pouvaient donc avoir trait moins à l'étendue des espaces représentés qu'à la nature du regard que l'on jetait sur eux.

Mais les termes *géographie* et *chorographie* peuvent indifféremment désigner des ouvrages littéraires, à l'occasion de forme poétique, comme celui de Varron de l'Atax, ou des cartes; seul le contexte constitue alors un indice, souvent insuffisant, pour opter pour l'une ou l'autre identification.

4°) Références à la peinture.

La carte en elle-même, lorsqu'elle n'est pas désignée du nom, plus général et ambigu, de *géographie* ou de *chorographie*, l'est à partir de son mode de réalisation: les *formae* relevaient des arpenteurs et *agrimensores*, ingénieurs civils ou militaires spécialisés en géométrie, ce qu'étaient sans doute les explorateurs envoyés en Ethiopie par Néron; les cartes proprement dites font appel à la compétence d'un technicien des arts graphiques, dessinateur ou peintre: la carte est *picta*.

On voit immédiatement les problèmes, non seulement théoriques, mais simplement pratiques que pose une telle dénomination: Varron nous parle d'une *Italia picta* représentée sur les murs du temple de *Tellus*, et que l'on interprète généralement comme une carte de présentation monumentale du type de celle du portique de l'école d'Eumène à Autun, mais il s'est

trouvé des commentateurs pour mettre en doute cette attribution: cette *Italia picta* ne serait pas autre chose qu'une allégorie peinte⁴⁰ sur les murs du temple. Cette interprétation semble se heurter à deux obstacles; d'une part, ces représentations allégoriques, pour l'époque concernée, consistent généralement plus en reliefs qu'en peintures murales, surtout dans un cadre aussi monumental que pouvait l'être le temple de *Tellus* ; d'autre part, l'existence, archéologiquement attestée d'un plan de Rome dans le portique du temple⁴¹, pourrait plaider en faveur de l'identification avec une carte, mais aucun de ces deux arguments n'est absolument décisif. L'allusion à Eratosthène qui suit chez Varron ne doit pas de toute façon pas être versée au dossier: elle n'est pas un commentaire de carte, mais l'une des nombreuses références érudites qui caractérisent l'exposé des personnages de ce dialogue; mais elle est assez révélatrice de l'indécision permanente à laquelle nous sommes confrontés: *Orbis depictus*⁴², *situs depicti*⁴³ sont autant d'expressions qui ne nous permettent guère d'estimer le type de carte dont il se peut agir, et pourraient tout aussi bien désigner d'autres types de représentations que des cartes; à s'en tenir à la lettre du texte de Pline, on pourrait fort bien remettre en cause l'existence même d'une carte d'Agrippa: on peut y lire en effet que *l'orbis terrarum* a été offert aux regards du monde (ou "de la Ville" si l'on choisit la correction *Urbi*):

⁴⁰Varron, *Rust*; I.2.1 *spectantes in pariete pictam Italiam* ; cf. Kubitschek, *sv Karten* X.2 (1919) col. 2042. P. Janni, *Mappa* , p. 33, n. 42; K. Lehmann-Hartleben, *Die Trajanssäule*, Berlin-Leipzig, 1926, p. 123 sq.

⁴¹Cf. *infra*, p. 607 sq. et n. 135.

⁴²C f. Eumène, *Pro instaurandis scholis*, § 20 (= *Panegy. Lat.* 4); Suét., *Domit.*, 10.

⁴³Pline, *HN*, VI.40. Il s'agit de documents envoyés par Corbulon à Néron. Quoique leur nature n'ai pas été à notre connaissance contestée jusqu'à présent, on pourrait tout aussi bien supposer qu'il s'agissait tout aussi bien de tableaux de paysages porteurs d'un titre ou d'une légende, envoyés à Néron comme preuve de l'avancée de ses hommes, qui pouvaient voir de leurs propres yeux, et avec eux Néron, à qui ils en avaient adressé l'image, les sites les plus prestigieux de l'anabase d'Alexandre.

*cum orbem terrarum orbi spectandum propositurus esset ...*⁴⁴

La suite du texte mentionne l'achèvement par Auguste d'un portique commencé par Vipsania Polla, dans l'enceinte duquel se trouvait cet *orbis terrarum*, toutes opérations réalisées *ex destinatione et commentariis M. Agrippæ*. On voit que rien ne désigne ici explicitement une carte ou une représentation figurée⁴⁵: tout au plus le terme de *spectandum* évoque-t-il cette idée, mais on pourra tout aussi bien le rapporter à une inscription monumentale, à une *descriptio orbis*. Nous verrons en effet qu'il n'est pas rare que les textes géographiques anciens se parent d'un vocabulaire qui les identifie à des cartes.

C'est encore au registre de la peinture et de l'art que se réfèrent les deux autres mots propres à désigner une carte, le grec $\pi\lambda\nu\alpha\xi$ et le latin *tabula*; mais l'un ou l'autre de ces deux termes ne désigne pas spécifiquement une carte, puisqu'ils ne signifient jamais que la nature du support sur lequel ont été tracées des lignes⁴⁶. Son sens est donc double: "support plat et isolé", et "tableau", dans la mesure où "tableau" est le produit

⁴⁴Cf. Pline, *HN*, III.17. Le texte s'insère dans un développement relatif aux frontières de la Bétique où l'autorité de Varron l'emporte sur celle d'Agrippa; en réalité, les mesures d'Agrippa renvoient à un autre découpage politique de la province, postérieur à celui qu'a connu et mentionné Varron; cf. D. Detlefsen, *Varro, Agrippa und Augustus als Quellenschriftsteller des Plinius für die Geographie Spaniens*, dans *Comment. in honorem Th. Mommseni*, 1877 p. 23 sq.; cf. Ch. Pallu de Lessert, *Mém. de la Soc. Nat. des Ant. de France*, 68 (1908) p. 237 sq. Pour une discussion d'ensemble de l'œuvre de M. Agrippa, cf. *infra*, 3e partie, ch. 4.

⁴⁵Cf. A. & M. Levi, *Itineraria Picta*, Rome, 1967 p. 22, et plus récemment L. Bosio, *La Tabula Peutingeriana*, Rimini, 1983 p. 157 sq. donnent d'autorité au monument géographique d'Agrippa le terme d'*orbis pictus*; celui-ci ne figure pas dans les passages de Pline qui y ont trait. Il s'agit encore d'une idée reçue qui tire sa force de l'utilisation fallacieuse d'un terme latin forgé pour l'occasion. Les renseignements que L. Bosio se croit autorisé à tirer d'un passage de Dion relatif au portique de Polla (LV.8.4) montrent d'ailleurs clairement qu'il n'a pas lu lui-même les deux textes. Pour la très abondante bibliographie du sujet, on consultera la rubrique qui lui est consacrée dans la bibliographie générale, et le dernier chapitre de cette thèse, où le problème sera abordé plus en détail.

⁴⁶D'après Liddel & Scott, sv $\pi\lambda\nu\alpha\xi$, le terme désigne toute espèce de surface plane susceptible de recevoir des dessins ou des caractères d'écriture. Pour Hérodote, V.49, il désigne le support d'une carte incisée sur bronze.

réalisé par l'ensemble du support et du dessin. Il y avait à l'évidence dans le choix d'un tel terme, qui, à en croire Geminus, pourrait avoir désigné des mappemondes isolées, réalisées sur un panneau particulier, comme celles que mentionnent Hérodote et Aristophane⁴⁷, une ambiguïté pour le sens: rien ne permettait de distinguer le tableau de la carte.

De fait, la distinction entre les deux types d'objets pourrait bien avoir été moins nette qu'on ne l'a cru: la nature de la chorographie et de la topographie sont en effet bien différentes pour Ptolémée, qui réserve le "tableau chorographique et topographique" à la main d'un peintre, alors que le "tableau géographique" - entendons par là la mappemonde - ne réclame pas de telles capacités⁴⁸ de son auteur. Ce passage fort discuté, dont on n'a guère proposé à ce jour d'interprétation satisfaisante⁴⁹ sera étudié en son temps plus en détail, et est à mettre en rapport avec les incertitudes relatives au terme de "topographe", qui pourrait désigner soit un peintre paysagiste - au même titre qu'il existe des zoographes, spécialisés dans les peintures représentant le monde animal⁵⁰-, soit le spécialiste d'un type de cartographie. Si, au témoignage de Ptolémée, le topographe doit être de toute façon un peintre, on se demande si la carte topographique ne se confondait

⁴⁷Géminos, XVI.4, cf. *infra*, n. 42 p. 370; la plupart des auteurs doivent préciser par un adjectif, τοπογραφικός, χωρογραφικός, γεωγραφικός, la nature cartographique du tableau; cf. Ptol., *Geogr.*, I.19; Strab., II.5.17.

⁴⁸*Géogr.*, I.1.5.; cf. Eusthate, *ad Dion. Per. Comm.* (= *GGM*, II p. 212 sq.); la règle, pour être générale n'en est pas pour autant absolue: "il est en effet possible de montrer les lieux particuliers et le schéma d'ensemble à l'aide de simples lignes et de signes associés". On voit par cette formule que Ptolémée entend transformer en carte ce qui reste jusqu'à lui un tableau au moins en partie. La réserve qu'il introduit ici ressemble plus à un programme de travail qu'à un procédé répandu, le tableau chorographique et topographique étant généralement réservé à un γραφικός ἄνηρ.

⁴⁹A.-L. & M. Levi, *IP*, p. 34 y voyaient l'opposition entre une cartographie à vignettes, et une cartographie sans vignettes. L'opposition entre l'une et l'autre de ces deux cartographies semble pourtant moins recouvrir une différence de nature qu'une différence d'espèce entre la puissance et la fortune des commanditaires. Un élément reste néanmoins certain: la vignette rend la carte plus lisible, mais diminue le nombre des légendes. Les plus savantes des mappemondes en étaient donc très probablement dépourvues. La carte 1 des manuscrits de saint Jérôme, cf. pl. V & p. 132 est à l'origine une mappemonde et porte des vignettes; elle reste pourtant riche en détails.

⁵⁰Plat., *Gorg.*, 448c; 453c.

pas largement avec un tableau; l'exemple de la mosaïque nilotique de Préneste, que certains attribuent à la main de Démétrios Topographos représente bien ce type d'ambiguïtés, puisqu'elle est sans aucun doute un tableau, qui n'impose pas une vision aérienne du cours du Nil, mais en propose néanmoins le tracé connu dans sa plus grande partie, jusqu'au pays des Ethiopiens⁵¹. La "carte" de la Sicile, selon les termes des Levi⁵², que nous trouvons dans le manuscrit *Vat. Palat. lat. 3225* (f° 31 v) de l'*Enéïde*⁵³, ne l'est pas non plus à proprement parler. Les cités n'y sont pas nommées, et l'île de Sicile est représentée en vue aérienne oblique; elle a cependant à voir avec une carte, puisque comme celle-ci, elle propose une vision icarienne du monde.

Le vocabulaire lui-même tend à nous tirer vers un pôle extrême de la cartographie, où celle-ci se confond avec la peinture, comme elle pouvait par ailleurs se confondre avec la description⁵⁴, la langue latine ne connaîtra que tardivement le mot de *Tabula*, qui n'apparaît guère dans le sens de

⁵¹Cf. F. Coarelli, *Lazio, (Guide archeologiche Laterza)*, Bari, 1982 p. 153, la qualifie de "sorta di grande carta prospettica dell'Egito, al momento dell' inondazione del Nilo". La nature du document est très complexe; elle tient en effet du tableau, avec ses scènes de la vie nilotique, animale et humaine, ses bâtiments, les activités des hommes, chasse, pêche, agriculture, sacrifices, police fluviale etc... et de la carte, puisque nous sommes en présence d'une vue aérienne de tout le cours du Nil, d'Alexandrie (palais des Ptolémées?) à l'Ethiopie. D'un côté, le document se rattache donc à certains paysages pompéiens, notamment aux marines; de l'autre des cartes comme celle du pseudo-bouclier de Doura, cf. *infra* p. 275 sq. & pl. XLVIII représentent des bateaux avec leurs équipages à la surface de la mer Noire; les vignettes de certaines cartes médiévales (cf. Santarem, *Atlas X.1.*) qui peuvent remonter, comme l'indiquent leurs vignettes à un archétype du III^e-IV^e siècle représentent les habitants des villes à l'intérieur de leurs enceintes polygonales, tout comme certaines cartes des *Agrimensores* ou de la *Notitia Dignitatum* ou encore les vignettes de la mosaïque de Madaba montrent le contenu des enceintes urbaines, portiques, rues, monuments de spectacle, etc... cf. pl. XLV; LXIII.2; XL.4; XLI.1;3; XLII.1 sq.

⁵²Cf. A.-L. & M. Levi, *IP*, p. 33.

⁵³La "carte" se trouve en face des vers de l'*Enéïde*, III. 692 sqq. A.-L. & M. Levi font remonter les illustrations au règne de Trajan, p. 32 sq.; cf. pl.LXXXI.2.

⁵⁴Entre le texte pur et l'image semi-aérienne du paysage, la vision abstraite, sans point de référence dans le réel sensible qu'est la carte (car jamais nul n'a vu comme Icارة, Ménippe, Charon ou Scipion la terre avec les yeux des astronautes) n'a su se définir avec clarté.

mappemonde qu'avec Ausone⁵⁵, mais la référence à la peinture, comme on l'a vu, est omniprésente.

Un dernier pôle linguistique est fondamental pour la distinction qu'il suppose; on le rencontre essentiellement en grec, mais le terme de *forma* pourrait dans certaines acceptations en être le correspondant exact⁵⁶, sous la forme de σχήματα. Il semble bien que ce terme désigne toujours des cartes schématiques comprises dans un manuscrit, comme chez Eudoxe ou chez Aristote⁵⁷. D'un côté la surcharge décorative et les dimensions tiraient la carte vers le tableau; de l'autre la simplicité, la réduction du nombre des lignes et du décor, l'absence probable de polychromie la rapprochent des figures mathématiques utilisées pour les démonstrations géométriques.

⁵⁵*Grat. act.*, 2.9: (...) *qui terrarum orbem unius tabulae ambitu circumscribunt, aliquanto detrimento magnitudinis, nullo dispendio veritatis*. Le terme de *tabula* se rencontre, comme on l'a vu, dans le vocabulaire des *agrimensores*, pour désigner le produit de leur *mensuratio* tel qu'il était archivé à Rome. Il désigne toutefois plus un mode d'archivage qu'un dessin cartographique. Properce mentionne bien une *tabula* lorsqu'il écrit (IV.3.37) *cogor et e tabula mundos ediscere pictos*; mais c'est la référence aux *mundi picti* qui permet d'identifier la nature cartographique de la représentation; *tabula* n'est pas pris ici dans le sens absolu de carte; il ne désigne que le support.

⁵⁶. Le terme de *forma* ne désigne pas seulement les relevés des *agrimensores*; il conserve le sens plus ancien de *species* ou de *figura*, et désigne la forme sommaire attribuée à telle ou telle région: la Sardaigne, dont la forme avait été consacrée dans le temple de *Mater Matuta* (Liv., XLI.28.8), cf. *infra* p. 299; la Bretagne, Tac., *Agric.*, 10; le Pont, Plin., *HN*, IV.75. Dans tous ces cas, le terme renvoie très directement au répertoire de formes simples qui servaient à caractériser les régions, cf. *infra* p. 346; ces formes, qui sont toutes des polygones simples ou des allusions à des objets de la vie courante sont très sommaires et schématiques. Chez Vitruve (I.6.12; II.3.13), le terme désigne très clairement les σχήματα auxquels il renvoie dans son oeuvre, c'est-à-dire de simples croquis schématiques et peu fouillés.

⁵⁷Euxode frgt. 71.; Arstt., *Météor.*, 362 a 35 l'utilise, comme Strabon, II.5.17 pour désigner la forme extérieure de la terre. Le terme utilisé par Aristote pour désigner une figure in-texte est ὑπογραφή. (346 a. 32; 363 a 26), qui a très exactement le sens de figure ci-dessous. Le terme de σχῆμα désigne le plus souvent une figure sommaire, un diagramme; parlant de la Terre, il ne désigne pas la tracé précis des côtes, mais la forme générale du monde. Le terme n'a jamais perdu son sens initial de "découpe": la mer découpe le tracé de la Terre qui est reporté sur la carte. Chez Ptolémée, le mot σχῆμα et ses dérivés désigne toute espèce de carte dépourvue des ornements de la peinture et limitée à des systèmes de lignes et de symboles (cf. *Géogr.*, I.1.4-5). Chez Julien, *Epist.*, 10. 413c, c'est le terme διαγράμματα qui désigne l'ensemble du tracé.

Les hésitations de la terminologie, en matière de cartographie, nous montrent à quel point la carte est un être peu clair. Elle se distingue mal des autres oeuvres graphiques, et se démarque malaisément des textes géographiques, qui constituent autant d'autres descriptions de la Terre. On peut en tirer plusieurs conclusions de première importance. La première est que des objets aussi difficilement définis ont sans doute eu une fonction peu claire, et une diffusion peut-être inférieure aux estimations habituelles. La seconde est qu'il existe une difficulté de fond pour qui parle de cartographie antique, celle d'être confronté à des copies médiévales dont la fidélité est sans cesse remise en cause, ou de devoir trouver dans les textes des mentions relatives à des objets dont la nature cartographique n'est pas toujours avérée, en l'absence d'un vocabulaire strict pour les désigner.

II. Absence d'unité conceptuelle de la cartographie ancienne.

Les problèmes lexicaux que nous venons de tenter de mettre en lumière soulèvent un problème plus essentiel du point de vue du sujet qui nous intéresse: si l'Antiquité, nous le savons bien, car les témoignages ne manquent pas, a connu des cartes de divers types, que des auteurs ont mentionnées ou qui sont parvenues jusqu'à nous, jusqu'à quel point a-t-elle été consciente de la nature originale de ce mode de représentation de l'espace? On a vu les incertudes du vocabulaire, qui le plus souvent ne désigne pas les cartes en propre, et qui tend à introduire des différences fondées sur la dimension de l'espace représenté, plutôt que sur les moyens mêmes de cette représentation⁵⁸.

⁵⁸Cf. Strab., I.1.1; II.5.1; II.5.17; Ptol., *Géogr.*, I.1.1 sq.: "l'objet de la géographie est uniquement de montrer la terre dans toute l'étendue qu'on lui connaît (...); elle n'admet que les descriptions générales telles que celles des grandes villes, des fleuves remarquables et de tout ce qui mérite d'être rapporté en tout genre; la chorographie se renferme dans la description de quelque partie du tout, comme on se borne à ne

Pourtant, après avoir posé les différences quantitatives des deux types de représentations géographiques, Ptolémée, dont les préoccupations restent avant tout cartographiques dans le premier livre, établit une différence plus profonde entre chorographie et géographie: tandis que la première se rattache pour lui à la peinture, et plus précisément à la topographie, la seconde n'est rattachée pour sa part à aucune discipline extérieure, si ce n'est la géométrie. Le passage a déjà été longuement discuté par les historiens d'art et par ceux de la géographie. Pourtant, le problème de l'essence de la carte et de la conscience que pouvaient avoir les anciens de son originalité n' a jamais été spécifiquement abordé, alors qu'il constitue le noeud probable de la citation de Ptolémée, qui a trop souvent été coupée de son contexte et qu'il convient de rappeler dans son intégralité:

" La chorographie a pour objet la qualité plus que la quantité des choses représentées: c'est que son souci essentiel est la similitude plus que l'exactitude des positions relatives; la géographie, au contraire, a pour objet la quantité plus que la qualité, puisqu'elle s'applique toujours à conserver l'image fidèle des positions relatives, mais ne cherchera la similitude que pour les grands ensembles et ce qui a trait à la forme générale. De là le fait que la première a besoin de la *topographie*, et que nul ne puisse dresser de cartes chorographiques sans être peintre, tandis que la seconde se passe totalement de ces capacités, car elle parvient à montrer les emplacements les

représenter qu'une oreille ou qu'un oeil. Mais la géographie embrasse la totalité des choses, de même que l'image d'une tête la représente tout entière (trad. Halma). A s'en tenir à cette définition, que l'on retient le plus souvent - cf. par ex. G. Aujac (éd.): Strabon, *Géographie*, 1, t. I.2, Paris, C.U.F., 1969 p. 180 - les objets que représentent la géographie et la chorographie n'ont de différence que celle qui tient à une focalisation différente de l'analyse: la géographie s'en tient systématiquement au général, tandis que la chorographie n'a d'intérêt pour le particulier. Instinctivement, on tend à voir dans ces lignes les différences que nous pouvons rencontrer aujourd'hui entre des cartes touristiques ou d'état-major, des cartes routières et des planisphères où les différences d'échelle impliquent à la fois un tri spécifique de l'information et une fonction particulière pour chacune des échelles différentes. La situation est sans doute moins simple dans l'Antiquité.

schémas d'ensembles à l'aide de simples lignes et de symboles apposés." (*Geog.* I.1.3 sq.).

Entre les deux disciplines, on remarque en effet des différences de nature très profondes; dans un cas, l'attention portée à la nature des lieux, à leur "être ainsi", dans l'autre à des données plus numériques: au rapport des proportions: à "l'être là". Dans un cas, l'intérêt se porte sur une série de lieux particuliers que l'on reproduira chacun fidèlement dans ses moindres détails, ou selon des séquences conformes à la réalité; dans l'autre l'attention se porte sur les positions absolues de ces divers lieux. Cette perspective de départ a plusieurs conséquences: le choix de laisser de côté pour la première la proportionnalité des intervalles, dans le second les aspects descriptifs ou esthétiques.

Ce sont des choix fondamentaux qui mettent en jeu deux modes différents de représentation, deux ordres de vérité et de ressemblance: d'un côté la conformité au réel perçu, le "réalisme", de l'autre, la conformité du tracé à la vérité et à un regard inconnu des hommes⁵⁹... Le sensible contre le réel. D'un côté, la conformité à un paysage, de l'autre un plan restituant à une autre échelle les écarts des lieux terrestres et la forme de la terre. On est en droit de se demander jusqu'à quel point le secours de la peinture paysagiste n'a pas constitué l'essentiel de documents que nous tendons trop facilement à identifier avec des cartes à proprement parler. A.-L. & M. Levi⁶⁰, ont vu dans ce passage une allusion directe à l'usage de vignettes qui caractériseraient une cartographie dont elles seraient inséparables, alors

⁵⁹L'attention ainsi portée à la vérité est un souci permanent de la part des géographes dont le but est de donner le plus simplement possible l'image la plus conforme à la vérité de la terre sur le globe. Cf. Géminos, XVI.4; Strabon, II.5.1., II.5.10. Ce débat sur la vérité et la conformité au réel trouve son origine chez Platon, *Soph.*, 235 e, qui distingue dans l'art figuratif un art de la copie, qui respecte le rapport de ses dimensions, ses couleurs, et un art du simulacre qui donne l'illusion du vrai. Le tableau géographique sera du côté du vrai, le tableau chorographique du côté du simulacre ou du vraisemblable.

⁶⁰IP, p. 34.

qu'elle pourrait n'avoir sur les mappemondes qu'une présence facultative. Le rappel d'un texte de Strabon, mentionnant les bigarrures de la carte chorographique⁶¹, parmi lesquelles on compte les îles, et qui nous renvoient au domaine de la peinture, nous suggère l'idée d'une utilisation de la peinture plus spécifique aux cartes chorographiques qu'aux mappemondes⁶²; néanmoins, il ne fait guère de doute que la carte chorographique visée par Strabon dans ce passage était une mappemonde; il existait donc, quelle que fût la dimension des espaces reproduits, une différence de nature entre la *mimèsis* chorographique et la *mimèsis* géographique. Nous aurons l'occasion de revenir plus longuement sur ce point dans la seconde partie de cette thèse.

Il existe en tout cas entre mappemondes chorographiques et mappemondes géographiques une différence de nature si profonde qu'il est peu logique, à notre sens, de fonder une distinction aussi rigide que celle de Ptolémée sur des indices aussi ténus et que des vignettes, dont la présence ou l'absence, à en juger par la cartographie médiévale, ne modifie pas la nature profonde des cartes: ces vignettes doivent sans doute plutôt leur présence au talent d'un peintre enlumineur et au désir d'accroître la valeur marchande ou esthétique d'une carte, par le soin apporté à ses éléments les plus décoratifs, qu'à une exigence formelle du genre; c'est sans doute le cas

⁶¹II.5.17. Le mot employé est ποικίλματα ; G. Aujac, dans son édition de Strabon (*op. cit.*) traduit "et toutes les caractéristiques dont est pleine une carte régionale (on y trouve aussi la foule des îles disséminées dans les mers et le long des côtes)". Le terme désigne en réalité beaucoup plus qu'une caractéristique, un ornement, une tache de couleur. Jusque-là, Strabon a traité des cartes géographiques; à partir de ce point, il envisage toute la série des ornements - qu'il ne mentionne pas - propres au tableau chorographique, et le moyen d'y renvoyer est de faire allusion à des ornements multicolores.

⁶²Strabon reste dans le cadre d'une opposition entre les tableaux chorographiques et les tableaux géographiques dans leur ensemble, et non, on l'a souvent cru entre l'ensemble des mappemondes et la carte d'Agrippa. Les ornements dont il est question semble donc renvoyer à ces décors spécifiques aux cartes chorographiques. Pour le détail de l'argumentation, cf. *infra*, troisième partie, ch. 4, à propos du chorographe de Strabon.

par exemple, de la Table de Peutinger, dont les grandes vignettes allégoriques de Rome, Antioche et Constantinople⁶³ ont une fonction avant tout ornementale et somptuaire⁶⁴.

Le parallèle avec la cartographie médiévale, pour laquelle nous sommes mieux renseigné, nous montre bien que la présence, mais aussi la dimension et la beauté des vignettes doit plus à la puissance du commanditaire qu'à la nature intrinsèque de la carte⁶⁵. La présence de vignettes très diverses doit donc apparaître comme l'un des éléments d'une économie de marché qui fait des cartes des produits commerciaux à mettre en rapport avec le commerce des éditions de luxe ou des tableaux: c'est ainsi que le bouclier de Doura ne constitue par une carte militaire entrevue par un soldat au cours de son expérience et naïvement recopiée par lui sur la peau de parchemin de son bouclier, mais une oeuvre d'art entièrement inutile d'un strict point de vue géographique⁶⁶. Loin d'être l'illustration d'un

⁶³Cf. pl. LXXXV.

⁶⁴Elles ne renvoient pas à une particularité architecturale ou topographique du lieu, c'est le cas pour Alexandrie, Ostie, etc... bien que des monuments caractéristiques leur soient associés: la basilique de Saint-Pierre, à Rome, la colonne de porphyre de Constantinople... Elles sont de vastes allégories très soignées qui évoquent certes - au moins pour Rome et Constantinople - des représentations habituellement employées pour les désigner, mais empruntés à l'art, et à l'art officiel en particulier.

⁶⁵La plus richement décorée des mappemondes du groupe Beatus (cf. pl. XI) fut réalisée pour Grégoire, abbé de Saint Sever (Paris, B.N. Lat. MS. 8878, f° 45 ter; fac simile en couleurs aux dimensions de l'original chez Miller, *MM*, I; *MCVA*, 17.7); fait exceptionnel, pour toutes les mappemondes anciennes du groupe espagnol, nous connaissons à la fois les noms des commanditaires et des enlumineurs (*MCVA*, 17.1; 17.3 - signe à la fois de la qualité de l'oeuvre et de la puissance du commanditaire. La mappemonde des *Chroniques de Saint Denis* (Paris, Bibl. Ste. Geneviève, MS. 782 f° 374 v, *MCVA*, 50.19); ornée de très belles vignettes polychromes extrêmement soignées, a appartenu à plusieurs rois de France, a été insérée dans un texte rédigé à la demande de saint Louis et porte la signature de Charles V. Sur ce point, cf. les développements de notre article, *La ville des cartographes: vignettes urbaines et réseaux urbains dans les mappemondes de l'occident médiéval*, dans *MEFR(M)*, 96 (1984), p. 537-602. L'ensemble des cartes qui nous sont parvenues de l'Antiquité sont décorées de vignettes; c'est que la mappemonde, exigeant un important travail de peinture, a une valeur ornementale évidente que le marché du manuscrit de luxe et de l'enluminure aura sans doute naturellement tendu à accentuer pour en accroître le prix. Sur les problèmes de la production des cartes, cf. *infra* 2e partie, ch. 1.

⁶⁶Cf. F. Cumont, *Fragment de bouclier portant une liste d'étapes dans Syria*, VI (1925) p. 1-15 & pl. I; id., *Fouilles de Doura-Europos*, 1922-1923, Paris, 1926 p. 323-337; R. Uhden, *Bemerkungen zu dem römischen Kartenfragment von Dura Europos*, dans *Historia*,

itinéraire militaire, ce document devait se borner à illustrer le calcul de la circonférence du Pont, qu'un texte eût présenté avec moins d'erreurs, mais qui a construit selon des principes de symétrie et d'esthétique propres à la peinture l'image des régions représentées⁶⁷. Le fait que l'on ait représenté des bateaux avec leurs équipages au centre du Pont-Euxin est moins symbole de naïveté, comme l'ont cru les Levi⁶⁸, que convention propre à une cartographie de luxe; les exigences esthétiques qui semblent se rapporter à des cartes dont le statut commercial est vraisemblablement voisin de celui d'autres tableaux, ont amené à une sorte d'*horror vacui* qui aboutit à l'utilisation assez systématique des vignettes que l'on n'hésitera pas à qualifier d'habillement⁶⁹. Il est tout à fait significatif que nous retrouvons ce

1932, p. 117-125; cf. Thomson, p. 377 et *infra* p. 274 sq. Le fragment conservé (cf. pl. XLVIII) était peint sur un parchemin que son inventeur croyait avoir été encollé sur la surface d'un bouclier. Dans les campagnes ultérieures, menées à l'initiative de Rostovtzeff, plusieurs boucliers comparables furent mis au jour. A propos de trois boucliers très richement décorés (M.I. Rostovtzeff et alii, *Excavations at Doura-Europos, Preliminary report, 7th & 8th seasons, 1933-34 & 1934-35*, New Haven, 1939 pl. XLI-XLVI & p. 326-367), les auteurs du rapport de fouilles ont pu signaler que "the finding of the three fully decorated shields in a group at a point close to the west edge of the roman camp strongly suggests a shield-painter's shop in the *canabae*" (*op. cit.* p. 331). Des ateliers spécialisés dans la décoration de bouclier semblent bien s'être implantés en bordure des lieux de garnison. Le bouclier publié par Cumont n'a malheureusement pu être réalisé par cet atelier particulier, puisqu'il n'a pas été peint directement sur le bois comme les trois autres boucliers, mais est constitué d'une feuille de parchemin collée sur le bois, comme un *scutum* également découvert à Doura, dans la tour 19, lui-même très voisin d'un bouclier découvert sur le *limes* germanique (*Preliminary report 6th season, Oct. 1932-Mar. 1933*, New Haven, 1936, pl. XXV A et p. 145 sq.). En réalité, le fragment de parchemin ne provient sans doute pas d'un bouclier (cf. P. Arnaud, *Observations sur l'original du fragment de carte du pseudo-bouclier de Doura-Europos*, dans *REA* 90 (1988), p. 151-161, et *Une deuxième lecture du «bouclier» de Doura-Europos*, dans *CRAI*, Avril-Juin 1989, p. 373-389); il n'en est pas moins l'œuvre d'un atelier de la côte syrienne qui ne semble pas avoir été le moins du monde spécialisé dans la cartographie, tant il est vrai que son auteur semble avoir manqué d'expérience en matière de cartographie..

⁶⁷ Sur l'application à la cartographie d'une esthétique propre à la peinture, et sur les principes de symétrie en particulier, cf. F. Prontera, *Pittura e cartografia*, dans *Dial. Arch.*, 2 (1983), p. 137 sq.

⁶⁸*IP*, p. 30 sq.

⁶⁹Ces vignettes sont très fréquentes sur les cartes médiévales: ce sont toutes les vignettes représentant des villes et dont la taille s'accroît en proportion de leur rareté, ou comme sur la mappemonde de la cathédrale de Hereford, les représentations de créatures diverses, et en particulier de créatures marines qui, n'étant plus décrites par des légendes, ne peuvent avoir la fonction de donner une information particulière,

bateau avec son équipage dans les miniatures du Virgile Vatican, dans un contexte où ce bateau n'a en lui-même aucune nécessité⁷⁰: c'est la même exigence esthétique qui a conduit à ces représentations destinées à rompre la monotonie de la peinture ainsi tracée.

Ne peut-on donc tenter de rechercher un sens plus fondamental à la brève remarque de Ptolémée et d'en trouver l'origine dans l'absence d'une conscience clairement exprimable de la spécificité et de l'unité de la cartographie à partir du vocabulaire dont disposait le monde gréco-romain?

L'allusion à la peinture renvoie-t-elle à ces documents qui ont déjà été mentionnés plus haut, comme les tableaux topographiques représentant l'Egypte, la Sicile, ou, comme sur quelques mosaïques d'Ostie, des fleuves⁷¹? Plusieurs indices nous y invitent très nettement. Pensons aux cartes des

mais plutôt celle de briser la monotonie de l'étendue marine au même titre que celles des chapelets d'îles.

⁷⁰Vat. Lat. 3225 f° 31 v. Cf. pl. LXXXI. Cf. aussi, *ibid.* f° 27 r., où l'on peut voir trois bateaux. La mosaïque de Madaba (cf. pl. XLV sq.), de trois siècles postérieure au bouclier de Doura a très exactement utilisé le même motif pour représenter la mer Morte. Cet usage est du reste bien attesté jusque dans les cartes nautiques du XVIII^e s. On en trouvera un jalon médiéval dans l'itinéraire de Matthieu de Paris (pl. LIII). Il s'agit donc selon toute vraisemblance d'une convention cartographique propre à toutes les cartes où l'étendue marine n'a pas été, comme sur la Table de Peutinger réduite à sa plus simple expression et dont la fonction est avant tout décorative.

⁷¹. Cf. pl. XLII.2; XLIV.1; LXXXI.2. Le problème posé par la topographie est le suivant: comme le fait remarquer R. Bianchi-Bandinelli (sv *Paesaggio*, dans *EAA*, V p. 821), le paysage est une invention très récente de l'art grec, puisqu'il attribue à Démétrios topographos la création du genre de la peinture paysagiste. La dispute a eu pour centre la nature de l'oeuvre de Démétrios, littéraire pour certains (P.- M. Fraser, *Hellenistic Alexandria*, 1972, t. II p. 213), picturale pour d'autres (cf. G. Gullini, *I mosaïci di Palestrina*, Rome, 1956, p. 32-35), voire cartographique (cf. R. Ling, *Studios and the beginning of Roman Landscape Painting*, dans *JRS*, 67 (1977), p. 14, qui y voit un travail de réalisation de vues destinées à être insérées ultérieurement dans des cartes). Il est difficile de trancher sur le fond de l'attribution à Démétrios de l'original de la mosaïque de Préneste et de la nature de l'oeuvre topographique de Démétrios; il est néanmoins possible d'affirmer, à la lecture de Ptolémée, que la topographie pour lui est une discipline entièrement artistique qui constitue la trame de la représentation chorographique de l'espace, et que ce sont des scènes nilotiques contemporaines de Démétrios d'Alexandrie, qui est avant tout un peintre (mais qui aura tout aussi bien pu peindre, cf. R. Ling, *loc. cit.*, des scènes de théâtre que des paysages) qui représenteront la première attestation connue des paysages. La thèse de l'origine alexandrine du genre est tout à fait plausible.

manuscrits du *Corpus Agrimensorum* et de la *Notitia Dignitatum*⁷², que l'on peut globalement ranger dans la catégorie des cartes topographiques: les tracés des voies, des fleuves et des limites de centuriation nous ramènent sans aucun doute à un mode de représentation cartographique de l'espace, vu en plan. Ces facteurs ne doivent toutefois pas faire illusion: les divers éléments du paysage appartiennent tous au registre de la peinture: une montagne n'est pas représentée par un symbole, que nous connaissons bien par les autres documents cartographiques⁷³, mais par l'image de la montagne telle qu'elle peut apparaître à l'observateur terrestre, suivant les mêmes conventions en matière de perspective. Même le symbole, plus schématique, qu'emploie, par exemple, la Table de Peutinger pour représenter les montagnes, se rattache, quoique d'une façon plus lointaine, à leurs

⁷²Cf. pl. XXXIX sq.; LXI sq.; O.A.W. Dilke, *Illustrations from Roman Land Surveyors*, dans *Imago Mundi*, 21, 1967, p. 9-29, id., *Maps in the Treatises of Roman Land Surveyors*, dans *Geog. Journ.*, 127, 1961, p. 417-426; la substance de ces articles a été reprise dans *The Roman Land Surveyors. An introduction to Agrimensorum*, Newton Abbott, 1971, du même auteur. L'article ancien de A. Schulten, *Römische Flurkarten*, dans *Hermes*, 33 (1898) p. 534-565 demeure important. Pour les cartes de la *Notitia Dignitatum*, cf. H. Omont, *Notitia Dignitatum imperii Romani: reproduction réduite des 105 miniatures du ms., latin 9661 de la B.N.*, Paris, 1891. Id., *Le plus ancien manuscrit de la Notitia Dignitatum*, dans *MSNAF*, 51 (1891), p. 225-244. Mais les illustrations apparemment les plus fidèles aux originaux du *codex Spirensis* perdu semblent être celles du *Codex Spirensis*, qui ont peut être même été reproduite depuis l'original par un procédé mécanique. Les cartes de la *Notitia Dignitatum* n'ont pas été l'objet d'études spécifiques. Pour un état de la question, cf. en particulier J.G. Alexander, *The Illustrated manuscripts of the «Notitia Dignitatum»*, dans R. Goodman et P. Bartholomew (édd.), *Aspects of the «Notitia Dignitatum»*, (BAR, Int. Ser., 15), Oxford, 1976, p. 11-25.

⁷³Une ligne ondulée de couleur brune ou approchant sur une base horizontale sert le plus souvent à désigner les chaînes de montagnes, comme sur la Table de Peutinger et sur la majorité des cartes médiévales qui remontent avec quelque certitude à un archétype antique. Cf. par ex., pl. III sq. Sur les confusions nées de cette convention chez Julius Honorius, cf. p. 459 sq. sq.; pour les couleurs mentionnées par Mas Udi, cf. p. 116 sq. La carte de Palestine de Madaba, et jusqu'à un certain point une mosaïque de Gerasa (cf. pl. XLV & IP, fig. 24) ont adopté le même principe mixte de représentation entre le plan et la vue, et les mêmes conventions de dessin des montagnes et de la végétation: les environs de Jérusalem et Jérusalem elle-même, la mer Morte relèvent plus de paysage que de la carte. Seuls les fleuves ont été représentés schématiquement en plan, comme sur une mosaïque du *Forum des Corporations d'Ostie*, conservée *in situ* (IP, fig. 13). L'hypothèse, soutenue par les Levi (IP, p. 52) selon laquelle la mosaïque de Madaba aurait pour source un itinéraire romain est de ce fait peu fondée, le point routier n'étant pas représenté sur la carte et les conventions de représentation renvoyant à une vue générale depuis un milieu centré sur Jérusalem. Sans doute il existe des sources plus immédiates et originales qu'un simple itinéraire.

représentations picturales ; il en va de même des bosquets et des arbres qui rappellent la présence de terres en friche, et se dressent même parfois sur une chaîne de montagnes⁷⁴. Certaines des vignettes qui illustrent des villes, comme Minturnes, par exemple, dans le *Corpus Agrimensorum*, respectent même les particularités topographiques d'une ville édifiée sur les deux rives d'un fleuve⁷⁵. La vignette n'est donc pas seulement décorative, elle a une fonction de reproduction mimétique du réel; le mode de représentation adopté, la vue oblique renvoie elle-même à la peinture et à l'art monumental⁷⁶, et jamais l'on ne retrouve dans ces cartes de ce type des représentations planographiques de cité - dont la *Forma Urbis* atteste l'existence - comme nous les rencontrons parfois dans la cartographie médiévale, mais toujours avec une volonté théologique de représenter les cités ainsi désignées selon un mode qui n'est pas celui de la perception des hommes⁷⁷.

⁷⁴Cf. pl. LXI sq. (Rome, Vat., ms. Palat. Lat. 1564, f° s 103 v-106 r.).

⁷⁵Les derniers sondages effectués dans la ville de Minturnes, et des découvertes épigraphiques récentes (cf. M. Pagano, *Nuove iscrizioni da Suessa e da Minturnæ*, dans *Atti dell' Accademia Pontaniana*, N.S. 34 (1986), p. 49-63), ont non seulement confirmé l'extension dès une époque assez haute de la cité sur les deux rives du fleuve, mais encore la présence des murailles sur ces deux rives, exactement comme sur les documents cartographiques (cf. pl. LXII.2), qui dans ce cas précis semblent bien prendre l'aspect d'un tableau, plus que d'une carte. La vignette désignant Jérusalem sur la mosaïque de Madaba serait également de type "réaliste", cf. O. Maruchi, *La pianta di Gerusalemme nel mosaico di Madaba*, dans *Nuovo bullet. d'Arch. Christ.*, 5, 1899, p. 43-50 & pl. I. Cf. nos pl. XLVI.2 ET LXXII. En réalité, il s'agit sans doute d'une réélaboration iconographique à partir d'un plan ancien et d'une certaine idée, anachronique, de la ville; cf. P. Donceel-Voûte, *La carte de Madaba: Cosmographie, anachronisme et propagande*, dans *RB*, 95 (1988), p. 519-542. Sur ces divers plans, cf. le premier chapitre de notre seconde partie.

⁷⁶Ce mode de représentation est généralement adopté dès l'époque d'Auguste, cf. les représentations d'Emerita (Mérida) sur les deniers et grands bronzes de P. Carisius et jusqu'au Bas Empire (cf. pl. LXXXIV; CXI); voir de ce point de vue l'abondante documentation recueillie par les Levi (*IP* p. 139 sq. & pl. LXIX-LXXXVI). Il s'agit encore de la transposition dans des documents cartographiques de représentation empruntées à l'art figuratif du paysage.

⁷⁷Ces représentations sont en revanche fréquentes dans la cartographie médiévale, où elles servent à mettre en évidence quelques villes saintes mises en évidence par rapport à toutes celles qui sont seulement représentées en vue oblique; mappemonde d'Ebstorf (plans de Jérusalem et Rome), *MM*, V, p. 15 sq. et 41; Itinéraire de Matthieu de Paris (plans de Jérusalem, Rome et Saint-Jean-d'Acree); mappemonde inédite citée par C. Hüfler, *Die deutschen Päpste*, Ratisbonne, 1884, probablement du XIV^e siècle, d'un

Le mot de *forma*, qui, on l'a vu, tend à désigner des cartes de nature le plus souvent régionale⁷⁸, désigne aussi l'image que l'on peut avoir d'une région à partir d'une montagne dont on aurait atteint le faite; c'est comme on l'a souvent remarqué l'ascension d'une montagne qui fournit le prétexte de la description chorographique de la région qui s'étend aux pieds de l'observateur⁷⁹.

Si la géographie, comme la chorographie ou la topographie sont des descriptions imitatives et représentatives de la réalité, en un mot une

manuscrit de Jornandès de la Bibliothèque Vaticane (faussement cité sous la référence Vat. 1460. Nous n'avons jusqu'à présent pu retrouver cette carte qui utiliserait les représentations planographiques de Jérusalem, Rome, Antioche, Saint-Jean-d'Acre); mappemonde de la cathédrale de Hereford (MM, IV; reproduction hors-texte aux 3/7 de l'original). Le schéma carré employé pour représenter Jérusalem dans la mappemonde perdue du cloître d'Ebtorf (cf. pl. 10) remonte pourtant certainement à un archétype de la ville que nous rencontrons sur une mosaïque des thermes des *Cisarii*, que G. Becatti, *Mosaici e pavimenti marmorei*, Rome, 1961 p. 42 sq. date de 120 de notre ère environ. Ce type de représentation, qui nous montre l'ensemble des quatre murs d'une cité ne saurait se résoudre à la représentation de murs "con torri a terra" (IP, p. 164 sq.), propre à une façade unique de monument, même si elle en constitue une extension aux quatre faces de la construction. Il s'agit vraiment d'une vue en plan représentée avec des conventions de vue oblique. Il est certain que des formes de ce type étaient employées pour désigner Rome et Constantinople à l'époque Carolingienne, cf. Eginhard, *Vita Karoli*, 33 qui nous apprend que Charlemagne a fait don à divers sanctuaires de plans des deux métropoles de l'Antiquité tardive, Constantinople et Rome, l'un de forme carré, l'autre de forme circulaire. Nous n'avons aucune assurance de l'utilisation d'un tel système dans la cartographie antique, aucun des documents susceptibles de lui être rattaché ne portant de représentation de ce type. On ne peut pourtant oublier le passage de Lucain relatif à l'Apothéose de Néron (*Bell. civ. I*, 55): Néron ne doit pas choisir une position *unde tuam uideas obliquo sidere Romam*, mais s'installer au centre de la voûte où l'équilibre du ciel sera assuré. Le dieu suprême qu'est Néron appelé à prendre la place du soleil jettera un regard vertical sur sa cité chérie située à l'aplomb du centre de la voûte et donc au centre du monde (cf. P. Arnaud, *L'apothéose de Néron-Kosmokrator et la cosmographie de Lucain au premier livre de la Pharsale*, dans *RÉL*, 65 (1987), p. 167-193). Elle partage donc la même situation que Jérusalem quelques siècles plus tard et bénéficie du même regard vertical et privilégiant de la part des dieux situés directement au-dessus d'elle. Il n'est donc pas impossible que le procédé ait été simplement repris par l'auteur de la mappemonde d'Ebtorf à partir d'une tradition d'originaux antiques.

⁷⁸Cf. *supra* p. 3 sq.

⁷⁹Cf. Pline le J., *Epist.*, V.6.13: *Si hunc regionis situm ex monte prospexeris. Neque enim terras tibi, sed formam aliquam, ad eximiam pulchritudinem pictam uidebis cernere.* Cf. J. Girod, *La géographie de Tite-Live*, dans *ANRW*, II.30.2, Berlin, 1982 p. 1208, qui rappelle avec beaucoup d'à-propos que c'est en principe chez Polybe l'ascension d'une montagne qui fournit le principe des descriptions de régions: le texte chorographique, comme le tableau de même nature, respecte donc la fiction du belvédère.

mimèsis, celle-ci n'obéit pas aux mêmes lois selon que l'on se trouve dans l'un ou l'autre cas: il n'existe pas une *mimèsis* cartographique, mais plusieurs *mimèseis* cartographiques, qui chacune se rattachent à une *ars* particulière. Le regard chorographique est à l'échelle de l'homme, et tout homme qui aura une fois dans sa vie gravi une éminence aura pu en faire l'expérience. La cartographie chorographique a érigé en principe de représentation cette image d'un espace aux dimensions humaines, restitué à travers la fiction d'une perception par l'oeil humain ou par l'intelligence sensible du voyageur; elle est un regard théoriquement possible jeté en oblique vers une réalité sous-jacente que tout peintre spécialisé, comme le topographe dans les paysages⁸⁰, peut reproduire sans mal, au même titre que n'importe quel autre paysage perçu dans des conditions analogues, ou la simple assimilation de séquences topographiques et toponymiques.

De ce point de vue, aucune différence de nature ne vient distinguer la "carte" de la Sicile des manuscrits de Virgile⁸¹, qui est en quelque sorte

⁸⁰La peinture de paysage est soit peinture d'un lieu particulier soit d'une unité territoriale plus vaste composée de plusieurs lieux particuliers; on serait tenté de parler de topographie et de chorographie. Les paysages de l'Antiquité font une part croissante à l'élément naturel du décor (cf. R. Bianchi-Bandinelli, sv *Paesaggio*, dans *EAA*, V p. 821) et tend à hésiter entre le symbole et l'impressionisme, entre un naturalisme qui confine à la cartographie et une *pictura compendiaris* qui évoque en quelques traits un milieu. L'homme pas plus que dans les documents cartographiques n'est absent de ces paysages toujours habités. Toute une tradition (cf. P.H. Von Blanckenhagen & C. Alexander, *The paintings from Boscorecase* [Röm. Mitt., *Ergänzungsheft*, VI], 1962 p. 65; W.J.T. Peters, *Landscape in Romano-Campanian Mural Painting*, Londres 1963, p. 10 sq., R. Ling, *Studios and the Beginnings of Roman Landscape Painting*, dans *JRS.*, 67 (1977) p. 7; 10 sq., 14), fait dériver la discipline artistique de l'expérience de la cartographie, soit qu'elle soit une tentative de mise en tableau de la carte, soit qu'elle soit à l'origine un travail d'enlumineur, à savoir l'insertion de tableaux miniatures - entendons par là des vignettes - dans la carte. Il est plus probable que nous soyons au point de frontière des deux disciplines dont l'originalité propre est peu sentie des anciens. Pour E. Pfuhl, *Malerei u. Zeichnung der Griechen*, Munich, 1923, II p. 888 sq., alors que la topographie désigne toute espèce de paysage en général, la chorographie désignerait des représentations intermédiaires entre la "vue" et la géographie (entendons la cartographie): c'est très exactement le statut intermédiaire aussi bien de la mosaïque nilotique de Préneste que de certaines cartes du *Corpus Agrimensorum* ou de la mosaïque de Madaba. Entre la peinture et la carte pure et dure on a une infinité d'intermédiaires.

⁸¹Cf. pl. LIX-2; on comparera au diagramme qui figure dans les manuscrits de Virgile de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan, cf. pl. XLIII.2. Il est évident que l'on a d'un côté une carte et de l'autre un tableau. Pourtant, tous deux entendent désigner une

perçue à partir d'un belvédère fictif, selon une convention qui a d'ailleurs conduit à ne pas représenter la côte la plus proche de l'observateur supposé, comme si celui-ci était situé sur le point culminant de l'île ... Mais ce point de vue pourrait exister, d'où le promeneur aurait une vision embrassant le paysage comme d'un quelconque belvédère réel. Les représentations de ce genre ont une prétention éminemment réaliste et créent une sensation de familiarité et de déjà vu qui tranche très nettement avec une cartographie géographique, c'est-à-dire avec un mode de représentation qui exige une éducation du regard, propose de l'inédit, montre ce que l'œil ne peut percevoir. De là l'attribution par O. Dilke et les Levi du nom de carte à des documents qui n'en sont pas à nos yeux, mais dont la nature est telle qu'elles caractérisent une activité mimétique qui n'est pas essentiellement différente de celle du peintre de paysages qui, comme Démétrios Topographos, ou comme l'auteur des illustrations du Virgile Vatican, rassemblaient dans leurs peintures des espaces qui échappaient au regard des hommes, mais demeuraient perçus selon les modalités propres au regard des hommes.

L'œil du cartographe au sens où nous l'entendons aujourd'hui, du géographe, ou du géomètre, si nous voulons conserver la terminologie des anciens⁸², darde en effet un regard divin interdit aux hommes. La

même réalité. Les schémas représentant la Sicile sont très anciennement représentés sur des monnaies de Lilybée, mal datées mais "d'époque romaine", cf. *BMC Sicily*, p. 95, n°s 4-6; G.H. Hill, *Coins of ancient Sicily*, Londres, 1906, p. 212, pl. XIV.18; A. & M. Levi, *IP*, p. 32 & fig. 2 pl. II; *infra*, pl. XLIII.1.

⁸²Cf. Apulée, *De Mundo*, I: *Nam cum homines mundum eiusque penetralia corpore adire non possent et à terreno domicilio relicto illas regiones inspicerent, philosophiam duces nacti, eiusque inuentis imbuti, animo peregrinari ausi sunt per caeli plagas, his itineribus, quae exploratione acuminis sui, peruia sapientiae, solis cogitationibus uiderant: ut, cum ipsius inter ualli conditione a mundi uicinia natura nos secretos esse uoluisset, immensitati tamen eius uolucris curriculo cogitationum nostrarum nos pernicitas intimaret; facillimeque ea, de quibus origo eius est, anima diuinis oculis suis aspexit et agnouit aliis etiam eius scientiam tradiuit, ueluti prophetae quidam, deorum maiestate completi effrantur ceteris, quae diuino beneficio soli uident.* L'âme s'élève donc jusqu'aux hauteurs de l'Empyrée d'où elle a sur l'ensemble du monde le regard des dieux. Cf. notre article *L'affaire Mettius Pompusianus ou le crime de cartographie*, dans *MEFR(A)*, 95 (1983-2) p. 69 sq. Comme le décrit précisément la suite du texte, la construction de la mappemonde, qu'elle soit ou non matériellement tracée

représentation de la Terre dans son ensemble fait appel à une mimésis d'un autre ordre. Il appartient aux seuls Sages dont l'esprit ailé saura s'élever jusqu'aux hauteurs de l'empyrée de conquérir la vision aérienne et totale que les dieux jaloux ont refusée aux hommes.

Zeus enfant est représenté assis sur un globe céleste sur des monnaies de Domitien; du haut de la sphère des fixes, il est susceptible de jeter sur le monde le regard panoptique du Zeus d'Homère, dont Ménippe, emporté par le ciel, avoue bénéficier un instant⁸³. Seuls quelques mortels admis par les dieux dans leur séjour en jouiront, que ce privilège leur ait été concédé par leur valeur ou par le hasard, comme au jeune Scipion, à Ménippe ou à Charon⁸⁴, ou qu'ils l'aient usurpé comme Icare et en aient reçu un juste châtiment. Plus commodément, la lectrice d'une mappemonde, chez Properce, s'arroge la position du "dieu savant"⁸⁵.

sur un support procède de la reconstitution intellectuelle du Tout à partir d'une mosaïque d'informations particulières. Ce privilège est réservé au philosophe.

⁸³Un denier de Domitia (cf. *BMC Dom.*, 61) représente un enfant assis sur une sphère céleste occupé à jouer avec les *septem triones*; on hésite sur le sens de cette scène, certains proposant d'y voir l'image du fils de Domitien, d'autres celle de Domitien lui-même. L'association du successeur et héritier dynastique et du portrait de l'impératrice est assez fréquente sur le monnayage impérial pour que s'impose l'idée de fils de l'Auguste. Le sens profond de la scène pourrait pourtant désigner le César aussi bien que l'Auguste: on retrouve en effet très exactement la même scène que une monnaie crétoise frappée sous Trajan (cf. A. Schlachter, *Der Globus...* (*ΣΤΟΙΧΕΙΑ*, 8), Berlin, 1927 pl. II.47); celle-ci; elle désigne alors l'enfance de Zeus. Quoique cette monnaie de bronze soit postérieure à la précédente, la rareté de la première émission est telle que l'on est tenté de voir dans la monnaie crétoise l'archétype iconographique du denier de Domitia. Le sens des deux scènes est de toute façon le même: l'enfant assis sur la sphère céleste est Zeus en personne. A propos de Jupiter, cf. aussi Virg. *Aen.* I.223 sq. *Cum Iuppiter aethere summo despiciens mare uelivolunt terrasque iacentis/ litora que et latos populos, sic uertice caelil constitit et Lybyae defixit lumina regnis*. Le regard aérien des dieux est un *topos* dont on retrouve de très nombreuses traces dans la littérature latine, et qui tire ses racines du monde grec, où Zeus (Esch., *Eumén.*, 1045; Orph. *fr.* 170) est dit *Panoptès* comme Hélios (Esch., *Pr.*, 91; Porph., *Abst.*, II.26, etc.) est "oeil du monde". Cf. C. Jacob, *Dédale géographe. Regard et voyages aériens en Grèce*, dans *Lalies, III (Session de linguistique et de littér. Aussois, Sept. 1981)*, Paris, 1984.

⁸⁴Lucien, *Icaroménippe*, 11; *Charon*, 5; *Cic. Rép.* VI.

⁸⁵Properce, IV.3.37: (l'héroïne vient de dire qu'elle apprend où coule l'Euphrate et combien de milles peut parcourir, sans eau, un cheval parthe) *Cogor et e tabula pictos ediscere mundos, / qualis et hæc docti sit positura dei*. " Et j'essaie d'apprendre à travers une carte des mondes peints et quelle est la position du dieu savant". Nous remercions chaleureusement monsieur Grimal d'avoir attiré notre attention sur cette

Que le regard qu'il jette sur la Terre soit réel ou fictif et reconstitué par le raisonnement, le cartographe et le géographe, susceptibles d'embrasser dans une même conception la totalité des contours de la Terre et sa situation à la surface du globe, s'identifient aux dieux dont ils tentent de reproduire le regard⁸⁶. Il est de ce point de vue tout à fait significatif que des sources relativement tardives ne cessent de décrire la découverte de la cartographie comme un acte d'audace, et presque de transgression. En s'emparant d'un attribut divin, on frôle l'*hybris* :

"Le premier, Anaximandre osa dessiner la terre habitée sur un tableau"⁸⁷.

La perception géographique du monde relève donc d'un type de regard panoptique totalisant inconnu des hommes et propre au maître des cieux; la géographie suppose une synthèse globalisante où le Tout l'emporte

traduction de *qualis et hæc docti sit positura dei* : l'héroïne se retrouve elle-même (hæc), en lisant une mappemonde, dans la position du dieu qui sait.

⁸⁶Cf. Apulée, *De mundo*, I (cf. n. 82): le texte cité plus haut, qui fait, grâce à sa puissance d'abstraction, de l'homme l'égal des dieux, s'achève sur le mépris de ceux qui ne s'arrêtent qu'à une vision partielle du Tout, qui est le propre de ceux dont l'esprit ne permet pas l'élévation nécessaire: *Quare et eos qui nobis unius loci ingenia qualitatesque describunt, aut moenia urbis, aut alicuius amnis fluentia (...) alia multa descripta ab aliis plerique studiose legunt. Nysae iuga et penetralia Corcyri et Olympi sacra et Ossae ardua et alia huiusmodi sola dumtaxat et singula extollunt. Quorum miseret me, quum tanto opere nec magnis et oppido paucis inexplebili admiratione capiuntur. Hoc illis euenire adeo non et mirabile quum nihil maius superexerint, neque ad aliquid intenderint, quod maiore diligentia contemplandum esset. Caeterum, si terrarum orbem, omnemque mundum contemplari pariter aliquando potuissent, minus exiguas eius et singulas partes dignas laudibus credidissent, quibus esset uniuersitas comprehensa*. De même que Ménippe (Lucien, *Icarom.*, 11) n'arrive pas à avoir, malgré sa position aérienne le regard panoptique des dieux et ne cesse de fragmenter son regard en le posant successivement sur une série de lieux particuliers, de même que le jeune Scipion a le plus grand mal à quitter la Terre des yeux, de même, certains ont sous les yeux la totalité de l'Univers fragmentée en une série de descriptions particulières et ne peuvent les synthétiser, au point d'en faire un tout et d'avoir à la fois devant les yeux la totalité du monde et l'ensemble de ses parties, privilèges réservés à une petite élite. Cf. sur ce point *infr.* p. 136 sq., la place de la Géographie dans la hiérarchie des *artes*.

⁸⁷. cf. Agath., I.1: "πρῶτος ἐτόλμησε τὴν οἰκουμένην ἐν πίνακι γράψαι" et Apulée, *De mundo*, I: *Nam cum mundum eiusque penetralia corpore adire non possent et a terreno domicilio <relicto> illas regiones inspicerent, philosophiam ducem nacti eiusque inuentis imbuti, animo peregrinari ausi sunt per caeli plagas...* "Car, incapables de pénétrer physiquement dans le monde et dans ses sanctuaires les plus secrets, et de visiter ces régions en quittant leur domicile terrestre, (les hommes), trouvant un guide dans le philosophie et forts de ses découvertes, ont osé voyager en esprit à travers les espaces célestes".

sur l'emporte sur l'ensemble de ses parties. Plus de fiction de voyage ou de voyageur qui tienne alors. Et si, de l'avis de Ptolémée, il s'agit néanmoins d'une activité mimétique, elle procède d'une nature totalement différente des représentations chorographiques. Toutes deux ont leurs préférences, leurs silences et leurs conventions. Le tableau chorographique ne pourra jamais accéder totalement - jusqu'aux cartes régionales dites de Ptolémée - à ce que nous désignerons aujourd'hui du nom de la cartographie; la vision chorographique de l'espace, trop proche de celle des hommes sera constamment tirée vers le tableau et la vue prospective du monde, du côté de l'oeuvre du peintre spécialisé dans l'art du paysage et dans des représentations de type réaliste; la plupart des auteurs ont eu raison de lier, de façon essentielle, à la discipline de la topographie la cartographie chorographique.

Il est pourtant sans doute erroné d'introduire après coup une différence trop stricte de nature entre des "sortes de cartes" (*map-like paintings*) et des cartes chorographiques incluant des éléments de tableaux. Nous sommes sans doute à mi-chemin, dans les deux cas, de la carte dont le mode de perception aérien est déjà le critère de ces deux représentations, et du tableau, qui consiste à dévoiler à l'oeil ce dont il est capable de reconnaître le modèle dans le réel sensible. Inversement, la géographie n'est susceptible de se rattacher à aucun regard réel ou supposé tel; le tracé de la mappemonde géographique exige l'apprentissage d'un langage iconographique qui ne connaît aucun point de référence dans le réel sensible, le spectacle du Tout étant étranger à l'âme humaine. C'est pourquoi la carte doit d'abord être commentée par un interprète instruit de ce langage. La carte géographique est le produit d'une activité spéculative de nature mathématique qui tente de reproduire le plus exactement la réalité par les moyens qui sont ceux de la géométrie, de simples lignes et des symboles, car

ils n'ont plus à offrir des points de repère identifiables dans le monde sensible⁸⁸. La chorographie incarne en ce sens un mode de perception plus primitif que l'abstraction géographique.

Les géographes de l'Antiquité n'ont donc pas formellement établi de coupure radicale entre une cartographie aux contours mal définis et des documents que nous classerions aujourd'hui dans l'art figuratif pour les uns, dans les modèles scientifiques pour les autres, dans la vue en perspective pour les unes, dans la vision planographique pour les autres. De ce fait, assimiler à des cartes, comme cela a souvent été pratiqué, des plans de bâtiments ou de cités, voire les ectypes des *Gromatici*, présente à notre sens bien des traits d'anachronisme⁸⁹. Distinguer en revanche, en l'absence d'une notion de la cartographie comparable à la nôtre, les types de cartes à partir de l'étendue des zones cartographiées était pour Ptolémée l'unique moyen d'établir une différence profonde de nature entre plusieurs types de représentation sur une même surface plane (πίναξ) d'un espace

⁸⁸C'est ainsi que Ménippe emporté aux cieux ne reconnaît la ville de Rhodes que par le secours intattendu de la vue de son Colosse. Cf. Lucien, *Icaroménippe*, 11. La carte ne peut se passer du support d'un texte qui établit les équivalences entre les visions abstraites qu'elle propose et les lieux terrestres tels qu'ils sont connus des anciens. La Table de Peutinger nous donne l'exemple de l'emploi de vignettes descriptives qui réduisent un lieu à une particularité monumentale; nous n'y trouvons pas le colosse de Rhodes, mais la Tour de Pharos, la basilique Saint Pierre, la *Crypta Neapolitana*, le Port d'Ostie, la colonne surmontée d'une statue à Constantinople (l'identification de ce monument est controversée, cf. L. Bosio, la *Tabula Peutingeria*, Rimini, 1983, p. 87 sq.; certains y voient l'image de la colonne de Porphyre élevée par Constantin, cf. R. Hütz, *Beiträge zur Erklärung und Geschichte der Peutingerschen Tafel*, dans *Mitt. des Inst. für Österr. Geschichtsforsch.*, 7 (1886), p. 215; J.R. Wartena, *Inleiding opeen uitgave der Tabula Peutingeriana*, Amsterdam, 1927 p. 19; K. Miller, I.R. p. XXXII; les Levi, au contraire, y voient "un edificio ... che noi saremmo tentati di chiamare un faro" (I.P. 155 sq.), à la suite de H. Thiersch, *Pharos, Antike, Islam und Occident*, Leipzig/ Berlin, 1909 p. 24; F. Castagnoli, sv *Faro*, in *EAA.*, III, p. 596 sq. Sur l'ensemble de ces vignettes, cf. L. Bosio, *op. cit.* p. 83-119, et *infra*, p. 530 sq.; 787 sq.

⁸⁹Cf. W. Kubitscheck, sv *Karten*, dans *RE*, X. 2 (1919), col. 2022 sq., inclut dans son article les plans d'édifices de cités (col. 2029-2040) et de régions (col. 2040-2046); l'aspect des cartes ainsi dressées, leur méthode de réalisation, report immédiat de mesures obtenues par arpentage ou extrapolation, leur dénomination qui semble réserver le terme de forma à des documents schématiques plus spécifiquement établis à la suite d'un travail de *mensuratio* introduisent des différences spécifiques que la seule adoption d'un principe commun, la vision aérienne du réel, ne saurait combler, puisque l'on oscille sans cesse entre le diagramme du géomètre, la reconstruction intellectuelle du philosophe et la perspective du paysagiste.

géographique donné, exactement à la manière des théoriciens anciens qui fondaient sur la nature des objets représentés la typologie des arts figurés. On était alors, semble-t-il, à l'aube d'une scission entre les deux types de documents qui devait être bientôt consommée, et permettre la mise au point d'un système de véritables cartes régionales; alors seulement, celles-ci pourraient fournir la trame des cartes illustrant les manuscrits de la *Géographie* de Ptolémée.

Le passage du livre 1 du même ouvrage, qui nous a fourni le point de départ de cette analyse, semble indiquer assez clairement que Ptolémée n'envisageait alors, pour accompagner son oeuvre, qu'une grande mappemonde, lui-même n'ayant, faute d'être peintre, pas les moyens de réaliser des tableaux chorographiques dont il ne conçoit pas un instant qu'ils puissent être réalisés avec les mêmes moyens qu'une mappemonde.

Si la cartographie a été l'objet dès l'Antiquité de longs développements théoriques, la carte semble bien rester un vide conceptuel; on sait la désigner par les moyens de sa réalisation, on la décrit et on la discute, mais nul ne s'attache à la définir, à lui assigner une identité nette. D'où des assimilations - voire des confusions - entre les paysages aériens et les cartes au sens propre, car on n'a pas fixé de différence d'essence, mais seulement des distinctions propres à la contingence d'un mode de réalisation et de découpage. Elles recouvrent pourtant des distinctions plus fondamentales. Le tableau suivant tentera d'en tracer les orientations:

	Topographie	Chorographie	Géographie
découpage	lieux particuliers	ensemble de lieux	le tout
réalisation	peintre	peintre	philosophe
point de vue	l'oeil/ le corps	l'oeil/ le corps	l'esprit
regard	les hommes	les hommes	les dieux
reproduction	mimèsis	mimèsis	imagination
moyen	dessin, art	dessin, art	graphique, symboles
angle de vue	oblique, perspective	oblique/aérien	aérien
	Paysage	paysage "semi-géographique"	Carte

Tableau I: Les niveaux de différenciation des documents cartographiques.

CHAPITRE DEUXIEME: MODELES DE RÉFÉRENCE.

Les maigres lambeaux de la cartographie romaine que les injures du temps et les hasards de l'histoire ont bien voulu laisser subsister jusqu'à nos jours ne sauraient permettre de se faire une idée de la cartographie romaine, de ses grandes divisions et des mécanismes qui la régissaient. Si nous voulons tenter d'en restituer le visage, il nous faut donc faire appel à des modèles de référence qui lui sont étrangers, mais où l'on pourra tenter de reconnaître des habitudes, des genres et des pratiques propres à des documents qui précédèrent ou qui suivirent de peu dans le temps la cartographie romaine. Trois cultures, trois civilisations témoignent en effet d'une expérience cartographique mieux connue que celle des Romains. Le monde grec et ses prolongements byzantins, l'Occident médiéval et le monde arabe nous ont en effet laissé un assez grand nombre de cartes, ou d'ouvrages qui y font allusion, pour que nous puissions nous faire une idée précise des caractères de chacune. Il peut donc être tentant d'y rechercher pour l'une un modèle, pour les autres des copies des productions cartographiques d'époque romaine; certains, obnubilés par la Table de Peutinger, ont cru pouvoir affirmer que ce document était le seul caractéristique de la cartographie romaine; mais nous verrons qu'il s'agit sans doute d'un document très tardif et assez marginal, qui ne nous est connu que par une copie médiévale bien datée du XIII^e s.; il justifie donc pleinement l'examen critique auquel nous allons nous livrer pour tenter d'établir quels liens réels ont pu unir la cartographie romaine à ces trois modèles de référence possibles.

I. La cartographie grecque.

La cartographie grecque est généralement conçue comme le modèle de celle qui fut en usage chez les Anciens, Grecs et Romains compris, pour peu qu'il fussent un tant soit peu cultivés; si les Romains n'avaient pas la faculté de produire ces objets réservés au génie grec, peut-être en avaient-ils du moins l'usage, en élèves respectueux de maîtres hors d'atteinte de leurs capacités. Il n'y a pas lieu de douter qu'à la fin de l'époque républicaine, comme nous aurons l'occasion de le voir, l'élite de Rome connaissait la géographie scientifique grecque, au moins dans certaines limites: autour de Romains de premier plan gravitent en effet des savants grecs¹. Aussi bien Varron que Cicéron, Jules César ou Agrippa, qui le citent, semblent assez familiers du représentant par excellence de la science grecque, l'alexandrin Eratosthène de Cyrène qui profita de la masse documentaire de la Bibliothèque du Musée, qu'il dirigeait, pour élaborer, sous le règne de Ptolémée V (284 - 202 av. n.è.), une nouvelle carte du monde, révolutionnaire, qu'il présenta dans un ouvrage intitulé *Geographica*. L'idée qui sous-tend cette vision de la cartographie ancienne est celle d'un progrès linéaire et continu de la connaissance scientifique, depuis les cartes rondes des Ioniens jusqu'à Ptolémée en passant par Hérodote, le premier à critiquer ces figurations circulaires, Aristote qui renchérit, puis Dicéarque et Eratosthène. Non contente de se fonder sur

¹Dans l'entourage de Pompée, on remarque en particulier Géminos, féru d'astronomie, qui prenait à son compte les affirmations propres à Eratosthène sur les dimensions de la terre habitée. Cicéron et Jules César ont été liés à un certain Tyrannion, de son vrai nom Téophraste d'Amisos, qui, entre autres ouvrages, avait consacré un livre à une suite d'Hipparque, où il semble avoir fait à son tour la critique de la *Géographie* d'Eratosthène (Cic., *Att.*, 2.6.1), et qui avait eu pour élève un illustre géographe en la personne de Strabon (Strab., *Géogr.*, XII.3.16, C 548; cf. C. Wendel, sv *Tyrannion*. 2, dans *RE*, VII A.2 (1948), c. 1811 sq.; H. Gärtner, sv *Tyrannion*. 1, dans *DKP*, 5, c. 1023 sq. enfin il ne faut pas mésestimer l'influence considérable exercée par Posidonius d'Apamée sur toute cette génération et sur toute la géographie ultérieure.

l'histoire de la cartographie, elle semble entérinée par les mots de l'auteur grec d'un abrégé d'époque impériale², Agathémère, qui nous décrit ainsi la suite des géographes:

Ἄναξίμανδρος ὁ Μιλησίος, ἀκουστής Θάλεω, πρῶτος μὲν ἐτόλμησε τὴν οἰκουμένην ἐν πίνακι γράψαι· μεθ' ὃν Ἑκαταῖος ὁ Μιλήσιος, ἀνὴρ πολυπλανῆς, διηκρίβωσεν ὥστε θαυματοῦναι τὸ πρᾶγμα· Ἑλλάτικος γὰρ ὁ Λέσβιος, ἀνὴρ πολυίστωρ, ἀπλάστως παρέδωκε τὴν ἱστορίαν. Εἶτα Δαμάστης ὁ Σιγειεύς τὰ πλεῖστα ἐκ τῶν Ἑκαταίου μεταγραφᾶς περίπλουν ἔγραψεν· ἐξῆς Δημόκριτος καὶ Εὐδοξος καὶ ἄλλοι τινὲς γῆς περιόδους καὶ περίπλους ἐπραγματεύσαντο.

Οἱ μὲν οὖν παλαιοὶ τὴν οἰκουμένην ἔγραφον στρογγύλην, μέσην δὲ κείσθαι τὴν Ἑλλάδα, καὶ ταύτης Δελφούς· Πρῶτος δὲ Δημόκριτος, πολυπείρος ἀνὴρ, συνείδεν ὅτι προμήκης ἐστὶν ἡ γῆ, ἡμιόλιον τὸ μῆκος τοῦ πλάτους ἔξουσα· συνήσε τούτῳ καὶ Δικαίαρχος ὁ Περιπατητικός· Εὐδοξος δὲ τὸ μῆκος διπλοῦν τοῦ πλάτους, ὁ δὲ Ἐραπτοσθένης πλεῖον τοῦ διπλοῦ· Κράτης δὲ ὡς ἡμικύκλιον, Ἰππάρχος δὲ τραπεζοειδῆ, ἄλλοι οὐροειδῆ, Ποσειδώνιος δὲ ὁ Στωικός σφενδοειδῆ καὶ μεσόπλατον ἀπὸ νότου εἰς βορρᾶν, στενὴν [δε] πρὸς ἔω καὶ δύσιν, τὰ πρὸς εὐρον δ' ὅμως πλατύτερα [τά] πρὸς τὴν Ἰνδικήν.

"Le premier, Anaximandre de Milet, élève de Thalès, osa dessiner la terre habitée sur un tableau; après lui, Hécatée de Milet, qui avait beaucoup voyagé, poussa le même sujet jusqu'à l'admirable; Hellanicos de Lesbos, qui toucha à plusieurs disciplines, publia son enquête sans modèle réduit³. Ensuite, Damaste de Sigée tira l'essentiel de ses informations d'Hécatée lorsqu'il écrivit (ou dessina?) un Périples. Après , Démocrite,

² C. Müller, *GGM*, II p. XLI pense qu'Agathémère ne peut être antérieur au temps de Ptolémée.

³C. Müller, *ibid.*, p. 471, traduit par *sine tabula*, "sans carte". Nous avons essayé de conserver, dans notre traduction, le sens premier de "contrefaçon" ou "copie".

Eudoxe, et quelques autres firent des "circonférences" et des "périples" de la terre.

Les anciens ont donc dessiné la terre ronde; au centre se trouvait la Grèce et au centre de la Grèce, le sanctuaire de Delphes, puisque celui-ci contenait le nombril du monde; mais Démocrite, un homme de grande expérience, comprit le premier que la terre était oblongue et qu'elle était deux fois plus longue que large; Eratosthène comprit que sa longueur était plus de deux fois supérieure à sa largeur. Cratès la conçut semi-circulaire, Hipparque lui donna la forme d'une Table, d'autres celles d'une queue; Posidonius le Stoïcien celle d'une fronde: demi-large sur l'axe nord-sud, étroite au levant, plus large au couchant."

L'essentiel des auteurs que vise dans ce passage Agathémère se sont illustrés par des ouvrages de géographie; malheureusement pour nous, aucun traité géographique grec ne nous est parvenu accompagné de ses cartes, à part celui de Ptolémée; encore leur attribution au géographe Alexandrin est-elle fortement contestée⁴, comme nous le verrons. Certains traités, parmi lesquels ceux de Strabon, Ptolémée, et avant eux Eratosthène

⁴Nous ne pouvons faire remonter avec certitude aucun des ensembles de cartes qui nous sont parvenus dans les manuscrits de Ptolémée au-delà du XIII^e siècle, époque à laquelle semblent devoir être attribués les deux plus anciens manuscrits à cartes aujourd'hui conservés, celui de Vatopedi 265 et le *Vat. Urbinas graecus* 82. Les diverses tentatives de les rattacher à des originaux antiques, notamment de la part des Levi (*IP*, p. 28) à partir de l'étude des vignettes sont peu convaincantes: on les retrouve en effet sur des mappemondes de création médiévale (Ranulf Higden, cf. pl. XVIII; st Jérôme, 2, cf. pl. VIII) aussi bien que sur des monuments dont l'origine antique ne fait pas de doute (carte de st Jérôme 1, cf. *infra*, p. 131 sq. et pl. V sq.). Jusqu'au XV^e siècle, où l'on verra apparaître le point comme symbole cartographique de la ville (cf. Mappemonde d'Andréas Walsperger, *cod. Vat. Palat. Lat.* 1362b = *MCVA*,. 52.10 ; carte de Ptolémée Naples, *bibl. naz. cod. Lat.* V.F. 32, L. Pagani (éd.), Gorle, 1975, *Claudii Ptolemaei Cosmographia*, pl. I sq.), le rectangle surmonté de merlons est le plus simple que l'on ait connu pour la désigner; le copiste, antique, ou, plus certainement, médiéval, se contente de ce point de vue de se conformer aux indications données par Ptolémée lui-même en I.1.5, lorsqu'il propose de remplacer l'image des lieux - entendons les vignettes décoratives et descriptives - par des "symboles apposés".

De façon générale, Kiepert, *op. cit.* p. 4 n. 1, pensait que les cartes ont toujours été, dans l'Antiquité, l'élément central de la géographie, et que le texte, d'Anaximandre à Ptolémée, n'a jamais eu qu'une fonction de commentaire. C'est cette vision de la géographie que nous allons tenter de réfuter.

et d'Hipparque, ne cessent de faire référence à des cartes, soit qu'ils critiquent celles qu'ils ont eues sous les yeux, soit qu'ils élaborent une théorie cartographique propre à permettre la réalisation de la nouvelle carte du monde qu'ils entendent proposer au public. Jamais pourtant Strabon ne mentionne une carte jointe à son oeuvre et à laquelle il renverrait pour éclairer son texte. Mais le texte de Strabon a connu des vicissitudes qui peuvent contribuer à rendre compte de ces incertitudes⁵.

A l'opposé de Strabon, s'il est un texte auquel on a octroyé, à tort ou à raison⁶ une notoriété particulière, c'est bien celui d'Eratosthène, qui est malheureusement aujourd'hui perdu, mais qui reste assez accessible grâce aux nombreux fragments que Strabon, notamment a contribué à amener jusqu'à nous. Ce texte se réfère doublement à la cartographie, par le biais de la critique des cartes anciennes et par l'élaboration d'une nouvelle carte du monde⁷.

⁵G. Aujac & F. Lasserre (Strabon, *Geographica*, livre I, Paris, CUF., 1969 p. XLIX) ne pensent pas que des cartes aient été publiées avec le texte; la publication du texte de Strabon lui-même n'aurait pas été réalisée avant le II^e siècle. Ce délai expliquerait le silence général qui entoure l'oeuvre de Strabon jusqu'à Denys le Périégète, soit jusqu'à l'époque d'Hadrien.

⁶Cf. A. & M. Levi, *IP*, p. 22, qui placent la carte d'Eratosthène à la source de celle d'Agrippa. Cette remarque vaut certainement pour les textes de ces deux auteurs, qui s'inscrivent dans une problématique inaugurée par Eratosthène; quant aux cartes de l'un et de l'autre, on sera plus réservé. Nous verrons en effet, dans le dernier chapitre de cet ouvrage, que sur certains points, Agrippa semble s'être fondé sur une lecture littérale du texte de la *Géographie* d'Eratosthène. Les sources cartographiques parvenues jusqu'à nous ne nous permettent pas d'autre part d'avoir une vision claire de l'importance de la diffusion des cartes de type ératosthénien dans le monde romain: si des cartes oblongues ont sans aucun doute existé dans l'Antiquité, on ne retrouve aucune trace des éléments fondamentaux du tracé de la Terre dans les documents que nous avons conservés: l'idée d'un parallèle central Gadès-Rhodes, si essentielle à la tradition dicéarco-ératosthénienne survit bien dans quelques cartes, comme la *Cottoniana* (cf. pl. XIII), voire dans la Table de Peutinger (mais cette dernière n'est pas à proprement parler une mappemonde), mais ni la mappemonde *Cottoniana*, ni la Table de Peutinger, ni la carte 1 des manuscrits de st Jérôme, cf. pl. V sq.) ne respectent l'alignement du Taurus sur ce parallèle, ni la disposition de la Sicile sur ce parallèle, où l'on rencontre en revanche Rome; au reste, l'alignement Gadès-Issus Babylone-Paradis sera conservé sur les grandes mappemondes circulaires du Moyen-Age, comme celles de la cathédrale de Hereford et du cloître d'Ebtorf (cf. pl. IX et X).

⁷Cf. Strab., I.4.1: "dans le second livre, il entreprend une révision de la géographie et expose ses propres points de vue; si une révision au second degré existe, ces positions la méritent à leur tour" .

Ibid., II.1.1 "dans le troisième livre de ses *Geographica*; Eratosthène dressant la carte de la carte habitée, la divise en deux parties égales par une ligne parallèle à l'équateur qu'il trace du couchant à l'Orient"

Ibid., II.1.2 "après avoir exposé ces points, il pense qu'il faut réviser l'ancienne carte géographique". La *diorthôsis*, qu'entreprendra à son tour Strabon, a deux objets: une correction de la "géographie", c'est-à-dire de la forme des contours de la Terre, sur lesquels Strabon se réserve le droit de revenir (I.4.2 sq.), et une révision de l'ancienne carte qui a plus précisément trait à la forme des tracés intérieurs à la carte: l'un de ces points est la forme du Taurus, qui décrivait un coude au Nord dans l'ancienne carte (Strabon, II.1.2; Hipparque, frgt. 19 Dicks); Eratosthène en redressera le tracé pour en faire une ligne de séparation entre les parties septentrionales et boréales de l'Asie, et la réduisait de ce fait à une simple ligne, que Strabon transformera en une zone susceptible d'être habitée. Hipparque pour sa part conserve la vision traditionnelle de la chaîne taurique proposée par les cartes anciennes.

1. Que pensaient les Grecs? L'ancien Tableau du monde et les déboires de ses correcteurs: la longue survie de la carte ronde .

A lire l'introduction du manuel d'Agathémère, on a le sentiment d'une progression continue et de corrections permanentes apportées aux états plus anciens, et on a l'impression que cartographie et géographie ont été indissociables depuis Anaximandre, véritable héros fondateur, et inventeur, après Homère, de la géographie, mais surtout un homme qui dans son audace de mortel osa s'approprier le regard des dieux sur la terre; on se laisse gagner à l'idée que, jusqu'à Ptolémée - que notre auteur ne cite pas, pour des raisons qui tiennent à la chronologie -, les progrès ont été constants à la fois dans la maîtrise conceptuelle de l'objet représenté et dans le produit final des recherches ainsi entreprises, et que la cartographie a été le moteur de ces avancées . Dans ce contexte, se demander ce que pensaient les Grecs prend l'apparence de la malveillance et du blasphème, tant il est normal de parer, collectivement, tout un peuple des vertus de ses plus éminents fleurons. Cette liste doxographique nous montre en effet l'épopée d'une conquête scientifique de la terre habitée, qui a l'aspect d'une série permanente de péremptions et de conquêtes. A l'origine, les productions des premiers cartographes étaient circulaires, et avaient pour centre Delphes; du moins cette vision désuète avait-elle permis la naissance de la cartographie au VI^e s.; ce fut l'œuvre des géographes ioniens, parmi lesquels Anaximandre, et Hécatée constituent les noms les plus célèbres: songeons seulement qu'Hécatée, près d'un millénaire après sa mort, était plus abondamment cité que Ptolémée par Etienne de Byzance!

Très tôt, nous découvrons les traces de la diffusion de ces étranges objets , et leurs premières utilisations politiques, par exemple lorsque les

Ioniens tentèrent de convaincre les Spartiates de lutter à leurs côtés contre le Grand Roi⁸; les cartes s'intègrent en tout cas rapidement au décor du matériel propre à stimuler la réflexion philosophique. C'est ainsi qu'au IV^es. avant notre ère, Théophraste, directeur du Lycée, légua à l'illustre institution toute une collection de cartes qu'il possédait⁹, et qu'Aristophane¹⁰ nous montre un Socrate engagé dans un commentaire de cartes qui ne semble pas donner une très haute idée de l'opinion que pouvait se faire l'Athénien moyen de mappemondes qui créaient plus de distance entre l'espace sensible et l'espace représenté qu'elles ne permettaient l'intelligence de l'un et de l'autre...

Critiquées ou méprisées du vulgaire, ces cartes rondes furent également attaquées pour leurs insuffisances scientifiques: dès le V^e s., Hérodote¹¹, relayé un siècle plus tard par Aristote¹², partit en guerre contre des figures qui semblaient découpées au compas et qui n'avaient guère de rapport avec la forme vraisemblable de la Terre habitée, dont on savait dès la fin du V^es. avant notre ère qu'elle était une portion de sphère, et qu'elle ne pouvait donc avoir la forme circulaire qu'on lui donnait si souvent. Dès lors, les critiques contre ces cartes ne cessèrent de se multiplier. La plus célèbre fut peut-être celle d'Eratosthène. L'un des points essentiels de l'oeuvre d'Eratosthène était la correction de la "carte des Anciens". L'expression n'a que peu à voir avec les équivalents supposés apportés par Strabon et Hipparque sur le même sujet: ceux-ci parlent en effet "des cartes des Anciens"; ils évoquent ainsi une série de documents

⁸V. 49.

⁹Diog. Laërt., V. 51.

¹⁰*Nub.*, 206 sq

¹¹IV.36. "Je ris quand je vois que beaucoup déjà ont dessiné des images d'ensemble de la terre."

¹²*Mét.*, 362 b 12. "la façon dont on dessine aujourd'hui les cartes de la terre est ridicule: on la dessine en effet en forme de cercle ce qui est impossible du double point de vue de l'expérience sensible et de la raison".

particuliers, alors que leur précurseur Eratosthène semblait penser à une famille de documents que l'on aurait pu regrouper dans un même ensemble typologique.

Les érudits modernes, à la suite de Strabon et d'Hipparque, ont tenté de trouver un auteur aux cartes ainsi corrigées par Eratosthène: on a, par exemple, cité le nom de Dicéarque. Cette opinion est-elle légitime? Le fait qu'Eratosthène n'ait nommé personne directement semble exclure une telle perspective. Le terme de διορθώσεις employé par Eratosthène pour caractériser son attitude à l'égard de la carte des Anciens est emprunté au vocabulaire de la critique littéraire¹³, et l'on est en droit de se poser la question de la nature des documents ainsi soumis à l'analyse: cartes ou textes. Eratosthène pouvait-il nommer les auteurs de la représentation du monde qu'il contexte? En un mot, s'en prenait-il à un ensemble de documents signés ou authentifiés, mais cohérents entre eux au point d'être assimilés dans une même controverse - c'est-à-dire à des traités, accompagnés ou non de cartes - ou à un document cartographique anonyme représentatif de la majorité des thèses soutenues jusqu'à lui, c'est-à-dire inspiré de la géographie et de la cosmologie homériques? Ou sous la dénomination de πίναξ, ne désignait-il pas la représentation du monde et de ses parties, en laissant de côté toutes considérations relatives à la nature de cette configuration?

Pour tenter d'aborder ces questions, il était nécessaire d'examiner un tant soit peu l'histoire de la cartographie et des cartographes, telle qu'elle nous est relatée par la tradition, qui nous a conservé ainsi la trace

¹³Le terme désigne très précisément les corrections apportées au texte des manuscrits par un éditeur, cf. Diog. Laërt. III.66, ou, de façon plus générale, le travail d'édition critique, cf. *Schol. Iliad.*, 10.397. Une fois encore, le mot appartient au registre de l'exégèse homérique. Cf. E. Thalamas, *Etude bibliographique de la géographie d'Eratosthène*, Versailles, 1911, p. 141.

de documents, en particulier cartographique, qui sans doute, étaient déjà perdues à l'époque de Strabon.

La première carte est traditionnellement attribuée à Anaximandre et semble avoir été une mappemonde isolée: sur ce point, l'ensemble des témoignages concordent¹⁴. Il n'en est pas de même d'Hécatée de Milet: il est paradoxalement celui des géographes ioniens dont la carte est la mieux connue. C'est que d'un traité d'Hécatée en deux livres, nous avons conservé de nombreux fragments¹⁵, qui ont permis d'élaborer une reconstruction de la carte. Mais si le texte implique une certaine vision du monde que nous pouvons tenter de reproduire cartographiquement, avec des restes minimes d'erreur, non seulement rien ne nous est parvenu d'une éventuelle carte jointe au traité, mais les attestations d'une telle carte sont bien rares. Strabon ne mentionne que le traité d'Hécatée, alors qu'il vient de citer la carte d'Anaximandre, et rappelle que son authenticité est probable mais incertaine¹⁶. Les premiers paragraphes d'Agathémère lui attribuent pour leur part un perfectionnement admirable de l'oeuvre d'Anaximandre, mais ne mentionnent pas de traité¹⁷; quant aux scholies à

¹⁴Cf. Strab., I.1.11, citant Eratosthène, qui énumérait, à la suite d'Homère: "Anaximandre, disciple et concitoyen de Thalès, et Hécatée de Milet; l'un a publié la première carte de géographie" (τὸν μὲν οὖν ἐκδοῦναι πρῶτον γεωγραφικὸν πίνακα); Agath., I.1.1: "Anaximandre de Milet, disciple de Thalès, eut l'audace de représenter la Terre sur un tableau" (πρῶτος ἐτόλμησε τὴν οἰκουμένην ἐν πίνακι γράψαι).

Schol. Dion. Per. (GGM, II p. 428): "qui furent les premiers à représenter la carte sur un tableau? Le premier fut Anaximandre, le second Hécatée de Milet..." (ἐν πίνακι τὴν οἴκου μένην ἔγραψαν).

Anaximandre se représentait la terre de forme cylindrique; l'Oecumène occupant la partie supérieure du cylindre, elle avait naturellement une forme circulaire, cf. Bunbury, t. I p. 145.

¹⁵Cf. Bunbury, t. I, p. 134 sq.; c'est à Stéphane de Byzance que nous devons la conservation de la plupart des fragments d'Hécatée: avec plus de 300 références, Hécatée constitue en effet la source principale des *Ethnika*; ces fragments ont été publiés par Müller, *FGH*, t. I, p. 1 sq., et par Diels, *Vorsokr.*, 1874.

¹⁶Strab., *loc. cit.*: "l'autre, Hécatée a laissé un traité dont on pense qu'il est de lui par comparaison avec l'ensemble de son oeuvre".

¹⁷*Loc. cit.*: "après lui (Anaximandre), Hécatée de Milet, grand voyageur, perfectionna cette oeuvre jusqu'à l'admirable".

la *Périégénèse* de Denys, si elles confirment Agathémère, leur témoignage est doublement soumis à caution, en ce sens qu'il dérive certainement d'une même source que le précédent - si ce n'est d'Agathémère lui-même - mais que l'on y rencontre des variantes importantes qui tendent à attribuer systématiquement aux géographes la réalisation de cartes¹⁸. Si l'on observe en détail le texte d'Agathémère, une remarque s'impose: après Hécatée, il ne semble plus connaître de cartes. Il range par ailleurs dans la catégorie des "cartes de l'ancien temps", de forme circulaire, tout ce qui est antérieur à la découverte de Démocrite¹⁹; les termes employés semblent de plus renvoyer à des textes ou à des découvertes théoriques. On est donc en

¹⁸C'est la question de départ posée par le texte "qui furent les premiers à rédiger des cartes?" qui organise la série des réponses: celles-ci se résument d'abord à quatre noms: Anaximandre, Hécatée, Démocrite, Eudoxe; suit une série de précisions relatives à la figure de l'Oecumène: "les premiers l'ont dessinée ronde, Démocrite d'inégale longueur, Cratès semi-circulaire, Hipparque trapézoïdale, les autres οὐροειδῆ"; ce dernier terme, dont le sens est peu clair, n'est guère attesté que dans les deux textes du scholiaste et d'Agathémère (I.1.2). Le rapprochement des deux textes est évident: la première liste de cartographes donnée par le scholiaste reprend l'ordre adopté par Agathémère dans son premier paragraphe; seuls les noms de Hellanicos et de Damastès ont disparu, comme les indications relatives à l'histoire des personnages mentionnés. On note des parentés de vocabulaire étonnantes, comme l'expression.

Le deuxième paragraphe d'Agathémère est repris en seconde position par le scholiaste: la première phrase a seulement été abrégée: οἱ μὲν παλαιοὶ τὴν οἰκουμένην ἔγραψον στρογγύλην devient οὗτοι οἱ μὲν στρογγυλοῖδῃ ἔγραψαν. Toutes les considérations relatives au contenu de cette carte ont disparu chez le scholiaste. On retrouve ensuite tous les noms mentionnés par le scholiaste dans le même ordre chez Agathémère, et à chacun de ces noms correspond le même adjectif pour désigner la forme retenue pour la terre, et ce même lorsque les auteurs de ces cartes ne sont pas désignés que comme "les autres", chez Agathémère comme chez le scholiaste. Là encore, la liste du scholiaste a amputé la liste d'Agathémère, dont elle a retranché les noms de Dicéarque, Eudoxe et Eratosthène, entre Démocrite et Cratès, de Posidonius après "les autres". Cette succession dans le texte d'Agathémère est d'ailleurs étrange: en toute logique, l'énumération devrait prendre fin, comme chez le scholiaste avec ἄλλοι δὲ peut-être faut-il donc y voir une référence à une source commune plutôt qu'une lecture directe d'Agathémère par le scholiaste que suggèrent pourtant les rapprochements du plan, du contenu et du vocabulaire.

¹⁹"Les anciens dessinaient la terre ronde, la Grèce en son centre et Delphes au centre de la Grèce, car c'est là que se situait le nombril du monde; c'est Démocrite qui, le premier, eut la conviction qu'elle était d'inégale dimension "(I.1.2.). La construction des deux verbes employés pour désigner le contenu de la carte étant à l'infinitif, il semble bien que ce contenu ne soit connu d'Agathémère que par la médiation d'une tradition, soit qu'il l'ait connue à travers la lecture des oeuvres d'Hécatée ou de quelque autre, soit qu'il en tire l'information d'un manuel. Agathémère ne se fait ici que l'écho d'une tradition.

droit de s'interroger sur le bien-fondé d'assertions relatives à une cartographie que l'auteur ne connaît que pour des périodes qui remontent à la nuit des temps, puisqu'elles lui sont antérieures de sept siècles au moins²⁰, et vraisemblablement par l'intermédiaire d'une tradition extrêmement médiatisée de manuels²¹.

Nous ne pouvons trancher sur le fond du débat, mais il reste certain que la tradition attribuait à Hécatee d'avoir créé le contenu de la carte géographique dont Anaximandre n'avait réalisé que les contours, à en juger par le titre d'un de ses traités, relatif au "contour de la terre et de la mer", comme il convenait à une réalisation de type périégétique²². Dans le cas d'Anaximandre, on peut penser à un simple schéma, d'un type assez nouveau pour avoir fait école, et suscité l'entreprise d'Hécatee; il semble toutefois certain que la carte d'Hécatee, si tant est qu'elle ait jamais existé - du moins au sens où on l'entend généralement, à savoir comme un document signé bibliographiquement identifiable -, était une vaste mappemonde isolée²³ qui proposait des tracés géographiques à l'intérieur

²⁰C. Müller, *GGM*, 2, p. XLI, pense qu'Agathémère ne peut être antérieur au temps de Ptolémée.

²¹Si nous laissons de côté les mentions du scholiaste de Denys, qui ne peuvent être considérées comme un texte différent de celui d'Agathémère, vus les rapports étroits qui les unissent, seule la carte d'Hellanikos et attestée par Suidas, qui lui en attribue plusieurs (sv Ἑλλάνικος Μιλήσιος), alors qu'Agathémère les lui refusait explicitement (ἀπλάστως παρέδωκε τὴν ἱστορίαν); les traditions semblent donc avoir été très diverses relativement aux cartes anciennes et à leurs auteurs; la seule certitude concerne les écrits des auteurs et l'existence d'un groupe de cartes homogènes qui ne semblent pas avoir été immédiatement remplacées par de nouvelles cartes. Il ne semble pas qu'une carte quelconque soit parvenue dans les manuscrits d'Hécatee, ni même de ses successeurs.

²²Cf. Diog. Laërt. II.2; le titre de ce traité nous renvoie à un texte célèbre de Strabon (II.5.17): "c'est la mer qui, plus que tout autre facteur, donne les contours de la terre et en donne la forme ... "(πλεῖστον δ' ἡ θάλαττα γεωγραφεῖ καὶ σχηματίζει τὴν γῆν). Le terme γεωγραφεῖ s'opposant sans doute à ὁ χωρογραφικὸς πίναξ que l'on retrouve plus loin, c'est la mer qui est considérée comme l'acteur principal de la carte géographique.

²³Cf. F. Jacoby, sv *Hekataios*, dans *RE*, XII.2 (1912), pense que la carte d'Anaximandre était une "géographie", tandis que celle d'Hécatee superposait aux contours géographiques des données d'ordre chorographique.

des terres habitées. Une autre certitude est qu'il a existé une série de cartes isolées, qui, comme celles que mentionne Aristophane et Hérodote, avaient en commun un certain nombre de caractéristiques, telles que leur tracé circulaire ou la position centrale de Delphes, et que cette vision proche d'Homère était considérée à la fois comme caractéristique d'un monde ancien - une histoire nouvelle de la représentation du monde commençant avec Démocrite - et comme la descendance d'Hécatee. Pour être réputées archaïques, et ce dans des textes assez récents²⁴, ces cartes n'en ont pas moins continué de circuler pendant fort longtemps avec des variantes sans doute minimales; on peut suivre en effet l'histoire de leur survie à travers les critiques dont elles ont été l'objet, de la part d'Hérodote, puis d'Aristote, et à l'époque de Géminos lui-même, mais qui ne furent sans doute pas suffisantes pour interdire à Plutarque d'attribuer à la terre la forme d'un disque plat...²⁵. Ces "cartes des temps anciens" étaient

²⁴ Les passages d'Eratosthène et d'Agathémère les désignent comme oeuvre des anciens (ἀρχαίοι ou παλαιοί); c'est encore le cas d'Hipparque, qui renvoie aux vieilles cartes (τοὺς ἀρχαίους πίνακας), fgt. 12 Dicks.

²⁵ Cf. Hérodote, IV.36; d'après Heidel, *The Frame of Greek Maps*, New York, 1937, p. 20 sq., la critique des cartes rondes aurait été inspirée à Hérodote par les cartes ioniennes - qu'il croit rectangulaires - et aurait visé sans doute des cartes schématiques assez faciles à reconstituer. Il nous semble au contraire que les cartes ioniennes sont celles que critique Hérodote, qui ne leur oppose aucune autre carte, mais qui leur reproche une vision du monde schématique jusqu'à l'erreur. C'est à ces cartes que se réfère le Grand Roi - ou du moins à cette vision schématique du monde - lorsqu'il s'attribue l'empire de tout ce que traverse le soleil dans sa course, c'est-à-dire de l'Asie (cf. Ael. Arsit., *Rom. Or.*, 10). Même critique méprisante chez Aristote, *Météor.* 362b, dans un texte fondamental, puisqu'il nous démontre qu'à son époque, Aristote ne connaît d'autres cartes que les mappemondes circulaires, dont il ne prend pas soin de nommer les auteurs; contrairement à l'opinion de Heidel, qui y voyait (*loc.cit.*) un "égarement du philosophe", ce texte démontre clairement qu'à l'époque d'Aristote des cartes oblongues n'ont pas encore été réalisées. Ce passage confirme donc notre lecture d'Agathémère: le texte des *Météorologiques* étant postérieur à l'archontat de Nicomaque, cité en 345 a 1, Aristote aurait dû connaître la carte de Démocrite si celle-ci avait existé...

Le phénomène n'est pas propre aux périodes grecques anciennes: l'astronome Géminos, au chapitre XVI.3. sq. de son *Introduction aux phénomènes*, écrit "la longueur du monde habité est à peu près double de la largeur. C'est pourquoi, pour tracer des cartes à l'échelle, on utilise des panneaux plus longs que larges, avec une longueur double de la largeur. Quand on dessine une carte ronde, on est beaucoup plus loin de la vérité, car la longueur y est égale à la largeur, ce qui n'est pas conforme à l'ordre naturel; il faut donc se garder, dans les cartes, de tenir compte du

donc sans doute plus "jeunes" que certaines de celles qui sont supposées leur avoir succédé...

A-t-on pourtant produit aussi intensivement des cartes plus modernes, aux dimensions inégales, que ces représentations rondes, malgré les critiques dont celles-ci ont été l'objet? Il est significatif de remarquer qu'alors qu'Agathémère fait clairement allusion à des cartes anciennes, il ne traite par ailleurs que de la découverte de l'inégalité des dimensions de la Terre, et non de la figuration graphique de ces dimensions nouvelles²⁶. Pour l'ensemble des auteurs cités, qui tous sont restés célèbres, Agathémère - tout comme le scholiaste de Denys - renvoie à des formes géométriques simples pour désigner l'image de la Terre qu'ont proposée ces auteurs et qu'ils ont popularisée dans des ouvrages qui nous sont en partie au moins parvenus, et qui ne semblent pas avoir été accompagnés de cartes²⁷. Aussi surprenant que cela puisse paraître à nos yeux, il est en

rapport des distances..." Les mappemondes circulaires continuaient donc de circuler à la fin de la république romaine chez un auteur de l'entourage de Pompée- voire plus tard, si l'on accepte les doutes de G. Aujac, dans son édition de *L'Introduction aux phénomènes*, Paris, CUF, 1975 p. 149 n. 2, qui croit trouver là la marque d'une glose. Celles-ci semblent plus fréquentes que les autres, et semblent plus familières. Au reste, Géminos les considère plus éloignées de la vérité, mais n'interdit pas leur consultation: celle-ci ne doit pas toutefois se laisser abuser ni par le tracé extérieur, ni par le rapport erroné des distances. Enfin, Plutarque, qui décrit par ailleurs une mappemonde (*Thés.*, I.1 sq.), ne semble pas le moins du monde mettre en doute la circularité parfaite de la Terre, lorsqu'il laisse un personnage d'un de ses dialogues la comparer pour la forme et pour la fonction à une table de banquet: ἐμοὶ δ' ἐδόκει καὶ μίμημα τῆς γῆς ἢ τράπεζ' εἶναι· πρὸς γὰρ τὸ τρέφειν ἡμᾶς καὶ στρογγύλη, καὶ μονιμὸς ἐστὶ καὶ καλῶς ὑπ' ἐνίων ἐστία καλεῖται. "La table me semble être une image de la terre; elle nous nourrit, elle est circulaire, elle est stable, et c'est à bon droit que certains la nomment «Hestia»". Aucun des acteurs du dialogue ne conteste cette métaphore d'évidence...

²⁶Le verbe employé, à deux reprises, est συνοῖδα ; comme on l'a vu, Aristote, *Mét.*, 362 b, confirme l'absence d'une carte de Démocrite, moins *a silentio* que par le caractère absolu de son affirmation relative aux cartes rondes. Le même verbe est employé pour Dicéarque, et il semble qu'il faille encore le sous-entendre pour les autres géographes cités.

²⁷Ces formes sont le demi-cercle, la bande, et l'énigmatique οὐροειδῆ ; elles peuvent être précisées par une remarque ponctuelle relative à telle ou telle modification du schéma de base. Sur ces répertoires de formes, cf. K. Miller, *MM*, VI p. 119 sq., Kubitschek, sv *Karten*, dans *RE*, X.2 (1919) coll. 2041 sq.; cf. aussi *infra*, Annexe 1. Sur le caractère non cartographique de ces indications destinées à suppléer au manque de visualisation. Quelques unes de ces figures schématiques se

effet certain que la perspective strictement géographique se bornait à l'appréciation de la forme et des dimensions de la terre habitée. Elle pouvait donc se dispenser d'une carte détaillée de son contenu, qui relevait d'autres ordres de préoccupation. Une description littéraire ou une petite carte schématique pouvaient avantageusement satisfaire l'exigence du géographe.

Faut-il donc considérer que Dicéarque n'a pas publié de carte pour accompagner ses ouvrages? Pourtant, lui aussi dressait une mappemonde, dont nous connaissons quelques caractéristiques, car Eratosthène s'est avéré largement tributaire des théories "cartographiques" - ou descriptives - de Dicéarque, lorsqu'il entreprit à son tour de construire une carte du monde: on sait en effet que dans cette carte, (qu'a probablement rédigée Dicéarque pour le compte de ses propres recherches, nous ne le contesterons pas), le monde était divisé en deux parties égales par un parallèle O issu de Gadès, prolongé, par Rhodes et Issus, jusqu'aux parties extrêmes de l'Inde. Dicéarque lui avait donné le nom de *diaphragme*. Mais les développements du génial précurseur d'Eratosthène étaient-ils matériellement accompagnés d'une carte réelle que ses lecteurs auraient pu connaître comme "la carte de Dicéarque"?

On a fait intervenir dans ce sens un passage d'une lettre de Cicéron à Atticus (VI.2.3.):

Peloponnesias ciuitates omnis maritimas esse hominis non nequam, sed etiam tuo iudicio probati, Dicearchi tabulis credidi.

"Pour ce qui est de la situation maritime des cités du Péloponnèse, j'ai fait confiance aux tables d'un homme qui n'est pas le dernier venu et que ton jugement apprécie: Dicéarque".

rencontrent dans les manuscrits d'Eustathe, *Comm. Dion. Per.*, (GGM, II p. 247 et 401); elles sont propres à une oeuvre de commentaire et de glose à un texte qui en était dépourvu (cf. pl. XLIV).

Pour Martini, le passage démontrait clairement l'usage par Cicéron d'une série de cartes constituant l'image du monde tel que se le représentait le Péripaticien, en un mot une mappemonde en fascicules, à la manière des cartes des manuscrits de Ptolémée²⁸, dont elle eût ainsi été l'ancêtre. A s'en tenir au passage cité, l'hypothèse est très séduisante; mais Jean Bayet, dans son édition critique de la correspondance de Cicéron, n'est pas dupe²⁹, qui traduit "j'ai cru les relevés de Dicéarque" et commente en disant que ces relevés sont "peut-être des cartes géographiques, mais plus probablement les commentaires statistiques qu'en avait tiré Dicéarque, disciple d'Aristote". Le terme de *tabula* peut en effet désigner aussi bien une carte que des livres de comptes, et ce que nous pourrions appeler un tableau; ici, il fait très probablement jeu de mots avec les *tabulæ* du banquier, c'est-à-dire avec les tablettes qui constituaient ses archives. La discussion qui suit, relative à sa source, nous aide à préciser ce qu'avait fort bien senti Jean Bayet.

Is (i.e. Dicearchus) multis nominibus in Trophoniana Chaeronis narratione Graecos in eo reprendit quod mare tantum secuti sunt, nec ullum in Peloponneso locum excipit.

"Dans le récit que Chéron fait de l'ancre de Trophonius, Dicéarque s'appuyant sur une abondante liste de noms, reproche aux Grecs de n'avoir su s'écarter de la mer, et n'excepte aucun emplacement du Péloponnèse". Loin donc de se référer à une carte, Cicéron renvoie à un texte de Dicéarque

²⁸ Martini, sv *Dikaiarchos*, dans *RE*, V.1 coll. 546-563: "Dass Dikaiarkos zur Veranschaulichung seines Erdbildes und Seiner Zweiteilung der Oikumene der *Περίοδος γῆς* eine Karte beifügte ist von Haus aus wahrscheinlich. Zum Überfluss erwähnt aber Cic., *ad Att.*, VI.2 ausdrücklich geographische Tafeln unseres Peripatetikers". E. Fedeli, *Properzio, Elegie, Libro IV*, Bari, 1965, p. 128, y voit également des cartes.

²⁹ L.A. Constans & J. Bayet (éd.), *Cicéron, Correspondance*, IV, Paris, CUF, 1950 p. 178; la lettre porte la référence CCLVIII.

dont les prétentions n'étaient même pas géographiques, puisqu'il n'était autre que l'*εἰς Τροφωνίου κατάβασις* ...

Une exception mérite d'être signalée en ce sens qu'elle nous apporte de nombreux renseignements sur les cartes susceptibles d'avoir figuré dans un manuscrit: l'auteur tardif d'une *Topographie chrétienne* connu sous le nom de Cosmas Indicopleustès nous a transmis une mappemonde qu'il attribue à Ephore; mais cette carte - toute schématique, comme du reste d'autres mappemondes qui illustrent le même manuscrit - est le fruit d'une glose tardive, fruit d'un contresens sur le texte d'Ephore, et reprise par Cosmas pour illustrer son propos³⁰.

Nous aurons l'occasion d'examiner plus loin de façon plus détaillée les contraintes exercées par la nature du support et par la forme des livres sur la cartographie; il est certain, en effet, que, sans interdire formellement la présence d'illustrations, le volume de papyrus, très fragile, peu maniable et de dimensions modestes, incitait plus à la production de petits documents schématiques destinés à illustrer des questions très précises qu'à celle de cartes détaillées, plus générales, dont la consultation aurait été fort difficile. Les illustrations étaient généralement rejetées en fin de volume, si bien que, pour s'y référer, le lecteur aurait du sans cesse dérouler le volume, ce qui, outre le caractère malcommode d'une telle manipulation, aurait rapidement eu pour effet de réduire en poussière le support, et apparaît de plus peu conforme aux usages anciens de la lecture, sensiblement différents du commerce intime, silencieuse et solitaire que nous avons aujourd'hui avec le livre³¹.

Les grandes mappemondes isolées, les seules auxquelles pût s'en prendre Erastosthène, tirées hors des manuscrits, sont donc un produit rare, qui force l'admiration, et peut-être assimilé à un tableau. Le

³⁰Cf. *infra*, p. 229 sq. et pl. XXXI.2.

³¹Cf. *infra*, le premier chapitre de notre seconde partie.

testament de Théophraste, maître de Dicéarque et successeur d'Aristote, tel qu'il nous a été transmis par Diogène-Laërce³² nous apprend que l'un des voeux du défunt avait été de voir "accrocher les tableaux sur lesquels sont les contours de la Terre dans le portique inférieur (du Lycée)". Le fait que Théophraste ait possédé plusieurs cartes ne doit pas faire oublier qu'elles étaient jugées dignes d'être exposées au public, ce qui témoigne assez de leur rareté.

Si nous ne perdons pas de vue que ce testament n'est rédigé qu'une génération avant Erastosthène, nous comprenons mieux la nature des cartes dont il pouvait disposer et les difficultés qui leur étaient inhérentes: nous sommes en effet à une époque où le parchemin n'a pas encore été "inventé" par les bibliothécaires de Pergame³³; or c'est lui qui permettra ultérieurement de réaliser des mappemondes aisément transportables et susceptibles de circuler comme un manuscrit, au témoignage même de Suétone³⁴. Le papyrus se prête mal en effet à la réalisation d'une carte, tant sa fragilité est grande lorsque l'on en accroît inconsidérément la

³²Diogène Laërce, V 51.

³³Cf. S.Dahl, *Histoire du Livre*, Paris, 1960, p. 23. Le parchemin, sur les deux faces duquel on peut faire figurer des caractères et qui se prête admirablement au grattage sera longtemps réservé à des copies économiques de petit format.

³⁴Suét., *Domit.*, 10, rappelle que Mettius Pompusianus a été mis à mort par Domitien *quod depictum orbem terrae in manbrana contionesque regum ac ducum ex Tito Livio circumferret*. Nous avons tenté de montrer dans notre article *L'affaire Mettius Pompusianus ou le crime de cartographie*, dans *MEFR(A)*, 95 (1983), p. 677 sq. que la version de Suétone est certainement erronée et relève du désir de rendre plus scandaleux les actes de Vespasien par le contraste entre la nature de la faute et la lourdeur de la peine. Mettius Pompusianus a sans doute plutôt réalisé une mappemonde monumentale dans sa chambre. L'existence de mappemondes sur parchemin, de mappemondes isolées, semble-t-il, a donc toute chance d'avoir été un phénomène très banal à l'époque de Vespasien. On ignore tout de l'identité de l'auteur de cette carte, qui pourrait bien être Mettius lui-même; le parchemin était en effet le support par excellence des brouillons et des esquisses; le fait qu'il se déplace avec cette carte évoque néanmoins un objet de dimensions modestes, sans doute comparable à celles des grandes mappemondes isolées des XIV-XV^e siècles, qui ne dépassent pas les dimensions d'un vélin, et qui devaient alors être plus modestes encore, si la feuille de parchemin était tirée, comme c'était généralement le cas dans l'Antiquité, d'une peau de chèvre ou de mouton. La mappemonde adressée à l'empereur Julien (*Epist.* X.403c) par son auteur Alypius, ami de l'empereur, est sans doute tout à fait analogue par ses dimensions et la nature de son support.

surface; aussi les mappemondes, comme les πίνακες du monde grec, sont-elles avant tout des tableaux, réalisés comme tous les autres tableaux, sur bois ou sur bronze, comme la carte d'Aristagoras³⁵; dans ces conditions, on voit mal comment une carte pouvait être jointe à un traité avant l'invention du parchemin.

L'ensemble des découvertes effectuées par Démocrite, Dicéarque, Eudoxe sur la forme de la Terre restaient donc nécessairement en marge d'une production cartographique qui devait connaître deux formes principales: des objets assimilables à des oeuvres d'art réalisées par des ateliers ou par des artisans de rencontre, et presque nécessairement anonymes, ou des cartes réalisées par tel ou tel individu pour son usage propre ou à des fins de recherche.

De ce point de vue, on pourrait juger plus pertinentes les attaques portées par Eratosthène contre cette cartographie pernicieuse et pesante, qui circulait à l'écart des textes, sans tenir compte de nouveautés qui lui étaient étrangères: les cartes rondes, majoritaires, continuaient à diffuser la vision homérique du monde. Ce fait a sans doute largement contribué à précipiter Eratosthène dans une offensive en règle contre la géographie homérique qui avait, dans son ouvrage, une place sans doute plus importante qu'on ne l'a parfois supposé³⁶. Eratosthène, comme Dicéarque

³⁵ Cf. Hdt., V.49; c'était sans doute aussi le cas des mappemondes de Théophraste, qui demanda dans son testament d'accrocher ces cartes dans le portique, à la manière de n'importe quel autre tableau.

³⁶ E. Thalamas, *Etude bibliographique de la géographie d'Eratosthène*, thèse complémentaire, Versailles, 1921, p. 138 sq., s'était montré très sévère à l'égard des passages d'Eratosthène relatifs à Homère, et avait cru bon d'en attribuer un grand nombre aux oeuvres philologiques d'Eratosthène. L'offensive en règle lancée par Eratosthène et le débat qui s'en suivit montrent par leur ampleur l'importance d'une telle critique pour Eratosthène, qui choisit sciemment le paradoxe, et rendait bien aléatoire la possibilité d'une réhabilitation d'Homère chez les géographes héritiers de la vision ératosthénienne du monde. Quelle que fût la formation philologique d'Eratosthène, qui le caractérise plus que la géographie, rien, si ce n'est la nécessité d'abattre momentanément Homère pour construire la nouvelle carte, ne venait justifier un radicalisme qui suscita les réactions affectives de Strabon.

avant lui, faisait reposer l'essentiel de son effort sur l'estimation de la masse, de l'extension et de la forme de l'œcumène, à partir de données chorographiques chiffrées et de l'évaluation de la longueur du méridien terrestre. Mais est-ce bien la forme de "la carte Anciens" que contestait Eratosthène? Hipparque, faisant à son tour la critique d'Hipparque, n'envisageait plus "la carte des anciens" mais les "cartes des anciens"; il prenait donc acte de la diversité de ces cartes, pour s'en tenir à ce qui, semble-t-il, était plus essentiel à sa démarche empirique: l'aspect donné à la chaîne du Taurus, qui lui semblait trop schématique pour être vraie; or l'idée que la dorsale transasiatique prolongeait idéalement le diaphragme de Dicéarque constituait le postulat fondamental de l'estimation ératosthénienne de la masse et de la forme de la terre habitée.

De fait, la réforme imposée par Eratosthène à l'ancienne cartographie, la seule qui existât jusqu'à lui, et qu'il était en droit de considérer, dans son entreprise révolutionnaire, comme archaïque, ne portait seulement sur les contours de l'œcumène. Elle en fondait le tracé sur le contenu; déjà, Aristote se référait à ces cartes dont il contestait la forme pour des questions de contenu, relatives à l'hydrographie de l'Orient, par exemple; la réforme de "la carte ancienne" (qui n'est sans doute ni la carte ionienne, ni celle de Dicéarque, mais un certain nombre de représentations convergentes exprimées par cartes à textes³⁷) devait en effet consister dans la rectification, à partir d'une étude raisonnée des sources relatives à la conquête d'Alexandre et des sources hellénistiques postérieures, du tracé de l'Asie et par-dessus tout de la dorsale transasiatique. Ce qui est en cause semble donc moins être la forme de la carte que son architecture interne.

³⁷Pour l'identification avec Dicéarque, cf. Berger, *Geschichte*, p. 416 sq., Bunbury, I, p. 465; la thèse des cartes ioniennes a été soutenue par D.R. Dicks, *The Geographical Fragments of Hipparchus*, Londres, 1960, p. 122; cf. aussi G. Aujac, *Strabon...* p. 204; id. (éd.), *Strabon, Géographie*, CUF. t. I p. 24.

Nous retrouvons ainsi chez Agathémère, de même que nous avons une opposition entre les παλαιοί et les successeurs de Démocrite relativement à la figure de la terre, une opposition entre l'idée des ἀρχαῖοι, qui situaient sur le Phasé et l'isthme caspien les limites de l'Asie et de l'Europe, et les οἱ δ' ὕστερον, qui plaçaient cette frontière sur les bords du *Tanaïs* et du lac *Maeotis*³⁸; il est alors surprenant de voir Hipparque choisir, pour contester les mesures jugées approximatives d'Eratosthène, de se fonder sur les cartes les plus anciennes de la Terre³⁹. L'élément qui semble ici encore fondamental est le caractère indifférencié de ces cartes, auquel on peut se référer comme à un consensus établi, confirmé par des sources littéraires, mais indépendant d'elles, si tant est qu'il s'agisse de cartes réelles.

³⁸ Agath., I.1.2 & I.1.4.

³⁹Fgts 12-14 Dicks. & Fgt. 19.

2) Dresser une nouvelle carte du monde: la "carte" d'Eratosthène

Après avoir corrigé les points erronés de la carte des anciens, Eratosthène entendait dresser à son tour une carte du monde dont la production constituait, comme plus tard pour Strabon et pour Ptolémée, l'essentiel de son dessein⁴⁰. Cette nouvelle représentation allait rapidement connaître la notoriété; elle devait en effet constituer une source de données dont il devint impossible de ne plus tenir compte, en sorte que tous ceux qui se mêlèrent de géographie après Eratosthène, durent parler avec Eratosthène, ou contre Eratosthène. Hipparque de Nicée, vers le milieu du second siècle avant notre ère, et Strabon d'Amasée, à la fin du règne d'Auguste, pour mentionner les plus connus, mais aussi des hommes plus obscurs, comme Sérapion d'Antioche ou Tyrannion⁴¹, se livrèrent tous à une

⁴⁰Cf. Chr. van Paasen, *The Classical Tradition of Geography*, Groningen/ Djakarta, 1957, p. 33 sq. a beaucoup insisté sur le caractère résolument cartographique de la notion ératosthénienne de "géographie" cf. Strab., II.1.1-2. Dans le premier livre, Eratosthène a fait une critique de ses prédécesseurs qui est déjà en soi une *diorthôsis*; dans son troisième livre, à en croire Strabon, ce n'est qu'après avoir proposé sa carte du monde qu'il se lançait dans une *diorthôsis* du contenu plutôt que du tracé de l'ancienne carte. Les informations données par Strabon nous permettent néanmoins de conclure que dans la démarche méthodologique d'Eratosthène, la correction a précédé l'élaboration, puisque le point essentiel de la *diorthôsis* d'Eratosthène était la correction de l'orientation du Taurus et de l'Indus, que nous devons supposer réalisée avant l'élaboration du nouveau tracé. Ce sont des préoccupations d'ordre rhétorique et protréptique qui conduisent Eratosthène à placer à la fin de son oeuvre la réfutation de la *doxa*. En réalité une première *diorthôsis*, celle d'Homère, puis, au livre II, une seconde *diorthôsis*, celle de la géographie, cf. Strab., I.4.1 ont procédé l'établissement du livre III de la nouvelle mappemonde; cf. E. Thalamas, *Etude bibliographique de la géographie d'Eratosthène*, thèse complémentaire, Versailles, 1921, p. 142.

⁴¹Sérapion d'Antioche était un mathématicien, astronome et géographe, spécialiste de la gnomonique, à laquelle il avait consacré un traité: il devait donc avoir élaboré, par le biais de la théorie des cadrans solaires, dont l'analemme variait pour chaque latitude, des listes de coordonnées qui lui avaient permis de critiquer Eratosthène (Cic., Att., 2.4.1 et 2.6.1). Cf. A. Klotz et W. Kroll, sv *Serapion*. 4, dans *RE*, II A 2 (1923), c. 1666 sq.; F. Lasserre, sv *Serapion*. 2, dans *DKP*, 5, c. 131 sq. Tyrannion, de son vrai nom Théophraste d'Amisos, était un contemporain de Cicéron, maître des neveux de l'orateur et du géographe Strabon, qui avait écrit un ouvrage, du reste sans rapport direct avec la géographie, à la demande de Jules César. Cf. C. Wendel, sv *Tyrannion*. 2, dans *RE*, VII A.2 (1948), c. 1811 sq.; H. Gärtner, sv *Tyrannion*. 1, dans *DKP*, 5, c. 1023 sq.

correction en retour de la "carte" d'Eratosthène⁴². Hipparque, très prudent en la matière, manifesta des réticences insurmontables à produire lui-même une vision d'ensemble du monde qu'il pensait pas avoir les moyens de produire⁴³, dans l'état des connaissances de son époque; faute de conduire à l'élaboration d'une nouvelle carte, son entreprise, qui ne nous est plus connue que par des fragments, transmis principalement par Strabon⁴⁴, se limitait donc à la correction d'Eratosthène, et comprend trois aspects essentiels: une critique des sources utilisées par son devancier, qu'il ne juge pas toujours fiables⁴⁵, une remise en cause, par le calcul, des chiffres qu'il avait avancés⁴⁶, et une réhabilitation du contenu de la carte des anciens, qu'il avait critiquée⁴⁷. Le dernier aspect, que nous verrons plus loin, constituait en un acte d'humilité rare dans la science grecque: la reconnaissance du caractère prématuré de l'établissement d'une carte aussi exigeante que celle d'Eratosthène dans l'état des connaissances qui était

⁴²Cf. Strab., I.4.1; cf. Hipparque frgts. 14 sq. Dicks. Il ne fait pas de doute, cf. Berger, *Geschichte*, p. 466 sq. & 590 sq. que le traité de l'astronome était un traité contre la *Géographie* d'Eratosthène où l'auteur cherchait moins à proposer une nouvelle vision du monde ou à défendre l'ancienne qu'à démontrer la vanité de la correction opérée par Eratosthène.

⁴³Les fragments 12-14 Dicks (= Strab., II.1.4; II.1.8; II.1.11) expriment l'idée que faute d'informations sûres, il est impossible de privilégier l'une des sources, surtout lorsqu'elles sont si divergentes entre elles: dans ces conditions, toute correction est aussi hasardeuse que ce qu'elle entend corriger.

⁴⁴Ces fragments ont été édités par H. Berger, *Die geographischen Fragmente des Hipparch*, Leipzig, 1869, et, plus récemment, par D.R. Dicks, *The Geographical Fragments of Hipparchus*, Londres, 1960.

⁴⁵Cf. frgt. 12: Eratosthène s'est fondé sur les données de Patrocle, alors que deux personnes, Mégasthène et Deïmaque, témoignent contre lui, et sont en accord avec les anciennes cartes. La règle ici adoptée par Hipparque est la règle juridique du *testis unus, testis nullus*. La réponse de Strabon (§5 sq.) porte sur deux points: Patrocle n'est pas la seule source d'Eratosthène pour les régions incriminées, et si nous confrontons de façon générale les dires de Mégasthène, Deïmaque et Patrocle aux autres témoignages, pour montrer que l'ensemble des données de Patrocle trouve plus large confirmation que les assertions des deux auteurs. Enfin, §9, Strabon met en évidence les descriptions purement fabuleuses des deux hommes.

⁴⁶Frgts 19 sq. Dicks = Strab. II.1. 23 sq. Par une série de calculs trigonométriques, et à partir de la ville de Thapsaque, Hipparque montrait que les tracés proposés par Eratosthène, sans aucune contestation des sources, étaient nécessairement faux.

⁴⁷Frgt. 12 Dicks: le tracé du Taurus sur les vieilles cartes est en accord avec la majorité des sources; il faut donc s'abstenir de les corriger jusqu'à plus ample informé.

celui du monde hellénistique naissant⁴⁸. Si pour certaines régions, les distances séparant les villes les unes des autres étaient relativement bien établies, d'autres dérivait d'estimations par le calcul; pour les régions les plus mal connues, les sources étaient extrêmement divergentes; l'utilisation de données itinéraires posait donc des problèmes dont l'étendue est très sensible à la lecture de Ptolémée⁴⁹. Pour Hipparque, une seule méthode permettait de dresser une carte acceptable du monde. Elle devait se fonder sur le respect de deux exigences: d'une part, d'un point de vue cartographique, l'utilisation de la projection convergente⁵⁰, qu'abandonna

⁴⁸Cf. D.R. Dicks p.123 & frgts 12 - 14 . La carte d'Eratosthène, peu sensible aux données de latitude, se contentait d'inscrire le monde habitable entre les deux limites de la terre habitée que fournissait la projection des cercles célestes fondamentaux, notamment les deux tropiques entre lesquels s'étendait la zone torride inhabitable, on savait pourtant pertinemment que Syène se situant approxi-mativement sur le tropique du Cancer, Méroë était un lieu habité situé bien au Sud de ce tropique; les limites du monde habité devaient donc être repoussées vers le Sud par rapport aux dires d'Eratosthène (cf. Strabon II.5.6; Posidonius d'Apamée repoussait encore de 800 stades supplémentaires vers le Sud la limite du monde habité par rapport aux chiffres avancés par Strabon, cf. G.Aujac, *Strabon...*, p. 182. Eratosthène ne semble pas s'être posé les problèmes de projection qui donneront lieu aux admirables développements et découvertes d'Hipparque, Strabon, Marin de Tyr et Ptolémée.

⁴⁹Ptolémée a bien tenté d'adopter des coordonnées fixes pour la détermination des emplacements, mais il ne disposait pas plus qu'Hipparque de coordonnées fixes; pour l'essentiel, il a donc dû se livrer à une diorthosis de Marin de Tyr, qui apparaît quelquefois assez puérile dans sa méthode, lorsqu'il s'agit par exemple de convertir des journées de navigation en distances chiffrées. Comme dans tous les itinéraires, le point central n'est jamais constitué - hormis le cas récent de la circulation autoroutière ... - par une évaluation stricte de la distance parcourue, mais par l'évaluation en durée des étapes où le voyageur trouvera gîte, couvert, saisie et instance. La transcription est donc très élastique, lorsqu'il s'agit pour le géographe d'y trouver des indices de distance: aussi bien, dans les hauts plateaux de Perse étaient en usage jusqu'à l'époque de Strabon (XV.1.2), les *Schoeni*, comme à leur origine, étaient une mesure de distance totalement élastique. W.H. Schoff, *Parthian Stations*, Londres, 1914 p. 22, rappelle à ce propos que les *Stathmoi* étaient non seulement des étapes, mais de véritables unités de mesure. Le problème de la conversion d'étapes martimes en distances linéaires chiffrables était donc par nature insoluble, et les discussions extrêmement sérieuses de Ptolémée sur le sujet prêtent le plus souvent à sourire. La classification des lieux habités - c'est-à-dire des cités - selon une hiérarchie qui ne tient pas à leur importance mais au degré de certitude de leur emplacement venait théoriquement nuancer le caractère arbitraire de certaines localisations, mais le sens de ce classement semble n'avoir pas été bien compris des lecteurs.

⁵⁰Le problème de l'adoption de la projection convergente par Hipparque n'est pas résolu. Il est certain qu'il connaissait fort bien la projection dite de Mercator, qui devait être adoptée à son tour par Strabon; mais à côté de cette projection, également désignée des noms de cylindrique ou d'orthogonale, parce qu'elle représente le réseau

ultérieurement Strabon, de l'autre, l'adoption d'un système de coordonnées comparable à celui qu'il avait choisi pour faire figurer la position des étoiles sur la sphère céleste⁵¹. Les conceptions cartographiques d'Hipparque, qui témoignent d'un haut degré de réflexion théorique sur la cartographie, présentent un grand nombre de points communs avec celles de Ptolémée, à cette différence près qu'Hipparque refusait de se lancer dans une entreprise vouée à l'imprécision, et que cette théorie cartographique était un pur jeu intellectuel qui n'avait d'autre but que d'alimenter la critique d'Eratosthène. Ces coordonnées ne peuvent être déterminées qu'à partir de calculs et d'observations astronomiques⁵²; or, si la gnomonique permettait sans autre problème majeur que la rareté des expériences de calculer la latitude d'un lieu, les calculs de longitude étaient encore dans les limbes! On pouvait tirer un certain nombre d'informations

de parallèles et de méridiens sous la forme de lignes se coupant à angle droit, et qui, actuellement encore en vigueur pour les cartes aéronautiques pour les régions intertropicales, crée d'énormes déformations pour la zone tempérée, peut-être Hipparque a-t-il connu, voire inventé, la projection conique, dite convergente, qui sera plus tard recommandée par Ptolémée, et que Strabon connaît. Dans ce type de projection, les méridiens convergent au pôle et sont représentés sous la forme de droites coupant des parallèles courbes. Cf. *Histoire générale des Sciences*, Paris, 1957, p. 368 sq. Aujac, *Strabon ...* p. 193.; Strabon, II.5.10.

⁵¹ Hipparque avait établi des catalogues d'étoiles désignées par leurs coordonnées, que le méridien mobile de la sphère céleste permettait de situer sans difficulté sur la sphère, cf. G. Aujac, *L'image du globe terrestre dans la Grèce ancienne*, dans *RHS*, 27 (1974), p. 200 sq.; id., *Le ciel des fixes et ses représentations en Grèce ancienne*, dans *RHS*, 29 (1976), p. 290 & 298, id., *Sphérique et sphéropée en Grèce ancienne*, dans *Historia Mathematica*, 3 (1976), p. 447. Nous savons par Ptolémée, *Géog.*, I 22.4 que certaines sphères solides possédaient non les images, mais les coordonnées des constellations. Hipparque et Ptolémée, en bons astronomes pensent tout naturellement à utiliser le même système pour établir de façon univoque la position des lieux terrestres.

⁵² Eratosthène ignorait tout de la répartition des climats. C'est à Hipparque que l'on doit, cf. Strab., II.5.35 & G. Aujac, *loc. sup. cit.*, d'avoir associé pour chaque climat une latitude aux étoiles tangentes à son horizon, c'est-à-dire situées sur son cercle polaire; simultanément, il dressait un tableau raisonné des principaux climats de la Terre, avec les lieux principaux de chacun de ces climats, en y joignant un grand nombre d'indications et de coordonnées. Les latitudes pouvaient également être évaluées, selon une méthode mise au point par notre compatriote Pythéas, à partir de la mesure de la hauteur du soleil au solstice d'hiver; une dernière méthode, probablement la plus simple, consistait à mesurer la durée du jour le plus long, procédé généralement employé en combinaison avec la mesure de l'ombre du *gnomon*. C'est ce dernier procédé que mentionne Plin l'ancien à la fin du sixième livre de son *Histoire Naturelle*; cf. G. Aujac, *Strabon ...*, p. 161 sq.

des calculs relatifs à l'horizon d'un lieu et combinant l'utilisation de sphères armillaires, sphères constellées et mappemondes⁵³: Hipparque avait largement contribué à ces recherches; il fut malheureusement arrêté dans celles-ci par une conviction erronée selon laquelle seule l'observation simultanée et comparée des éclipses de lune pouvait permettre ce type de calculs ...⁵⁴.

En dernière analyse, donc, Hipparque considérait qu'en tout état de cause, la nature des renseignements disponibles à son époque n'était pas propre à l'établissement d'une nouvelle carte: tenter comme Eratosthène avant lui, de redresser l'ancienne carte en privilégiant certaines sources et en repoussant d'autres était une opération de correction philologique plus que géographique, systématique quand elle devait être empirique, et en tout cas arbitraire, qui n'avait guère plus de valeur que les réalisations qu'elle avait entendu améliorer. De l'avis d'Hipparque, la carte d'Eratosthène était en régression par rapport à celle des anciens sur plusieurs points très importants, et en particulier sur le problème du Taurus: la chaîne taurique, prolongée idéalement à travers toute l'Asie, constituait en effet l'épine dorsale de la nouvelle carte du monde. Or, pour Hipparque, son tracé réel ne s'adaptait pas aussi schématiquement à celui du parallèle Gadès-Rhodes que ne l'avait cru Eratosthène, mais devait être

⁵³Cf. G. Aujac, *Historia Mathematica*, 3 (1976) p. 446 sq.

⁵⁴Cf. Strab., I.1.12; G. Aujac, *Strabon...* p. 160 sq. & Heidel p. 128. Récemment, A. Stückelberger, *Die Geographische Ortsbestimmung und das Problem der Synchronen Zeitmessung - Aspekte der antiken Kartographie*, dans *Sciences et Techniques à Rome (= Etudes de Lettres, Janvier-Mars, 1986)*, Faculté de Lausanne, 1986, p. 87-102 a montré qu'il était bien possible de calculer les longitudes à partir de l'observation simultanée des éclipses de lune; de là le fait qu'il pense que Ptolémée est parvenu à fixer les longitudes à partir de ces observations simultanées. C'est fort douteux. D'une part, le nombre des coordonnées de longitude données par Ptolémée supposerait une entreprise énorme qui n'aurait pas manqué de laisser des traces; d'autre part, Ptolémée lui-même nous a expliqué la méthode qu'il a suivie pour corriger Marin, or celle-ci se fonde à peu près exclusivement sur la combinaison de données itinéraires, terrestres ou maritimes, avec les données bien établies de latitude.

représenté comme un ensemble s'infléchissant nettement vers le Nord, comme c'était le cas dans l'ancienne carte⁵⁵.

L'inventeur de la projection de Mercator, et peut-être même de la projection convergente, qui fit progresser d'un seul coup la théorie cartographique d'un pas de géant, renonçait donc à construire lui-même une carte, pour ne pas tomber dans les défauts de ces prédécesseurs. On mesure ainsi quel gouffre séparait la qualité apparente et l'évidente modernité du débat relatif aux méthodes cartographiques, de la réalisation matérielle d'une carte conforme à ces principes: là où la mathématique donnait les moyens théoriques d'une réflexion sur les projections, la géographie faisait défaut. La modernité-même de la science grecque nous fait parfois oublier que la question première de la géographie ancienne résidait moins dans les modalités de la représentation du monde que dans la question de l'extension et de la forme de la terre habitée, et que jusqu'au XVI^e s., on demeure dans la protohistoire de la géographie.

Curieusement, ce sont les plus contestés par Hipparque des points de la carte d'Eratosthène qui devaient être les plus abondamment repris par les sources antiques, en particulier par Agrippa: sans doute ce fait trouve-t-il son origine dans la commodité de son schématisme et dans le manque de synthèses relatives à l'Orient et à sa place dans l'œcumène⁵⁶, ainsi que

⁵⁵Cf. frgts. 12-14 Dicks. Cette représentation du monde est antérieure à l'expédition d'Alexandre, cf. P. Goukowsky, *Essai sur les Origines du mythe d'Alexandre*, thèse, Nancy, 1978, p.151 sq., ainsi que les schémas de la p. 161. Elle aura une abondante postérité, parmi laquelle on peut compter sans hésiter Philostrate, *Vit. Apoll.*, II.2, qui mentionne le coude du Taurus (ἄγκων), qu'il s'imagine vraisemblablement comme un arc de cercle issu de Cilicie et englobant l'ensemble de la mer caspienne jusqu'au *Palus Maeotis*.

⁵⁶Les mesures qui nous ont été conservées par Pline de l'oeuvre géographique d'Agrippa, cf. *GLM*, p. 1 sq., pour lesquels il ne nous manque guère que la section relative à l'Asie transtaurique à l'Est de la mer Caspienne, qui, pour Agrippa, semble avoir constitué une *terra incognita*. De cette façon, on peut aujourd'hui esquisser une transposition graphique des chiffres fournis pour l'Orient. Pour l'Occident, en revanche, qui a fourni l'essentiel des commentaires jusqu'à présent, nous ne disposons que de mesures beaucoup plus ponctuelles, qui rendent le tableau général plus délicat à dresser: comme le rappelle Strabon le chorographe ne s'intéresse pas à

dans le décalage trop grand qui séparait les performances graphiques théoriques de la cartographie de l'impérialisme des copistes d'une part, et de l'incertitude où l'on demeurait de la position absolue des lieux.

Que connaissons-nous exactement de la mappemonde si critiquée d'Eratosthène? On en a proposé plusieurs restitutions, qui ne préjugent nullement de l'aspect que pouvait avoir dans l'Antiquité une carte dressée d'après le texte, et qui ne s'accordent pas toujours, du fait du caractère fragmentaire de notre documentation⁵⁷.

Pour l'Occident, fort peu de chose⁵⁸; pour l'Orient et pour la forme générale du monde, nous sommes heureusement plus fortunés. Tous les détails des controverses qui ont opposé les savants et qui sont sans doute sans solution, nous illustrent assez clairement les difficultés inhérentes à la reconstruction d'une carte à partir d'un texte, aussi nettement tourné qu'il soit vers la réalisation d'une carte fondée sur l'exigence de sa scientificité⁵⁹, mais nous permettent néanmoins de nous faire une idée de quelques points qui semblent acquis.

ces régions trop éloignées, qui ne relèvent que du géographe et sont mal connues. De ce fait, c'est au tracé de l'Asie que Strabon empruntera le plus d'éléments à Eratosthène. Agrippa s'inspire visiblement d'Eratosthène, comme nous le verrons dans le dernier chapitre de cette thèse.

⁵⁷Cf. E. Thalamas, *La géographie...* p. 208 sq. sur les questions relatives à cette restitution.

⁵⁸Cf. E. Thalamas, *la géographie...* p. 191 sq. & 243 sq. Nous ignorons à peu près tout des trois sphragides occidentaux, auxquels n'ont trait que les fragments III B 97 & 92 Berger, dont le tracé était mal délimité et dont nous ne connaissons pas la forme. Comme pour les fragments d'Agrippa, c'est l'Asie cistaurique, moins connue sans doute, dont Strabon, qui reste silencieux sur le reste du monde d'Eratosthène, nous a conservé le souvenir assez détaillé. Les autres fragments géographiques, comme le faisait remarquer E. Thalamas, *loc. cit.*, ne concernaient que des détails de topographie et de mesures. Le parallèle avec les fragments d'Agrippa est trop précis pour ne pas nous inviter à supposer que la géographie de l'Occident était trop bien connue à l'époque de Strabon pour donner lieu à des débats autres que chorographiques, et que celle de l'Asie transtaurique n'était, au-delà de la Caspienne qu'une géographie de pays désertiques où ne vivent que quelques peuplades isolées et nomades une géographie de confins qui n'avait pas à figurer sur les cartes (cf. Plut., *Thés.*, I.1, Strab., II.5 43): un ensemble de *terra incognita*. Sur le problème de l'Occident chez Eratosthène, cf. Berger, *Geschichte*, p. 360 sq.

⁵⁹Cf. E. Thalamas, *la géographie...*, p. 239 sq.; Berger, *op. cit.*, p. 389 sq., Bunbury, I, p. 450 sq., etc...

Au centre du monde, une horizontale, menée de Gadès à Issus par Rhodes, parallèle à l'équateur, dont l'Alexandrin empruntait le tracé à Dicéarque⁶⁰, était prolongée à travers le continent asiatique jusqu'aux parties les plus orientales de l'Inde; cette ligne était matérialisée par la limite inférieure du Taurus, qui prenait la forme d'une droite horizontale (plutôt que d'une bande) qui découpait l'Asie selon l'axe est-ouest. L'existence de cette ligne représentée par des montagnes avait pour avantage de permettre une grande clarté d'exposition et une grande facilité de découpage, puisque les lignes théoriques et les lignes physiques se trouvaient coïncider très exactement. Comme nous l'avons déjà signalé, ce découpage ne nous est guère connu que pour l'Orient. En Occident, une ligne côtière très indentée⁶¹, l'absence quasi-totale de connaissances chiffrées de quelque exactitude sur le bassin de la Méditerranée occidentale et sur les pays adjacents⁶² devaient certainement constituer des obstacles de taille à l'élaboration d'un système de découpage comparable à celui que l'on connaît pour l'autre moitié de la terre habitée. La forme du monde peut néanmoins être assez facilement dessinée, puisqu'Eratosthène, selon un usage qu'il semble avoir fondé, en indique schématiquement l'aspect, comme il le fit d'autres lieux géographiques: cette forme était celle d'une chlamyde⁶³.

Au diaphragme de Dicéarque, qui constituait en quelque sorte l'équateur de la mappemonde, Eratosthène ajouta une ligne verticale de

⁶⁰Ce parallèle 0 n'est autre que la *diaphragma* de Dicéarque, cf. Berger, *op. cit.*, p. 418.

⁶¹L'existence d'une mer intérieure et de nombreuses péninsules a en effet contraint Eratosthène à passer à un registre descriptif qui n'est plus emprunté à la géométrie, mais à la vie quotidienne: ainsi, le Péloponèse est connu comme "feuille de platane".

⁶²Polybe fut le premier grec à introduire, au milieu du second siècle avant notre ère, des données chiffrées d'origine romaine, et il fallut attendre, vers la fin du même siècle, le géographe Artémidore d'Ephèse pour voir ces données intégrées à un ouvrage spécifiquement géographique.

⁶³Cf. Berger, p. 405 sq., K. Miller, *MM*, VI p. 119 sq.

Thulé à Méroë, qui devint le méridien de référence⁶⁴. Ces deux lignes primordiales se coupaient à angle droit à Rhodes qui se trouvait ainsi occuper le centre de la carte. De la sorte, l'horizon de la mappemonde se trouvait coïncider avec celui pour lequel étaient calculées les sphères célestes⁶⁵.

L'axe horizontal a une fonction beaucoup plus organique que l'axe vertical, puisque c'est de part et d'autre de cet axe que vont s'organiser les *sphragîdes*, que l'on pourrait traduire par *unité chorographique* ; ce terme, qu'Eratosthène emprunte au vocabulaire cadastral, et qui correspond sensiblement au latin *divisio* désigne un mode de découpage orthogonal, exprime à lui seul toute l'originalité du système.

Il abandonnait en effet des découpages anciens plus vastes, en continents, ou plus flous, en peuples⁶⁶, pour leur substituer des subdivisions géométriques simples, construites généralement selon les deux axes principaux de la carte, qui coïncidaient dans la mesure du possible avec les accidents naturels du terrain appelés à en constituer les limites, et dont le tracé était schématiquement représenté par des lignes droites perpendiculaires⁶⁷. Le géographe commençait, comme Agrippa

⁶⁴Il s'agit d'un méridien fixe qui est placé arbitrairement sur le point d'où ont été effectuées toutes les observations en vigueur à l'époque d'Eratosthène, cf. G. Aujac, *Strabon*, p. 194.

⁶⁵Cf. G. Aujac, *La sphéropée ou la mécanique au service de la découverte du monde*, dans *RHS*, 23 (1970) p. 101 sq. Toutes les sphères célestes ont des cercles polaires arbitrairement fixés pour l'horizon de Rhodes, soit pour une latitude de 36°; id. *Strabon* ... p. 190-200 & 261. Centre géographique de la carte, centre de la rose des vents et de l'horizon de référence, Rhodes est le centre universel de l'horizon terrestre et de l'horizon céleste.

⁶⁶*Ibid.*, p. 204 sq. Plusieurs types de découpages du monde étaient possibles, selon des critères ethnico-climatiques comme chez Ephore, cf. Thomson, *History of Ancient Geography*, New-York, 1965, p. 96 sq., selon des critères physiques, avec une division de la Terre en continents, mais leur nombre n'étaient pas l'objet d'un consensus universel, non plus que leurs principes de séparation, mers, fleuves ou isthmes.

⁶⁷C'est au moins vrai de l'Asie. C'est ce caractère schématique qui, à en croire Strabon, II.1.23 sq., induisit Hipparque (frgts 20 sq. Dicks) en erreur, en le conduisant à une simplification abusive des schémas de départ. On pouvait d'autre part reprocher à ce découpage assez arbitraire de séparer abusivement des peuples unis, comme dans le cas de la limite occidentale de l'Ariane (Strab. II.1.22). Il y a là une incertitude qui

après lui, par donner les mesures, probablement⁶⁸, les limites au moins de chacune de ces unités, et leur tableau d'assemblage. Ainsi, Eratosthène réduisait la géographie à une série d'exercices de géométrie.

La description s'organisait ensuite à l'intérieur de ces découpages, qui étaient examinés successivement. Cette façon de procéder, à partir de deux axes et de mesures obtenues soit par utilisation de documents itinéraires, soit par calculs de latitude, a généralement été considérée comme le moyen d'établir une nouvelle cartographie, qui ne posait pas encore les problèmes de projection qu'allaient affronter Hipparque, Strabon, Marin de Tyr et Ptolémée, mais qui se distinguait nettement de la perspective périégétique antérieurement en usage. Le danger d'une telle cartographie apparaît vite et fournit leur matière aux critiques d'Hipparque: faire coïncider les frontières naturelles avec ce qui deviendra le réseau de la projection de Mercator, c'est déformer d'une façon qui n'est pas plus louable que celle des anciennes cartes, et c'est adopter à chaque niveau de l'analyse des perspectives différentes qui mettent en cause la possibilité même de l'existence d'une mappemonde d'Eratosthène.

se retrouve dans le troisième sphragide limité à l'Est par cette ligne arbitraire et par l'Ouest par l'Euphrate, or celui-ci ne s'écoule pas du Nord au Sud, mais décrit un coude (cf. Strab., II.1.23); a-t-on contraint cette unité à s'inscrire sur le tracé du fleuve, ou le tracé du fleuve a-t-il été modifié pour accroître la lisibilité schématique de la vision d'ensemble du monde? Ces questions resteront sans doute toujours sans réponse... Cf. G. Aujac, *Strabon...*, p. 208 sq. Les mêmes incertitudes apparaissent chez Agrippa, qui suit précisément Eratosthène sur ce point, cf. notre dernier chapitre; sans doute cette région, au tracé irrégulier, posait-elle un problème insoluble dans la perspective résolument géométrique, schématique et réductrice qu'avaient choisie Eratosthène, et Agrippa à sa suite. E. Thalamas, *La géographie*, p. 210 sq.; *ibid.*, p. 246, pense que le tracé était moins schématique que ne le laissent supposer les triangulations d'Hipparque, qui ont transformé les sphragides en parallélogrammes réguliers. On peut néanmoins s'interroger sur la réalité cartographique de ces sphragides, qui n'étaient peut-être rien d'autre que le moyen de faciliter et le calcul de la dimension de la terre habitée, et l'intelligence de la description par un lecteur privé de cartes.

⁶⁸Nous ne disposons pas de tous les chiffres pour chaque sphragide: ceux-ci partent en effet de points connus sur le méridien de référence. Nous disposons par ailleurs d'autres mesures éparses. Pour la troisième sphragide, Strabon (II.1.24) rappelle l'existence de ces mesures et l'inexactitude relative avouée en la matière par Eratosthène.

3) Les cartes fictives d'Eratosthène et de Strabon.

L'ébauche de cette théorie cartographique, l'ambition de dresser une nouvelle carte du monde, à laquelle le texte d'Eratosthène et ceux qui l'ont critiqué ne cessent de faire allusion, la mention de l'ensemble des lignes qui la constituent⁶⁹, tout porte à imaginer que cette carte était jointe au traité. Pourtant, dès que l'on essaie de saisir les caractères précis de cette carte, on la voit s'effriter sous ses efforts.

D'une part, en effet, on rencontre chez Eratosthène trop de niveaux de représentation pour permettre l'élaboration d'une mappemonde unique: on y trouve en effet une vision d'ensemble de la forme et des dimensions de la terre habitée, dans sa globalité, une vision schématique et géométrique de l'assemblage de ses parties, une description des formes de ces divers éléments, enfin, à laquelle venait sans doute s'ajouter une énumération de toponymes... Associer ces trois niveaux de représentations contradictoires dans une seule carte relève nécessairement de la gageure. On pourrait supposer un atlas de cartes, sur le modèle de Ptolémée; on verrait ainsi reproduite dans les cartes la démarche suivie par Eratosthène, élaboration d'un schéma général du monde, suivie de la description chorographique. Cette hypothèse n'est pourtant jamais envisagée par

⁶⁹L'existence d'une carte d'Eratosthène n'a guère fait de doute aux yeux des commentateurs: pour Heidel, *The Frame of the Ancient Greek Maps*, New-York, 1937, p. 123 sq. "that his map formed the basis of all later maps is acknowledged by all. (...) We know that Eratosthenes made a map, and we are sure that it was the first map in which definite cognizance was taken of the sphericity of the earth". L'auteur ne montre à travers ses assertions qu'un mépris des textes qui lui est habituel, et qui le conduisait à repousser par ailleurs (p. 12) le témoignage formel d'Aristote comme farfêlu ... La première idée est en effet en contradiction formelle avec le témoignage de Géminos, XVI.3 sq. Quant à la deuxième, on verra qu'il est sans doute nécessaire d'abandonner cette belle certitude.

Strabon, qui n'eût pas manqué de la signaler, lui qui ne fait jamais allusion qu'à la carte d'Eratosthène.

L'exemple des difficultés auxquelles conduit la représentation ératosthénienne du cours de l'Euphrate nous donne une idée des apories auxquelles nous conduit l'hypothèse d'une carte d'Eratosthène. Les débats relatifs à la position de Thapsaque⁷⁰ suggèrent assez nettement qu'Eratosthène s'imaginait l'Euphrate orienté Nord/ Nord-Ouest - Sud/ Sud-Est, si toutefois on estime avec E. Thalamas⁷¹ que les sphragîdes d'Eratosthène étaient moins schématiques qu'elles n'en avaient l'air. Mais Hipparque les a considérées, en particulier la troisième sphragîde, comme des formes géométriques parfaitement orthogonales: cette erreur, si tant est que c'en soit une, ne peut provenir d'une carte, mais seulement d'un texte dépourvu d'illustrations, qui se prêtait particulièrement aux extrapolations mathématiques d'Hipparque. Lorsque Strabon, qui nous a rapporté les termes de cette discussion, doit s'interroger sur la forme de cette région et sur le bien fondé de l'argumentation d'Hipparque, ce n'est pas à une carte, mais au texte d'Eratosthène qu'il fait allusion pour donner une idée de l'aspect du cours de l'Euphrate et de cette sphragîde; et cette entreprise ne lui semble pas évidente⁷². Eratosthène semble en effet avoir été très flou quant à l'aspect exact de l'Euphrate, lorsqu'il comparait la Mésopotamie (ou l'Euphrate seul? Strabon semble gêné dès qu'il s'agit de distinguer l'un de l'autre) à une figure que l'on s'accorde généralement à traduire par "proue de navire". En réalité le mot ὑπηρέσιον désigne

⁷⁰Strabon, II.1.23 sq., C. 78 sq. = frgt III B, 25 Berger. L'ensemble de la discussion relative à Thapsaque est décrit par Berger, *Die geographischen Fragmente des Eratosthenes*, Leipzig, 1880, p. 258 sq.

⁷¹*La géographie...*, p. 246 sq.

⁷²II.1.23, C. 79: ἦν νότιον μὲν καλεῖ πλευράν, παράλληλον δ' οὐ λέγει τῇ βορείῳ ... δηλοῦ δὲ τὸ μὴ εὐθύπορον τοῦ ποταμοῦ, φράζων τὸ σχῆμα τῆς Μεσοποταμίας, ὃ ποιοῦσι συμπύκνοντες εἰς ἓν ὃ τε Τίγρις καὶ ὁ Εὐφράτης, ὑπηρέσιον παραπλήσιον, ὡς φησι.

ordinairement le banc de rameurs, et le sens de "proue de navire", que lui donnent ordinairement les savants, est un hapaxe, dont on chercherait vainement une attestation hors de ce passage. Il n'a d' autre justification que l'impossibilité où l'on se trouve de construire sur une carte la forme d'un banc de rameurs en restant cohérent avec l'ensemble des mesures fournies par Eratosthène entre Thapsaque, Babylone et Persépolis. Pourtant, dans le même chapitre, toujours d'après Eratosthène, Strabon dit sans ambages que "l'Euphrate n'approche jamais l'aspect d'une ligne droite; après s'être écoulé vers le Sud depuis les montagnes, il tourne vers l'Est , puis de nouveau vers le Sud, jusqu'au point où il se jette dans la mer. Reportées de façon schématique et orthogonale sous la forme de lignes perpendiculaires, ces indications donnent clairement au fleuve la forme d'un banc de rameurs, selon une représentation qu' Agrippa devait hériter d'Eratosthène⁷³. Si l'on veut conserver le sens de "proue de navire", de deux choses l'une: ou bien Agrippa a traduit littéralement le texte de la Géographie, en se laissant prendre au piège de la philologie, et alors, il ne connaissait pas aucune "carte d'Eratosthène", ou bien Agrippa a vu cette dernière, et en donne une description qui ne concorde pas avec les formes du fleuve dans le texte et dans le système d'Eratosthène tel qu'on l'interprète généralement. . Dans les deux cas, la "carte d'Eratosthène" subit une atteinte sévère. Quelle explication avancer? Le géographe aurait adopté successivement deux points de vue contradictoires: le premier, odologique, le conduisait à envisager la distance de Thapsaque à Babylone selon un mode linéaire que retint Hipparque pour critiquer Eratosthène; le second consistait à donner une idée schématique de l'apparence du fleuve, en se référant aux axes orthogonaux définissant la sphragide... comme dans les passages où il décrivait le cours du Nil. L'incompréhension ou les difficultés

⁷³Cf. *infra* , troisième partie, ch. 4.

manifestées par Hipparque et par Strabon peuvent donc trouver une explication; mais elles ne sauraient s'expliquer si les deux hommes ont eu une carte sous les yeux.

Trois autres faits nous incitent à contester la réalité d'une "carte d'Eratosthène". D'une part, en effet, nous avons vu que la mention des lignes inventées par Dicéarque n'appelait pas la construction réelle ni la connaissance d'une mappemonde qui, si elle a été bien construite, n'aura pas dépassé les murs du cabinet de travail du savant; d'autre part, il est d'usage de mentionner dans le texte les illustrations qui l'accompagnent, qu'il s'agisse de schémas insérés dans le cours du texte ou de véritables planches en annexe⁷⁴. Pour Eratosthène, on peut arguer du caractère fragmentaire du texte, pour Strabon et Ptolémée, en revanche, nous ne pouvons utiliser de tels arguments. On pourrait alors songer à des publications séparées, sous forme d'une grande carte ou de plusieurs petites; elles seraient alors attribuées à Eratosthène, comme d'autres le seront peut-être, plus tard, et à tort, à Denys le Périégète⁷⁵. On verra en réalité que Strabon n'envisage pas, dans sa réflexion sur la cartographie, la réalisation de plusieurs petites cartes: l'élément essentiel est pour lui la

⁷⁴Cf. Aristote, *Mét.*, 375 b 18 (διαγράμμα); 346 a 32; 363 a 26 (ὑπογραφή); on a vu qu'il en était encore de même chez Cosmas Indicopleustès, cf. *supra* p. 48. Cf. aussi Vitruve, *Arch.*, Praef.: *Conscripsi praescriptiones terminatas, ut eas attendens et antefacta et futura qualia sint opera per the, nota posses habere; namque his uoluminibus aperui omnes disciplinae rationes*; *id.*, I.6.12 (cf. *supra*, p. 8, n. 17). Insérer une image dans un traité relève toujours d'une intention de la part de son auteur et de fait laisse toujours une trace; inversement, l'ajout d'une carte ou de quelque autre illustration de l'autorité d'un éditeur relève de principes scholastiques ou commerciaux qui n'appellent pas les mêmes précautions.

⁷⁵Cf. Cassiodore, *inst. Div.* I.25.2; il s'agissait certainement d'une mappemonde isolée conservée à Vivarium. Sur l'identité de Denys, on peut s'interroger: on y reconnaît d'ordinaire une carte originaire du monde grec et établie d'après le texte de la *Périégèse* de Denys, et diffusée en Occident indépendamment du texte, qui ne fut traduit que fort tard en latin par Avien; puis par Priscien. Cette mappemonde est désignée comme *Penax Dionysii*. On pourrait tout aussi bien se demander s'il ne s'agit pas de la signature d'un cartographe homonyme ou d'un ouvrage apocryphe attribué pour des raisons commerciales à un auteur en vogue. Nous reviendrons sur ce problème au début de notre seconde partie.

réalisation d'une grande mappemonde, qui seule intéresse le géographe, mais dont les dimensions rendent très difficile une diffusion régulière; or Strabon n'aurait pas manqué de signaler le précédent ératosthénien d'un atlas de cartes à la façon de celui que décrit le livre 8 de la *Géographie* de Ptolémée, pour peu qu'une telle formule eût été popularisée par son illustre devancier.

Enfin et surtout, la carte qu'après Eratosthène, Strabon envisage de construire est une vaste mappemonde d'au moins sept pieds de long⁷⁶: une telle carte n'a pas sa place dans un manuscrit du fait de ses dimensions. Si Eratosthène a eu l'intention de construire une mappemonde suffisamment détaillée, il est nécessairement tombé dans des difficultés du même ordre que celles qu'a rencontrées Strabon. Pourtant, ce dernier renvoie au moins une fois explicitement à la carte d'Eratosthène. Il ne sera pas inutile de citer le texte dans son intégralité:

"Au troisième livre de ses *Geographica*, dressant la carte de l'Oecumène, il la divise en deux par une ligne tracée du couchant au levant et parallèle à l'équateur. Aux extrémités de cette ligne, il pose les colonnes d'Hercule, au couchant, et levant l'extrémité des hautes montagnes qui limitent le côté de l'Inde tourné vers les Ourse. Il dessine cette ligne depuis les colonnes à travers le détroit de Sicile, les caps méridionaux du Péloponnèse et de l'Attique, jusqu'à Rhodes et Issus. Jusqu'à ce point, il dit que la ligne susdite est menée à travers la mer et les continents adjacents (...), et qu'ensuite elle est menée de façon à peu près rectiligne le long de la chaîne du Taurus jusqu'à l'Inde..." (II.1.1, C. 67-68).

⁷⁶ Strab., II.5.10 C 116; un pied coorespondrait ainsi à 10 000 stades et la carte couvrirait l'ensemble de la Terre habitée. Une telle carte doit avoir une longueur d'au moins deux mètres et est réalisée à l'échelle de 1. 7 000 000. Cette échelle permet un bon degré de précision pour les régions moyennement connues, risque l'encombrement pour la Méditerranée occidentale. Elle reste toutefois très bien adaptée aux exigences d'une carte "géographique", et représente un bon compromis entre la précision et l'encombrement.

En apparence, le texte nous décrit bien une carte réelle et son tracé: le vocabulaire nous y renvoie très directement avec l'emploi des mots *πίναξ* et *γραμμή*, des verbes *καθίσταμαι*, *τίθημι*, *διαίρω*, *γράφω*, qui tous nous signalent la matérialité du trait. Cependant, Strabon trahit bien vite sa source réelle, car s'il situe cette carte de façon très précise dans le texte de la *Géographie*, il nous renvoie sans ambiguïté à ce dernier comme décrivant une carte⁷⁷... qu'il n'a pas sous les yeux. Il lui substitue une description textuelle quant au tracé du diaphragme. Les mots qui évoquent les traits d'une carte relèvent de la métaphore, et supplée à l'absence du tracé par une surenchère évocatrice du vocabulaire: le lecteur trace ainsi en quelque sorte avec Eratosthène et Strabon le dessin de la Terre habitée. Si cette carte avait existé, Strabon n'aurait pas eu à commenter et à décrire des tracés aussi simples qu'une carte aurait sans difficulté fourni avec plus de clarté et d'intelligibilité⁷⁸.

La suite de l'argumentation de Strabon, avec le problème du tracé des limites du deuxième sphragîde, l'Ariane, nous donne des renseignements encore plus décisifs que ce premier passage: il est clair en effet, à la lecture des chapitres 23 et suivants, que nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer, que ni Hipparque, ni même Strabon n'ont eu sous les yeux une carte d'Eratosthène... ou bien alors, outre les difficultés déjà signalées, il nous faudrait admettre que cette carte ne portait pas le tracé des sphragîdes! L'argumentation de Strabon consiste en effet à démontrer

⁷⁷ A partir du milieu du passage, mais sans rupture aucune dans l'analyse, puisqu'aussi bien Strabon ne fait que décrire le tracé du diaphragme pour lequel il a d'abord employé des termes renvoyant au dessin, Strabon emploie le verbe *φῆσιν* d'où dépendra une série de verbes à l'infinitif qui ne s'achève qu'avec le paragraphe 1; il s'agit donc d'un long indiscours indirect qui n'a d'autre but que de résumer une citation et non de décrire une carte.

⁷⁸ Cf. Berger, *Fragmente* (1880), p. 229; P. Janni, *Mappa*, p. 42 et n. 61. Contre cette opinion, que nous avons déjà formulée dans notre thèse de 3^e cycle, cf. Chr. Jacob, *Géographie et culture en Grèce ancienne*, thèse pour le doctorat d'état, Paris, EHESS, p. 556.

qu'Hipparque a transformé l'unité d'origine en un rectangle parfait, et à prouver par le calcul que sa forme est en réalité plus complexe, et que les limites de la sphragide en question ne correspondent pas aux parallèles et aux méridiens comme le supposait Eratosthène. La simple existence d'un tel débat montre assez que ni Hipparque ni Strabon et ses lecteurs n'ont eu sous les yeux de "carte d'Eratosthène": le premier a commis une simplification de mauvaise foi qu'il eût difficilement pu accréditer devant le témoignage contradictoire d'une carte, tandis que le second se lance dans une démonstration qui l'éloigne en partie des théories ératosthéniennes⁷⁹, et qui serait surtout sans objet devant une carte à laquelle il lui suffirait de renvoyer. Au contraire, le tracé de l'Ariane semble avoir posé autant de problèmes aux géographes de l'Antiquité qu'il en pose aujourd'hui aux historiens de la géographie, et ce pour les mêmes raisons: ils ne disposaient déjà que d'un texte dépourvu de cartes, capable de donner une idée de l'image du monde, mais incapable d'offrir une visualisation satisfaisante de ce que pouvait être, dans le détail, l'image de la terre. En veut-on des preuves supplémentaires? Le vocabulaire, pour l'ensemble des chapitres 22 à 29 ne cesse de nous renvoyer aux dires d'Eratosthène, à partir desquels on tente de tracer la figure: les verbes employés pour renvoyer aux thèses d'Eratosthène sont presque exclusivement λέγει et γράφει ...⁸⁰.

⁷⁹ Cf. pl. 110, d'après E. H. Warmington, (éd.) *The Geography of Strabo*, Loeb class. Lib., Cambridge (Mass.)/ Londres, 1969 p. 296; la figure supposée par Hipparque est le rectangle T-C-K-M, Thapsaque étant désignée par la lettre T, les Portes Caspiennes par la lettre C, les frontières de Carmanie par la lettre K et celles de Mésopotamie par la lettre M. B désigne Babylone. Les tracés en pointillés représentent les positions telles qu'elles semblent devoir être rectifiées par rapport à la vision schématique d'Hipparque.

⁸⁰ Par exemple, II.1.23 C. 79: "Eratosthène appelle ce côté "côté méridional", mais ne dit pas qu'il soit parallèle au côté septentrional. Il est également clair que l'Euphrate n'est pas une ligne droite (...), et Eratosthène met en évidence (δηλοῦ) le tracé sinueux du fleuve lorsqu'il dit que le tracé (σχημα) de la Mésopotamie, que forment le Tigre et l'Euphrate en se réunissant, est - ce sont ses propres termes - "semblable à un banc de rameurs" (ὅπηρεσίω; le plus souvent traduit par "galère").

Toutes les mentions de limites, de cartes, de lignes et de tracés ne renvoient pas à une carte réelle, mais à la carte (ou à l'ensemble de cartes) qu'Eratosthène avait sans doute construite pour ses besoins personnels et qu'il s'est contenté de décrire⁸¹: à une carte littéraire. Les documents proprement cartographiques pouvaient bien avoir pour le chercheur une fonction maïeutique; il était beaucoup plus difficile de leur conférer une fonction pédagogique, du moins en association étroite avec un texte.

Si les cartes ne semblent donc pas avoir trouvé leur place dans les traités de Dicéarque, d'Eratosthène, d'Hipparque ou de Strabon, les auteurs de ces ouvrages, faute de pouvoir les joindre à leurs ouvrages, donnent pourtant les moyens des les réaliser; il faut croire que l'usage de publier les ouvrages de géographie sans grandes illustrations, à charge pour le lecteur de dresser les cartes qui les complètent naturellement à nos yeux était courant dans l'Antiquité. Cette pratique a aujourd'hui de quoi surprendre.

Il est en effet assez clair que la majorité des lecteurs, qui le plus souvent ne connaissaient d'ailleurs les grands traités que par une tradition très indirecte⁸² et sont habitués à reconstituer par l'imagination les

Cette dernière allusion montre le caractère allégorique d'une expression descriptive qui touche parfois au registre poétique. La traduction du mot *galère* est assez hasardeuse, quoique généralement admise; on en trouve en effet pas d'autre attestation en dehors de ce passage, et c'est sans doute l'aspect étrange du mot qui justifie les précautions oratoires de Strabon qui se garde de prendre à sa charge une telle licence de vocabulaire et précise qu'il s'agit d'une citation. De fait, le terme désigne normalement le banc de rameur. On peut ainsi se demander si Eratosthène ne pensait pas réellement à un parallélogramme - et à l'image d'un banc de rameur - et si Strabon ne tente pas de faire coïncider le tracé du sphragide avec la description chorographique du tracé des fleuves; Strabon compare au contraire sa forme à celle d'un navire de guerre, recourbée à l'arrière avant de présenter deux lignes parallèles, flottaison et bordé avant de s'amenuiser progressivement jusqu'à l'éperon.

⁸¹ C'est encore probablement le sens d'une citation du ps.- Scymnos de Chios, 112 sq (*GGM*, I, p. 108) = Berger, fgt 6 p. 2.

⁸² Il est impossible de déterminer si Agrippa, qui semble souvent citer Eratosthène à travers Varron, avait ou non une connaissance de première main de cet auteur; il est en revanche à peu près certain que Plin le cite de seconde main, puisqu'en VI

renseignements fournis par les textes, n'auront pas pris la peine de tracer la carte comme il le leur était possible, ou de la faire tracer. De ce fait, nous ne trouvons pas, à l'exception du *Penax Dionysii* mentionné par Cassiodore⁸³, de carte attribuée dans l'Antiquité à un auteur particulier; encore, dans ce cas précis, s'agit-il sans doute moins d'une carte de Denys que d'une carte réalisée à partir du texte de sa *Périégèse* et diffusée indépendamment de cet ouvrage. De l'aveu même de Ptolémée, les cartes "de Marin de Tyr"⁸⁴ n'étaient-elles pas les cartes "d'après Marin de Tyr"? L'usage de dresser des cartes à partir d'un texte sans les y insérer semble donc avoir été assez répandu dans l'Antiquité classique.

Le propre de la démarche d'Eratosthène n'est en effet pas d'avoir construit une carte sur le modèle de celle de Ptolémée, dont le but était d'assigner une place absolue à chacun des lieux terrestres, mais d'avoir adopté une méthode descriptive, plus que proprement cartographique, de nature à permettre au lecteur de concevoir sans difficulté une carte du monde et de ses grandes parties⁸⁵. Son système se justifie précisément en ce qu'il se substitue à une carte qui faisait défaut dans son œuvre.

De fait, les longs développements consacrés à la cartographie par Strabon et Ptolémée ont tout l'air d'instructions nécessaires à l'établissement d'une carte possible. Le système même qu'avait élaboré par Eratosthène devait permettre - avec toutes les incertitudes rencontrées par

163, il reproduit, à propos de la Mer Rouge, une erreur d'attribution dont s'est inspiré Agrippa, lui aussi peut-être de seconde main; cf. *infra*, Agrippa, fgt. 4B4.

⁸³ *Inst. Div.* I.25.

⁸⁴ Cf. *Geogr.*, I.18.3: τοῦ κατὰ τὸν Μαρῖνον πίνακος. Chr. Jacob, *Géographie et culture en Grèce ancienne*, thèse pour le doctorat d'état, Paris, EHESS, p. 702 souligne l'existence d'une formule analogue dans les *scholies de la Périégèse de Denys*, v. 242 (*GGM*, II, p. 441): "la carte selon Eratosthène et Denys", qui fait allusion non pas au nom réel des auteurs, mais seulement aux sources qui ont inspiré le cartographe anonyme, réel ou fictif.

⁸⁵ Cf. sur ce point les lumineuses remarques de Thalamas, *la géographie*, p. 213 sq. et 239 sq.

les exégètes modernes pour reconstituer le tracé du monde ainsi obtenu, et que devaient déjà rencontrer les Anciens - d'élaborer une mappemonde. Le caractère schématique et mathématique à la fois de la description donnait les moyens de tracer, ou de concevoir, l'image de la Terre; la caractérisation de quelques formes particulières permettait de les reproduire lorsqu'elles se réduisaient pas à de simples parallélogrammes: c'est la feuille de platane du Péloponèse, la peau de boeuf de l'Espagne, le rhomboïde de l'Inde, le banc de rameurs de Mésopotamie, le N inversé du Nil et tant d'autres encore qu'il serait trop long et inutile d'énumérer par le menu. L'essentiel de la démarche résidait dans la place à accorder à la terre habitée, sa forme générale et ses grandes divisions; les grands accidents naturels du terrain, pris comme principe de division du monde, n'avaient pas à être représentés avec la précision que nous pourrions en exiger aujourd'hui, et les variantes de détail d'une carte à l'autre ne devaient avoir que fort peu d'importance, dans la mesure où l'image générale du monde était conforme à celle que proposait le texte. Telle était probablement la position d'Eratosthène en mettant au point de sa méthode descriptive.

Après les critiques d'Hipparque, Strabon ne modifia guère cette méthode qu'en y introduisant une réflexion, d'inégale valeur, sur la projection. Comme ses prédécesseurs, Strabon ne semble guère avoir songé à une autre formule cartographique qu'à une grande mappemonde; après une rapide distinction entre la carte géographique et la carte chorographique, il ne s'intéresse plus qu'à la carte générale du monde⁸⁶. Il semble que la description de lieux particuliers ait fait l'objet de disciplines plus artistiques que géographiques qui en interdisaient la réalisation au commun des mortels; Ptolémée est très clair sur ce point: une mappemonde peut être dessinée par n'importe qui, alors que la carte topographique et

⁸⁶ II.5.17 C.120. La carte à réaliser est celle qui, dans un parallélogramme, peut inscrire le monde en forme de chlamyde.

chorographique demande la main d'un peintre. Il apporte d'ailleurs à cette réflexion quelques nuances qui sont peut-être un écho de son expérience personnelle de la rédaction de cartes, mais qui restent sans lendemain dans ses considérations théoriques⁸⁷.

Ce texte rend bien compte d'une réalité qui va confiner la cartographie dans des mappemondes d'assez grandes dimensions⁸⁸, ou dans de véritables oeuvres d'art. Tous les géographes vont non pas réaliser eux-mêmes, mais conseiller à leurs lecteurs de réaliser des mappemondes qui sont les seules cartes qu'ils les supposent capables de tracer, et qui devront nécessairement avoir une surface assez importante pour être assez détaillées, mais une surface limitée par la nécessité de rester lisible, tout en étant aussi complet que possible. Une fois encore, pour le détail, c'est la description écrite qui l'emportera.

Les termes du débat engagé par Strabon sur les moyens de représenter la terre habitée d'une façon qui soit aussi conforme que possible à la vérité, nous renvoient à ce type de pratique cartographique, et nous montrent que le lecteur n'a que la notice de montage d'un objet qu'il lui appartient de réaliser.

C'est tout d'abord le refus d'un globe, pour des raisons pratiques: ce serait théoriquement la solution idéale, parce que la plus conforme à la réalité. L'encombrement est malheureusement trop important pour que la solution puisse être retenue. Un quart seulement du globe sera utilisé pour la représentation de l'Oecumène; les trois quarts restants seront vides ... On peut d'autre part se figurer le volume imposant de l'objet à partir des mesures données par Strabon, qu'il convient de mettre en rapport avec celles qu'il préconise pour la carte plane: sept pieds de long.

⁸⁷ *Geogr.*, I.1.5.

⁸⁸ Au Moyen Age encore, lorsque l'on rencontre des mappemondes à configurations dans des manuscrits, elles ne sont jamais que des copies réduites et appauvries de grandes mappemondes monumentales.

"L'homme qui entend reproduire le plus exactement la vérité au moyen des figures manuscrites doit représenter la terre comme une sphère, comme le globe de Cratès, y isoler le quadrilatère à l'intérieur duquel on disposera la carte du monde. Mais dans la mesure où il faut un globe de grandes dimensions pour que la section qu'on a dite, qui n'en constitue qu'une petite fraction puisse montrer clairement les parties adéquates de l'Oecumène et offrir aux spectateurs son apparence spécifique, si cet homme a les moyens de lui donner ces dimensions, cette solution est la meilleure: le globe ne doit pas avoir moins de dix pieds de diamètre; mais si l'on n'a pas les moyens de construire un globe de cette taille, ou à peine plus petit, il devra dessiner la carte sur une surface pleine d'au moins sept pieds" (II.5.10 C.116).

Imaginons un instant un globe terrestre de trois mètres de diamètre, et nous comprendrons la nature de l'objection soulevée par Strabon. Les termes dans lesquels il expose le problème sont très révélateurs du fond de sa pensée: la solution reste théoriquement possible et qui s'accommodera de l'encombrement qu'elle représente pourra réaliser un tel globe; ceux qui reculeront devant cette éventualité devront en revanche choisir la représentation plane dont Strabon va donner les règles. Ce dernier donne donc des instructions précises: dimensions, type de projection, marquées par l'usage de formules d'obligation; mais sous une apparence très directive, une relative liberté subsiste néanmoins, puisque deux solutions sont possibles: le globe et la mappemonde plane.

Il n'est pas indifférent de remarquer que la même liberté est consentie au lecteur de Ptolémée. L'Alexandrin commence en effet (I.20) par envisager les deux modes de reproduction de la terre habitée. Le globe, tout d'abord, présente deux défauts majeurs: ses dimensions ne permettent d'y faire figurer tous les éléments qu'il serait souhaitable d'y voir inscrits,

et, plus grave peut-être, la forme sphérique interdit de voir simultanément, d'un seul regard, tous les points de la carte. Un choix est donc nécessaire qui conduit à privilégier soit la forme sphérique, soit la lisibilité (o(yin)). Ces inconvénients n'existent pas sur une représentation plane, à condition d'abandonner la projection orthogonale pour une projection convergente, ainsi, tout en assurant une vision d'ensemble de la terre habitée en un seul tableau, on conservera l'illusion de la sphère, et le représentation sera conforme à la vérité. Ce type de projection sera donc décrit au chapitre XXI, où Ptolémée jette les bases du système. Jusque là, rien que de très normal, puisque l'auteur se contente de décrire le système qui emporte son assentiment. Nous n'en sommes plus que surpris de voir le géographe exposer au chapitre XXII le mode de réalisation d'un globe terrestre ... Ses dimensions sont laissées à l'appréciation de son constructeur, selon le nombre et la qualité des renseignements que celui-ci entendra y faire figurer ... Ptolémée exprime ensuite les règles qui doivent être impérativement respectées pour les tracés et l'indication des coordonnées de chaque lieu. Puis, l'auteur trace le tableau des parallèles et méridiens avec leurs coordonnées (ch. XXIII) , et reprend enfin par le détail le problème de la correspondance des représentations plane et sphérique.

La longueur des exposés relatifs à la cartographie, les termes dans lesquels ils s'expriment, avec toute la gamme de conseils impératifs, imposant l'idée d'une réalisation de la carte par le lecteur lui-même, selon un mode de représentation laissé à son choix... surtout pour les globes. En fait, les cartes potentielles dépassaient les dimensions de ce qu'il était matériellement possible de publier pour autant que l'on ne retenait pas le principe d'une mappemonde éclatée en une multitude de cartes sectorielles.

Il n'y avait pas en effet des cartes de Marin de Tyr, mais une carte selon Marin de Tyr; mais le texte de cet auteur était trop peu strict, l'information s'y trouvait trop dispersée pour que l'on pût dresser ou concevoir, d'après son ouvrage, une carte juste de la Terre⁸⁹.

Contrairement à cette oeuvre floue, la tâche de Ptolémée serait de "montrer comment, même en l'absence d'illustration, un simple renvoi au mémoire nous permettra de dessiner la figure avec la plus grande précision qu'il soit possible d'obtenir"⁹⁰.

Tout nous ramène donc à une carte réalisée par le lecteur, et aux incertitudes et difficultés suscitées par un tel mode de cartographie. Il y a gros à parier que la mappemonde qui coûta la vie à Mettius Pomposianus, et qui était représentée sur les murs de sa chambre était une mappemonde réalisée de la sorte; la surface ainsi disponible se prêtait en effet parfaitement à la réalisation d'une de ces grandes mappemondes que les textes invitaient à réaliser sans avoir les moyens de les produire eux-mêmes; on ignorera malheureusement toujours s'il s'agissait d'une peinture murale, réalisée alors par des artisans à partir de l'ébauche de Mettius, ou s'il s'agissait du tracé réalisé par Mettius lui-même sur un support périssable et susceptible de modifications permanentes et de corrections en tout genre opérées au fil des lectures du personnage⁹¹.

Une telle pratique posait à l'évidence de problèmes de première importance qui justifiaient largement la réflexion théorique des géographes lorsqu'ils entendaient produire une image nouvelle de la Terre destinée à

⁸⁹ *Geogr.*, I.18.3.

⁹⁰ *Ibid.*, 18.2: "τὸ δεῖξαι πῶς ἔν καὶ μὴ προποκειμένης ἀπὸ μόνης τῆς διὰ τῶν ὑπομνημάτων παραθέσεως εὐμεταχείριστον ὡς ἔνι μάλιστα ποιᾶμεθα τὴν καταγραφὴν".

⁹¹ Cf. *infra*, 3^e partie, ch. 1; & P. Arnaud, *L'affaire Mettius Pomposianus et le crime de cartographie*, dans *MEFR(A)* 95 (1983) p. 677 sq.

s'imposer contre l'immobilisme de la cartographie, mais privée elle-même du support de l'iconographie.

4. Texte et cartes de Ptolémée.

Parmi tous les traités, fragmentaires ou intégralement conservés de la science grecque, celui de Claude Ptolémée, alexandrin par son origine et par sa méthode, mais romain par son époque, est le seul qui soit parvenu jusqu'à nous, accompagné non pas d'une carte, mais d'un véritable atlas de cartes. On peut donc croire tenir enfin entre les mains l'exemple tant recherché d'un chef d'œuvre cartographique de la science grecque, associé à un ouvrage littéraire; cette illusion demeure néanmoins de courte durée, car l'authenticité de tout ou partie de cet atlas constitue l'un des problèmes les plus épineux et les plus lourds de conséquences qu'aient eu à affronter les érudits qui se sont intéressés à la géographie grecque.

La *Géographie* de Ptolémée, ou, pour être plus exact, le *Guide géographique* (Γεωγραφικὴ ὀφήγησις), à s'en tenir au titre donné à l'ouvrage par la majorité des manuscrits, peut apparaître à plus d'un titre comme un phénomène inouï. C'est en effet à bon droit que l'on peut considérer l'ouvrage de géographie rédigé, à Alexandrie, durant le troisième quart du second siècle de notre ère⁹², par l'astronome Claude Ptolémée, comme le produit le plus achevé et le plus parfait de la géographie ancienne, et comme le prototype de la cartographie moderne. Nous mesurons dès lors assez vite la chance unique que nous a offerte l'histoire en faisant parvenir jusqu'à nous non seulement le texte, mais encore les cartes de la *Géographie* de Ptolémée, grâce à l'initiative du

⁹² Sur la date exacte, les avis divergent. Pour certains, comme par exemple F. Gisinger, sv *Geographie*, dans *RE*, Suppl. IV, c. 655, elle doit se situer en 151; pour d'autres, cf. O.A.W. Dilke, *GRM*, p. 74 sq., elle doit être plus tardive, et s'approcher de 168, date possible de la mort de l'Alexandrin, compte tenu de l'étendue de la tâche à réaliser, et de l'annonce faite en 147 seulement, dans la *Syntaxe mathématique* (l'*Almageste* des Arabes), du projet de Ptolémée de se consacrer désormais à l'élaboration de la carte de la terre habitée, après avoir achevé celle du ciel.

moine byzantin Maxime Planude qui, après avoir acquis un exemplaire de l'œuvre, suscita l'intérêt de l'empereur Andronicos III pour elle⁹³. Il fut ainsi à l'origine d'un vaste engouement qui ne devait pas se démentir à la Renaissance et, grâce à lui, nous disposons aujourd'hui de seize manuscrits de langue grecque accompagnés de cartes⁹⁴, tous rédigés entre le XIII^e et le XV^e s., sans compter les manuscrits latins et les incunables. Si l'on sait que des œuvres aussi importantes pour l'histoire de la géographie que celles d'Eratosthène ou de Marin de Tyr ne nous sont plus connues que par quelques maigres lambeaux que les injures du temps et les hasards de l'histoire ont bien voulu laisser survivre jusqu'à nous, on mesure sans peine le caractère inespéré de la conservation de la *Géographie* de Ptolémée, où l'on serait naturellement en droit de rechercher un monument essentiel de la cartographie grecque et romaine.

Notre enthousiasme s'avère néanmoins vite tempéré par les abîmes de perplexité dans lesquels l'évidence du texte et des cartes parvenus jusqu'à nous a plongé les savants, au point de conduire l'un d'eux, et non des moindres, en la personne de L. Bagrow, à qualifier de "jeu de devinettes" l'enquête de ses prédécesseurs - et la sienne propre - dès qu'il s'agissait de se prononcer sur le degré d'authenticité de ces cartes et du texte qu'elles accompagnent, et de reconstituer l'histoire exacte de leur genèse.

On ne peut en effet qu'adhérer à un constat d'impuissance qu'illustre

⁹³ L. Bagrow, *Geschichte*, p. 23 sq.; les épigrammes en hexamètres où Planude décrit sa découverte et ses conséquences ont été publiées dans l'édition de la *Géographie* par K. Nobbe, p. XXX et p. IX.

⁹⁴ Cf. J. Fischer, *Cl. Ptolemæi Geographiæ Codex Urbinas Græcus* 82, t. 1, Leyde/Leipzig, 1932, (désormais abrégé *CUG*), p.289 sq. Ceux-ci se répartissent en 11 manuscrits de rédaction A de 27 cartes (Atlas de 26 cartes régionales et une mappemonde) et 5 manuscrits de rédaction A, de 65 ou 69 (64 cartes régionales, une mappemonde, et de façon facultative, quatre cartes des quatre quarts de la terre habitée)

bien la diversité des opinions professées en la matière. Pour les uns⁹⁵, Ptolémée a fait paraître dès la première édition de son ouvrage de géographie, un corpus de cartes rédigées de sa main, ou sous son contrôle scrupuleux, et l'ensemble du livre parvenu jusqu'à nous doit être considéré comme l'œuvre de l'astronome. Pour d'autres, ces cartes sont des productions byzantines du XIII^e s. au plus tôt, et l'ensemble du texte et des cartes de la *Géographie* pourrait n'être que le produit d'une vaste compilation du X^e s.⁹⁶ Une vaste palette de jugements plus tempérés et circonstanciés est venue apporter force nuances à ces positions extrêmes⁹⁷, attribuant certaines de ces cartes seulement à Ptolémée, ou à sa première édition seulement, tandis que d'autres pensent que Ptolémée a bien rédigé des cartes, mais que celles-ci ont été largement modifiées par la suite, jusqu'à aboutir au corpus qui nous est parvenu.

On sait par ailleurs que les cartes byzantines des manuscrits de Ptolémée se répartissent en deux rédactions, l'une dite A composée de 27 cartes dont les découpages correspondent à ceux du livre VIII de la *Géographie*, l'autre, dite B, regroupant 65 ou 69 cartes selon les cas⁹⁸.

D'autre part, les manuscrits des deux rédactions, mais aussi certains

⁹⁵ Cf. P. Dinse, *Die handschriftlichen Ptolemäus-Karten und die Agathodämonfrage*, dans *Zeitschr. d. Gesselsch. f. Erdkunde*, 10 (1913), p. 745-763 (contre lui, A. Herrmann, *Marinus, Ptolemäus, und ihre Karten*, dans la livraison 1914 de la même revue); J. Fischer, *Cl. Ptolemæi Geographiæ Codex Urbinas Græcus 82*, t. 1, Leyde/Leipzig, 1932, p. 109 sq.; A. Codazzi, *Storia delle carte geografiche da Anassimandro alla rinacità di Tolomeo nel sec. XV*, Milan, 1958, p. 54 sq.

⁹⁶ L. Bagrow, *loc. cit.* et *The Origin of Ptolemy's Geographia*, dans *Geographiska Annaler*, 17 (1945), p. 318-387.

⁹⁷ Cf. P. Schnabel et A. Hermann, *Text und Karten des Ptolemäus*, Leipzig, 1938. E. Polaschek, *Ptolemy's Geography in a New Light*, dans *Imago Mundi*, 14 (1959), p. 17-37; id., art. *Ptolemaïos als Geograph*, dans *RE, Suppl.* 10 (1865), col. 794-798. O. Cuntz, *Die Geographie des Ptolemäus*, Berlin, 1923, p. 25.

⁹⁸ Cf. O. Tudeer, *On the Origin of the Maps Attached to Ptolemy's Geography*, dans *Journal of Hellenic Studies*, 37 (1917), p. 62 sq. Pour cet auteur, les cartes de la rédaction B, qui reproduisent les erreurs du texte, sont apocryphes. Pour Fischer, au contraire (*CUG*, p. 117 sq.), A et B dépendent également du corpus de cartes établi par Ptolémée et Agathodæmon.

manuscripts dépourvus de cartes⁹⁹, portent au livre VIII la signature et quelques hexamètres d'un certain Agathodæmon d'Alexandrie, qui se qualifie lui-même de μηχανικός et affirme avoir dessiné l'image de la terre habitée¹⁰⁰.

Enfin, dans la *Géographie* telle que nous la connaissons, Ptolémée envisage au premier livre la rédaction d'une mappemonde susceptible d'être embrassée d'un seul regard, à l'exclusion de toute autre représentation, et pour laquelle il retient la projection conique simple. Puis, au septième livre, il évoque le dessin d'une mappemonde en projection conique modifiée, qui devait s'inscrire au centre d'une sphère armillaire au centre d'une sphère armillaire elle-même rapportée à une projection plane (pl. III.1). Au huitième livre enfin apparaît l'idée d'un atlas composé d'une mappemonde et de 26 cartes régionales, toutes en projection conique simple¹⁰¹. Ce sera là, on le sait la solution retenue par les éditeurs anciens de la *Géographie* de Ptolémée.

Mais les cartes de cet atlas, des rédactions A et B, dépendent souvent moins du livre VIII, pourtant destiné à permettre de les tracer, que des livres II à VII, quand elles ne procèdent pas tout simplement d'autres sources, telles que la *Syntaxe Mathématique*.

Les livres II à VII, d'une part, et le livre VIII, de l'autre, sont enfin souvent en contradiction non seulement entre eux, mais encore avec les cartes des deux rédactions...

On est donc en droit de formuler plusieurs questions, qui, toutes, malgré l'abondance de la bibliographie relative au sujet, restent aujourd'hui sans réponse avérée: quelles furent la nature et la date de

⁹⁹ O. Cuntz, *Die Geographie des Ptolemäus*, Berlin, 1923, p. 25.

¹⁰⁰ Ἐκ τῶν Κλαυδίου Πτολεμαίου γεωγραφικῶν βιβλίων ὅκτῳ τὴν οἰκουμένην πᾶσαν ἀγαθὸς δαίμων ἀλεξανδρεὺς μηχανικὸς ὑπετύπωσα (var.: ὑπετύπωσε). Cf. Fisher, *CUG*, p. 109 sq.

¹⁰¹ cf. Fischer, *CUG*, p. 418

l'intervention d'Agathodæmon? Peut-on dater la formation du corpus de cartes qui accompagne la *Géographie*, et en préciser les étapes? Quel est le degré d'authenticité des chapitres 5 et suivants du septième livre et de l'intégralité du huitième livre? S'il s'agit d'interpolations, à quelle époque devons-nous les rapporter? Se sont-elles constituées en une ou en deux étapes, voire plus? Enfin, avec L. Bagrow, faut-il admettre que l'ensemble de l'œuvre qui nous est parvenue sous la signature de Ptolémée pourrait n'être que le fruit d'une compilation byzantine? Nous y ajouterons la question déjà formulée par plusieurs érudits, et essentielle à l'objet de notre étude, de savoir si la renommée auprès des Anciens de la *Géographie* de Ptolémée, avec ou sans cartes a été à l'image de sa qualité, et de l'estime dans laquelle la tinrent les Byzantins et les hommes de la Renaissance.

Les réponses apportées à ces diverses questions et les méthodes mises en œuvre pour les formuler ont été très variables. Quel que soit le degré de crédibilité que nous accorderons dans le détail à ses conclusions, nous ne pouvons qu'être reconnaissant au R.P. J. Fischer de nous avoir livré la somme admirable qu'il a consacrée à la tradition manuscrite de Ptolémée, lorsqu'il a publié le *codex Vaticanus Urbinas Græcus* 82. Toutes les études récentes restent en effet largement tributaires de sa démonstration, quoiqu'elles tentent, souvent, de s'en démarquer.

Pour Fischer, qui se fondait à la fois sur l'étude chronologique des attestations des cartes et sur la recherche dans les textes littéraires des utilisations du corpus cartographique ptoléméen, le géographe avait immédiatement tenu à joindre à son texte un atlas de cartes, qui comportait originellement une mappemonde, quatre cartes couvrant l'Europe, la Libye et les deux moitiés de l'Asie et un certain nombre de cartes régionales; ces cartes auraient été partiellement rédigées par Agathodæmon. Tel serait le cas de la mappemonde (Carte 1 de l'atlas) et de

la mappemonde inscrite dans la sphère armillaire du livre VII. L'intervention d'Agathodæmon ne serait pas postérieure à 180, et pourrait même avoir été effectuée sous la surveillance de Ptolémée en personne. Notre savant trouvait d'autre part des traces précoces de ces cartes, dès le troisième siècle, dans divers ouvrages rédigés en langue grecque ou en latin.

Sans chercher à réécrire l'ouvrage monumental de Fischer, il nous a semblé bon d'essayer d'abord de saisir les intentions de Ptolémée telles qu'elles se manifestent dans le premier livre de la *Géographie*, celui dont l'authenticité est la moins contestée, avant de soumettre à un examen minutieux tous les témoignages susceptibles de nous révéler l'utilisation à une époque donnée de telle ou telle partie de la *Géographie*, conformément à une exigence méthodologique bien formulée par L. Bagrow. Lorsque nous disposerons ainsi de quelques repères fixes, nous pourrons tenter d'en donner l'interprétation à partir de données intrinsèques à l'œuvre.

a. Ptolémée et Marin de Tyr: la recherche du bon livre de géographie, substitut des cartes.

Il est en effet difficile d'aborder l'étude de l'œuvre de Ptolémée sans faire référence à celle de son devancier Marin de Tyr, par rapport à laquelle elle se constitue. Ce Phénicien de nation avait édité, probablement vers 100-110 de notre ère, un ouvrage dont le titre était peut-être Διόρθωσις τοῦ γεωγραφικοῦ πίνακος, Σύνταξις οὐ Ὑπομνήματα γεωγραφικὰ¹⁰², c'est-à-dire "correction du tableau du monde", ou "Mémoire de géographie". Dans tous les cas, les informations que nous donne Ptolémée au chapitre VI du premier livre de la *Géographie* nous

¹⁰² Ptl., *Géogr.*, I.6 sq.; O.A.W Dilke, *GRM*, p. 72 sq. penche pour la première solution. Pour F. Lasserre, art. *Marinos*, 2, dans *DKP.3*, c. 1027, le premier titre était celui de la première édition, le second celui de la dernière.

permettent d'affirmer que l'œuvre de Marin, comme celle d'Eratosthène, se présentait comme une "correction de l'ancien tableau du monde". Comme telle, elle pouvait faire l'économie d'une carte, puisqu'elle constituait par référence à une carte, réelle ou fictive, à laquelle elle se référait et qui était supposée connue du lecteur. De fait, si, se fondant sur les citations de Marin de Tyr, en particulier chez les géographes arabes¹⁰³, on a longtemps fait grand cas des "cartes" de Marin, auxquelles on a prêté des vertus variables, et que l'on a souvent considérées comme les heureuses rivales de celles de Ptolémée ou comme les seules cartes ayant jamais accompagné la *Géographie* de Ptolémée¹⁰⁴, on tend aujourd'hui à considérer comme acquis que ces cartes n'ont jamais été jointes à l'œuvre du Tyrien¹⁰⁵. Ptolémée lui-même nous dit explicitement que même la dernière édition de Marin n'en comportait pas. On ne saurait donc douter que jamais, du moins du vivant de Ptolémée, des cartes n'accompagnèrent l'ouvrage de son devancier¹⁰⁶. Même lorsqu'il est moins direct, l'Alexandrin nous permet d'aboutir aux mêmes conclusions, en particulier quand il condamne (XVIII.3) la forme prise par le texte de Marin, qui, donnant séparément pour un même lieu la longitude et la latitude, ne permettait pas de concevoir la disposition des lieux. Ce reproche est particulièrement fondé si l'on songe que le *uolumen*, support normal du livre en orient et en Egypte, patrie du papyrus, jusqu'au V^e s. de notre ère, se prêtait fort mal aux

¹⁰³ Cf. H. Philipp, dans *Berliner Philologischer Wochenschrift*, 1919, col. 204; Fischer, *CUG*, p. 470.

¹⁰⁴ H. Berger, art. *Agathodæmon*, *RE*, I (1894), col. 747 sq.; *Geschichte*, p. 639 sq., pour qui Agathodæmon s'était contenté de calquer les cartes de Marin et de les joindre à la *Géographie* de Ptolémée; Dilke, *GRM*, p. 154 adopte un point de vue relativement proche lorsqu'il considère que les cartes établies d'après Marin de Tyr dispensaient de faire figurer des cartes dans l'œuvre de Ptolémée. L'existence de cartes de Marin de Tyr est alors une fois encore inférée de la popularité du Phénicien auprès des géographes arabes antérieurs à l'an mil.

¹⁰⁵ Dilke, *GRM*, p. 73.

¹⁰⁶ *Géogr.*, XVII.1: διὰ τὸ μὴ φθάσαι, καὶ κατὰ τὴν τελευταίαν ἔκδοσιν, ὡς αὐτὸς φησι, πίνακα καταγραψά.

manipulations et aux retours en arrière, pour des consultations multiples à partir de divers points d'un texte¹⁰⁷. Enfin, lorsque Ptolémée parle de cartes en rapport avec Marin, il ne parle pas de "cartes de Marin de Tyr", mais de la carte "selon Marin de Tyr"¹⁰⁸, c'est-à-dire d'une carte susceptible d'être réalisée - et peut-être effectivement réalisée par Ptolémée - à partir du texte de Marin de Tyr, ainsi que tout un chacun devait avoir la liberté de le faire. Marin avait du reste livré lui-même, comme Strabon et Eratosthène avant lui, ses instructions en matière de méthode cartographique, et comme Ptolémée lui-même le fit bientôt. A l'instar d' Eratosthène, Marin optait pour la projection cylindrique, ou orthogonale. Pas plus qu' Eratosthène et Strabon, Marin n'avait sans doute pu joindre de carte à son œuvre pour des raisons inhérentes aux dimensions respectives des cartes et des rouleaux de papyrus: Ptolémée ne parle en effet jamais de plusieurs cartes de Marin de Tyr, mais toujours d'une carte unique qui, à l'en croire, brillait par son absence.

Le dessein de Ptolémée semble avoir été d'améliorer, à tous points de vue, le travail de son prédécesseur. Pour ce faire, il allait s'attacher à en corriger à son tour les erreurs, mais aussi et surtout à trouver la forme d'expression la plus adaptée à son objet. Malgré l'affirmation posée en principe en début de volume, qui lie indissociablement géographie et dessin¹⁰⁹, on a pu remarquer de longue date que le vrai succès de Ptolémée est d'avoir réussi "la vraie carte en prose"¹¹⁰: Ptolémée, après avoir dressé sa propre carte pour les besoins de sa recherche, la livrait, par la seule

¹⁰⁷Cf. *infra*, II.1; G. Cavallo, *Libro e pubblico alla fine del mondo antico*, dans id. (éd), *Libri, editori e pubblico nel mondo antico. Guida Storica e critica*, (Universale Laterza, n° 315), Rome-Bari, 1977, p. 83sq.

¹⁰⁸*Géogr.*, I.18.3.

¹⁰⁹II.1.1; plus loin encore, II.4.

¹¹⁰C. Van Paasen, *The Classical Tradition of Geography*, Groningen / Djakarta, 1957, p. 2 sq.

médiation d'un texte, au public.

Le premier livre lui a permis d'exposer ce qui était essentiel à sa démarche de géographe et ce qui constituait le résultat de l'enquête dont les livres II à VII constituent la trame. Dans ce livre, l'Alexandrin est en effet parvenu à décrire les dimensions de la terre habitée et son insertion à la surface du globe terrestre, par rapport à la projection des cercles fondamentaux de la sphère céleste. Il a ainsi dressé un tableau précis des méridiens avec leurs coordonnées en degrés et en heures de jour¹¹¹ ; il a longuement décrit, en termes géométriques et mathématiques la façon de dessiner la mappemonde, soit en projection conique convergente simple¹¹², la plus évidente à concevoir sans le dessin, soit en projection conique modifiée (projection de Bonne)¹¹³, plus complexe et pour laquelle il donnait des règles précises de construction¹¹⁴. Mais on peut se demander si, comme chez Strabon, nous ne sommes pas en présence ici d'une description par défaut, susceptible d'aider le lecteur à concevoir intellectuellement, ou à réaliser lui-même l'objet ainsi décrit.

On ne peut en effet qu'être frappé des termes dans lesquels il décrit les premières étapes de la réalisation de cette mappemonde qui, rappelons-le, seule l'intéresse au premier livre¹¹⁵:

"Préparons un tableau de forme rectangulaire ABCD dont le côté AB soit environ deux fois supérieur au côté AC. Plaçons en haut le côté AB, qui représentera le Nord de la carte..." (I.24.1).

La forme du tracé que l'on obtiendra si l'on dresse la mappemonde de Ptolémée n'étant pas rectangulaire, comme ce serait le cas d'une

¹¹¹*Géogr.*, I. 23.

¹¹²*ibid.*, I. 21

¹¹³*ibid.*, I.20.6

¹¹⁴*ibid.*, I. 24.

¹¹⁵κατασκευάσομεν πίνακα παραλληλόγραμμον ὀρθογώνιον, ὡς τὸν ΑΒΓΔ, διπλασίαν ἔχοντα ἔγγιστα τὴν ΑΒ πλευρὰν τῆς ΑΓ. Ὑποκείσθω δὲ ἡ ΑΒ κατὰ τὴν ἄνω θέσιν ἔσομένη ἐπὶ τὰ βόρεια μέρη τῆς καταγραφῆς.

mappemonde en projection orthogonale, c'est sans la moindre hésitation possible du *pinax* -support (et non du *pinax* considéré au sens de carte achevée) qu'il est ici question. On peut rappeler à cette occasion, pour comparaison, un texte où Géminos, ou l'un de ses scholiastes anciens, décrit dans des termes analogues le choix du support nécessaire à l'établissement d'une carte de la terre dont les proportions soient conformes à la vérité:

Διπλάσιον δέ ἐστὶν ὡς ἔγγιστα τὸ μῆκος τῆς οἰκουμένης τοῦ πλάτους. Δι' ἣν αἰτίαν οἱ κατὰ λόγον γράφοντες τὰς γεωγραφίας ἐν πίναξι γράφουσι παραμήκεσιν, ὡς διπλάσιον εἶναι τὸ μῆκος τοῦ πλάτους.

(*Isag.*, XVI.3 sq.)

"La longueur du monde habité est à peu près double de la largeur. C'est pourquoi, pour tracer des cartes qui respectent le rapport des mesures, on utilise des tableaux plus longs que larges, avec une longueur double de la largeur".

Il est clair ici que Ptolémée ne songe donc nullement à décrire une carte jointe à son manuscrit où susceptible de lui être incorporée; comme Strabon avant lui, il donne seulement les règles de construction d'une mappemonde séparée destinée à être tracée sur un **panneau** que l'on pouvait retourner pour placer en haut l'un des deux grands côtés, dont l'astronome définissait une fois pour toutes l'orientation, et dont les dimensions n' étaient fixées qu'en termes de proportions, laissant ainsi toute liberté au lecteur pour en déterminer précisément la longueur et la largeur.

Les livres II à VII adoptent, pour leur part, un principe descriptif original propre à satisfaire toutes les exigences. L'usage, omniprésent chez Ptolémée, de décrire d'abord les quatre limites de chaque région concernée

selon les quatre points cardinaux était conforme aux modalités les mieux établies de la description élémentaire de l'espace, telles qu'elles avaient été instituées dans les sphragîdes d'Eratosthène; cette habitude en la matière connut un grand succès dans le monde romain, aussi bien chez Agrippa que chez Ammien Marcellin ou dans les opuscules tardifs. En réduisant les régions à des parallélogrammes simples à concevoir, faciles à assembler et bien orientés, les géographes palliaient d'une certaine façon l'absence de cartes. Ptolémée ne faisait pas exception à la règle dans son ouvrage, qui, même après le XIII^e s., nous a été le plus souvent transmis sans cartes¹¹⁶. Quoique dépourvus dans le texte qui nous est parvenu des ornements de la littérature, les livres II à VII de la *Géographie* permettaient donc de concevoir mentalement des espaces parallélogrammiques susceptibles d'être assemblés entre eux, comme les sphragîdes d'Eratosthène ou les divisions d'Agrippa; leurs limites étaient définies par un nom toponymique et par une indication de nature qui identifiait le toponyme comme montagne, rivage maritime ou fleuve. Lorsque le tracé des fleuves n'était pas rectiligne, les changements importants d'orientation de leur cours étaient mentionnés. Enfin, on trouvait des catalogues de cités et de noms de peuples qui constituaient le contenu de chacun de ces quadrilatères, comme chez Strabon ou chez Varron. Même en l'absence de coordonnées, la *Géographie* de Ptolémée était donc conforme dans sa structure même aux usages des textes géographiques et aux exigences des utilisateurs, souvent moins avides de connaître la position exacte d'un toponyme que de pouvoir le rattacher à un espace plus vaste et l'intégrer à un cadre donné, comme en témoignent les nombreux lexiques de toponymie que l'on voit fleurir aux II^e, IV^e, V^e s., et qui bien souvent donnaient pour toute indication le nom de la région où se trouvait le toponyme visé.

¹¹⁶ 16 manuscrits seulement sur 54 répertoriés sont accompagnés de cartes, dont 11 de tradition A et 5 de tradition B; cf. Bagrow, *Geschichte*, p. 24.

La *Géographie* de Ptolémée, au moins dans la forme que nous lui connaissons, même dépourvue de cartes, était ainsi susceptible de satisfaire aux exigences d'un vaste public; mais elle pouvait simultanément contenter plus d'un érudit, en offrant pour chacun des toponymes concernés, sur le modèle déjà bien éprouvé de la *Syntaxe Mathématique*, lui-même dérivé des catalogues d'Hipparque, les coordonnées qui permettraient à des esprits rompus à l'art de la géométrie de les insérer dans une carte complexe. Mais ce modèle, dans la *Syntaxe Mathématique*, ne s'accompagnait nullement à note connaissance de cartes du ciel, quoiqu'il permît au lecteur de construire à volonté de construire une sphère céleste ou toute espèce de carte du ciel ou de l'une quelconque de ses parties. On peut donc douter que les systèmes de coordonnées de la *Géographie* de Ptolémée aient nécessairement supposé l'existence d'un atlas de cartes.

L'étude de la structure, du contenu et des ambitions des livres I à VII de la *Géographie* semblent donc nous inviter à considérer que l'œuvre a été conçue à la fois comme un texte destiné à se substituer à des cartes non fournies, et comme un document susceptible de permettre la rédaction d'une vaste mappemonde que la nature-même de son support imposait de séparer du texte des manuscrits.

Dans ces conditions, nous ne ferons pas preuve d'originalité en affirmant que la fin du livre VII (ch. 5 sq.) et le livre VIII apparaissent fortement suspects, bien que le style et le vocabulaire y restent très proches de ceux du reste de l'ouvrage - quoi que l'on ait pu prétendre - et qu'un passage au moins du livre VIII prétende faire de l'auteur de la *Syntaxe Mathématique* celui du livre VIII de la *Géographie* ¹¹⁷... C'est que non seulement ils succèdent de façon fort abrupte aux livres de géographie descriptive, qui n'ont guère été l'objet que d'un ectoplasme de conclusion,

¹¹⁷*Géogr.*, VIII.2.3: ἐπειδήπερ ἀπεδείξαμεν ἐν τῇ μαθηματικῇ συντάξει... " puisque nous avons montré dans la *Syntaxe mathématique*..."

et qu'aucune véritable transition ne lie aux chapitres 5 et suivants du septième livre¹¹⁸, comme si l'ouvrage s'était d'abord achevé en VII.4, et que le reste n'était qu'une vaste interpolation, mais encore la cohérence interne de la *Géographie* semble mise en cause par les livres VII et VIII.

Les préceptes du livre VII ne sont certes pas en absolue contradiction avec ceux du livre I, puisque l'auteur ne cesse pas de s'intéresser à une mappemonde dont la vision doit être globale et synoptique, et dont le but, comme au livre I, demeure de montrer les rapports de l'œcumène au globe terrestre et à la sphère céleste¹¹⁹. Il fait du reste lui-même référence aux premiers livres dans la transition de VII.4 à VII.5¹²⁰. C'est ainsi que le développement visant à permettre d'inscrire la carte de la terre dans une sphère armillaire (VII.6), elle aussi représentée en plan par le dessin, semble pouvoir se comprendre, au moins à première vue; mais là encore, les différences avec le premier livre apparaissent considérables. Non seulement l'auteur y utilise une nouvelle projection, stéréoscopique, qu'il n'a pas décrite auparavant, mais encore la possibilité d'inscrire dans une telle carte des tracés géographiques est très réduite, dans la mesure où la part dévolue à la terre habitée se réduit dans le *pinax* à peau de chagrin, du fait que les deux hémisphères terrestres, mais aussi et surtout la sphère armillaire célestes doivent y figurer. Dans ces conditions, le chapitre concerné présente plus d'un trait d'un exercice de pure virtuosité où l'auteur montrait ses capacités mathématiques, en mettant au point des règles de projection; il permettait également d'illustrer à des fins pédagogiques, et par un schéma de petites dimensions (Pl. III.1), l'étendue de la superficie de la terre habitée,

¹¹⁸*Géogr.*, VII.4.14.

¹¹⁹Cf. C. Van Paasen, *The Classical Tradition of Geography*, Groningen / Djakarta, 1957, p. 2 sq.

¹²⁰VII.4.14: Ἐπεὶ δὲ ὑπεδείξαμεν ἐν ἀρχῇ τῆς συντάξεως ... "Puisque nous avons vu au début de la Composition..."

grossièrement représentée, et d'en percevoir le rapport au globe¹²¹.

Mais ce n'est pas tout. La description de la mappemonde qui devait accompagner l'ouvrage apparaît non seulement redondante, mais en régression par rapport au reste de l'œuvre. Elle n'est en effet qu'un exposé très rapide des relations des continents, suivi d'une liste des grands accidents géographiques naturels et de quelques mesures géographiques, qui apparaît plus comme un Abrégé destiné à tenir lieu de carte, plutôt que comme le moyen d'en dresser une.

Quant au livre VIII, il fait le plus souvent double emploi avec les livres II à VII, sans pour autant s'accorder toujours avec eux et sans reproduire les intentions avouées par Ptolémée au livre I de construire une carte synoptique du monde. Si l'on sait d'autre part que de nombreux passages de ces deux livres VII et VIII sont certainement des additions, dont certaines semblent datables du VI^e s., nous avons toutes raisons d'être soupçonneux à l'égard de ces textes, quoique rien ne les distingue véritablement, ni dans le style ni dans la langue, du reste de l'ouvrage¹²².

L'examen interne de la *Géographie* de Ptolémée pose, on le voit, plus de problèmes qu'il n'en résout, et ne semble pas suggérer directement que des cartes aient pu être jointes à l'original.

b. Les témoignages relatifs à l'histoire de la *Géographie*.

Devant les difficultés d'interprétation du texte de Ptolémée, il est bien naturellement tentant de se plonger dans les utilisateurs anciens de l'astronome alexandrin, pour y chercher une réponse aux questions

¹²¹Cf. *Géogr.*, VII.7.1.

¹²²Cf. W. Wolska-Conus, *Deux contributions à l'histoire de la géographie: I. La Diagnôsis ptoléméenne: date et lieu de composition*, dans *Travaux et Mémoires*, 5 (1973), [259-273], p. 272 sq. K. Nobbe a déjà écarté comme glose un long passage du livre VIII (VIII. 30, à partir de ὅταν δὲ λέγη) où J. Fischer, *CUG*, p. 128 et 260, reconnaissait la main d'Agathodæmon.

demeurées en suspens. Pour Fischer, le témoignage le plus ancien relatif à la *Géographie* n'était autre que la mention de l'établissement du corpus de cartes - ou du moins de la seule mappemonde - par Agathodæmon d'Alexandrie. Refusant de l'identifier avec le grammairien du Ve s.¹²³, le savant d'outre-Rhin, sur la foi de la carte de Dacie, qui lui semblait datable des années de 180 de notre ère, et fort de la conviction qu'il nourrissait du rôle joué par Agathodæmon dans l'établissement de son visage définitif, a pensé qu'il fallait voir dans ce personnage un ingénieur (μηχανικός) proche de Ptolémée qui aurait œuvré à améliorer les cartes du maître dans les années qui suivirent sa disparition, et donc le plus ancien témoin de l'œuvre de Ptolémée. Si l'on accepte les termes de cette argumentation, du reste fort contestable, nous le verrons, nous devons admettre l'authenticité des livres VII et VIII, puisque la signature finale d'Agathodæmon¹²⁴ mentionne la division en huit livres de la *Géographie*. Sur la nature de l'intervention d'Agathodæmon, nous aurons bientôt l'occasion de revenir.

Si nous continuons à descendre dans le temps, les deux jalons suivants sont d'une utilisation bien délicate. C'est tout d'abord l'ouvrage connu sous le nom de *Chronicum Paschale*¹²⁵, dont la rédaction date de 354 de notre ère, mais qui se fonde sur la chronique de Julius Africanus, qui s'achève en 218, date probable de sa rédaction; or, on trouve dans cet ouvrage une table des sept climats et la liste des cités¹²⁶ qui appartiennent à chacune d'elles (villes épisèmes), dont la parenté avec Ptolémée est

¹²³Cf. Berger, art. *Agathodæmon*, dans *RE*, I (1894), c. 747 sq.; Miller, *MM*, VI, p. 1; *IR*, p. XXVI; XXXVI, n.1..

¹²⁴Ἐκ τῶν κλαυδίου πτολεμαίου γεωγραφικῶν βιβλίων ὀκτῶ τὴν οἰκουμένην πᾶσαν ἀγαθὸς δαίμων ἀλεξανδρεὺς μηχανικὸς ὑπετύπωσα (le Parisinus græcus 1401 donne ὑπετύπωσε). Cette notice est absente du cod. Vat. Gr. 191; cf. Fischer, *CUG*, p. 109.

¹²⁵Le texte du passage qui nous intéresse est donné par Müllenhoff, *Über die Weltkarte und Chorographie des Kaiser Augustus*, dans id., *Deutsche Altertumskunde*, 3, Berlin, 1892, [213-311] p. 280 (pour une analyse - souvent contestable - du contenu géographique de la *Géographie* en général, cf. *ibid.*, p. 268-295)

¹²⁶§7: "Ἐδοξέ μοι καὶ τὰς ἐπισημοὺς πόλεις τῶν ἑπτὰ κλιμάτων ἐξεῖπειν.

évidente. Mais Ptolémée ne donne pas les *klimata* dans le texte de la *Géographie*, où il n'énumère que les parallèles¹²⁷; on ne trouve en effet mention des climats que dans les cartes qui accompagnent l'ouvrage ou, sous une forme quelque peu différente, dans la *Syntaxe mathématique*¹²⁸. Miller, comme plus tard Fischer¹²⁹ étaient catégoriques: ces *klimata* ne pouvaient provenir que des cartes qui accompagnaient la *Géographie* de Ptolémée, ou tout au moins de la mappemonde dont Fischer attribuait le dessin à Agathodæmon. Depuis ces deux historiens, plusieurs savants ont souligné le caractère trop catégorique de cette affirmation¹³⁰ et mis en évidence d'autres explications possibles de cette particularité. Retiendrait-on l'hypothèse de Miller et de Fischer qu'il nous faudrait encore démontrer que l'ensemble de l'œuvre du Chronographe de 354 provient directement et exclusivement de Julius Africanus, et que les développements non-chronologiques, en particulier le vaste excursus géographique qui nous intéresse proviennent eux aussi de cet auteur; or rien n'est moins sûr.

L'ouvrage qui a le plus nettement suscité la prolixité de Fischer, celui de Pappus ne pose pas moins de problèmes. Si l'on peut reconnaître en Pappus d'Alexandrie un contemporain de Dioclétien et de la seconde tétrarchie (et non de Théodose comme le suggère Suidas), sa χωρογραφία οἰκουμένη ne nous est malheureusement connue que par un texte

¹²⁷*Géogr.*, I.15.10; Marin faisait de même.

¹²⁸cf. Heiberg, *Claudii Ptolemæi quæ exstant omnia*, vol. II, Leipzig, Teubner, 1907, p. CXCVII sq.

¹²⁹Miller, *MM* VI, p. 141 sq.; J. Fischer, *CUG*, p. 123; 480 sq. Pour Miller nous avons là le plus ancien témoignage relatif à une carte de Ptolémée.

¹³⁰Cf. en particulier O. Cuntz, *Die Geographie des Ptolemäus: Gallia, Germania, Rætia, Noricum, Pannonia, Illyricum, Italia*, Berlin, 1923, p. 27: "Ich halte es aber erstens für sehr bedenklich, die Klimata, die für Ptolemæus' Texte nicht bezeugt sind, auf seinen Karten vorzusetzen". Pour A. Diller, *The Parallels on the Ptolemaic Maps*, dans *Isis*, 33 (1941), p. 4, les climats de l'Atlas ptoléméen remontent en réalité à Eratosthène et à Hipparque par une tradition indépendante de Ptolémée. Cf. Aussi W. Wolska-Conus, *Deux contributions à l'histoire de la géographie: I. La diagnose ptoléméenne, date et lieu de composition*, dans *Travaux et Mémoires*, 5 (1933), p. 260 sq.

arménien apocryphe et mal daté¹³¹ du pseudo-Moïse de Chorène, pour lequel nous ne disposons que de la traduction ancienne du R.P. Soukry¹³². Dans ces conditions, déterminer la nature et les limites exactes des emprunts de l'auteur arménien à Pappus, et de celui-ci à Marin de Tyr et à Ptolémée est la chose la plus malaisée du monde. Pour Fischer¹³³, tout venait de Ptolémée et d'une carte, mais il avait les plus grandes peines à expliquer par quel biais dans son tableau des climats¹³⁴, qui appartient à la partie de l'ouvrage la plus explicitement liée à Pappus, le climat ptoléméen *per medium Bosporum* devenait le climat "de Constantinople", ce qui supposait une source postérieure à 330, et par voie de conséquence, à Pappus¹³⁵. Pour nombre d'autres commentateurs, seuls les passages les plus généraux, en particulier l'énoncé des parallèles et des climats, proviennent effectivement de Ptolémée¹³⁶, la suite des descriptions régionales venant de diverses sources, elles-mêmes proches de Ptolémée, et parmi lesquelles figurait peut-être une carte. Pour L. Bagrow enfin¹³⁷, seuls les développements généraux remontent par Pappus à Ptolémée, mais pas à une carte. Le mot arménien employé pour désigner la source ptoléméenne¹³⁸, et que Fischer considère comme l'équivalent du mot "carte", est en effet rendu par le mot "cercle" par Soukry et compris comme

¹³¹cf. Beazley, *The Dawn of Modern Geography*, Londres, 1906, p. 367 qui hésite entre les deux dates traditionnellement avancées, 450 et 750 de notre ère, et ne se prononce pas.

¹³²A. Soukry, *Géographie de Moïse de Chorène d'après Ptolémée*, Venise, 1881. La question de la tradition arménienne de Ptolémée et des cartes qui en furent tirées a été récemment étudiée par S.T. Eremian, *La reconstruction des cartes de l'Atlas arménien du monde ou Asxarhac'oy'*, dans *Revue des Études Arméniennes*, 14 (1980), p. 143-155.

¹³³CUG, p. 419-435.

¹³⁴Soukry, p. 3.

¹³⁵Fischer, CUG, p. 476 sq.

¹³⁶Cf. en particulier O. Cuntz, *op. cit.* (n. 36), p. 27 n. 2.

¹³⁷*The Origin of Ptolemy's Geographia*, dans *Geographiska Annaler*, 17 (1945), p. 325-327.

¹³⁸d'après Soukry, p. 7, l'auteur arménien déclare avoir travaillé "d'après Pappus d'Alexandrie, qui suivit le cercle de Ptolémée".

"globe" par von Mzik; selon notre auteur, il ne pourrait en aucun cas se traduire par "carte" ni par "globe", ce qui serait une absurdité, et devrait être rendu par le mot "sphère"¹³⁹. Pappus, brillant astronome, pourrait ainsi renvoyer à la *Syntaxe mathématique*, sur laquelle il avait lui-même travaillé, et où figurait, nous l'avons vu, la liste des climats. Dès 1923, O. Cuntz émettait un jugement très sévère sur la méthode mise en œuvre par Fischer, qui n'a jamais vraiment démontré que Pappus a été la source principale du pseudo-Moïse pour l'ensemble de son ouvrage, et n'a jamais pu préciser clairement si l'auteur arménien avait ou non directement utilisé une carte¹⁴⁰, ou une autre source dérivée de Ptolémée. Quant à montrer que la source du pseudo-Moïse de Chorène avait utilisé un texte ou une carte, on voit mal comment on pourrait y parvenir, sauf à se borner aux traditions les plus réductrices et les plus contestables de la *Quellenforschung* et à identifier tout simplement l'auteur arménien avec un traducteur de Pappus.

On a souvent prêté à l'historien Ammien Marcellin, qui rédige son histoire dans la seconde moitié du Ve s. de notre ère, la consultation des cartes de Ptolémée. Pour K. Miller, Ammien Marcellin constituait même la première attestation de l'utilisation des cartes régionales de Ptolémée. Que notre historien, originaire d'Antioche et par là - quoiqu'il fût promis à devenir l'un des plus beaux fleurons de la littérature latine des derniers siècles de l'empire - rompu au grec, sa langue maternelle, ait utilisé

¹³⁹ Dilke, *GRM*, p. 154; L. Bagrow, *art. cit.*, (1945), p. 325 sq.

¹⁴⁰ *CUG*, p. 434 sq. Le fait que la description de l'Imaüs s'articulât autour d'une double comparaison de la chaîne de montagnes avec la forme d'un compas ou d'une lettre de l'alphabet arménien suffisait à faire dire à Fischer, se faisant l'écho de Marquardt, que celui-ci se fondait sur une carte et non sur un texte de Ptolémée. Mais non seulement, parvenu à ce stade de l'analyse, le savant d'outre-Rhin parvenait à une totale confusion de Pappus et du pseudo-Moïse, mais encore, il cédait à la tentation de reconnaître dans le corpus des formes conventionnelles utilisées par les géographes anciens pour la description des espaces la preuve de sa nature cartographique; alors qu'elles nous semblent au contraire être la preuve la plus nette de son caractère littéraire et non figuré.

Ptolémée, cela ne fait aucun doute. Lui-même le cite nommément à deux reprises, la première fois pour renvoyer à la *Syntaxe mathématique*, VI.6 (XX.3.4), la seconde comme géographe, en compagnie d'Eratosthène et ... d'Hécatee de Milet, où il est considéré comme une autorité pour la mesure de 23 000 stades, donnée pour la circonférence du Pont-Euxin¹⁴¹. L'association d'auteurs aussi disparates et leur accord fictif autour d'une mesure que l'on ne retrouve pas chez Pline¹⁴², et qui, pour être canonique dans la tradition géographique des anciens, est étrangère à la démarche de Ptolémée, semble être le signe d'une citation de seconde main à partir de quelque doxographe. De fait, on a pu remarquer que dans tout ce passage, la vision géographique d'Ammien semble empruntée à la *Périégèse* de Denys, c'est-à-dire à un manuel scolaire, et plus probablement aux scholies qui accompagnaient cet ouvrage, ou encore à un ouvrage qui s'en inspirait directement¹⁴³. On n'en est que plus surpris de reconnaître un écho indiscutable de Ptolémée dans la longue description de l'empire perse qui occupe tout le chapitre 6 du livre XXIII, alors que le nom de Ptolémée n'apparaît pas sous la plume d'Ammien dans ce développement. K. Miller, et J. Fischer à sa suite, ont cru pouvoir se fonder sur cet excursus géographique pour montrer que l'historien latin s'était directement fondé sur les cartes régionales de la *Géographie* de Ptolémée¹⁴⁴. Cet exposé semble en effet suivre un ordre assez logique et organiser l'espace en grandes bandes régulières. Mais à partir de la Perse proprement dite, cette

¹⁴¹Amm., XXII.8.10 = Eratosthène, fgt. III B. 79 Berger.

¹⁴²IV.77, qui donne 2 150 milles (= 17 000 stades) pour "Varron et la plupart", sans doute d'après Eratosthène; 2 500 milles (= 20 000 stades) pour Cornelius Nepos; 2 119 MP (= 16 952 st.) pour Artémidore; 2 540 MP pour Agrippa (= 20 320 st.); 2 425 MP (= 19 400 st.) pour Mucien.

¹⁴³I. Gualandri, *Fonti geografiche di Ammiano Marcellino*, XXII.8, dans *PP*, 23 (1968), p. 198-210, en particulier p. 203-208. V. Gardthausen, *Die geographischen Quellen Ammians*, dans *Fleckeis. Jahrb. f. klass. Phil.*, 6 (1873), p. 538 sq.

¹⁴⁴Cf. n. ad loc. de l'édition de J. Fontaine, Paris, CUF, 1977, t. 2 ; et Fischer, *CUG*, p. 483; Miller, *MM*, VI, p. 83 sq.

mécanique se dérègle et aboutit à des aberrations. C'est ainsi que l'Arabie Heureuse se situe pour Ammien au Sud-Est des Parthes:

Quibus (Parthis) ab orientali australique plaga Arabes beati conterminant (...) magnæque eorum partes mare Rubrum a latere dextro contingunt, læua Persico mari collimitant.

(XXIII.6.45)

"L'Arabie heureuse leur est mitoyenne au Sud-Est (...) et de longs secteurs de cette région touchent à la Mer Rouge à droite, au golfe Persique à gauche".

Pour Miller, et pour Fischer après lui, le doute n'était pas permis. L'aberration qui consistait à placer les Arabes au Sud-Est des Parthes illustre on ne peut plus clairement l'utilisation par Ammien d'un atlas de cartes de Ptolémée: ces cartes régionales avaient des orientations différentes et ont suscité chez l'historien une erreur qui aurait consisté à attribuer à la nouvelle carte l'orientation des précédentes, alors que cette orientation était passée du Nord à l'Est. Toute la description aurait ainsi subi un quart de tour.

Cette opinion est extrêmement contestable. Si l'on étudie le détail de l'ordre de l'exposé géographique d'Ammien, on remarque en effet que la description de l'historien suit, à quelques rares exceptions près, celui du livre VI de la *Géographie* de Ptolémée. Jugeons-en plutôt:

Ammien	Ptolémée
<i>Assyria</i>	Assyrie
<i>Adiabena</i>	
<i>Regio Chaldæorum</i>	
	Médie
<i>Susiani</i>	Susiane
<i>Media</i>	
<i>Parthyæi</i>	Parthie
	Carmanie Déserte
<i>Arabes Beati</i>	Arabie Heureuse
<i>Carmania Maior</i>	Carmanie

<i>Hyrcaui</i>	Hyrkanie
<i>Abii</i>	
<i>Margiana</i>	Margiane
<i>Bactriani</i>	Bactriane
<i>Sogdiani</i>	Sogdiane
<i>Sacæ</i>	Saces
<i>Scythæ de l'Imaus</i>	<i>Scythæ intra Imaum.</i>

Les variantes, on le voit, sont donc peu nombreuses, et peuvent facilement s'expliquer. Tout d'abord, on remarque des absences surprenantes, telles que celle de la Mésopotamie et de la Babylonie, qui s'expliquent moins par la création de la province romaine de Mésopotamie que par le fait qu'Ammien se fonde exclusivement, dans cette description, sur le texte du livre VI de la *Géographie* (et non sur les cartes 5-9 de l'Asie). La Mésopotamie et la Babylonie sont en effet décrites par Ptolémée au livre V de son ouvrage. Il y a là, incontestablement un argument de poids à l'encontre de l'utilisation de cartes par Ammien; l'usage est en effet, dans l'atlas de cartes qui accompagne la *Géographie*, d'inscrire, à défaut de leurs détails géographiques, au moins le nom des régions limitrophes de celles auxquelles s'intéresse chaque carte particulière, lorsque ces régions sont détaillées dans une autre carte.

Il est du reste probable qu'Ammien disposait également du livre V de Ptolémée, puisqu'un excursus relatif à Babylone et à sa conquête par Lucius Verus (XXIII.6.23 sq.) justifie au § 25 la mention de la *regio Chaldæorum*, qui apparaît précisément chez Ptolémée, V.20.3, en Babylonie.

Le parallèle avec le texte de la *Géographie* reste très net lorsque l'historien mentionne l'Adiabène au sein de l'Assyrie (XXIII.6.22). Les cartes des manuscrits de Ptolémée individualisent à peine ce toponyme, qui a dès lors peu de raisons de figurer chez Ammien si la source est une carte. Le texte de VI.1.2, comme Ammien, mentionne en revanche l'Adiabène comme une partie importante de l'Assyrie. C'est donc encore le texte de Ptolémée qui semble à l'origine de cette mention.

L'inversion de la Susiane et de la Médie trouve également son origine probable dans la notice de Ptolémée relative aux limites de l'Assyrie, où le géographe donne pour limite à l'Assyrie la Susiane¹⁴⁵, avant la Médie. Ammien semble donc avoir respecté ici l'ordre de l'énoncé des limites chez Ptolémée.

Seule la mention érudite des *Abii*, empruntée à Homère, de l'aveu même de l'historien, échappe à Ptolémée. Mais venons-en au point qui a précisément motivé l'interprétation de Miller, à savoir la disposition aberrante de l'Arabie Heureuse. En réalité, c'est l'utilisation mécanique du texte de la *Géographie*, et non celle des cartes de l'atlas, qui justifie l'aberration que l'on a pu noter à propos des positions respectives que le texte de l'historien latin assigne respectivement aux Parthes, à l'Arabie Heureuse et au *mare Rubrum*. On remarque en effet à la lecture du tableau ci-dessus que la Carmanie Déserte n'apparaît pas chez Ammien. Il s'agit sans aucun doute possible d'une erreur de l'historien (ou du copiste qui avait établi le texte dont il disposait), qui a sauté une page ou une colonne de texte. Cette notice très courte n'a en effet pas totalement disparu d'Ammien: par un saut du même au même, les informations relatives à la Carmanie déserte et à l'Arabie Heureuse se sont fondues en une seule notice. On remarque en effet que l'emplacement assigné à l'Arabie Heureuse par Ammien reprend très précisément celui que Ptolémée assigne à la Carmanie Déserte¹⁴⁶, tandis que la position entre la mer Rouge et le golfe Persique est bien celle de l'Arabie Heureuse; les mots *a latere dextro* et *laeva* ne renvoient pas à une vision cartographique du monde, il ne sont pas une façon de désigner ce qui apparaît réellement à droite et à

¹⁴⁵ ἀπὸ δὲ μεσημβρίας Σουσιανῆ (...) ἀπὸ δὲ ἀνατολῶν Μηδίας μέρει ...

¹⁴⁶VI.6.1: ἀπὸ δὲ ἄρκτων Παρθία κατὰ τὴν ἐκτεθειμένην γραμμὴν διὰ τοῦ Παρχοάθρα ὄρους, ἀπὸ δὲ ἀνατολῶν μέρει τῆς Ἀρείας κατὰ τὴν προσεκβαλλομένην τῆ εἰρημένην γραμμῆ μέχρι πέρατος.

gauche dans une carte donnée. Ils ont trait, comme presque toujours dans les littératures grecque et romaine à un itinéraire imaginaire¹⁴⁷, et renvoient à un vecteur qui constitue l'axe de la description; ici, le sens de ce dernier nous est donné par la mention *ab orientali australique plaga*, et doit sans doute être considéré, par réduction au premier des termes cités, comme un axe Ouest-Est. On s'explique ainsi sans mal que les deux mers, que Ptolémée (VI.7.1) situe respectivement au Nord et au Sud de l'Arabie Heureuse, soient placées par Ammien à droite et à gauche de la ligne définie par cette direction.

Comme l'avait déjà bien noté Wagner dans son édition d'Ammien, loin de provenir d'une carte, l'aberration de l'historien provient d'une utilisation mécanique du livre VI de la *Géographie* de Ptolémée, soit qu'il ait utilisé un texte erroné, soit qu'il ait fait preuve d'un instant d'inattention dans la lecture de celui-ci.

Ammien Marcellin ne nous semble donc pas avoir utilisé ici Ptolémée de seconde main. Celui-ci lui fournissait sans doute, grâce à l'énoncé des limites des régions, un tableau d'assemblage des découpages régionaux fort pratique dans la perspective d'une description vectorisée; mais cet avantage était lourdement hypothéqué par l'absence de vision synoptique de la géographie de l'orient, qui se manifeste cruellement dans le passage sur lequel nous venons de nous arrêter. C'est à d'autres sources qu'il a emprunté une vision synoptique dont les qualités laissent sceptiques, et qui pourrait être une carte typologiquement proche de la Table de Peutinger. Plusieurs auteurs ont déjà réglé son sort à l'affirmation, "qui ne nous donne pas une très haute idée de la représentation cartographique qu'Ammien se faisait de la Susiane"¹⁴⁸, selon laquelle un

¹⁴⁷ Cf. *infra*, II.3. Pour comparaison, on peut évoquer, chez Ammien, la notice relative à la Syrie, où la description du pays s'organise de part et d'autre d'un vecteur Nord-Sud

¹⁴⁸ J. Fontaine, *op. cit.*, t. 2, p. 79, n. 175.

isthme sableux séparait la mer Caspienne du *mare Rubrum* ¹⁴⁹. Comme Castorius plus tard¹⁵⁰, Ammien n'a utilisé Ptolémée que lorsque les sources, bien mises à jour, dont il disposait pour décrire l'architecture et les découpages administratifs de l'empire romain, lui faisaient défaut par ailleurs, pour l'essentiel lorsqu'il quittait les limites de l'empire. C'est dire que Ptolémée ne constituait pas à ses yeux une source de premier plan, ce qui se comprend d'autant mieux qu'il ne disposait pas des cartes qui accompagnent aujourd'hui le texte de la *Géographie*.

Après Ammien Marcellin, l'un des jalons les mieux datés de la tradition ptoléméenne réside sans contexte dans le géographe Marcien d'Héraclée, qui rédigea plusieurs itinéraires maritimes vers 400 de notre ère¹⁵¹. Pour Fischer¹⁵², les descriptions que l'on rencontre chez lui étaient très largement fondées sur les cartes de Ptolémée, qui lui auraient permis de calculer les distances et qui lui auraient également fourni le cadre de ses descriptions; F. Lasserre, pour sa part, pensait que Marcien s'était directement inspiré d'une mappemonde. On rencontre en effet, à propos de la mer Rouge, une description des caps et des golfes accompagnée de mentions de peuples riverains que l'on peut sans difficulté suivre sur la carte 4 de l'Afrique et sur la carte 6 de l'Asie. Le corpus des cartes régionales aurait donc existé à l'époque de Marcien d'Héraclée. Mais plusieurs réserves ont été émises par les critiques. A. Diller, dans son ouvrage relatif aux Géographes grecs mineurs a en effet mis en avant

¹⁴⁹XXIII.6.26: *per harenosas angustias quæ a Rubro prohibent Caspium mare*. Le passage à une terminologie différente de celle de Ptolémée, et qui considère à l'évidence la mer Rouge comme l'ensemble de l'Océan Indien, atteste on ne peut plus clairement le changement de source.

¹⁵⁰Cf. *infra*, III.3. 3, p. 819 sq.

¹⁵¹*GGM*, I, p. CXXXIV sq.; Marcien doit être situé entre 250, date de sa source principale, Protagoras, et 500, date à laquelle Marcien est cité pour la première fois par Stéphane de Byzance et par les scholies à Apollonios de Rhodes; on s'accorde en général à situer la production géographique de Marcien autour de 400 de notre ère. Cf. F. Lasserre, art. *Marcianus*. 9, dans *DKP*, 3, c. 996 sq.

¹⁵²*CUG*, p. 448 sq.

l'influence exercée sur Marcien par son prédécesseur Protagoras, et a rappelé le poids de la tradition littéraire - et non cartographique - de Ptolémée chez cet auteur et chez Protagoras¹⁵³. Que Marcien ait lui-même disposé d'une édition du texte de Ptolémée, voilà qui nous est pratiquement assuré par le parallèle fort bien mis en évidence par Fischer de son texte avec la lettre du livre VII de la *Géographie* de Ptolémée¹⁵⁴, qui était donc déjà constitué en 400. Cuntz¹⁵⁵ a même pu établir, tant à partir de ce passage qu'à partir des développements chorographiques, que Marcien, et sans doute Protagoras, comme Ammien, disposaient d'une édition de la famille de X, dont ils reproduisent les particularités. Or X, qui pour ce savant, représente les *vetustiores*, se caractérise par l'absence de mention du nom d'Agathodæmon. Quant à l'utilisation de cartes, elle est un peu vite affirmée par Fischer dès que le géographe adopte le ton et le style descriptif du périple... Surtout, il a déjà été bien souligné que l'argument selon lequel les distances linéaires avaient été mesurées sur des cartes est fort peu convaincant; ni l'appareillage d'alors, ni même la conscience claire de l'échelle, qui faisait assez généralement défaut aux cartes anciennes, ne l'eussent vraiment permis, alors qu'un simple raisonnement trigonométrique permettait de calculer très facilement ces distances d'après les tables de coordonnées du texte de la *Géographie*. Nous serions donc tenté de reconnaître prudemment avec O.A.W. Dilke et A. Diller, que si les liens directs de Marcien au texte de la *Géographie*, tel qu'il nous est parvenu, sont incontestables, l'utilisation par cet auteur de cartes de

¹⁵³The Tradition of the Minor Greek Geographers, (Amer. Philol. Monogr., XIV), Lancaster, 1952, p. 45 n. 104; O.A.W. Dilke, GRM, p. 155.

¹⁵⁴CUG, p. 448 sq.: *Géogr.*, VII.5.10 est une transposition presque littérale de GGM, I, 521.7; le même savant, p. 449 a également du convenir que le passage πρώτη μὲν ἡ Ταπροβάνη νῆσος ἢ Παλαιτιμούνδου καλουμένη πρότερον, νῦν δὲ Σαλική (GGM, I, 521.8) dépendait peut-être de la carte 12 de l'Asie, mais surtout de *Géogr.*, VII.4.1.

¹⁵⁵O. Cuntz, *Die Geographie des Ptolemäus: Gallia, Germania, Rætia, Noricum, Pannonia, Illyricum, Italia*, Berlin, 1923, p. 39

Ptolémée demeure tout à fait hypothétique.

Au VI^e s., les témoignages relatifs à la *Géographie* ne manquent pas. Stéphane de Byzance nous intéressera plus loin, car il renvoie explicitement au texte et ne nous permet pas de statuer sur les cartes. En occident, Cassiodore mentionne l'existence, dans la bibliothèque de Vivarium, d'un *codex* de Ptolémée, qui a plongé les savants modernes dans la plus grande incertitude. On serait en droit de penser qu'étant mentionné après un géographe de tradition littéraire, Julius Honorius, et après une mappemonde, le *penax Dionysii*, le *codex* de Ptolémée représentait aux yeux de Cassiodore la synthèse du texte et de l'image et que des cartes étaient jointes au texte. Le fait qu'aucune traduction latine de Ptolémée ne soit connue avant la fin de l'ère byzantine a d'autre part légitimement conduit les érudits modernes à considérer que le manuscrit de Vivarium était un manuscrit grec¹⁵⁶. De là à penser que l'obstacle de la langue était surmonté, comme plus tard chez le géographe arabe Mas' Udi grâce au secours de l'image, et que le manuscrit était accompagné de cartes, il n'y a qu'un pas, qui a facilement été franchi. On s'est du reste parfois fondé sur le texte de Cassiodore pour trouver d'autres éléments en faveur de cette interprétation, et l'on a souligné que l'expression *tam euidenter descripsit* que l'on y rencontre pouvait aussi bien renvoyer à un texte qu'à une carte¹⁵⁷. Voilà qui est incontestable. Malheureusement aucun manuscrit ne donne cette leçon, et le texte s'établit ainsi, d'après l'ensemble des manuscrits recensés par Mynors:

Deinde penacem Dionysii discite breuiter comprehensum, ut quod auribus in supradicto libro (sc. Iulii oratoris) percipitur, pæne oculis intuentibus uidere possitis . Tum si uos notitiæ nobilis cura flammauerit,

¹⁵⁶P. Courcelle, *Les lettres grecques en Occident*, de Macrobie à Cassiodore, Paris, 1943, p. 334 sq. et 374 sq.

¹⁵⁷O.A.W. Dilke, *GRM*, p. 154.

habetis Ptolemei codicem, qui sic omnia loca euidenter expresserit ut eum cunctarum regionum pæne incolam fuisse iudicetis, eoque fiat ut uno loco positi, sicut monachos decet, animo percurratis quod aliquorum peregrinatio plurimo labore collegit.

(*Inst. div.*, I.25.2)

"Etudiez ensuite la carte de Denys, rassemblée en peu d'espace, de façon à voir de vos propres yeux ce que vous avez perçu par l'ouïe dans l'ouvrage mentionné plus haut. Alors, si un noble souci de connaissance vous enflamme, vous avez le livre de Ptolémée, qui a exprimé tout les lieux de la terre avec une telle clarté que l'on pourrait presque le prendre pour l'habitant de toutes les régions, et qu'il vous est ainsi possible, tout en restant en un même lieu, comme il sied à des moines, de parcourir ce que les voyages de quelques-uns ont permis de réunir à grand' peine".

Le véritable texte de Cassiodore donne donc *sic omnia loca euidenter expresserit*, et renvoie clairement, à travers le verbe *exprimere*, non à une carte mais à un texte.

Pour être complet sur cette affaire, il faut sans doute ajouter au dossier du manuscrit de Vivarium un passage des *Getica* de Jordanès, publiées sans doute en 551¹⁵⁸, qui mentionne, à propos de l'île de Scanzia, (c'est-à-dire l'actuelle Scandinavie, prise pour une île) le géographe Ptolémée "*orbis terræ descriptor egregius*", qui a peut-être été lu directement par Jordanès, comme on l'a parfois supposé¹⁵⁹, mais qui provient plus probablement, comme l'essentiel des *Getica*, et comme une bonne partie au moins des descriptions géographiques de cet ouvrage¹⁶⁰,

¹⁵⁸Th. Mommsen, *MGH*, V.1, p. XV.

¹⁵⁹cf. S. Svennung, *Jordanes und Scandia*, (*Acta societatis litterarum humaniorum regiæ upsaliensis*, 44), Stockholm, 1967, p. 9, 13, 16 sq., 23-25. Pour cet auteur, la lecture de Ptolémée était directe était fondée sur une carte, d'où il tirait l'image de la feuille de citron.

¹⁶⁰Th. Mommsen, *op. cit.*, p. X sq. Pour cet auteur, seul ce qui a trait au voisinage immédiat de la Mésie et aux régions danubiennes reviendrait à Jordanès, dont cette familiarité traduirait l'origine géographique. Mais plus loin, il fait dériver d'une carte (p. XXXI) la description du Danube de *Get.*, XII.75.

de l'*Historia Gothica* de Cassiodore, rédigée vers 530 de notre ère¹⁶¹.

De hac (i.e. Scanzia insula) etenim in secundo sui operis libro Claudius Ptolomeus orbis terræ descriptor egregius meminit, dicens: Est in Oceani arctoi salo posita insula magna, nomine Scandza, in modum folii cetri, lateribus pandis, per longum ducta concludens se. De qua et Pomponius Mela in maris sinu Codano positam refert, cuius ripas influit Oceanus. Hæc a fronte posita est Vistulæ fluminis, qui Sarmaticis montibus ortus in conspectu Scandzæ septentrionali Oceano trisulcus inlabitur, Germaniam Scythiamque distermians. Hæc ergo habet ab oriente vastissimum lacum in orbis terræ gremio, unde Vagi fluuius uelut quodam uentræ generatus in Oceanum undosus euoluitur. Ab occidente namque inmensu pelago circumdatur, a septentrione quoque innauigabili eodem vastissimo concluditur Oceano, ex quo quasi quodam bracchio exiente, sinu distento, Germanicum mare efficitur. Vbi paruæ quidem, sed plures perhibentur insulæ esse dispositæ (...) in Scandia uero insula (...) licet multæ et diuersæ maneant nationes, septem tamen eorum nomina meminit Ptolemaeus.

(III.16-19 = *MGH*, V.1, p. 58)

"Claude Ptolémée, illustre auteur d'une description de la terre, a évoqué cette île au deuxième livre de son ouvrage: «Il y a dans les flots de l'Océan arctique une grande île du nom de Scanzia; à l'image d'une feuille de citronnier, ses côtés sont courbes et elle s'allonge avant de se refermer sur elle-même». Pomponius Mela rapporte à son propos qu'elle se trouve dans le golfe Codanus de l'Océan, et ses rives sont baignées de l'Océan. Elle est située en face de la Vistule, qui, née dans les monts Sarmatiques, se jette par trois bouches dans l'Océan septentrional en vue de Scandia, et constitue la limite de la Germanie et de la Scythie. Elle a à l'Ouest le plus vaste lac dans le giron de la terre, et de ce sein le fleuve Vagi roule ses flots jusqu'à l'Océan. A l'Ouest, elle est entourée par une mer immense; au

¹⁶¹*ibid.*, p. VII sq.

Nord aussi, elle est entourée par le même Océan, impropre à la navigation, qui lance une sorte de bras, qui forme un golfe étiré en longueur, la mer de Germanie; on y trouve plusieurs îles, mais de petite taille (...). Quant à l'île de Scandia (...), il se peut que plusieurs nations y demeurent; du moins Ptolémée mentionne-t-il les noms de sept d'entre elles."

Il est clair que pour l'historien des Goths, l'ensemble de cette description provenait du livre de Ptolémée, puisqu'il donnait la référence précise du livre II, où l'on chercherait en vain un tel luxe de détails. Il est plus vraisemblable de voir dans ce passage une citation plus ou moins tronquée non de Ptolémée, mais de Cassiodore, comme le suggère en particulier, si elle n'est pas une scolie, une citation mal comprise de Pomponius Mela, qui introduisait certes le toponyme *sinus Codanus*, mais en aucun cas l'île de Scandia¹⁶². L'allusion de Jordanès à Ptolémée, reconnue de longue date comme provenant des Cassiodore¹⁶³, nous intéresse donc au premier chef pour comprendre la nature du document qu'a utilisé Cassiodore. Elle est pourtant difficile à manier, car Jordanès semble l'avoir abrégée jusqu'à la rendre à peu près inintelligible, par exemple, lorsqu'il passe de la limite orientale de la Germanie, avec la Vistule et son lac, aux limites occidentale et septentrionale de l'île. Avant Svennung, Mommsen et Müllenhoff ont tous deux pensé que la description de la forme de Scandia venait d'une carte, comme d'autres descriptions analogues des *Getica* ¹⁶⁴. Mais aucun de ces auteurs n'a jamais prononcé le nom de carte de Ptolémée. Pourtant, s'agissant de Scandia, on est en droit de se poser la

¹⁶² III.3.31: *super Albim Codanus ingens sinus magnis paruisque insulis refertus est*

¹⁶³ Th. Mommsen, *MGH*, V.1, p. XLIII: *quicquid uenit a Prisco, Dione alterutro, Strabone, Ptolemæo mihi est Cassiodori.*

¹⁶⁴ 5.30: forme de champignon de la Scythie; XII.75: comparaison du Danube et de ses affluents avec une échine dorsale et avec les côtes formant la cage thoracique; 50.264: forme allongée de la Pannonie. Cf. Mommsen, *op. cit.*, p. XXXI; Müllenhoff, *Über die Chorographie und Weltkarte des Augustus*, Progr. Kiel, 1856, p. 31 .

question, sachant que le toponyme n'apparaît pas hors de Ptolémée. Supposer que Cassiodore a utilisé une carte n'a rien de choquant si l'on sait que de son propre aveu, il existait à Vivarium une mappemonde "de Denys". Mais la forme de feuille de citron attribuée à l'île est largement conforme à ce que nous montrent les cartes de Ptolémée. Le doute est toutefois permis. En effet, la citation est uniquement rapportée au texte du livre II.11.33, qu'elle reproduit très précisément: la situation aux bouches de la Vistule, la taille de l'île, la présence de trois autres îles de petites dimensions sont autant de renseignements qui apparaissent déjà dans le texte des manuscrits, de même que le décompte des sept peuples, qui est donné en II.11.35 par Ptolémée... alors que les cartes donnent quatre noms seulement, faute de place¹⁶⁵. Quant à la forme d'une feuille de citron, elle est très facile à conjecturer à partir des données fournies par Ptolémée, et il ne faut guère plus de quelques instants pour en tracer la forme en projection orthogonale élémentaire, à partir des quatre points donnés par Ptolémée; ce mode de projection s'avère du reste conférer à l'île une forme beaucoup plus proche d'une feuille de citronnier que celle que lui confèrent les cartes¹⁶⁶. L'ensemble des informations relatives à la Vistule et à la Germanie viennent également en grande part de Ptolémée. Les cartes 4 et 8 de l'Europe montrent bien le lac dont il est question et la source du fleuve dans les monts Sarmatiques; mais Ptolémée a mentionné le premier en II.1.2, les seconds en II.11.4, et précisément dans l'énoncé des limites de la Germanie. La mention des trois bouches de la Vistule et du fleuve *Vagi* (peut-être due à l'incompréhension par Jordanès de l'adjectif *uagus* utilisé par sa source pour caractériser la Vistule?) n'ont pour leur part aucun

¹⁶⁵ Καὶ κατέχουσιν αὐτῆς τὰ μὲν δυτικὰ Χαίρεινοι τὰ δ' ἀνατολικά Φαυόνας καὶ Φιραῖσοι, τὰ δὲ ἀρκτικά Φίννοι, τὰ δὲ μεσσηρινὰ Γούται καὶ Δαυκίωνες, τὰ δὲ μέσα Λευῶνοι. Pour les cartes, cf. pl. CXI.2.

¹⁶⁶Cf. CXI.2 et 3.

parallèle chez Ptolémée. Quant à la forme très imagée affectée à la mer de Germanie, si elle apparaît bien sur la carte 4 de l'Europe du corpus A, elle peut aisément se déduire de la simple désignation du promontoire des Cimbres comme Chersonèse.

Le fait que Jordanès renvoie à des localisations bibliographiques précises dans le texte de Ptolémée et que Cassiodore emploie pour caractériser la production de Ptolémée le verbe *exprimere*, plus adapté à un texte qu'à une carte nous incite à voir dans l'ouvrage en question une édition dépourvue de cartes, quoique la possibilité de leur présence soit d'autant moins à écarter définitivement que l'édition de la *Géographie* de Vivarium avait déjà la forme du *codex*, plus propice à l'insertion d'un atlas de cartes que celle du *uolumen*, et que nous pouvons par ailleurs avoir la certitude qu'à l'époque à laquelle écrivait Cassiodore, des cartes accompagnaient déjà certains manuscrits de Ptolémée, du moins à Alexandrie, où elles virent sans doute le jour.

C'est à un article, trop souvent méconnu des érudits, de W. Wolska-Conus que nous devons notre unique certitude en matière d'histoire des cartes de la tradition ptoléméenne¹⁶⁷. Cet auteur est en effet parvenu non seulement à démontrer que l'opuscule connu sous le nom de *Diagnôsis*¹⁶⁸ était datable du VI^e s., et avait été élaboré dans le cercle des $\mu\eta\chi\alpha\nu\iota\kappa\omicron\iota$ d'Alexandrie proches de Philoponos et des néo-aristotéliens, et adversaires de Cosmas Indicopleustès. Or, on peut démontrer que dans ce cas précis, les Tables de climats viennent bien des cartes de la tradition D-W, c'est-à-dire du groupe A de Fischer et de la classe RW de Cuntz¹⁶⁹, qui

¹⁶⁷ Deux contributions à l'histoire de la géographie: 1. La *diagnôsis ptoléméenne*, date et lieu de composition, dans *Travaux et Mémoires*, 5 (1933), p. 259-273.

¹⁶⁸ *GGM*, II, p. 488 sq.

¹⁶⁹ Fischer, *CUG*, p. 209 sq.; 219 sq.; Schnabel, *Text u. Karten...*, en particulier p. 47-53. Cuntz, *op. cit.* (1923), p. 14.

donna naissance au ms. *Vat. Urb. Gr.* 82 si abondamment étudié par Fischer. Ce dernier avait déjà reconnu cette analogie, mais non seulement il n'était pas en mesure de dater cet opuscule, mais encore il inscrivait cette similitude dans une argumentation qui tendait peut-être à réduire trop directement, et trop simplement, les tables des climats aux cartes qui accompagnent la *Géographie* en général, et à la mappemonde de cet atlas en particulier, dont il attribuait la rédaction à Agathodæmon.

De fait, si l'on rencontre bien dans la *Géographie* (I.23) et dans l'*Almageste* (ou *Syntaxe Mathématique*, II.6 et 13) des tables de parallèles ou de climats, jamais on ne trouve associés, ni dans l'une, ni dans l'autre de ces deux œuvres, les climats, les parallèles et la durée du jour solstitial, que les cartes qui accompagnent les manuscrits de classe A de la *Géographie* donnent au contraire en association. Fischer était donc largement fondé à établir un parallèle entre les cartes et les ouvrages comme le *Chronicum Paschale*, la *Diagnôsis* ou l'*Asxarhac'oy'* de Moïse de Chorène où l'on rencontre de telles tables; était-il pour autant en droit d'établir un lien d'autorité entre les cartes et les auteurs de ces développements? On est en droit d'en douter. Certains auteurs, et non des moindres¹⁷⁰, ont en effet largement souligné l'incertitude dans laquelle nous sommes relativement à la tradition, très vive depuis Eratosthène et Hipparque, des tables de climats. Ainsi, nous ignorons si Ptolémée n'était pas lui-même largement tributaire des Tables d'Eratosthène, d'Hipparque de Samos ou de Sérapion d'Antioche, et si les variantes sensibles que nous rencontrons entre la terminologie des climats de l'*Almageste* et celle des cartes de la *Géographie* ne sont pas précisément le signe manifeste que, dans ces cartes, la liste des climats n'était pas directement le fait de Ptolémée, mais était fondée sur des catalogues préexistants. En un mot, donc, les climats qui

¹⁷⁰cf. A. Diller, *The Parallels on the Ptolemaic Maps*, dans *Isis*, 33 (1941), p. 4.

apparaissent dans les cartes, ceux que l'on rencontre dans la *Syntaxe Mathématique* de Ptolémée, et ceux qui proviennent des ouvrages précités pourraient bien remonter à une source commune et non dépendre les uns des autres. Les différences sensibles que l'on note d'un ouvrage à l'autre abonderaient du reste dans ce sens, en suggérant des évolutions différentes à partir d'un même archétype pré-ptoléméen.

Même si nous écartons cette hypothèse, nous ne pouvons négliger un autre argument fréquemment avancé¹⁷¹ contre les théories de Fischer, à savoir qu'un ouvrage attribué à Ptolémée par les manuscrits, les *Tables faciles* ou πρόχειροι κανόνες, donne lui aussi des listes analogues. Cet ouvrage, commenté au IV^e s. de notre ère par Théon de Smyrne, et donc antérieur à cette date, est controversé¹⁷². Pour certains, il s'agirait d'un texte apocryphe, tandis que d'autres, de plus en plus nombreux, dont nous sommes, penchent pour la thèse de l'authenticité. Dans cette hypothèse, il va de soi que les tables de climats pourraient dépendre de cet ouvrage tout autant que les cartes. Il ne semble pas dans tous les cas que lui-même soit tributaire des cartes, ni, du moins directement, du texte de la *Géographie*, car on note des différences sensibles, qui ne tiennent pas à la paléographie, dans les coordonnées données par ces diverses sources.

La *Diagnôsis* nous donne l'exemple d'une situation plus claire, on note en effet dans la Table des climats un certain nombre de particularités qui tiennent aussi bien à la forme des toponymes qu'aux valeurs chiffrées et que l'on ne rencontre que dans une classe bien particulière de manuscrits de Ptolémée: la classe A de Fischer, ou famille Δ-Ω, où l'on

¹⁷¹O. Cuntz, *Die Geographie des Ptolemäus: Gallia, Germania, Rætia, Noricum, Pannonia, Illyricum, Italia*, Berlin, 1923, p. 37; Dilke, *GRM*, p. 77.

¹⁷²Dilke, *GRM*, p. 77 sq.; F. Lasserre, art. *Ptolemaïos*, dans *DKP*, 4, col. 1228 sq.; Polaschek, art. *Ptolemaïos als Geograph*, dans *RE*, Suppl. X (1965), col. 794 sq.

rencontre ces données originales, tant dans le texte que dans les cartes¹⁷³. Pour le coup, on voit mal comment contester la conclusion logique de W. Wolska-Conus selon laquelle la tradition des cartes du groupe A existait, ou était en train de se former, au moment de la composition de la *Diagnôsis* .

Sur la date de cet opuscule, le même auteur a avancé des arguments des plus convaincants. Se fondant sur la base du rôle joué par la pensée géographique de Ptolémée dans le conflit cosmologique et théologique qui opposait, à Alexandrie, Cosmas Indicopleustès et la *Topographie chrétienne* qu'il entendait fonder, à Philoponos et aux μηχανικοὶ néo-aristotéliens, elle a pu mettre en évidence des allusions à peine déguisées à Philoponos et toute une série d'expressions qui sont autant de transcriptions presque littérales de Philoponos et de Cosmas¹⁷⁴. La *Diagnôsis* semblait donc devoir prendre, dans le milieu des μηχανικοὶ d'Alexandrie, le sens et la fonction d'une propédeutique géographique au texte et aux cartes de Ptolémée pour faire pièce à la *Topographie Chrétienne* de Cosmas et aux cartes qui l'accompagnaient et qui sont fort heureusement parvenues jusqu'à nous. Ptolémée devenait donc, pour les détracteurs de Cosmas, le moyen le plus clair d'affirmer, contre la cosmologie chrétienne que ce dernier tentait de mettre en place, la sphéricité de la terre.

Cette analyse nous permet donc de fixer vers le milieu du VI^e s. de notre ère le *terminus ante quem* de la rédaction du corpus de A des cartes de Ptolémée; elle laisse néanmoins en suspens la question de savoir si ce corpus était chose acquise ou s'il était seulement en train de se former à l'époque de la rédaction de la *Diagnôsis* ; quoiqu'elle formulât la question,

¹⁷³ Seul le groupe A associe aux parallèles 4 à 15 les sept climats. Les valeurs de 86 333 stades pour le parallèle de Méroë, de 82 336 pour celui de Syène, de 72 000 pour celui de Rhodes et de 40 854 pour celui de Thulé apparaissent conjointement en VII.5.15 et sur les cartes des seuls ms. Vat. Urb. Gr. 82 et Constant. Seragl. 57.

¹⁷⁴ *Art. cit.*, p. 267 sq.; sur la querelle de Cosmas et de Philoponos, cf. du même auteur, *La Topographie chrétienne de Cosmas Indicopleustès*, Paris, 1962, p. 161 sq.

W. Wolska ne tranchait pas dans ce débat¹⁷⁵.

Le rôle essentiel joué par les μηχανικοὶ dans cette affaire et leur intérêt manifeste pour les travaux géographiques de Ptolémée dans le milieu alexandrin nous invite à reconsidérer le problème d'Agathodæmon, dont la notice lui conférait précisément le titre de μηχανικὸς et en faisait un alexandrin. Plutôt que d'y voir un ingénieur du haut empire, il est infiniment plus raisonnable d'y voir l'un de ces μηχανικοὶ d'Alexandrie adversaires de Cosmas. C'est tout d'abord l'intérêt évident de ces personnages pour la géographie, et plus encore pour la cartographie; Cosmas s'en prend, en particulier, aux μηχανικοὶ qui avaient essayé de circonvenir ses amis par leurs démonstrations graphiques en matière de géographie¹⁷⁶. Ce sont ensuite des particularités lexicales telles que le verbe ὑπετύπωσα, qui précisément caractérise dans la notice des manuscrits la nature de l'intervention cartographique d'Agathodæmon, et que l'on rencontre systématiquement chez Cosmas et dans la *Diagnôsis* lorsque les auteurs de ces deux ouvrages renvoient aux cartes ou aux illustrations de tous types qui y figuraient, en utilisant la formule standardisée δοκεῖ καλὸν ὑποτυπῶσαι σχήμασιν¹⁷⁷.

Ce fait tient probablement en grande partie à une innovation technique que l'on a rarement versée au dossier¹⁷⁸ c'est précisément à la charnière du Ve et du VIe s. que le *codex* l'a définitivement emporté en orient¹⁷⁹, et particulièrement en Egypte, sur le *volumen*; or la dimension

¹⁷⁵Art. cit., p. 272.

¹⁷⁶Top. chr., VI.8.5-6.

¹⁷⁷W. Wolska-Conus, art. cit., p. 267 sq.

¹⁷⁸P. Dinse, *Die handschriftlichen Ptolemäuskarten und ihre Entwicklung in Zeitalter der Renaissance*, dans *Zentralblatt f. Bibliothekswesen*, 30 (1913), p. 16 sq.; id., *Die handschriftlichen Ptolemäuskarten und die Agathodæmonfrage*, dans *Zeitschr. d. Gesselsch. f. Erdkunde*, 1913, p. 759-61, est, à notre connaissance, le seul à avoir mis l'intervention d'Agathodæmon en relation avec le passage du *volumen* au *codex*.

¹⁷⁹Des seize manuscrits grecs, trois seulement le Vatopedi, le Venet. Marc. Gr. 516 et le Flor. Laur. Gr. Plut. XXVIII.49 ont des folios d'une hauteur inférieure à 400 mm.; encore se situe-telle généralement aux alentours de 350 mm.; quant aux manuscrits

moyenne des cartes des atlas ptoléméens¹⁸⁰, et la conception même d'un atlas voué à une consultation moins structurée que la lecture essentiellement linéaire du rouleau de parchemin, supposent la production d'Agathodæmon au moins contemporaine de l'avènement en Egypte du livre au sens moderne. L'eût-il voulu que Ptolémée n'eût que très difficilement pu publier avec son texte des cartes que la fragilité du rouleau de papyrus, et les contraintes liées à sa manipulation, l'en eussent empêché: le rouleau interdisait en effet toute espèce de lecture interactive des cartes et du texte de la *Géographie*. Faut-il dès lors identifier Agathodæmon avec le grammairien alexandrin homonyme du V^e s.¹⁸¹? C'est vraisemblable, si ce n'est certain; mais un point au moins semble acquis: c'est dans le cadre des controverses cosmologiques et religieuses qui secouèrent Alexandrie dans la première moitié du VI^e s. que la production cartographique de ce $\mu\eta\chi\alpha\nu\tau\iota\kappa\acute{o}\varsigma$ semble prendre tout son sens.

Cette entreprise semble s'inscrire dans le même mouvement que celui qui conduisit aux nombreuses additions aux livres VII et VIII de la *Géographie* que Wanda Wolska-Conus a pu identifier et dater encore d'une période sensiblement contemporaine de Cosmas et de la *Diagnôsis*¹⁸²; ces livres étant les plus liés à la cartographie, les interventions tardives que l'on y rencontre nous semblent témoigner de l'activité cartographique développée autour de l'œuvre géographique de Ptolémée au VI^e s. Enfin, nous avons pu remarquer, avec O. Cuntz, que les utilisations de Ptolémée antérieures au VI^e s., chez Ammien ou chez Marcien d'Héraclée, se rattachent directement aux manuscrits de la classe X, illustrée par le Vat. Gr. 191, alors que les cartes les plus anciennement attestées, au moins au

latins, trois seulement sur 38 manuscrits recensés par Fischer (Nancy; Paris. Lat., 10764; Monac. Misc. Lat. 10691, ce dernier du XVI^e s) mesurent moins de 400 mm.

¹⁸⁰ Sur le problème du *volumen* et du *codex*, cf. infra, II.1.3.

¹⁸¹ H. Berger, art. *Agathodæmon*, dans *RE*, I (1894), coll. 747 sq.

¹⁸² *art. cit.*, p. 272 sq.

VI^e s., et les plus fréquentes de la tradition manuscrite appartiennent au groupe RW, c'est-à-dire à la tradition D-W à laquelle appartient également le Vat. Urb. Gr. 82, et qui apparaît largement tributaire elle-même de la classe X¹⁸³. Or, dans leurs sommaires, les manuscrits de la classe X utilisent pour désigner l'exposé de géographie régionale contenu dans chacun des livres II à VII le terme de *καταγραφή*¹⁸⁴ qui, dans la classification de Pollux¹⁸⁵, désigne l'esquisse et s'oppose à l' *ὑποτύπωσις*, ou dessin, qui, on l'a vu caractérise les cartes de Ptolémée, et à la *σκιαγραφή*, ou mise des ombres; sans aucun doute possible, le terme a ici un sens métaphorique, alors qu'il disparaît du groupe R-W, que nous avons vu se constituer avec les cartes au VI^e s. de notre ère. En présence des cartes réelles, le terme de *καταγραφή*, appliqué à du texte, eût semblé bien étonnant.

Après le VI^e s., si nous écartons le texte mal daté connu sous le nom de *Geographia compendiaria*, où, contrairement à l'opinion de Fischer¹⁸⁶, nous n'avons trouvé, malgré un certain nombre de réminiscences ptoléméennes mêlées à d'autres sources, aucune trace décisive de l'utilisation des cartes de Ptolémée, le seul jalon clairement daté pour nous aider dans notre enquête se rencontre chez les géographes arabes, qui ont connu assez tôt Ptolémée, "le Géographe", en particulier à travers Muhammad ben Musa al Khvarismi¹⁸⁷, qui en a pris connaissance sans doute à partir non pas d'une seule, comme on l'a longtemps pensé, mais de plusieurs traductions syriaques de Ptolémée¹⁸⁸, et qui fut à l'origine d'un mouvement qui devait aboutir à la rédaction par al Idrisî d'un atlas de

¹⁸³*op. cit.*, p. 5-14.

¹⁸⁴*op. cit.*, p. 5.

¹⁸⁵*Onomasticon*, VII, 126 sq. Cf. A. Reinach, *Textes grecs et latins relatifs à l'histoire de la peinture ancienne (Recueil Milliet)*, Paris 1921 (réimp. Paris, 1985)

¹⁸⁶*GGM*, II, p. 494 sq.; Fischer, *CUG*, p. 443-447.

¹⁸⁷Cf. art. *Djughrafiya*, dans *Encyclopédie de l'Islam*, Paris, 1965, vol. II, p. 592 sq. al Khvarismi est mort en 847.

¹⁸⁸Dilke, *GRM*, p. 155 sq.

cartes, conçu moins à l'imitation des cartes particulières de Ptolémée que sur le principe de l'atlas ptoléméen¹⁸⁹. Ibn Khurradadhbih affirmait également au IX^e s. avoir traduit la *Géographie*. Malgré diverses tentatives effectuées en la matière, il est aujourd'hui très difficile de voir clair dans la tradition syriaque¹⁹⁰ qui donna naissance au Ptolémée arabe, et de se prononcer sur l'éventuelle présence de cartes dans la version syriaque de la *Géographie*. En tout état de cause, le seul élément de certitude dont nous disposons est qu'au X^e s., le géographe Mas' Udi¹⁹¹ a eu entre les mains une édition grecque de la *Géographie* accompagnée de cartes, dont il nous a laissé la description assez précise¹⁹². Le fait qu'il ne comprît pas le texte grec, et qu'il en fît l'aveu désolé¹⁹³, ne laisse pratiquement planer aucun doute quant au fait qu'il ne s'agissait pas d'une mappemonde, mais d'un atlas. Mas' Udi y a en effet dénombré plus de deux cents montagnes¹⁹⁴; or ce comput peut difficilement provenir d'une mappemonde, dont les dimensions eussent été insuffisantes pour une semblable nomenclature, et a fort peu de chances de provenir d'un texte grec incompréhensible pour l'auteur arabe¹⁹⁵.

Nous croyons donc pouvoir affirmer que le corpus de cartes de Ptolémée s'est constitué à partir de la charnière du V^e et du VI^e s.. de notre

¹⁸⁹K. Miller, *Mappæ Arabicæ*, Stuttgart, 1926-31, réimp. Tübingen, 1985 (TAVO, 65). 2 vol. Pour cet auteur, t.I, p. 11 sq., les représentations de Ceylan, du Nil et du Méotis s'inspireraient directement des cartes de Ptolémée.

¹⁹⁰Cf. Fischer, *CUG*, p. 452-476. Pour Dilke, *GRM*, p. 155 sq., al Khvarismi disposait de cartes de Marin de Tyr, de descriptions syriaques des cartes de Ptolémée, de cartes syriaques inspirées de la *Géographie* et d'une mappemonde arabe sans rapport qui lui ont fourni la trame de son œuvre.

¹⁹¹*Les Prairies d'Or*, trad. fr. de Barbier de Meynard et Pavet de Courtelle, rev. et corr. par Ch. Pellat, Paris, 1962, 3 vol., § 191-193, p. 76 sq.

¹⁹²Cf. *infra*, II.4.

¹⁹³"Dans la *Géographie*, (les) mers sont représentées avec des couleurs variées, mais leurs noms sont en grec dans cet ouvrage, et par conséquent inintelligibles".

¹⁹⁴"il distingue dans le même ouvrage les montagnes de la terre par leur couleur, rouge, jaune, verte, etc... et en fixe le nombre à plus de deux cents".

¹⁹⁵Cf. Dilke, *GRM*, p. 157.

ère, peut-être par étapes, si l'on considère, comme on le fait généralement, que l'on ne doit attribuer à Agathodæmon que la rédaction de la mappemonde. Dans tous les cas, il est clair que lorsque les premières cartes virent le jour, les chapitres 5 et suivants du livre VII et le livre VIII de la *Géographie* étaient déjà rédigés, puisque la notice d'Agathodæmon mentionne les huit livres de la *Géographie* et que Marcien d'Héraclée cite presque textuellement le livre VII aux environs de 400. La thèse formulée par Bagrow d'une vaste compilation byzantine du X^e s. semble donc au moins partiellement à écarter. Mais l'authenticité de l'œuvre reste à débattre.

c. Authenticité et fortune de la *Géographie* de Ptolémée.

Que les huit livres soient antérieurs au VI^e s. plaide à l'évidence en faveur de leur authenticité, quoique celle-ci ne soit pas absolument ni formellement acquise. La fortune extraordinaire de l'œuvre astronomique et astrologique de Ptolémée, sans commune mesure avec celle de l'œuvre géographique, et l'utilisation polémique de sa pensée géographique ont en effet pu être à l'origine de la production de faux, porteurs de son nom. L'annonce faite dans la très célèbre *Syntaxe mathématique* d'un prochain ouvrage consacré à la géographie ne pouvait qu'inciter les faussaires à rivaliser de génie pour s'attribuer les mérites inhérents à une aussi illustre signature, et pourrait expliquer la référence à la *Syntaxe Mathématique* que l'on rencontre au livre VIII, et qui ne constitue donc en aucune façon un gage suffisant d'authenticité. Mais il est difficile de penser qu'une œuvre aussi riche et complexe que celle de Ptolémée, dont le nom, comme celui de Strabon, n'acquiert de réelle renommée qu'au IV^e s., soit entièrement apocryphe. Il n'en reste pas moins que les livres VII et VIII sont suspects et d'autant plus suspects qu'ils renvoient explicitement à la

Syntaxe mathématique, où l'on trouvait l'annonce d'une future géographie. Que la *Géographie* de Ptolémée ait été soumise à de nombreuses interventions extérieures et à plusieurs abréviations se déduit aisément de plusieurs faits inégalement connus. C'est tout d'abord l'abondance des abrégés plus ou moins directs de l'œuvre, qu'il s'agisse des *Tables Faciles*, de la *Diagnôsis*, ou de l'Ἑπιτομή, ou *Geographia compendiaria*¹⁹⁶; or, on pourrait être tenté de rechercher la trace d'une abréviation de l'ouvrage original dans la variété des titres donnés à l'ouvrage de Ptolémée, que toutes les sources anciennes connaissent sous le titre de *Géographie*, et que les Byzantins seulement désignèrent à partir du XIII^e s. du nom de *Guide de géographie* ; Stéphane de Byzance mentionne même un *Périple* de Ptolémée¹⁹⁷!

D'autres éléments incitent également à la méfiance. Stéphane de Byzance est, de tous les auteurs anciens, le seul à nous livrer plusieurs références à la *Géographie* ; or les plus précises d'entre elles, qui donnent le détail de la référence bibliographique à notre auteur, renvoient sans doute à l'état du texte vers 500, date vraisemblable de la rédaction des *Ethnika* de Stéphane, alors que la majeure partie de l'œuvre n'est qu'un abrégé plus tardif.

Un premier passage est relatif aux îles britanniques, et renvoie d'assez loin, par une tradition fautive de surcroît, aux chapitres 2.1 et 3.1 du deuxième livre de la *Géographie*, qui mentionnent les deux îles d'*Albion* et d'*Hiouernia*¹⁹⁸. Ce texte semble cité de seconde main. Une autre citation de Ptolémée a trait à la ville de Characmôba¹⁹⁹, en Arabie Pétrée. Stéphane de Byzance la situe, conformément aux divisions politiques de son temps,

¹⁹⁶ *GGM*, II, p. 494 sq.

¹⁹⁷ sv Λούγδουνος, p. 419.9: πόλις Κελτογαλατίας. Πτολεμαῖος ἐν Περίπλῳ

¹⁹⁸ sv Βρέττια, p. 186.6.

¹⁹⁹ sv Χαρακμῶβα, p. 687.10.

en Palestine; mais il attribue à Ptolémée, au cinquième livre des *Geographica*, sa localisation en Arabie Heureuse, ce qui est faux, puisque, si le géographe alexandrin la mentionnait bien au cinquième livre, il plaçait avec raison cette cité en Arabie Pétrée. L'origine de l'erreur est néanmoins fort simple à identifier... Le contexte dans lequel Ptolémée mentionne la ville de Charachmôba est ambigu; elle apparaît en effet bien dans une rubrique consacrée à l'Arabie Pétrée, mais immédiatement après une phrase qui s'achève sur la mention, dans des termes propres à induire en erreur, de l'Arabie Heureuse. Il s'agit donc sans doute d'une erreur de première main commise par Stéphane de Byzance, à partir de la lecture du texte de Ptolémée; s'il avait seulement disposé de l'atlas de cartes, une telle erreur eût été impensable.

Nous retiendrons enfin un dernier passage, sans doute le plus essentiel, relatif à Alexandrie du Tanaïs, que Ptolémée aurait désignée dans son troisième livre comme fondation d'Alexandre²⁰⁰. Cette "Alexandrie du Tanaïs" se situait en réalité sur le Iaxarte, identifié à tort par Alexandre le Grand avec le Tanaïs²⁰¹. Or, de cette cité bien connue, nous ne trouvons la moindre trace ni au livre III, consacré à l'Europe, où sa mention n'aurait eu de sens que si elle s'était trouvée sur le véritable Tanaïs, ni en quelque autre passage de la *Géographie*, où l'on aurait pu l'attendre sur le Iaxarte. Elle semble d'autre part supposer que le texte de Ptolémée aurait pu être plus étoffé littérairement que les simples listes parvenues jusqu'à nous; dans ces conditions, on est en droit de s'interroger, avec Bagrow, sur l'authenticité de l'ensemble de l'œuvre.

Il est extrêmement difficile de formuler une réponse claire à cette

²⁰⁰ sv 'Αλεξάνδρεια πόλις, p. 72.1: ὀκτωκαιδεκάτη ἐπὶ τοῦ Ταναΐδος, αὐτοῦ κτίσμα, ὡς ἐν τρίτῳ Πτολεμαῖος ἀποφαίνεται.

²⁰¹ Cf. P. Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre. 1. Les origines politiques*, Nancy, 1978, p. 138.

question; du moins pouvons-nous nous attacher à quelques éléments de certitude pour tenter de proposer une solution vraisemblable à ce délicat problème.

On se souvient en effet que les manuscrits de la classe X semblent les seuls attestés jusqu'au début du V^e s., et qu'on ne les connaît qu'à partir du milieu du IV^e s. Comme ceux qu'utilise Stéphane de Byzance vers 500, ils ne semblent pas avoir été normalement accompagnés de cartes jusque vers cette date, et ne mentionnent pas l'intervention d'Agathodæmon. Les témoignages anciens semblent d'autre part refléter, au moins pour les livres II à VII, un état du texte tout à fait semblable à celui que nous lui connaissons aujourd'hui, et ce dès l'époque d'Ammien Marcellin.

Contrairement à l'opinion professée jadis par Kubitschek, abstraction faite de quelques passages interpolés et de rares scolies d'identification assez aisée, l'ensemble de l'ouvrage semble manifester une unité stylistique qui ne semble pas distinguer, sur la base des seuls critères philologiques, le livre VIII du reste de l'ouvrage, où l'on rencontre aussi bien le vocabulaire que la tournure générale de la phrase en usage au huitième livre de la *Géographie*²⁰². Il y a donc tout lieu de penser qu'il a été rédigé de la même main que le reste de l'ouvrage, et, par voie de conséquence, que, s'il a été remanié, c'est l'ensemble de l'ouvrage qui a subi pareil traitement. Or, le livre VIII est déjà constitué vers le milieu du VI^e s., et ce sans doute depuis quelque temps déjà.

De ces quelques éléments de certitude, il nous faut donc inférer que, si le texte a été compilé, il l'a été de façon très précoce, avant le milieu du IV^e s., soit dans le siècle et demi qui suivit la rédaction de l'ouvrage, ce qui, sans être impossible, semble bien précoce. De plus, dans ces conditions, Ammien Marcellin aurait utilisé un texte déjà compilé, et Stéphane de

²⁰² Cf. E. Polaschek, *Ptolemy's Geography in a New Light*, dans *Imago Mundi*, 14 (1959), p. 18.

Byzance, un siècle et demi plus tard, un texte intégral.

Mais ce serait méconnaître dangereusement que l'exemple de Characmôba démontre très clairement que Stéphane a utilisé un texte de Ptolémée dont la forme était la même que celle du texte parvenu jusqu'à nous. Le seul argument positif en faveur d'un remaniement précoce de l'ouvrage de Ptolémée demeure donc la divergence apparente entre la citation ptoléméenne de Stéphane et le texte conservé de la *Géographie* sur la question d'Alexandrie du Tanaïs. Ce problème peut néanmoins se résoudre assez facilement, si l'on sait qu'à défaut de mentionner Alexandrie du Tanaïs, Ptolémée donnait en III.5.12 la localisation des autels élevés par Alexandre sur le Tanaïs, à proximité immédiate de ceux qu'avait ultérieurement érigés César; or la tradition plaçait ces autels d'Alexandre au voisinage immédiat d'Alexandrie du Tanaïs. Soit qu'une glose marginale du texte ait mentionné à ce propos le toponyme d'Alexandrie, soit que l'érudition de Stéphane lui eût seule permis d'établir le rapprochement entre les autels et la fondation macédonienne, il est donc très simple de faire remonter la citation de Ptolémée par Stéphane au texte du troisième livre.

Sans pouvoir trancher dans ce débat avec une absolue certitude, nous pensons donc qu'il n'y a pas de raison sérieuse de douter de l'authenticité globale des huit livres de la *Géographie*.

Les flottements que l'on peut y noter peuvent s'expliquer soit par des changements de perspective, qui conduisirent le géographe à s'intéresser tantôt à la représentation générale de la terre, tantôt à sa représentation régionale, tantôt aux problèmes de ses rapports avec la sphère céleste, tantôt à ceux de sa représentation cartographique, soit, lorsque la cohérence des données est en cause, aux incertitudes d'une œuvre en train de se faire, dont la mort prévint peut-être la correction, ou

aux difficultés inhérentes à la transmission paléographique des chiffres. Quant aux passages interpolés et aux scolies en tout genre, la relative facilité avec laquelle les savants les ont identifiés montre à quel point leur importance est limitée.

Du point de vue qui nous intéresse, à savoir la représentativité et l'influence au sein de la cartographie romaine de la *Géographie* de Ptolémée et de son atlas de cartes, nous croyons donc être à même d'affirmer que, si Ptolémée, lorsqu'il ne les a pas trouvées prêtes à l'emploi, a sans doute construit pour son usage personnel un certain nombre de cartes²⁰³, sur lesquelles il s'est fondé pour rédiger ses listes de coordonnées, la méfiance dont il témoigne au début du livre VIII à l'égard de l'ensemble de la cartographie et les contraintes liées à la nature du support initial de son édition (un rouleau de papyrus) l'ont sans doute incité à ne pas joindre de cartes à son ouvrage, mais à décrire celles qu'il envisageait de faire construire à son lecteur. Elles ne furent jointes à l'ouvrage, d'une façon qui ne fut sans doute jamais systématique, qu'à partir du Ve s., lorsque le codex triomphant donna aux libraires les moyens matériels d'une lecture interactive sans laquelle les cartes avaient peu de raisons d'être insérées dans des manuscrits. Savoir si ces cartes primitives de Ptolémée étaient ou non conformes à celles qui nous sont parvenues à partir de la tradition planudéenne, voilà qui est difficile à préciser, mais une chose est certaine: leur développement fut tardif et n'interdisait pas l'innovation! Mehmet Fatih, après la prise de Constantinople, ne fit-il pas

²⁰³Cf. P. Schmitt, *Recherches des règles de construction de la cartographie de Ptolémée*, dans R. Chevallier (éd.), *Colloque international sur la cartographie archéologique et historique, Paris, 24-26/01/1970*, Tours, 1972, p. 27-31, qui suggère que la description ptoléméenne de l'Afrique suppose l'assemblage défectueux de plusieurs cartes; sur ce point, cf. aussi la communication de R. Bremner, à paraître dans les *Actes de la Table Ronde sur la cartographie antique* (compte-rendu de cette communication par Dilke, dans *JRA*, 1 (1988), p. 90), qui a montré que Ptolémée s'est fondé, entre autres, sur une mappemonde en projection orthogonale.

exécuter par un Byzantin une vaste mappemonde, légendée en arabe et fondée sur le texte de Ptolémée²⁰⁴? Le choix d'une mappemonde était en effet jugé par le conquérant seul conforme au dessein affiché par le *Géographe* au premier livre. Mehmet Fatih était ainsi le premier à trancher la question de l'authenticité du huitième livre de la *Géographie*... Du VI^e au XIII^es., les cartes de l'atlas ptoléméen semblent du moins être restées un épiphénomène.

²⁰⁴ Clitobule, *Hist.*, V.10.5 (Müller, *FHG* 4, p. 156): μιὰ ὑφῆ παραδοῦναι ξυνημμένως ἐν ἐνὶ πέπλῳ καὶ πίνακι.

L'influence de la science grecque sur la cartographie romaine semble donc avoir été limitée: non seulement aucun des savants qui ont retenu notre attention ne semble avoir eu les moyens ni l'intention de joindre de cartes à son traité, mais leur popularité-même semble ne pas avoir été à la hauteur de celle qu'ils connaissent aujourd'hui parmi les érudits. Strabon ne fut sans doute jamais publié avant une date fort éloignée de sa mort: son nom n'est jamais cité avant le VI^e s., et les premières traces certaines de son influence ne se notent pas avant Ammien Marcellin. On a vu les abîmes d'incompréhension dans lesquels la lecture d'Hipparque plongeait le malheureux Cicéron²⁰⁵, qui quelques années après avoir nourri le projet d'une œuvre géographique qualifiait²⁰⁶, dans le *de Oratore*, la géographie d'*obscurior scientia*; on chercherait vainement la moindre allusion à Marin de Tyr en dehors de l'œuvre de Ptolémée, et Ptolémée lui-même ne paraît pas avoir été connu avant le IV^e s. en dehors du milieu étroit d'Alexandrie.

La science grecque semble en effet être très largement restée prisonnière du milieu très fermé d'Alexandrie. C'est là que travailla Hipparque après Eratosthène, puis que Strabon élaborait l'essentiel de sa *Géographie*, que Ptolémée découvrit Marin de Tyr, ainsi qu'un certain nombre de cartes de qualité variable qu'il utilisa pour la rédaction de son ouvrage; c'est encore là que Pappus, que Marcien d'Héraclée, qu'Agathodæmon et les *mhcankoiç* enfin connurent l'œuvre de Ptolémée. Les progrès qualitatifs ainsi enregistrés par la géographie ancienne demeuraient de fait doublement hypothéqués par les difficultés matérielles rencontrées dans l'élaboration des cartes, et par le caractère relativement confidentiel de découvertes qui ne connurent pas le succès qu'elles eussent

²⁰⁵W.-H. Stahl, *La Scienza dei Romani*, (Universale Laterza, 297), Rome - Bari, 1974, p. 104, pense que Cicéron ne connaissait Hipparque que de seconde main, à travers la lecture de Sérapion.

²⁰⁶*de Or.*, I, 14. Ce n'est pas l'apanage de la seule géographie. Cicéron considère du reste, dans le même passage, que la connaissance des régions "terrestres et maritimes" est normale chez le général.

normalement mérité. Seul Eratosthène semble avoir été relativement familier de l'élite romaine de la fin de la république et du début de l'empire: encore la connaissance que l'on en avait n'était-elle sans doute pas toujours, loin s'en faut, de première main. Mais sans doute sa renommée était-elle suffisante pour populariser, à défaut d'une carte particulière, une certaine idée de la forme et des dimensions du monde, dont nous verrons bientôt de rares et lointains exemples au Haut Moyen-Age. Mais son influence est sans doute restée fort limitée: non seulement les images archaïques de la terre circulaire continuaient d'être largement diffusées et accréditées même auprès de Grecs comme Plutarque, mais encore les innombrables déformations que les contraintes du support faisaient subir aux cartes devaient, comme nous le verrons bientôt, en rendre l'aspect méconnaissable, à moins d'en retirer le contenu pour les réduire à de petits schémas.

Des cartes grecques ont assurément circulé en Occident. Julius Honorius prit ainsi pour un toponyme la légende Anydros qui qualifiait selon toute vraisemblance un désert. Cassiodore (*Inst. div.*, I. 25.2) nous apprend que la bibliothèque de Vivarium pouvait s'enorgueillir d'un *pinax Dionysii*, aussi grec par son nom que par celui de son auteur réel ou présumé. Que ce *pinax*, vraisemblablement une mappemonde isolée, fût inspiré de la *Périégèse* de Denys d'Alexandrie ou qu'il ait été rédigé par un homonyme, il semble bien s'être distingué de la cartographie que l'on prête généralement à la science grecque. Il faut donc se garder à notre sens de deux dangers majeurs: réduire la "cartographie grecque" à la cartographie scientifique d'Alexandrie, d'une part, et la cantonner au domaine géographique et chronologique grec d'autre part. Nier l'influence de la science grecque sur le monde romain serait sans doute excessif: la cartographie médiévale suffit à témoigner de l'influence d'Eratosthène sur

une partie au moins de la production cartographique du monde latin; quant à la lecture de Ptolémée, elle ne saurait ne pas avoir suggéré certaines voies nouvelles. Mais l'assez faible popularité des ouvrages des savants alexandrins suffit à suggérer le caractère extrêmement marginal d'une école cartographique dont aucun témoignage précis ne permet de quantifier précisément le rayonnement. C'est en effet un tout autre type de cartographie qui trouve une descendance dans la cartographie de l'occident médiéval.

II. La cartographie médiévale.

Les liens de parenté qui unissent la cartographie romaine à l' assez abondante cartographie médiévale ne sont guère plus faciles à déterminer que ceux qui la rattachent à ce qu'il est convenu d'appeler "la cartographie grecque". La démarche à suivre est pourtant très exactement inverse de la précédente, puisque nous ne partons pas d'une cartographie hypothétique pour tenter d'en mesurer les effets sur une cartographie inconnue, mais qu'au contraire, à partir de documents existants, nous devons tenter de déterminer en quoi et jusqu'à quel point les cartes médiévales connues reproduisent des originaux d'époque romaine.

La tâche est en apparence plus aisée que celle à laquelle nous avons dû nous livrer pour examiner la cartographie grecque, puisque nous disposons ici d'éléments tangibles: l'évidence les cartes médiévales, alors que cette évidence faisait défaut dans le cas des cartes grecques! Il est dès lors tout à fait naturel d'éprouver la tentation d'établir un lien entre les deux cartographies; K. Miller, plus que tout autre, a accordé foi aux cartes de l'occident médiéval, qui ont constitué la principale matière de son analyse de la cartographie ancienne. Les cinq premiers des six volumes de ses *Mappæ Mundi* ne consistent en effet qu'en l'étude de cartes médiévales, qui lui semblaient témoigner à des degrés divers de l'apparence des cartes romaines; quant au sixième volume, consacré à la reconstruction des cartes anciennes perdues, il leur confère un aspect qui lui a visiblement été inspiré, jusque dans la paléographie, par celui des mappemondes des XIII^e et XIV^e s. Or, comme nous le verrons, ces cartes peuvent apparaître à plus d'un titre comme des productions propres au Moyen Age.

Ce choix de l'érudit allemand lui a donc valu récemment les critiques, fondées, d' Yves Janvier²⁰⁷, qui lui reproche d'avoir abusivement, et systématiquement, réduit la cartographie antique à la cartographie médiévale. Ce parti-pris de Miller n'est pourtant pas le seul qui soit contestable; celui de reconstruire des cartes, dont l'existence n'est pas démontrée, à partir de textes dont la dépendance à l'égard de cartes n'est pas toujours non plus établie, loin s'en faut, est à notre sens plus grave. Il n'en demeure pas moins que tant la spécificité de la cartographie médiévale que les éventuelles influences exercées sur elle par la cartographie antique n'ont pas été l'objet d'analyses systématiques. Les savants sont ainsi le plus souvent conduits à se déterminer entre deux positions extrêmes, selon que la cartographie médiévale est perçue comme l'expression originale d'une culture donnée, ou comme le fruit de l'héritage de Rome, et créent ainsi un gouffre infranchissable entre l'Antiquité et les prétendues ténèbres intellectuelles de l'Occident médiéval. Faute de critères susceptibles d'aider à déceler et à quantifier les possibles survivances romaines dans la cartographie médiévale, les approches nuancées font défaut. La dépendance réelle des cartes médiévales à l'égard de cartes romaines antérieures n'est pourtant pas incompatible avec l'hypothèse que ces cartes s'intègrent dans une culture spécifiquement médiévale. Mais l'incapacité de la plupart à considérer la transmission des originaux autrement que sous l'aspect d'une copie mécanique, et la répugnance de beaucoup à admettre que les cartes médiévales, desservies par une comparaison avec les cartes de la science grecque, réputées, à tort selon nous, caractéristiques de l'Antiquité, pouvaient refléter en quelque façon la cartographie fréco-romaine, ont conduit aux positions très tranchées que l'on sait.

²⁰⁷ *La Géographie d'Orose*, Paris, 1982, p. 59 sq., qui parle de «parti-pris médiévaliste».

La nature du corpus des cartes médiévales est sans aucun doute pour beaucoup dans le traitement que connaît ordinairement la question: celui-ci consiste en effet, pour l'essentiel, soit de petites cartes schématiques de toutes sortes, mais généralement sommaires, soit de grandes cartes généralement postérieures au XII^e s. ou de mappemondes de dimensions plus réduites qui en dérivent. Les cartes de quelque importance antérieures à l'an 1 200 se comptent, pour leur part, sur les doigts de la main, ou peu s'en faut, et nous ignorons presque tout de la cartographie d'époque carolingienne et de celles du Haut Moyen-Age et de la période proto-byzantine, qui, pourtant, furent notoirement actives. Il est donc extrêmement difficile de reconstituer la chaîne continue qui, depuis le Moyen-Age, nous permettrait de remonter jusqu'à l'Antiquité romaine.

Les principales raisons de douter de l'existence d'un lien unissant directement la cartographie antique aux cartes médiévales résident dans le fait que ces dernières nous donnent une image du monde qui semble à beaucoup indigne de l'Antiquité. On sait comment Stahl²⁰⁸ avait enfermé dans des cloisons étanches chacune des cartographies babylonienne, grecque, romaine, et médiévale en reconnaissant en chacune l'expression du génie particulier d'un peuple. Si sur le fond, il est certain que les cartes qu'il a retenues nous permettent bien de percevoir des différences de sensibilité entre ces cultures, il faut se garder de cloisonnements trop rigoureux qui ne prennent pas en compte la diffusion réelle de documents retenus pour leur seule valeur emblématique²⁰⁹. Nous avons vu à quel point et pour quelles raisons, dans la réalité, la cartographie scientifique grecque était resté un phénomène relativement marginal; nous verrons bientôt que la Table de Peutinger représente une famille de cartes assez

²⁰⁸ *By Their Maps, You shall Know Them*, dans *Archæology*, 8 (1955), p. 146 sq.

²⁰⁹ Nous ferons de la même façon preuve de quelque scepticisme à l'égard du classement très rigide opéré, à l'instar de Stahl, par C. Jacob, *La carte, la mappemonde et l'atlas*, dans *Le temps de la réflexion*, 10 (1989), p. 43-65.

tardive dont la production fut très limitée dans le temps, ce qui interdit d'y reconnaître l'archétype de la cartographie romaine. Il est certain que la cartographie de l'Occident médiéval, soit à travers les très nombreuses cartes de type dit "T-O"²¹⁰, soit au titre de l'organisation de l'espace qui, dans les plus grandes réalisations de la période, crée du centre au sommet de la carte un axe initiatique allant de Jérusalem au Paradis par Babylone, incite à voir dans ces cartes rondes, apparemment conformes à l'idée, réputée toute médiévale, selon laquelle la terre habitée était un disque plat, des productions propres à la chrétienté médiévale et à l'obscurantisme qu'on lui prête, après les "lumières" de l'Antiquité.

Ces remarques que le bon sens semble inspirer résistent pourtant mal à une analyse un tant soit peu attentive de la cartographie médiévale²¹¹. On remarque en effet tout d'abord que celle-ci nous a livré un nombre considérable de cartes qui font de la terre habitée une portion de sphère et se trouvent ainsi en contradiction apparente avec la cosmographie que l'on se plaît à concéder aux hommes du Moyen Age. Or, le total de ces cartes arrive sensiblement à parité avec celui des mappemondes circulaires²¹². La circularité n'est donc nullement un trait caractéristique des cartes médiévales.

On remarque d'autre part que la cosmologie des Pères pouvait sans difficulté aucune s'accommoder de cartes dont les tracés n'avaient rien de circulaire, et pouvaient même dépendre directement de la géographie ératosthénienne... La *Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustès, rédigée, on s'en souvient, au milieu du VI^e s. à Alexandrie pour fonder une géographie conforme aux Ecritures, contre les amis de Philoponos, contient

²¹⁰ *infra*, 3e partie, ch. 3.

²¹¹ Les arguments qui vont suivre ont été développés dans notre article *Plurima Orbis Imago. Lecture conventionnelles des cartes au Moyen Age*, dans *Médiévales*, 18 (Printemps 1990), p. 33-52.

²¹² Sur les mappemondes à zones et leurs dérivés, cf. *infra*, p. 233 sq.

en effet (Pl. XXXI.1) une carte rectangulaire de la terre habitée où l'on peut voir l'image du Paradis et des quatre fleuves paradisiaques, et qui devait s'inscrire non sur une sphère, mais dans un Tabernacle qui était censé reproduire la forme du cosmos (Pl. CX.2). Il faut donc se garder d'avoir de la cartographie médiévale une idée aussi globalisante et réductrice que celle que l'on se fait ordinairement de la cartographie romaine, et y reconnaître la variété des types.

Au reste, jusqu'au XII^e s. finissant, il est tout à fait éclairant pour notre sujet qu'à l'exception des cartes les plus schématiques des manuscrits de Beatus de Liebana, les mappemondes ne soient pas spatialement organisées en fonction de leurs éléments chrétiens: avant cette date, le Paradis est rarement représenté et la position centrale de Jérusalem demeure relativement exceptionnelle²¹³, et ce alors que la tradition littéraire en fait couramment, depuis le VII^e s., le Nombriil du monde²¹⁴.

En revanche, on sait que la cartographie a connu, au XIII^e s., une vogue assez considérable et qu'elle semble alors rayonner à partir de l'Angleterre²¹⁵. Un consensus tout relatif tend en effet aujourd'hui à faire de Gervais de Tilbury l'auteur possible de la mappemonde perdue du cloître d'Ebstorf²¹⁶. Mais c'est là peu de chose au regard d'une série de cartes, toutes anglaises, très voisines les unes des autres, à savoir la mappemonde de la cathédrale de Hereford (Pl. IX), celle du psautier de Londres (Pl. XVI), et le fragment, de découverte récente, d'une vaste

²¹³ P. Arnaud, *Les villes des cartographes: vignettes urbaines et réseaux urbains dans la cartographie de l'occident médiéval*, dans *MEFR(M)*, 96 (1984), p. 561 sq.

²¹⁴ W. Müller, *Die Heilige Stadt*, Stuttgart, 1961, p. 53 sq.

²¹⁵ G. Haslam, *The Duchy of Cornwall Map Fragment*, dans M. Pelletier (éd.), *Géographie du Monde au Moyen Age et à la Renaissance*, (CTHS, 15), Paris, 1989, p. 35, parle même à ce propos; de l'émergence, pour la première fois, au XIII^e s., de véritables cartographes.

²¹⁶ Pour une discussion récente, cf. R. Lindemann, *A new dating of the Ebstorf mappamundi*, dans M. Pelletier (éd.), *Géographie du Monde au Moyen Age et à la Renaissance*, (CTHS, 15), Paris, 1989, p. 45-50, et A. Wolf, *News on the Ebstorf Map: date, origin, authorship*, dans *ibid.*, p. 51-68.

mappemonde, connue désormais sous le nom de "carte du duché de Cornouailles"²¹⁷, cette dernière occupant, typologiquement et chronologiquement, dans la famille, une place intermédiaire entre le psautier de Londres, le plus ancien, et la carte de Hereford. Or, on admet généralement que le psautier de Londres, qui est à l'évidence la copie abrégée d'une mappemonde monumentale dérive directement de l'une des mappemondes réalisées sur l'ordre d'Henri III, probablement celle de Westminster, détruite par un incendie en 1265²¹⁸. C'est la plus grande partie - et en tout cas la plus importante qualitativement - de notre documentation qui semble dès lors présenter toutes les caractéristiques d'une production cartographique en tout point propre au XIII^e s. Mais c'est aller un peu vite en besogne. On omet en effet généralement de verser au dossier une mappemonde beaucoup plus ancienne, conservée dans un manuscrit d'Isidore de Séville du XI^e s.²¹⁹, elle-même dérivée d'une mappemonde monumentale, et qui constitue le modèle le plus ancien de toute notre série. Toutes ces cartes forment un ensemble extrêmement cohérent tant du point de vue des tracés que sous le rapport de l'ornementation. On y note, en particulier, aux limites méridionales du monde connu, le même chapelet de créatures monstrueuses, le même mont Atlas, toujours représenté sous la forme d'une masse triangulaire, et

²¹⁷G. Haslam, *The Duchy of Cornwall Map Fragment*, dans M. Pelletier (éd.), *Géographie du Monde au Moyen Age et à la Renaissance*, (CTHS, 15), Paris, 1989, p. 33 sq. Sur cette carte, cf. également D. Woodward, *Cartography in Medieval Europe and the Mediterranean*, dans J. - B. Harley et D. Woodward (éd.), *The History of Cartography*, t. I, Chicago-Londres, 1987, p. 307 et pl. 14.

²¹⁸Cf. P. Tudor-Craig, *The Painted Chamber at Westminster*, dans *The Archaeology Journal*, 1957, p. 101. Haslam, *art. cit.*, p. 33; P. Gautier Dalché, *Un problème d'histoire culturelle: perception et représentation de l'espace au Moyen Age*, dans *Médiévales*, 18 (Printemps 1990), p. 9. Henri III avait fait tracer une autre mappemonde, attestée en 1239, dans le King's Hall du château de Winchester, cf. T. Borenius, *The Cycle of Images in the Palaces and Castles of Henry III*, dans *Journal of the Warburg and Courtauld Institute*, 1943, p. 40 sq.

²¹⁹Munich, Bayerische Staatsbibliothek, MS 10058, f° 154 v. Cf. MCVA, 4.6. *Infra*, pl. XV.

toujours présent au même emplacement. L'ensemble du groupe remonte donc à une époque beaucoup plus ancienne que le XIII^e s., et est attesté pour la première fois dans une mappemonde où la toponymie chrétienne, pour être présente, n'organise pas encore l'espace. Si l'on sait que cette carte dérive elle-même d'un document plus vaste et nécessairement plus ancien, faire remonter cette carte à une époque plus largement et plus directement tributaire de l'héritage romain que ne l'était le XIII^e s. devient possible.

Le moins intéressant, dans le fragment du duché de Cornouailles, n'est pas la mention des *mensores* de César. Le fait n'est pas original. la carte de Hereford y fait également allusion, tout comme celle du cloître de Hereford, et comme elles elle ne mentionne que 3 *mensores*, alors que le texte de la cosmographie de Julius Honorius en cite 4²²⁰. Ce faisant, les trois cartes montrent assez l'unité de leurs sources. Simple phénomène de mode, ou signe d'un héritage commun? Le fragment du duché de Cornouailles est le plus disert en la matière. Il donne en particulier le décompte des mers, des îles, des fleuves, des montagnes, des provinces, des cités et des peuples. Or, cet inventaire provient directement de la cosmographie dite d'Æthicus, qui n'est autre qu'une compilation, vraisemblablement du VI^e s., inspirée de la cosmographie de Julius Honorius. Or le petit texte inscrit aux marges du fragment du duché de Cornouailles nous apprend qu'elle accompagnait un opuscule, qui est très probablement cette cosmographie. Il est ainsi possible que les cartes de ce groupe aient été anciennement associées à l'ouvrage du pseudo-Æthicus.

On est donc en droit de s'interroger sur l'origine réelle des cartes médiévales. On sait en effet que les mappemondes les plus typiquement

²²⁰Cf. P. Gautier Dalché, *Les « quatre sages » de Jules César et la « mesure du monde » selon Julius Honorius: réalité antique et tradition médiévale. II. La tradition médiévale*, dans *Journal des Savants*, Oct. - Déc. 1987, p. 184-218.

médiévales n'apparaissent, ou ne se généralisent, qu'au XIII^e s., et ce, quoiqu'elles dépendent de cartes plus anciennes, dont les signes de christianisation sont peu marqués, quand ils ne sont pas tout simplement absents; n'est-ce pas que l'ensemble de ces cartes dépend formellement d'archétypes plus anciens, l'aculturation médiévale de ces formes s'étant bornée à l'insertion, assez tardive, d'une structuration de l'espace qui en modifia plus le sens que l'aspect?

C'est très vraisemblable, mais comment parvenir à déterminer une éventuelle filiation? L'étude des légendes peut assurément constituer un indice de valeur; certaines particularités peuvent en effet suggérer une date très précise: c'est le cas par exemple de la mappemonde *Cottoniana* (Pl. XIII) ou de la première carte des manuscrits de Jérôme (Pl. V sq.), sur laquelle nous aurons l'occasion de nous étendre longuement, qui, soit, comme la première, présentent des réseaux urbains caractéristiques d'une période très limitée dans le temps, soit, comme la seconde, font mention de toponymes créés par des réformes précises, et dont la durée de vie a été limitée. Mais on perçoit vite les limites d'une telle analyse. D'une part, le corpus des sources des grandes mappemondes médiévales, les seules dont l'étude toponomastique puisse être de quelque signification, est assez limité et fait majoritairement appel à Orose, mais si l'on sait que l'on admet d'ordinaire qu'Orose a utilisé une carte au moins, la seule analyse toponomastique ne nous permet pas de trancher entre la dépendance directe à l'égard d'Orose et la dérivation à partir d'une source commune; d'autre part, cette démarche ne nous permet de trancher qu'en matière de filiation strictement philologique... C'est ainsi que J. Desanges a pu montrer que la mappemonde du cloître d'Ebstorf²²¹ remontait à un itinéraire

²²¹ J. Desanges, *L'Afrique dans la carte d'Ebstorf*, dans *Colloque International sur la cartographie archéologique et historique*, Paris, 24-26/01/1970, Tours, 1972, p. 33 sq. Sur cette carte, cf. en particulier K. Miller, *MM* V (1896), entièrement consacré à l'étude de cette mappemonde essentielle.

d'époque romaine dont les parentés avec la nomenclature de la Table de Peutinger sont marquées; mais l'analyse philologique ne permet pas de résoudre la question de savoir si la forme et le tracé de la carte reproduisent ou non ceux d'une carte romaine antérieure²²². Du moins fournit-elle des indices qui, à défaut d'avoir valeur de preuve, peuvent se combiner avec d'autres éléments pour nous aider à progresser. La toponymie nous permet en particulier de progresser dans le domaine d'avancer: c'est ainsi que l'on peut faire aujourd'hui remonter selon toute vraisemblance les mappemondes de Hereford et d'Ebston à une carte du Bas-Empire qui connut, on le sait mieux aujourd'hui, d'autres développements au Moyen-Age que ceux que nous lui connaissons à travers ces deux illustres cartes²²³.

Il n'en reste pas moins qu'il faut rechercher d'autres critères susceptibles de nous permettre de remonter jusqu'à des originaux anciens. On peut, par exemple se fonder sur les tracés pour élaborer des filiations; nous verrons bientôt ainsi que dès le X^e s., et sans doute au plus tard dès le Bas-Empire, existait une carte qui, malgré des variantes toponymiques sensibles, a fourni aux grandes mappemondes médiévales la trame de leurs formes. Pour les documents les plus simples, certaines particularités du tracé, comme la présence, au centre de la carte, de Rome ou de Constantinople, nous ramènent nécessairement à des originaux antérieurs au Moyen Age; s'il s'avère d'autre part que ces cartes sont intégrées à des scoliés anciennes d'œuvres classiques, nous pourrions commuer en certitude

222 Comme la carte de Julius Honorius, il est probable qu'elle - même, ou son modèle, a réorganisé dans les formes les plus ordinaires d'une mappemonde la toponymie d'un *itinerarium*. Cette réorganisation pourrait remonter à un modèle du Bas-Empire. Cf. *infra*, 2^{ème} partie, ch. 4.2.

223 P. Gautier Dalché, *Une mappemonde de l'antiquité tardive et ses remaniements médiévaux: l'exemple de la carte de Hugues de St Victor*, à paraître dans les *Actes de la Table-Ronde sur la cartographie Gréco-Romaine* (compte-rendu de O.A.W Dilke dans *JRA*, 1 (1988), p. 93 sq.

ces présomptions: tel sera, par exemple, le cas des mappemondes de type T-O.

Enfin, lorsque, comme c'est fréquent, les mappemondes sont illustrées de vignettes descriptives, nous pourrions tirer des renseignements déterminants de leur examen. Si nous trouvons dans l'iconographie des traces indubitables de types en usage pendant la période romaine, nous pourrions, en fonction du degré de proximité de ces représentations avec leurs archétypes élaborer un diagnostic quantifié du degré de parenté qui unit les cartes médiévales concernées à leurs sources romaines perdues.

Dans l'admirable étude qu'ils ont consacrée aux vignettes de la Table de Peutinger, A. et M. Levi²²⁴ ont pu mettre en évidence l'étroite parenté qui unit certaines d'entre elles à d'autres représentations de villes des IV^e et V^e siècles de notre ère²²⁵, qui ne sont du reste en rien spécifiques de la cartographie. Les deux derniers siècles de l'empire semblent en effet adopter une vision consensuelle du phénomène urbain, qui restera largement dominante jusqu'à l'époque de Justinien: les villes y sont de fait généralement représentées sous la forme d'une enceinte polygonale pourvue de tours angulaires et représentée en vue aérienne oblique. On pourrait être tenté d'y voir un système unique de représentation de la ville; il semble malheureusement propre à une période bien circonscrite dans le temps. On est donc tenté de rechercher d'autres éléments symboliques susceptibles d'avoir été retenus comme caractéristiques du système urbain au point de pouvoir par leur seule présence indiquer l'existence d'une agglomération urbaine.

²²⁴ *JP*, p. 135 sq., principalement, p. 138 sq. et pl. LXXII, LXXIII, LXXV.

²²⁵ cf. *infra*, 2^e partie, ch. 5.2, pour une discussion détaillée de la chronologie de ces vignettes. Ces modèles naissent en orient vers la fin du Haut-Empire, mais ne se diffusent massivement que dans la seconde moitié, voire le troisième quart du III^e s.

Un groupe de deux cartes médiévales contenues dans un manuscrit de st Jérôme (pl. V sq.) pourrait bien étayer cette thèse, puisque le symbole retenu, qui n'apparaît du reste ni sur la Table de Peutinger, ni sur la carte de Doura-Europos, semble y avoir été l'amphithéâtre; son examen va nous montrer les perspectives que peut ouvrir au chercheur l'étude combinée de la filiation des vignettes, des tracés, et de la nomenclature d'une carte.

• Les cartes des manuscrits de st Jérôme et leurs enseignements.

1. Particularités et chronologie relative des deux cartes.

A la fin d'un manuscrit de st Jérôme conservé à la British Library²²⁶ et où figurent les trois ouvrages *De Hebraici quæstionibus*, *De interpretationibus nominum ueteris et noui testamenti*, et *De nominibus locorum*, on trouve en effet deux cartes régionales. L'une représente l'Asie Mineure et Antérieure, jusqu'aux confins de la terre habitée, l'autre la Palestine; la seconde carte, qui occupe le verso du même folio, est partiellement redondante, puisqu'elle montre l'Asie Mineure, déjà figurée sur la première, mais sans en fournir la nomenclature, tandis que la première, que nous désignerons désormais du nom de «carte 1», ne représente qu'une toute petite partie de la Palestine; elle couvre en réalité une vaste étendue, puisqu'elle comprend l'ensemble des régions comprises entre la Pannonie, l'*Illyricum* et la péninsule hellénique, qui limite la carte à l'Ouest, les Monts Riphées, la mer Caspienne et l'Océan Sérique au Nord, l'Océan à l'Est, la Syrie, la Décapole, le Jourdain, la Galilée et la côte jusqu'à *Joppe*. Les deux cartes sont orientées l'Est en haut. La seconde carte a pour

²²⁶ BM, add. 10049, f° Perg., f°s 64r et 64v; cf. Miller, *MM*, III, p. 1 sq.; on date ce manuscrit des environs de 1150; les déformations stylistiques de certaines vignettes sont tout à fait en accord avec cette datation, puisqu'on peut les rapprocher de documents contemporains de cette date (cf. par ex., Miller, *MM*, III, p. 62, fg. 14; *Situs Jerusalem, Gesta Francorum*, ms. St Omer, f° 15 v). La première de ces cartes a été rédigée sur un palimpseste d'une mappemonde antérieure.

sa part légèrement décalé le cadre des régions représentées, en sorte que l'on y trouve à l'Ouest la mer Egée et Constantinople, au Nord la partie médiane du Pont-Euxin et la mer Caspienne, séparées par la forêt hyrcanienne²²⁷, les Massagètes et les Scythes, à l'Est le Gange (qui porte le nom du fleuve paradisiaque *Fison*), la mer Rouge, l'Inde d'Égypte et l'Inde d'Éthiopie, et au Sud, selon un cours parallèle à celui du Nil, le fleuve Nuchul et les Éthiopiens.

L'ensemble du manuscrit et des cartes semble pouvoir être daté de façon certaine, sur la foi de la paléographie et de quelques autres indices, au milieu du XII^e s.; une étrange particularité commune aux deux cartes, à savoir la position inversée, tête en bas de la vignette représentant Constantinople, semble bien confirmer cette datation, et s'accorde bien avec la radicalisation des rapports entre l'Occident et Constantinople qui marque cette période²²⁸; elle montre alors comment ces cartes portent l'empreinte du Moyen Âge et nous incite à un examen plus approfondi, propre à mettre en évidence les différentes étapes de la rédaction de ces deux documents.

K. Miller²²⁹ a jadis tenté de démontrer que les deux cartes, auxquelles il consacrait une seule analyse, remontaient sans doute à Jérôme lui-même, voire à sa source, Eusèbe de Césarée²³⁰; l'analyse de la

²²⁷Sans doute par confusion avec la *Silva Hercynia* de Germanie !

²²⁸P. Arnaud, *Les villes des cartographes: vignettes urbaines et réseaux urbains dans la cartographie de l'occident médiéval*, dans *MEFR(M)*, 96 (1984), p. 580. Parmi les ajouts tardifs, on peut également citer la mention *Mesia hec est Bulgaria*, nécessairement postérieure à 678; cf. Miller, *MM* III, p. 4.

²²⁹*MM*, III, p. 2 sq.

²³⁰*ibid.*, p. 3 sq. Selon lui, cette carte aurait été insérée par Jérôme à l'imitation d'une carte que contenait déjà l'*Onomasticon* d'Eusèbe, que traduisait Jérôme dans son ouvrage; il se fondait pour cela sur les premières lignes du texte de Jérôme: *Eusebius ... post chorographiam terræ Judæ et distinctas tribuum sortes ipsiusque Jerusalem templique in ea cum breuissima expositione picturam, ad extremum in hoc opusculo laborauit ut congregaret nobis de Sancta Scriptura omnium pæne urbium, montium, fluminum, uiculorum et diuersorum locorum uocabula*. Mais rien n'indique la présence d'une carte. Même si l'on donne ce sens à *pictura*, ce qui est peu vraisemblable, cette *pictura* ne pouvait être qu'un plan de la Ville Sainte; la *chorographia* de la Judée n'est sans doute pas non plus la carte qui nous est parvenue, qui en outre passe très largement les limites; quant au contenu de la fin de l'œuvre,

nomenclature lui semblait en effet révéler des détails de géographie politique et administrative ainsi qu'une toponymie générale propre au IV^e s.²³¹; or, les trois œuvres contenues dans le manuscrit qui nous intéresse remonteraient toutes à l'année 388 de notre ère. Il y a donc là une convergence tout à fait frappante qui plaide à l'évidence en faveur de l'origine ancienne de ces deux cartes. Pourtant, ne pourrait-on pas affiner cette chronologie et clarifier à travers elle une partie de la tradition cartographique de l'occident médiéval, en examinant d'abord non seulement les relations qui les unissent l'une à l'autre, mais encore celle qui les unissent au reste de la cartographie médiévale, afin de tenter d'en proposer une chronologie relative, et de dresser une esquisse de *stemma* des cartes médiévales, au même titre que l'on a dressé, à partir de textes médiévaux le *stemma* de traditions codicologiques issues de l'Antiquité?

La présence de deux cartes aussi voisines sur les deux faces d'un même folio a, de fait, de quoi surprendre: les territoires représentés se recoupent en effet très largement, puisque l'Asie Mineure, la Syrie jusqu'à *Joppe*, l'Iran et l'Orient jusqu'au Pont - Euxin, à la mer Caspienne, au Gange et au golfe Persique, sont figurés sur les deux cartes. Sans doute par souci d'économie, le copiste n'a pas jugé bon de légender dans la carte 2, plus spécifiquement destinée à représenter la Palestine, les parties redondantes de la carte 1, même lorsque celles-ci s'inscrivaient dans son dessein

Jérôme n'y mentionne guère que des listes de toponymes. Cette phrase en soi n'est donc pas propre à être versée au dossier. En revanche, on est frappé par le nombre de toponymes communs aux seuls Eusèbe et à la carte, mais étrangers à la tradition scripturaire.

²³¹Miller, *MM*, III p. 4 à propos de la légende *Creta insula cum Cycladibus septima est grecorum provincia*. Sous Constantin, la Crète demeurait attachée à la Cyrénaïque. Festus, *Brev.*, VIII est en effet le premier à compter la Crète parmi les sept provinces rattachées au diocèse de Macédoine. A première vue, cette réforme devait donc être en place au plus tard en 372, date probable de rédaction du *Bréviaire*; cf. A. Lippold, sv *Festus 4*, dans *DKP 2*, c. 540 sq. J.-W. Eadie, *The Breviarium of Festus*, Londres, 1967, Appendix, p. 161 sq. Pour Miller, *loc. cit.*, l'ensemble de la toponymie provinciale dénote une source du IV^e s. C'est une affirmation bien excessive: il semble en réalité, cf. *infra*, p. 159 sq., que la date à retenir soit plus précoce.

chrétien. On aurait pourtant pu se passer de l'essentiel de la carte 1, inutile à la compréhension du texte qu'elle accompagne, et se contenter de faire passer dans la carte 2 les quelques légendes utiles à la compréhension de la géographie des lieux Saints²³². Il n'en a rien été. La carte 1 aurait-elle été inspirée d'un modèle antérieur à celui de la carte 2? Nous verrons que c'est probable, et que la carte 2 est probablement une production originale du copiste; on s'expliquerait mal, dans le cas contraire, qu'alors que la carte 1 a été dessinée proprement d'un seul jet, la carte 2, dans sa version définitive, ait été précédée d'une version sensiblement différente, encore bien visible en palimpseste, et qui constituait assurément la première ébauche de celle qui nous est parvenue.

De fait, si nous examinons un tant soit peu le détail de leur contenu, le rapport de ces deux cartes apparaît très problématique; on note, par exemple, des discordances frappantes en matière de localisation de toponymes: le Gange, par exemple, qui s'écoule vers l'Est dans la carte 1 s'écoule vers le Sud avant de s'infléchir au Sud-Est dans la carte 2; son cours se trouve ainsi correspondre pour l'essentiel à celui de l'*Hypanis* tel qu'il figure dans la carte 1 (A - 3). Le peuple des Massagètes est figuré à l'Ouest de la mer Caspienne sur la carte 1 (*Massagete* , D - 1), à l'Est de la même mer sur la carte 2 (*hic sunt Massagete* , A - 2); le Mont Taurus est situé par la carte 1 aux sources du Gange, au voisinage du *Mons Caucasus* et d'*Alexandria* (C - 2), alors que la carte 2 le représente immédiatement au Nord de la ville d'Antioche (B - 4); la carte 2 mentionne les *Scytharum gentes* (A - 1) aux confins du monde habité, à l'Est de la mer Caspienne, tandis que la carte 1 ne connaît qu'une *Scythia suprema* (E - 1) à l'Ouest du *Caspium mare*, et, à l'Est de cette mer, les *Huni Scythæ* (C - 1). De façon générale, on peut donc dire que, lorsque la comparaison est possible, le

²³²Par exemple l'Arche de Noé, Babylone ou Ninive, pour n'en citer que quelques-uns.

formulaire employé par les deux cartes s'avère très différent, et, lorsque les légendes ne se contredisent pas purement et simplement, il est bien rare que leur place coïncide exactement²³³.

Nous retiendrons enfin que des légendes apparaissent parfois sur celle des cartes où l'on ne les attendait pas, alors qu'elles font précisément défaut là où l'on serait en droit de les chercher: Ainsi la carte 2 accorde-t-elle une large place à l'Hyrcanie (A - 2/3), alors que l'ensemble de l'Asie Mineure y est représenté en blanc et qu' elle s'intéresse à peu près exclusivement à la Terre Sainte. L'Hyrcanie y est en effet mentionnée deux fois, dans un même cadre décoré d'une large vignette: sur la première ligne, on trouve la légende *Hircania regio*, et, plus bas, *Ircania silua* . C'est du reste cette dernière mention qui justifie la présence d'une vignette qui, sous l'apparence de quatre arbres, symbolise la forêt hyrcanienne, empruntée à la géographie des *mirabilia* ; or, malgré la notoriété de la contrée et de sa forêt, malgré la précision générale de la géographie de l'Asie dans la carte 1, l'Hyrcanie y est à peine nommée, à l'Ouest de la mer Caspienne, comme sur la carte précédente, mais au-delà des Massagètes. Il y a là, de toute évidence, une distorsion entre les deux cartes, et entre la place qu'elles accordent à cette région particulière, et l'intérêt qu'elles portent aux régions voisines. C'est ainsi que, dans des secteurs toujours aussi peu précisément représentés sur la carte 2, on note la présence de la légende *Cimericum*, sur les rives orientales du Pont-Euxin; or ce terme n'apparaît absolument pas sur la carte 1, où sa présence serait plus justifiée, et plus conforme aux centres d'intérêt que semble manifester ce document.

En effet, la carte 2 semble fortement marquée par les éléments les plus légendaires de la geste d'Alexandre le Grand, que rappellent la forêt

²³³Miller, *MM* , III, p. 5 sq. a donné la nomenclature détaillée des deux cartes.

d'Hyrcanie, les colonnes d'Alexandre et celles d'Hercule (en Inde), tous lieux illustrés d'une vignette, alors que leurs noms mêmes sont absents de la carte 1, comme c'est encore le cas de l'*oraculum solis et lunæ* ; ces éléments ne sont pas propres à cette carte et semblent avoir connu une faveur importante au XII^e s.; on est donc tenté de les rapporter à la rédaction médiévale.

Ces traits légendaires sont absents de la carte 1, qui n'a retenu de la conquête d'Alexandre que les fondations de villes: ainsi Alexandrie du Tanaïs, qui comme chez Etienne de Byzance, on s'en souvient, est réellement placée sur les rives du Tanaïs, alors qu'elle aurait dû figurer sur les rives du Iaxarte²³⁴, et *Alexandria Eschatè*, sur les bords de l'Indus. Il s'agit sans doute moins là d'une stricte commémoration admirative de l'œuvre militaire et fondatrice du héros macédonien que de l'effet d'une source littéraire ou d'une tradition cartographique qui persistait à se fonder sur le roman d'Alexandre²³⁵.

Les deux cartes ont par ailleurs en commun la particularité, pour le moins étonnante, dans un ouvrage consacré à la topographie des Lieux Saints, de nous donner l'image d'une géographie étonnamment profane. La carte 1 s'interrompt au voisinage de Jérusalem, qui n'est même pas représentée. Même si de nombreux noms, en orient, appartiennent à la tradition scripturaire, tous ne lui sont pas propres; les toponymes

²³⁴ Cf. Pline, *HN*, VI. 49: *Ultra Sogdiani, oppidum Panda et in ultimis eorum finibus Alexandria, ab Alexandro Magno conditum. Aræ ibi sunt ab Hercule ac Libero patre constitutæ, item Cyro et Samiramide atque Alexandro, finis omnium eorum ductus ab illa parte terrarum, includente flumine Iaxarte, quod Scythæ Silim uocant, Alexander militesque eius Tanain putauere esse.* La localisation proposée ici dérive directement du Roman d'Alexandre. On se souvient que Ptolémée entretenait partiellement la confusion en plaçant les autels d'Alexandre sur le véritable Tanaïs (l'actuel Don) et non sur le Tanaïs-Iaxarte d'Alexandre et de ses compagnons.

²³⁵ On peut mentionner les *Montes Dedali*, que l'on rencontre également chez Quinte-Curce, VIII.10.19; le *Pori regnum*, l'Hydaspe, à rapprocher de Q.-Curce, *id.*, 9.4; *Nysan, ciu(itas) Liberi Patris*, cf. *ibid.*, 10.12, ou encore l'évocation de *Niceas*, fondation d'Alexandre, cf. *ibid.*, 9.3. Tous ces toponymes apparaissent également dans la mappemonde de Hereford et, pour la plupart, également dans celle du cloître d'Ebtorf.

typiquement chrétiens, comme *Arca Noe* ou Babylone sont d'autre part souvent désignés par des vignettes remaniées qui, nous le verrons, trahissent des interventions récentes et christianisantes²³⁶. Mieux, le nom de *Liber Pater* figure encore sur la carte 1, et constitue un hapaxe dans toute la cartographie médiévale... Le Paradis est en revanche absent des deux cartes. Mais la carte 2 est incontestablement la plus christianisée, et la plus nettement marquée par l'histoire du XII^e s.; elle confère à Jérusalem une importance très marquée et les traits extérieurs de l'architecture religieuse contemporaine: on y trouve même la mention de la tour de David (*Turris David*), qui, quoique célèbre dès les premiers pèlerinages en Terre Sainte, ne prit tout son sens qu'à la suite du rôle qu'elle joua dans la prise de la ville par les Croisés.

Il ne semble donc pas que les deux cartes entretiennent entre elles les rapports étroits qui pourraient unir deux parties d'un même archétype; la carte 1, plus complète, et plus élaborée, a certes pu inspirer tel ou tel détail de la carte 2; elle ne semble en revanche jamais rien emprunter à la carte 2. Il est donc possible de formuler l'hypothèse que la carte 1 est issue d'un modèle antérieure à celui de la carte 2. Ces deux cartes proviendraient alors de deux traditions radicalement différentes, la seconde étant une production originale du copiste réalisée partie à partir du modèle de 1, partie à partir d'autres documents en vogue à l'époque.

2. Origine antique et déformations médiévales des vignettes.

Nous avons eu l'occasion de noter quelques particularités relatives aux vignettes. Les plus nombreuses ont trait aux villes, et c'est sur elles que portera le plus précisément notre attention; nous tenterons en effet

²³⁶La vignette de Babylone s'est vu adjoindre une tour; il s'agit bien entendu de la tour de Babel, qui n'apparut guère qu'au XII^e s. dans la cartographie médiévale. Cette particularité est sans doute le fait du copiste du XII^e s., qui a adopté la même représentation pour le phare d'Alexandrie dans la carte 2 (I/J - 7).

d'en saisir, pour chaque carte, les caractères originaux, l'origine, les filiations, ainsi que les principes qui organisent les déformations subies par l'archétype.

a. La carte 1 ne connaît que des vignettes urbaines, et exclut toute vignette se rapportant à des *mirabilia*. On en compte deux types principaux, tous deux susceptibles de variantes sensibles:

- Des vignettes composées d'un simple rectangle surmonté de merlons, généralement au nombre de trois. A ce type appartiennent les vignettes qui représentent les villes - ou les toponymes considérés à tort comme des villes par le cartographe - d'*Alexandria* du Tanaïs²³⁷, d'*Aracusia* (C - 3), de *Nicea* (B - 4), sans oublier l'*oppidum Oxus* (D - 2), *Rages* et *Ecbathanæ* (D - 3), *Nysan* (C - 4), *Charræ* (D-3), *Edissa* (E-3) et *Samosata* (E - 3).

On peut considérer comme des variations à partir de ce type d'origine les vignettes qui représentent les villes de *Chana* (H - 5), *Jope* (I - 5) et Séleucie du Tigre (C - 3): le merlon central, confondu, peut-être avec une montagne, subsiste seul pour la première, mais disparaît, au contraire des deux autres, pour la seconde; dans le troisième cas, la boule du Tigre a chassé tous les merlons... Or *Chana* et *Jope* se situent en Palestine, dans une région où les positions respectives de Damas et du *mare Rubrum* suggèrent un élargissement de la province rendu nécessaire par l'insertion d'une toponymie accrue par la tradition scripturaire. Ces déformations signalent toute la zone située à droite du mont Liban (F/H - 4/5) comme une pièce rapportée relativement tardive.

²³⁷ G/H - 1; il est tout à fait possible que les trois merlons qui la désignent remontent en réalité, dans ce cas précis, à une vignette qui à l'origine représentait, sous la forme de trois carrés, les autels élevés là par Alexandre (Pline, *HN*, VI.49); ceux-ci sont précisément au nombre de trois dans un document qui présente de nombreuses parentés avec la carte qui nous intéresse, à savoir la mappemonde, aujourd'hui disparue, du cloître d'Ebtorf.

- Le deuxième type est numériquement plus important, et stylistiquement très original; il se caractérise par l'image d'un édifice circulaire à plusieurs étages, percé d'arcs, perçu en vue aérienne oblique²³⁸. Les plus élaborées des vignettes de cette sorte sont celles qui désignent Ninive (D - 2), *Octorogorra* (C - 2) et Suse (D - 5), qui ont conservé les détails de l'intérieur et de l'extérieur du monument. On peut y voir une construction à deux étages dont le rez-de-chaussée est percé d'une ou de deux baies en plein cintre, tandis que l'intérieur monte une sorte de puits central. Si nous examinons attentivement la vignette de Ninive (D - 2), la plus grande et la plus détaillée de cette carte, nous remarquons que la partie intérieure du bâtiment a l'aspect de trois hémicycles concentriques. L'intervalle entre les plus élevés est orné de points disposés à intervalles réguliers; le suivant est laissé en blanc, et l'espace situé sous l'hémicycle inférieur est noirci à l'encre.

Par chance, nous pouvons mettre cette image en rapport avec un assez grand nombre de représentations bien attestées à l'époque romaine: ce sont toutes celles qui illustrent des amphithéâtres, tels que l'on peut les voir apparaître sur les sesterces de Titus, les médaillons de Gordien, ou encore les camées et intailles²³⁹. Si ces documents tendent tous à représenter le seul Colisée de Rome et les caractéristiques particulières de ce monument, il s'en dégage néanmoins des canons de représentation de l'amphithéâtre, que nous rencontrons déjà sur la célèbre peinture murale de Pompéï qui représente la rixe sanglante qui avait mis aux prises les

²³⁸ La restitution de l'original par Miller laisse apparaître dans l'exactitude des vignettes des distorsions assez sensibles. Il est donc impératif de se rapporter directement à la photographie de l'original, cf. pl. V. Pour plus de commodité, nous avons corrigé à partir de l'original la reproduction de Miller, cf. pl. VI.

²³⁹ Titus: *BMC Emp.*, II, n°190; cf. pl. LXXXIV.5; Gordien III: *Kent*, n° 448; cf. pl. LXXXIV.6; intailles: M.-L. Vollenweider, *Catalogue raisonné des sceaux, cylindres, camées et intailles du Musée National d'Art et d'Histoire de Genève*, Mayence, 1976, n° 409 (tessère en os). A cette liste on pourrait encore ajouter un sesterce de Sévère-Alexandre (*RIC*, 410). Cf. aussi M. Gramatopol, *Les pierres gravées du Cabinet numismatique de l'Académie Roumaine (Coll. Latomus, 138)*, Bruxelles, 1974, n° 634.

habitants de la ville et ceux de Nocera²⁴⁰. Le bâtiment y est représenté comme un cylindre dont l'équilibre entre diamètre et hauteur tend à être faussé au profit de la seconde, par rapport aux proportions de l'original; l'arène, raison d'être de l'édifice, est au moins suggérée, lorsque l'on n'y représente pas purement et simplement les jeux en cours²⁴¹, comme apparaît le public auquel il était offert. Toutes ces caractéristiques se reconnaissent assez clairement sur la vignette de Ninive.

Les arcades se justifient en effet fort mal si l'on considère le cylindre comme une enceinte urbaine du type de celles que l'on peut rencontrer sur les reliefs de l'arc de Septime-Sévère ou des manuscrits du *corpus Agrimensorum* ²⁴², lesquelles sont normalement percées d'une porte unique et dotées d'un contenu urbain. Il semble d'autre part que les trois hémicycles puissent s'interpréter ainsi:

- sous l'hémicycle inférieur, en noir, l'arène.
- entre le premier et le second hémicycle, le mur qui séparait le lieu de l'action des spectateurs²⁴³.

- l'étage supérieur semble représenter la *cavea*. les points pourraient symboliser les *vomitoria*; il est plus raisonnable d'y voir la symbolisation de la foule des spectateurs, comme c'est le cas sur le sesterce de Titus et sur le médaillon de Gordien²⁴⁴; de fait, les monuments de spectacle n'avaient de raison d'être que s'ils étaient peuplés de la foule des spectateurs.

Enfin, les points que l'on remarque au-dessus des arcades de façade, bien visibles dans les vignettes *Ninive, Pori regnum, Persepolis, Susa,*

²⁴⁰R. Bianchi-Bandinelli, *Rome, le centre du pouvoir*, Paris, 1969, p. 64, fig. 70. Cf. aussi une mosaïque de Tolède, cf. Levi, *IP*, p. 49, n. 76 et pl. XLVI, fig. 17. *Infra*, pl.81.1.a.

²⁴¹Le médaillon de Gordien montre le combat d'un éléphant et d'un taureau; quant au sesterce de Sévère-Alexandre, il met en scène une paire de gladiateurs.

²⁴²Pl. LXI sq. et LXXXIII sq.

²⁴³A moins qu'il ne faille y voir le *mænianum* inférieur.

²⁴⁴Cf. Levi, *IP*, p. 209.

Babilon, Arca Noe, Capadocia et *Constantinopolis* apparaissent régulièrement sur les façades d'amphithéâtre, soit qu'elles rappellent les *clipei* du Colisée, soit qu'elles soient inspirées des corbeaux qui soutenaient les mâts nécessaires à la mise en place du *velum* ²⁴⁵.

On trouve ensuite certaines vignettes qui apparaissent comme une évidente simplification de l'archétype initial, soit que la façade seule en ait été représentée²⁴⁶, soit que, par l'effet d'une évidente simplification, cette façade disparaisse à son tour, pour céder la place à un simple cylindre orné d'un bandeau à sa partie supérieure²⁴⁷.

A ce noyau original semblent également se rattacher les vignettes de la ville d'*Alexandria* (C - 2), où les arcades, normalement attendues sur la façade, ont été dessinées, sans doute à la suite d'une erreur de copiste, à l'intérieur de la *cavea*, et de la ville de Babylone, à laquelle le copiste a accolé une tour. L'adjonction de la tour de Babel à cette vignette, non contente de révéler un contexte chrétien, n'a pu s'effectuer qu'une fois la vignette dépourvue de son sens premier.

Parmi les variantes les plus remarquables, il nous faut mentionner deux vignettes d'un type que l'on rencontrera abondamment dans la carte 2: celles de Constantinople et de Corinthe; comme les précédentes, elles ont la forme d'un cylindre; c'est le contenu de ce cylindre qui les en distingue: de la vignette de Constantinople, on voit en effet dépasser trois cônes élancés, celui du milieu plus haut que les autres, surmontés d'une boule. La vignette de Corinthe, pour sa part, nous montre une excroissance

²⁴⁵ Ce détail est tout à fait sensible dans une mosaïque de Tolède, cf. Levi, *IP*, pl. XLVI, fig. 17, et bibliographie p. 49, n. 76.

²⁴⁶ Par exemple pour Antioche de Syrie (G - 5), *Cappadocia ciuitas* (E/F - 4), et *Decusa*.

²⁴⁷ Ces vignettes sont les plus nombreuses; elles servent à illustrer les villes de Dioscoris, *ultima Ophir*, Tarse, Damas, *Cæsarea Philippi*, Ephèse, Smyrne, Sardes et Tiatyra.

centrale unique, en forme de cône tronqué qui dépasse également du cylindre.

La question qui se pose à nous est la suivante: faut-il considérer ces curiosités comme le souvenir fidèle d'un original dont il nous faudrait rendre compte, ou comme une simple extravagance de copiste? Pour y répondre, il nous faut encore chercher d'éventuels parallèles avec ce type de représentations, or, on en rencontre aussi bien dans le monde romain qu'à l'époque médiévale. Il est certain que l'on ne peut plus invoquer le rappel de l'amphithéâtre: les constructions centrales s'y opposent. Certes, celles-ci ne sauraient ne pas évoquer les *metæ* d'un cirque, telles que l'on peut les voir sur une très célèbre mosaïque conservée à Lyon (pl. LXXXVII.1), mais la forme générale du bâtiment²⁴⁸ s'accorde pourtant mal avec le cylindre de nos vignettes. On pourrait arguer du fait que les représentations de cirque privilégient le grand axe, celui de la *spina*, lorsqu'elles entendent mettre l'accent sur la représentation des jeux qui s'y déroulent: chasses²⁴⁹ ou courses²⁵⁰. Lorsqu'au contraire, on a voulu représenter le monument pour lui-même, c'est l'arc central de la *porta triumphalis*, et le petit côté de l'édifice qui ont été retenus, jusqu'à lui conférer un aspect presque circulaire²⁵¹. Mais on demeure assez loin des représentations qui nous intéressent. Celles-ci sont en revanche très voisines des *metæ* représentées sur une mosaïque du III^e s. découverte à Chahba - Philippopolis, ville natale de l'empereur Philippe l'Arabe (pl. LXXXVII.2). Les bornes autour desquelles tournent les chevaux sont en effet représentées sous l'aspect de cylindres surmontés de trois cônes. Si

²⁴⁸cf. par ex., un sesterce de Caracalla (*BMC Emp.*, 251, *RIC*, 500 b); cf. aussi M.-L. Vollenweider, *op. cit.*, n° 407.

²⁴⁹Vollenweider, *loc. cit.*

²⁵⁰*ibid.*, n° 410 sq., par ex.; cf. aussi la mosaïque de Lyon déjà citée.

²⁵¹*ibid.*, n° 408.

l'on sait le rôle et l'importance du cirque de Constantinople, l'interprétation est tentante.

Le symbole n'est pas rare au Moyen Age, mais à notre connaissance, les mappemondes des manuscrits de Jérôme en constituent la plus ancienne attestation: on le rencontre à plusieurs reprises, d'abord dans la mappemonde de Hereford, qui date des dernières années du XIII^e s., puis dans la mappemonde de Ranulf Higden (pl. XVIII), du XIV^e s., où les trois cônes cèdent la place, comme pour Jérusalem par exemple, à trois flèches qui surmontent un reliquaire. On pourrait songer à quelque allusion au Mystère de la Trinité; mais la même structure tripartite reparaît dans la même carte pour représenter d'autres villes, dont Alexandrie. Le cône central, élargi et encre, symbolise alors le célèbre phare. On voit donc que l'auteur de cette carte utilisait mécaniquement un symbole dont il ne percevait plus le sens, et auquel il tentait à l'occasion, de redonner une signification, en y introduisant des éléments nouveaux. Il est donc tout à fait possible, et même probable que nous soyons ici en présence d'un élément de cartographie ancienne, conservé par les cartographes du Moyen Age comme un rehaut essentiellement décoratif dont le sens exact n'était plus perçu, mais dont la surcharge iconographique avait une valeur hiérarchisante. On verra bientôt toutes les conséquences que l'on peut en tirer.

Avant cela, il nous faut encore examiner deux grandes variantes du type principal. La première, représentée par les vignettes de *Persepolis* et de *Pori regnum*, se caractérise par une façade antérieure en tout point comparable à celle de l'archétype, tandis que la partie postérieure de l'édifice, au lieu d'être circulaire, est composée de deux lignes droites convergentes; les points d'intersection de ces lignes sont surmontés chacun d'une boule, et, comme sur d'autres variantes, les murs postérieurs sont

percés d'arcs. Il y a tout lieu de croire qu'il s'agit d'une fantaisie introduite par un copiste, peut-être à une date ancienne (car on reste très proche de l'archétype), pour mettre en valeur les deux villes que les légendes caractérisent comme des capitales royales.

L'ampleur des déformations subies par ces deux vignettes est en tout cas sans commune mesure avec celle que l'on note dans le cas des vignettes *Arca Noe* et *Seres oppidum*. Celle qui illustre l'Arche de Noé, tout d'abord, a tous les traits d'une adjonction tardive. Elle synthétise en effet un grand nombre de traits particuliers aux variantes que nous venons de voir, et qui toutes semblent être le fruit de réélaborations fautives d'un archétype unique, privé de sa signification, et innove pour créer, à partir de ces décors, un motif à la fois comparable et nouveau; elle reprend, par exemple, le plan polygonal du mur postérieur, tel que nous venons de le rencontrer, mais elle le rend plus complexe, en lui rajoutant un côté. Dans le même temps, les protubérances sphériques disparaissent. La façade antérieure cesse pour sa part d'être courbe, pour céder la place à une forme rectiligne, comme c'est le cas de la vignette *Seres oppidum*, comme on va le voir. La façade postérieure est bien percée d'ouvertures, selon un usage qui nous est désormais familier, mais elles ne sont plus des arcs élevés, mais des baies carrées ouvertes à mi-hauteur des façades. Nous sommes donc très certainement en présence d'une création de toutes pièces, de beaucoup postérieure à la rédaction de l'archétype; elle pourrait être contemporaine de l'introduction de cette légende chrétienne.

La vignette *Seres oppidum* est non moins curieuse. Elle nous montre une construction en hémicycle fermée en façade par un mur rectiligne. Plutôt qu'un théâtre, dont nous n'avons pas trouvé de représentation dans l'Antiquité, il semble prudent d'y voir une vignette hybride née de déformations de l'archétype, et probablement issue du télescopage des

deux types principaux de vignettes: le rectangle inscrit et le monument à arcades. Sans doute faut-il y voir également une production assez tardive.

b. La carte 2.

Ses vignettes peuvent se répartir en trois grands groupes:

- Les plus simples se composent d'un simple rectangle, surmonté d'un merlon unique, et à l'intérieur duquel est inscrit le nom de la ville. Ce système est réservé aux dix-neuf villes de la côte syro-palestinienne.

- Les vignettes du type amphithéâtre appartiennent toutes, sans exception, à la variante à construction centrale que l'on a déjà étudiée dans la carte 1 à propos de Constantinople et de Corinthe. Comme dans la carte 1, on rencontre deux cas de figure, selon que l'on est en présence d'une excroissance unique²⁵², ou de trois cônes²⁵³. Pour les premières, dont on a ici deux attestations, on trouve sans mal de nombreux parallèles dans la cartographie médiévale, qui semble y avoir reconnu l'image du donjon au centre de l'enceinte²⁵⁴. Sans doute s'agit-il alors d'une tentative médiévale de redonner un sens à des symboles anciens devenus inintelligibles; le dessin général de la vignette est en effet pour le reste en tout point conforme aux vignettes de la carte 1, dans leur forme la plus simple, puisqu'il se réduit à un cylindre orné d'un bandeau à sa partie supérieure. La vignette de *Babilonia noua* montre toutefois une particularité remarquable, car sa façade, au lieu d'être curviligne, marque en effet un angle droit très net, sensible dans le dessin du bandeau supérieur; si l'on observe en détail la partie postérieure du bâtiment et la forme apparente de la construction centrale, on constate sans le moindre doute possible que

²⁵² C'est le cas de *Babilonia nova* (I - 6), aujourd'hui le Caire, et d'*Ostrakena* (I - 7).

²⁵³ Alexandrie d'Égypte (J - 4) et Constantinople.

²⁵⁴ Cf. par exemple dans des mappemondes catalanes de la fin du Moyen-Âge, ou dans les mappemondes de Hereford et d'Ebsterf, cf. Santarem, *Atlas*, XXVIII.

le copiste entendait représenter un bâtiment carré, poussant ainsi à l'extrême les déformations subies par la carte 1.

Cette particularité est d'autant plus digne de retenir l'attention que nous la rencontrons à nouveau sur la vignette d'Alexandrie. A première vue, elle semble d'un type voisin de celui de Constantinople sur la carte 1: comme elle, elle montre trois constructions triangulaires (ou coniques?), la plus haute étant au centre, qui dépassent du bâtiment. Comme elle encore, elle porte sur la façade trois points. Le parallèle, qui s'impose, ne va pas plus loin; ces points, qui figuraient initialement sur le bandeau supérieur, sont ici représentés ici en lieu et place des arcades; mais il ya plus: à l'image de la vignette de *Babilonia noua*, le bandeau forme désormais un angle très marqué, tout comme le mur postérieur; le copiste semble donc avoir nourri pour ce type de formes une affection tout à fait particulière, qu'il ne manifestait pas dans la première carte, pourtant indiscutablement de la même main. La vignette a d'autre part été flanquée, comme Babylone dans la carte 1, d'une haute tour à trois étages, accompagnée de la légende *farus altissima*; cette particularité appelle les mêmes observations que lorsque nous l'avons rencontrée à propos de Babylone.

On trouve enfin une immense vignette pour désigner Jérusalem; elle est constituée d'un cercle double dans lequel s'inscrit la représentation schématique de quatre portes, ouvertes respectivement au Nord, à l'Est, et au Sud et au Sud-Est. Sur le côté de ce cercle, au niveau de la porte Sud-Est, s'élève une tour gracile en forme de clocher qu'une légende permet d'identifier comme la *Turris David*. Quoique ce monument soit mentionné dans de rares sources chrétiennes de l'Antiquité²⁵⁵, c'est à la suite des Croisades, qu'il acquit la popularité dont il ne cessa pas de jouir jusqu'à

²⁵⁵Antoninus Martyr, *de loc. sanct.*, 21: selon cet auteur, qui écrivit vers 570, et décrit le monument comme une construction quadrangulaire dépourvue de toit, vers le milieu de la nuit, le pèlerin pouvait y entendre, s'élevant de la vallée de Josaphat, les murmures des âmes damnées de Sodome et Gomorre.

l'extrême fin du Moyen Age²⁵⁶. Quoique détruit par les Sarrasins en 1239, il devait demeurer jusqu'au XIV^e s. l'un des principaux symboles de Jérusalem; l'apparition de vignettes-plans de Jérusalem est dans tous les cas un phénomène typiquement médiéval, sans attestation avant le XII^e s.²⁵⁷. On peut donc tenir pour à peu près certain qu'il s'agit là d'un ajout du copiste.

Il nous reste à examiner deux vignettes originales qui illustrent des curiosités. La première a trait à l'*oraculum solis et lunæ*; cette légende se retrouve dans la mappemonde du cloître d'Ebsterf, accompagnée d'une vignette qui montre deux arbres; on la rencontre encore dans les mappemondes de Lambert de Saint-Omer, du XII^e s., et du psautier de Londres, du XIII^e s., sous les mêmes traits, mais avec la légende *arbor solis et lunæ*²⁵⁸. Cette particularité et celles qui vont suivre montrent bien que l'on est ici en présence d'une tradition cohérente, bien distincte de celle de la carte 1.

²⁵⁶ Cf. *Recueil des Historiens des Croisades*, t. III, p. 301 sq., 356, 361, et surtout la *Gesta Francorum (Rec. Hist. Crois., t. III)*, p. 515. Le monument est identifié par l'auteur de la *Continuation de Guillaume de Tyr (ibid., t. II, p. 529 sq.)*, ch. 21 avec «le donjon de la ville». Mais plus que tout, la prise de la tour de David incarnait la libération du Saint-Sépulcre.

²⁵⁷ Sur la Tour de David et sur les plans de Jérusalem en général, cf. notre article *Les villes des cartographes: vignettes urbaines et réseaux urbains dans la cartographie de l'occident médiéval*, dans *MEFR(M)*, 96 (1984), p. 561-573. Cf. P. Lavedan, *Représentation des villes dans l'art du Moyen Age*, Paris, 1954, p. 11 sq. Les plus anciens plans de Jérusalem remonteraient à un plan du début du XII^e s., cf. Miller, *MM*, III, p. 61 sq.; la représentation de Jérusalem dans la carte, datable, du VII^e s., de l'église de Madaba, n'est pas, quoi que l'on ait pu écrire un plan (cf. O. Marucchi, *La pianta di Gierusalemme nel mosaico di Madaba*, dans *Nuov. Bull. d. Arch. Christ.*, 5 (1899), p. 43-50; M. Gisler, *Jerusalem auf die Mosaikkarte von Madaba*, dans *das heilige Land - Organ des deutschen Vereins vom heil. Land*, 56 (1912), p. 214-227); quoique peut-être fondée sur un plan antique de la ville (cf. *infra*, 3^e partie, ch.1.2), non seulement elle n'est qu'une vue oblique, mais encore, elle n'a pas le monopole d'un tel type de représentation. Les plans de Jérusalem des mappemondes de la cathédrale de Hereford ou du cloître d'Ebsterf. Cf. Lavedan, *op. cit.*, p. 12; Levi, *IP*, pl. XXVII et LXXXIII; P. Arnaud, dans *MEFR(M)*, 96 (1984), fig. 15.1 et 16 a.

²⁵⁸ *MM*, III, p. 41 et 49.

Pour finir, on trouve les deux vignettes consacrées respectivement aux colonnes d'Alexandre et d'Hercule, à l'extrême orient, et qui donnent chacune l'image de trois colonnes. Ce nombre est certainement dû à une confusion avec celui que l'on rencontre normalement pour les autels. Ptolémée cite les premières²⁵⁹, tandis que, des secondes, on trouve l'origine chez Pline²⁶⁰, qui mentionne, en accord avec Quinte-Curce²⁶¹, les autels élevés par Hercule et *Liber Pater* ; cette tradition, au prix d'assimilations abusives qui ont réduit, au Moyen Age, les uns et les autres à un seul élément, colonnes ou autels selon les cas, trouve encore une fois un écho dans une mappemonde du XI^e s. conservée à Munich, qui dépend à l'évidence du même archétype que le psautier de Londres²⁶², dans le psautier de Londres lui-même et dans la mappemonde du cloître d'Ebstorf, ainsi que dans les cartes des manuscrits latins de Ptolémée des XIV^e et XV^e s., qui ne connaissent que des colonnes d'Alexandre, précisément là où le texte mentionne des autels. Il s'agit donc très vraisemblablement ici encore d'un ajout médiéval propre au groupe constitué, entre autres, des mappemondes de Munich, du psautier de Londres et du cloître d'Ebstorf. Or, s'il existe bien des points communs entre la carte 1 et la mappemonde d'Ebstorf, c'est surtout avec la mappemonde de la cathédrale de Hereford qu'elle entretient des rapports étroits; inversement, la carte 2 semble liée de très près à la mappemonde d'Ebstorf, alors qu'elle n'a, comparativement,

²⁵⁹ *Géogr.*, V.9.15. et carte 2 de l'Asie. Elles se situent alors à l'Est du Pont-Euxin.

²⁶⁰ *HN*, VI, 49.

²⁶¹ IV.4.

²⁶² *Bayerische Staatsbibl.*, 10058, f° 154 v. (= MCVA, 4.6); cf. *infra*, p. \$\$\$ sq. et pl. XV. Elle représente trois colonnes légendées *colonne Alexandri*, sur les rives de la mer Rouge (auxquelles répondent trois colonnes d'Hercule dans le détroit de Gibraltar, tout en bas), en haut et à droite; au Nord (à l'extrême gauche), elle représente trois autels d'Alexandre. On note également la présence d'une vignette représentant sous la forme de trois arbres la *Silva Ircana*. On rencontre précisément sur cette mappemonde des vignettes qui tendent à prendre un aspect quadrangulaire, comme les cylindres déformés de la carte 2.

que peu à avoir avec la cathédrale de Hereford. Chacune des deux cartes des manuscrits de Jérôme semble donc nouer des rapports privilégiés avec l'une des deux grandes familles de mappemondes médiévales, ce qui invite à s'interroger sur les relations qui les unissent l'une à l'autre, et sur leur place dans la cartographie médiévale.

c rapports des deux cartes entre elles et à la cartographie médiévale.

L'étude des vignettes que nous venons de mettre en œuvre semble en effet montrer une assez nette dépendance de la carte 2 à l'égard de la carte 1, du moins du point de vue de l'imagerie. Les vignettes circulaires à construction centrale, rares, et déjà dégénérées dans la carte 1, apparaissent à l'exclusion de tout autre type dans la carte 2; la vignette de Constantinople, à l'origine de la diffusion de ce type, a été mécaniquement reproduite, à partir du modèle de la carte 1 dans la carte 2, qui l'a légèrement simplifiée²⁶³. Les modifications que l'on enregistre sur la carte 2 par rapport à la carte 1 viennent encore confirmer cette dépendance.

Si d'autre part, on les compare à d'autres cartes médiévales, on constate que ces deux cartes présentent avec elles des rapports de parenté assez étroits qui affectent autant les tracés que les légendes. A «en tenir à celles-ci, qui ont été abondamment étudiées par Miller (cf. pl. LV sq.), notamment pour les mappemondes d'Ebsterf (= Eb), de la cathédrale de Hereford (Hf), du Psautier de Londres (Ps) et de Henri de Mayence (Hn), on remarque que nombre d'entre elles se retrouvent dans les grandes mappemondes de Hereford et d'Ebsterf, toutes deux postérieures au manuscrit qui nous intéresse. Des légendes comme *Port regnum* (carte 1, B

²⁶³Il y manque le deuxième ordre de cercles, mais la copie reste globalement fidèle jusqu'à être mécanique: on y trouve le même nombre de points, le même nombre d'arcades; elles ont la même position inversée, etc...

- 3/4)²⁶⁴ se retrouvent à l'identique dans la mappemonde de Hereford²⁶⁵, et jusque dans la grande mappemonde Borgia sur cuivre aujourd'hui conservée au Vatican; la carte d'Ebtorf²⁶⁶ en présentait une variante intéressante lorsqu'elle mentionnait la *domus Pori regis*. Toujours en Orient, conformément à une tradition déjà attestée par Quinte-Curce (I.93), la ville de Nicée, en Inde, n'apparaît que sur la carte 1 et sur la mappemonde de Hereford. Plus significative encore des liens qui unissent ces divers documents, l'erreur commune à l'auteur anonyme de la mappemonde d'Ebtorf, à Richard de Haldingham, auteur de la mappemonde de la cathédrale de Hereford, et à l'auteur de la carte 1, qui consiste à prendre pour une *ciuitas* la légende *Aracusia*. De telles erreurs sont très répandues; la plus fréquente est sans conteste celle qui fait de l'ethnique *Seres* le nom d'un *oppidum*, et que l'on trouve attestée chez Julius Honorius dès le début du V^e s. Cette bévue pourrait être plus ancienne, et témoigner de l'existence d'une source commune aux trois cartes.

Le tracé de chacune de ces mappemondes n'est pas moins riche d'enseignements. Si nous admettons en effet à titre d'hypothèse - ce que nous tenterons bientôt de montrer - que les deux cartes des manuscrits de St Jérôme résultent du découpage arbitraire, effectué à deux époques différentes, de deux mappemondes qui remontent à une lointaine origine commune, et que par voie de conséquence, des tracés similaires peuvent être caractérisés par des légendes différentes, issues de déplacements provoqués par une tradition excessivement médiatisée, les deux cartes apparaissent plus proches qu'elles ne pouvaient le sembler de prime abord. On constate par exemple que si l'Hydaspe perd jusqu'à son tracé sur la

²⁶⁴cf. Q. - Curt., 9.1? 12.13; Arr., *Anab.*, 5.

²⁶⁵Miller, *MM* IV, p. 34.

²⁶⁶*id.*, *MM* V, p. 50.

carte 2, le cours qu'il suit sur la carte 1 est identique à celui de l'Arbis (voisin de l'Hydaspe) dans la mappemonde d'Ebtorf (pl. LV)²⁶⁷. Quant à la mappemonde de Hereford (pl. LV), elle en a déporté le tracé au-delà de l'Indus, à la suite d'une confusion partielle du Tigre et de l'Indus: les affluents de la rive droite du Tigre ont été attribués à l'Indus, et l'Hydaspe s'est trouvé associé au fleuve suivant, comme s'il s'était agi de l'Indus. Pour peu que l'on modifie les légendes *Indus* en *Tigris* et *Acesines* en *Indus*, on retrouve le schéma en usage dans la carte d'Ebtorf²⁶⁸.

Les différences de tracé entre les cartes 1 et 2 ne s'arrêtent pas là: le Gange de la carte 2 est l'*Hypanis* de la carte 1; comme lui, il s'infléchit au Sud-Est. On est donc fondé à supposer qu'elles remontent par des traditions différentes à une même origine dont on peut suivre les développements médiévaux. Elles montrent en effet des parentés tout à fait frappantes avec d'autres documents des XII^e et XIII^e s., comme par exemple leur cadette de quelques décennies: la mappemonde d'Henri de Mayence conservée à Cambridge (pl. XVII). La carte 1 ne montre pour ainsi dire aucune divergence en ce qui concerne le réseau hydrographique (pl. LV). Même le petit fleuve *Cobar* (le Khabur) est représenté entre le Tigre et l'Euphrate au Nord de Babylone par les deux sources, de même qu'est représenté de façon strictement identique, mais sans légende chez Henri de Mayence, le fleuve Hydaspe de la carte 1; le cours de l'*Hypanis* est le même sur ces deux documents, tout comme celui du Gange²⁶⁹ ou celui du fleuve *Octorogorra*, qui, dans une cas comme dans l'autre, s'écoule vers l'Est et se

²⁶⁷ Orose, I.2.18, mentionne déjà les deux fleuves à la suite: *In medio autem sui (sc. Aracosia, Parthia, Assyria, Persidis et Media) flumina praecipua Hydaspem et Arhim.*

²⁶⁸ Le tracé de l'Hydaspe était de toutes les façons l'un des points les plus confus de la géographie antique, cf. les notes infrapaginales de Müller au ch. 1 du *de fluviis* du pseudo-plutarque (*GGM*, II, p. 637).

²⁶⁹ A cette réserve près que l'île qui apparaît dans la carte 1 de Jérôme devient le delta du Gange chez Henri de Mayence.

jette dans la mer immédiatement au Sud d'un même golfe. La mer Caspienne a sur les deux cartes une forme très voisine, et immédiatement au Sud, on rencontre le fleuve Oxus, que l'auteur de la carte 1 a omis de représenter, quoiqu'il en eût inscrit le nom. A l'Ouest de la même mer, deux fleuves s'écoulent vers l'Est, qui sont l'Araxe et l'Achéron, et que l'on retrouve sensiblement au même emplacement et avec les mêmes particularités de tracé sur les mappemondes, non seulement de Henri de Mayence²⁷⁰, mais encore de Hereford²⁷¹, et même, avec quelques variantes, sur celles d'Ebstorf et de Beatus.

Il est malheureusement difficile de pousser plus loin le parallèle, car on parvient vite aux marges de la carte 1, où l'exactitude du tracé et la densité des informations ont notablement souffert des contraintes imposées par les limites de la carte; on pourrait encore citer comme point commun entre la carte de Henri de Mayence et la carte 1 les mentions du Pactole et du *Licus* (C - 2; H - 2). Le réseau orographique présente pour sa part des différences sensibles d'un document à l'autre²⁷², à l'exception des régions immédiatement voisines de la Mésopotamie, où, pour le coup, on est frappé de la similitude des représentations: ainsi, à l'extrême Nord de la Mésopotamie, là où les deux fleuves se rapprochent, on remarque une région curieusement isolée entre les sources et les bras des fleuves d'une part, et une chaîne de montagnes formant vers le Sud un angle marqué très caractéristique, d'autre part. On remarque enfin, dans la région de Rhages

²⁷⁰ L'Achéron y porte alors le nom de Cyrus, mais le tracé du fleuve, ainsi que son contexte topographique (on notera en particulier la péninsule étranglée, en bas à gauche, ainsi que la forme de la Caspienne) est rigoureusement identique à celui de la mappemonde de Hereford, qui le légende bien Achéron. Cf. pl. LVI.

²⁷¹ L'Araxe n'y est toutefois pas nommé.

²⁷² On ne peut en revanche qu'être frappé par la parenté étroite de l'orographie des régions voisines de la Caspienne dans les mappemondes de Henri de Mayence et de la cathédrale de Hereford.

une montagne orientée Nord-Est / Sud-Ouest, qui apparaît dans des conditions tout à fait analogues sur les deux cartes.

Ces ressemblances ne peuvent manquer de frapper, d'autant plus qu'on les retrouve, à un moindre degré, certes, mais néanmoins bien présentes, dans les cartes d'Ebstorf et de Hereford (Pl. IX et X), où l'on retrouve l'Hydapse (Eb) et le *Cobar* (Hf), ainsi que le tracé de l'Indus et du Gange (Eb - Hf), qui porte à l'occasion (Eb) en son milieu l'île si caractéristique qu'on lui connaît sur la carte 1.

On parvient sensiblement aux mêmes conclusions en prenant pour point de départ la carte 2, quoique cela soit moins net pour la Palestine proprement dite, qui en constitue l'essentiel, que pour les régions limitrophes. En ce qui concerne la Palestine, on peut néanmoins noter que le tracé choisi par Henri de Mayence et par l'auteur de la mappemonde du psautier de Londres ²⁷³, ainsi que par les cartes d'Ebstorf et de Hereford, ainsi que, dans une moindre mesure, la mappemonde *Cottoniana* (pl. XIII) et la grande mappemonde du Beatus de Saint-Sever (pl. XI), pour l'ensemble constitué du Jourdain, de la mer Morte, du lac de Tibériade et des fleuves *Ior* et *Dan* est, dans ses grandes lignes, conforme au tracé que nous donne la carte 2; ce dernier correspond du reste très exactement à celui dont on voit l'amorce dans la carte 1: du mont Liban s'écoulent vers le Sud deux cours d'eau convergents qui se rejoignent pour former le Jourdain. Seule la mappemonde d'Ebstorf, la *Cottoniana* et la carte 2 y ajoutent un troisième fleuve. Les cartes citées s'accordent en général pour situer le *Ior* au Sud et le *Dan* au Sud, à l'exception du psautier de Londres qui en inverse la disposition, et des mappemondes *Cottoniana* et de Saint-Sever, qui n'ont pas légendé ces cours d'eau. Sans doute faut-il donc reconnaître dans les légendes *Ior* et *Dan* des adjonctions issues de

²⁷³Cf. Pl. XVI et XVII.

l'explication cratylique que donnait Jérôme du nom du Jourdain, sans doutes propres au toponyme biblique *Dan* et donc à une tradition chrétienne, mais greffées sur un tracé que la géographie, de longue date, avait reconnu comme bifide²⁷⁴.

Le tracé du Nil est sans doute le plus riche d'enseignements: il apparaît en effet sous la forme d'un cours double, composé de deux lignes parallèles orientées selon un axe Est-Ouest, selon une conception largement conforme à celle qu'exprimait jadis Hérodote²⁷⁵. Cette disposition fait l'unanimité des autres sources médiévales déjà citées²⁷⁶, qui donnent l'illusion de suivre presque à la lettre le texte d'Orose (II.2, 29 sq.)²⁷⁷ (qui en réalité conteste l'interprétation), mais qui dépendent d'une tradition beaucoup plus ancienne, bien attestée déjà chez Pomponius Mela, peut-être

²⁷⁴ L'idée que le Jourdain était issu de deux sources et de la confluence de deux cours d'eau, le Ior et le *Dan*, est attestée pour la première fois dans l'*Onomasticon* de Jérôme, le toponyme *Dan* désignant normalement une ville située aux sources du fleuve (*Gen.*, 14.14). Mais la tradition scripturaire ne distingue ni les deux branches du fleuves, ni à plus forte raison les deux noms de chacune des branches du fleuve. Josèphe, en revanche (*Bell. Jud.*, IV.1.1), connaît bien l'existence de ce qu'il appelle le "petit" et le "grand Jourdain". Cf. G. Williams, sv *Palæstina*, dans W. Smith (éd.), *Dictionary of Greek and Roman Geography*, t. II, Londres, 1857, p. 519; *id.*, sv *Dan*, dans *ibid.*, t. I, p. 750.

²⁷⁵ Cf. Bunbury, *A History of Ancient Cartography*, Londres, 2^e éd., Londres 1883, t.I, p. 263 sq.; *infra*, pl. CXII. Hdt., II.32-34. J. Desanges, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique*, (*Coll. EFR*, 38), Rome, 1978, p. 67 fait remonter la théorie de l'origine occidentale du Nil à un auteur du VII^e-VI^e s. avant notre ère, un certain Promathos de Samos, qui aurait servi de source à Aristote.

²⁷⁶ La *Cottoniana* le fait naître à l'Ouest est s'écouler vers l'Est, conformément au texte d'Orose et aux idées exprimées par Eratosthène.

²⁷⁷ Il est du moins le premier auteur à ce jour à mentionner certainement le fleuve *Nuchul*, présent dans la carte 2. Mais le Géographe de Ravenne (III.2, p. 119 [= p. 33 Schnetz], au VIII^e s., mentionne d'après sa source Castorius, malheureusement mal datée (cf. *infra*, 3^e partie, ch. 3.3.a), quoique certainement postérieure à la conversion de l'empire au christianisme, le toponyme *Nuchul*, en association avec le *Chremetes* aristotélicien; le Ravennate le donne pour synonyme du Nil et de l'*Eder*, dans lequel il faut sans doute reconnaître le *Dara* d'Orose (*loc. cit.*). Il est donc à notre avis probable que Castorius - et avec lui le Ravennate, qui en dépend - ne se fondait pas sur Orose, dont il ne partage à terme ni l'opinion, ni la toponymie, mais sur une source - probablement déjà une carte - voisine de celle qu'avaient utilisée Orose (et donc antérieure à ce dernier) et Basile de Césarée (*Homil.*, III in *Hex.*, 6, dans Migne, *Patr. Gr.*, XXIX, col. 68 A).

même en ce qui concerne le toponyme *Nuchul*²⁷⁸. La carte 2, et les autres grandes cartes médiévales reproduisent donc probablement un schéma largement antérieur à Orose, qu'elles respectent avec des variantes minimales. La carte 2, par exemple, ne représente qu'une seule des deux îles²⁷⁹ du Nil généralement représentées, celle de Meroë; mais, conformément à un usage bien établi, le delta du fleuve a en réalité l'aspect d'un bras unique qui se dirige plein Nord pour se jeter dans la mer d'Égypte; l'île de Canope constitue alors un toponyme que toutes les sources précitées, sauf la *Cottoniana* et le psautier de Londres, s'accordent à placer en face des bouches du Nil.

Les deux cartes 1 et 2 semblent donc remonter, à un archétype commun dont dérivent également, à travers une tradition le plus souvent très indirecte, les grandes cartes médiévales que nous avons eu l'occasion de mettre en rapport avec elles et qui constituent l'essentiel de notre documentation, tout particulièrement celles de la cathédrale de Hereford, d'Ebsterf et de Henri de Mayence; mais elles semblent y être parvenues par deux voies bien différentes, marquées par un degré de médiatisation variable, que la conformité des vignettes à leur original ancien nous donne probablement le moyen de quantifier. Celles de la carte de Henri de Mayence ne peuvent en aucune façon se rattacher au système iconographique qui régit les cartes des manuscrits de saint Jérôme; la carte du cloître d'Ebsterf s'y résout difficilement et de façon bien incertaine; seule la

²⁷⁸ III. 96. Mela, après avoir professé l'origine occidentale du Nil, en contradiction avec la thèse de l'origine méridionale qu'il a soutenue en I. 54, écrit en effet: †*Nunc† ab incolis dicitur et uideri potest non alio nomine appellari, sed a barbaro ore corruptus*. On s'accorde à penser que sous *Nunc* se cache un nom propre, où l'on a fréquemment reconnu le mot *Nuchul* qui est donné par quelques *recentiores*, cf. P. Parroni, *Pomponii Melæ de Chorographia libri tres*, Rome, 1984, p. 437 sq.; Parroni condamne *Nunc*, mais fait preuve de scepticisme à l'égard de *Nuchul*, que conservait Ranstrand; A. Silberman (CUF, 1988), p. 319, garde la leçon *Nunc*, mais admet l'identification avec le fleuve *Nuchul* d'Orose.

²⁷⁹ La deuxième île était celle du Caire (*Babilonia noua*).

mappemonde de Hereford présente des points communs manifestes en assez grand nombre avec ce code.

Nous avons vu plus haut que la nomenclature des deux cartes nous renvoyait plutôt à la mappemonde de Hereford pour la carte 1, et plutôt à la mappemonde d'Ebstorf pour la carte 2; si elles remontent donc probablement de façon lointaine à un même modèle, c'est sans doute au terme de deux traditions différentes, dont les vignettes confirment largement l'existence. La première a, en effet, tant bien que mal conservé l'aspect initial de son système de vignettes, tandis que l'autre, sans doute privée de façon précoce de ces éléments décoratifs, a développé une nomenclature et une ornementation propres. Il est raisonnable de penser que le copiste du XII^e s. a d'abord recopié assez fidèlement, et en respectant les limites, la carte qui se trouvait dans le manuscrit de Jérôme sur lequel il se fondait: ainsi la carte 1 vit-elle le jour. Peut-être doit-on à l'initiative de notre copiste quelques ajouts tels que la vignette *Arca Noe*, et, de façon générale, tous les toponymes marqués par une vignette dégénérée, notamment la ville de Corinthe (pour le rôle qu'elle joua dans les *Epîtres* de Paul).

Mais, dans une période qui voyait apparaître les premiers plans de Jérusalem, l'interruption de la carte 1 aux limites de la Terre Sainte devait avoir un caractère scandaleux qui incita le copiste à insérer dans le manuscrit une seconde carte, centrée sur Jérusalem et sur la Palestine, qu'il puisa à une autre source au moins, et dont il ne se soucia pas outre mesure d'harmoniser la nomenclature, ni les tracés, avec ceux de la carte 1, mais qu'il entendait bien présenter comme complémentaire de la première, et qu'il réélabora en ce sens, comme en témoigne l'existence d'une première version de ce document, encore visible en palimpseste. Il a donc choisi d'adopter, dans la seconde, les choix iconographiques de la première, mais

faute d'en comprendre le sens, désormais perdu, il a conservé en les modifiant, celles qui lui semblaient les plus esthétiques, c'est-à-dire les plus chargées de décors, en retenant leur surcharge comme un signe de hiérarchie.

3. La carte originale: sa nature et sa datation.

Dans les développements qui ont précédé, nous avons pu déterminer un certain nombre d'étapes dans la transmission et la déformation du manuscrit original. Il nous reste néanmoins à déterminer dans quelle mesure il nous est possible de nous faire une idée acceptable de cet original. Trois questions restent en effet ouvertes pour comprendre cet archétype: celle de sa nature, mappemonde ou carte régionale; celle de son contenu et de sa forme initiaux; celle enfin de la datation de l'état auquel correspondaient les vignettes-amphithéâtres, et des étapes ultérieures.

a. Un fragment de mappemonde.

Trois éléments vont nous permettre d'apporter une réponse à la première question: les définitions antiques de la carte chorographique, sur laquelle nous avons déjà eu l'occasion de nous arrêter, et l'expérience que nous en avons conservée par tradition archéologique ou codicologique, d'une part; l'étude des découpages propres aux cartes des manuscrits de St Jérôme, d'autre part; la comparaison avec les mappemondes médiévales apparemment dérivées de la même source enfin.

Toutes les définitions de la chorographie qu'ont données Strabon (II. 5. 17), et plus tard Claude Ptolémée (*Géogr.*, I.1.1 sq.), s'accordent en effet à reconnaître comme caractéristique de ces documents qu'ils exigeaient, en particulier en matière de réseaux urbains et hydrographiques, un détail tel

qu'il "nécessitait la main d'un peintre"²⁸⁰; à l'évidence, nous ne rencontrons rien de tel dans les documents que nous avons étudiés. Même en considérant que cette définition est plus théorique que fondée sur la réalité²⁸¹, si nous comparons la carte 2 (que Miller assimilait - sans doute abusivement - à une carte de Palestine) à une autre carte de cette contrée, celle dont de nombreux fragments furent découverts au siècle dernier dans l'église de Madaba²⁸², en Jordanie, on sent bien leurs caractères particuliers. Leur extension dans l'espace apparaît en particulier beaucoup plus limitée que celle des cartes des manuscrits de Jérôme, qui couvrent chacune d'un quart à un tiers du monde habité; les conventions de représentation des montagnes et des rivières y révèlent, dans le traitement du détail, un soin esthétique qui nous rapproche du jugement de Ptolémée sur la chorographie, mais qui nous éloigne à coup sûr du schématisme affiché des cartes de Jérôme²⁸³. Le même souci d'exactitude se manifeste dans les autres vignettes, par exemple celles qui représentent les villes, en même temps que le cartographe a voulu adopter les normes esthétiques de la *topographia*, lorsqu'il a schématisé les formes de vie ou de végétation propre à une régions. Toutes ces conventions reparaissent dans d'autres cartes régionales des manuscrits du *Corpus Agrimensorum* ou du bouclier de Doura Europos²⁸⁴, mais sont étrangères aux cartes des manuscrits de Jérôme.

²⁸⁰Cf. *supra*, ch. 1.

²⁸¹On connaît, au moins au Haut Moyen Age, des cartes régionales très schématiques, par ex. une carte de la Gaule (pl. XLIX.1) qui sera étudiée au prochain chapitre.

²⁸²Pl. XLV sq. ; sur cette carte, cf. *infra*, p. 263 sq.

²⁸³ On notera par exemple la différence entre la riche polychromie des montagnes de la carte de Madaba, qui par des jeux complexes de nuances et de jeux d'ombres suggère par des moyens propres à la peinture les reliefs des chaînes de montagnes, alors que les cartes de St Jérôme adoptent pour désigner les mêmes accidents un symbole bien attesté sur la Table de Peutinger: une simple ligne ondulée sur une base linéaire.

²⁸⁴cf. *infra*, p. 527 sq. et pl. XL; XLII; XLIV; XLVII sq.

Inversement, nous avons déjà eu l'occasion de souligner la parenté des tracés que l'on y rencontre avec ceux des mappemondes médiévales. Il est de fait probable que le modèle lointain de la carte contenue dans le manuscrit copié au XII^e s., pour donner naissance à celui qui a retenu notre attention, s'étendait au moins jusqu'aux limites extrêmes des deux cartes. Si on les reporte sur la mappemonde d'Ebstorf, on constate que l'*Illyricum* et les bouches du Nil se font à peu près face; l'étendue concernée par les deux cartes couvre donc à peu près les deux tiers orientaux d'une mappemonde, dont les tracés, à quelques variantes près imposées par la mise en page, ont du reste été respectés; une telle extension dépasse bien évidemment très largement le cadre normal d'une carte chorographique.

Enfin, autant que l'on puisse en juger par les cartes chorographiques jusqu'à nous parvenues, il semble qu'elles tendent d'ordinaire à donner l'image de microcosmes clos et cohérents²⁸⁵, qui ne laissent aucune place aux éléments inutiles et tendent à faire coïncider les limites de la carte avec celles de la région; la légèreté avec laquelle la cartographie ancienne introduisait de propos délibéré des déformations, dont certaines nous paraissent aujourd'hui proprement monstrueuses, permettait sans difficulté de telles distorsions. Or nous ne rencontrons rien de tel ici: le tracé des fleuves s'interrompt brusquement, parfois à une distance très courte de leur embouchure²⁸⁶. Cette particularité, peu marquée pour les confins septentrionaux des deux cartes, qui tentent de faire coïncider, au prix de quelques déformations et d'une façon entièrement factice, les

²⁸⁵ On le constate aussi bien sur la carte de Doura-Europos, parfaitement centrée sur le Pont-Euxin que dans les cartes du *Corpus Agrimensorum*, dont nous aurons à signaler les déformations (*infra*, 3^e partie, ch.1.1); ces dernières ont pris des libertés considérables avec la disposition réelle des lieux; cette liberté montre clairement qu'elles sont issues de cartes chorographiques et non de cartes cadastrales.

²⁸⁶ C'est le cas du Gange et du Nil sur la carte 2 (G - 1 et J - 7), ou du Jourdain sur la carte 1.

limites de la terre habitée et celles du support, est éclatante s'agissant des régions orientales et méridionales.

Nous croyons donc être fondé à affirmer que les deux cartes remontent initialement à une mappemonde.

b. Le tracé et les formes.

Tenter une restitution des formes originelles de cette mappemonde est assez délicat. La forme de la carte 1 suggère *a priori* une forme rectangulaire. Cette apparence nous avait naguère incité à établir un parallèle avec la mappemonde *Cottoniana*, qui remonte au moins à un archétype du VI^e s., lui-même probablement dépendant d'une carte plus ancienne. Mais, dans plusieurs cas, on y retrouve très exactement les détails des côtes océaniques des grandes mappemondes circulaires médiévales, notamment de la carte de Hereford²⁸⁷, ce qui suggérerait que son modèle présentait une forme comparable, dont la carte 1 a probablement conservé l'arrondi des côtes, en haut et à gauche de la carte. Elle a sans doute également conservé des traits de schématisation qui sont encore très sensibles dans la mappemonde d'Ebstorf, en particulier l'orientation Est-Ouest parfaite de la mer Rouge.

L'état de conservation des vignettes originales dans la carte 1 nous incite donc à reconnaître dans le groupe des grandes mappemondes médiévales un système cohérent qui, selon nous, traduit assez fidèlement un original ancien d'époque romaine, plusieurs fois remanié, dont la datation reste à déterminer.

c. Datation.

²⁸⁷ Cf. pl. IX, par exemple le golfe dans lequel se jette l'*Octorogoras*. On note aussi l'existence d'un même cap, qui figure à droite du Paradis dans la mappemonde de Hereford.

A peine prononce-t-on le mot de datation que plusieurs problèmes s'enchaînent, qui ont trait aux différentes étapes de la transmission des cartes parvenues jusqu'à nous. Le seul jalon datable avec quelque précision est celui qu'avait déjà identifié K. Miller, à savoir la mention de la carte 1 (I/J - 5): *Creta insula cum Cicladibus septima est grecorum prouincia. C enim habet ciuitates*. Si la dernière partie de l'information n'est sans doute guère plus qu'un souvenir homérique²⁸⁸, sans doute rapporté de seconde main, car on le retrouve également chez Isidore de Séville et chez Solin, la première partie nous donne une information précise qui ne s'accorde ni avec la liste de Vérone, qui, aux environs de 313, rattache la province des îles au diocèse d'Asie et ne connaît qu'un diocèse des Mésies auquel sont rattachées toutes les provinces grecques, ni avec la *Notitia Dignitatum* (Or., III. 17) qui, vers le début du V^e s., ne connaît que six provinces grecques, ni même avec le *laterculus Polemii Silvii*, qui, en 448/9 compte les Cyclades comme partie du diocèse d'Asie et ne distingue pas la Macédoine de l'*Illyricum*. Le seul point de comparaison demeure, comme l'avait déjà bien vu K. Miller, le ch. VIII du *Bréviaire* de Festus, où l'on peut lire *in Diocesi Macedonica prouinciæ sunt septem: Macedonia, Thessalia, Achaia, Epiri duæ, Præualis, Creta*. "Il y a sept provinces dans le diocèse de Macédoine: la Macédoine, la Thessalie, Achaïe, les deux Epïres, la Prévalitane et la Crète". L'état général de la toponymie ainsi décrite, compte tenu de la carrière de Festus, proconsul d'Asie aux environs de 370²⁸⁹ suggère que le texte du *Bréviaire* fut rédigé en 369 ou 370, car en 370, la Prévalitane devait être retirée au diocèse de Macédoine, faisant chuter à six le nombre des provinces comprises dans ce diocèse²⁹⁰. L'association des Cyclades et de

²⁸⁸ Cf. *Od.*, XIX, 174.

²⁸⁹J. - W. Eadie, *The Breviarium of Festus*, Londres, 1967, p. 8.

²⁹⁰*ibid.*, p. 162.

la Crète, habituellement séparées, s'accorde assez bien avec le mutisme de Festus à leur égard, car ce silence s'expliquerait mal si les Cyclades, ou les îles en général, avaient constitué une province particulière. Le *terminus ante quem* semble donc pouvoir être fixé sans difficulté à l'année 370. Il est donc trop précoce de près de vingt ans pour permettre de rapporter la rédaction de cette carte à Jérôme. Quant au *terminus post quem*, de nombreuses incertitudes subsistent à son égard. Quoiqu'aucune certitude ne soit possible à ce sujet, il est probable qu'il faille rattacher le chiffre de sept provinces grecques - entendons sept provinces pour le diocèse de Macédoine - à la séparation des diocèses de Macédoine et de Dacie, qui semble effectuée dès le mois de Février 327²⁹¹. Pourrait-on dès lors rejoindre la position de Miller et attribuer à Eusèbe en personne la rédaction de cette carte? La chronologie ne s'y oppose pas, quoique rien ne garantisse l'existence, dès 327, dans le diocèse de Macédoine, de sept provinces incluant les Cyclades.

Plusieurs éléments semblent néanmoins s'y opposer, en particulier les vignettes. Si celle de Constantinople a trait au cirque qui contribua si largement à la célébrité de la capitale byzantine, il est raisonnable de penser que son introduction est largement postérieure à la mort de Constantin, et probablement au moins contemporaine des réfections théodosiennes qui conférèrent à l'édifice, pour de longs siècles, l'importance qu'on lui connaît. Elle nous conduirait alors à une période bien postérieure à celle d'Eusèbe de Césarée, puisque celui-ci survécut peu à l'empereur Constantin, et mourut en 339-340.

Si l'on considère d'autre part, comme c'est probable, que la vignette de Constantinople n'est elle-même qu'un ajout à la carte d'origine, celle-ci peut tout aussi difficilement apparaître comme l'œuvre d'Eusèbe. Non

²⁹¹A.H.M. Jones, *The Date and Value of the Verona List*, dans *JRS* 44 (1954), p. 21 sq.

seulement en effet Eusèbe, proche de Constantin, aurait dû faire figurer au premier plan la nouvelle capitale de son maître et disciple, ce qui suggère que la carte originale a été rédigée avant la fondation de Constantinople, mais encore rien n'y suggère en quelque façon l'existence d'un original rédigé en grec; enfin, le système de vignettes original, fondé sur l'amphithéâtre, renvoie à un type de monuments dont la diffusion et le rôle social demeurent essentiellement limités à la moitié occidentale de l'empire.

C'est encore une fois la combinaison des vignettes et de la nomenclature qui peut nous permettre de dater les diverses phases de la tradition des cartes des manuscrits de Jérôme. Nous avons jusqu'à présent pu mettre en évidence deux niveaux chronologiques du IV^e s. dont l'un au moins, le plus tardif en l'occurrence, apparaît assez probablement comme une réfection. Or, c'est précisément à cette époque, et de façon générale, depuis la tétrarchie, que l'on voit se développer jusqu'à acquérir un véritable monopole en matière de représentation des villes, aussi bien en cartographie que dans l'iconographie en général, un type promis à un bel avenir jusqu'au X^e s.: celui de la ville hexagonale. Le fait que ne nous nous trouvions en présence d'une carte qui ignore résolument ce type de représentation au profit d'un système aussi original que cohérent incite à l'évidence à rechercher l'origine de ce système original avant le IV^e s.

L'absence sur la carte 1, dont les vignettes ont visiblement servi de modèle à la carte 2, des régions les plus essentielles à l'objet visé par le texte, à savoir la Terre Sainte, et le caractère bien souvent païen des légendes qui l'accompagnent semblent pour leur part confirmer la thèse d'un modèle antérieur à la conversion de Constantin. D'autre part, on est en droit de supposer que l'auteur des réfections chrétiennes de la carte disposait d'une carte déjà découpée de la façon qu'illustre la carte 1, car il

eût été bien inconséquent de l'interrompre au contact de la Palestine, qui devenait, pour les chrétiens, le cœur du monde géographique, et, pour tout dire, la justification même de la géographie. Enfin, si la nomenclature de la Crète révèle une datation du IV^e s., celle des autres régions semble globalement étrangère à l'organisation politique consécutive aux réformes de Dioclétien.

En dernière analyse, c'est le choix même de l'amphithéâtre comme élément symbolique du phénomène urbain qui constitue probablement le plus sûr critère de datation de l'original. Ce choix est nécessairement contemporain d'une période où les jeux de l'Amphithéâtre pouvaient apparaître comme l'illustration la plus évidente de la culture urbaine; le plus souvent étrangers aux collectivités rurales, les *munera* rassemblaient pour quelques heures toute la collectivité de la *ciuitas* dans l'*urbs* ; ils en donnaient une vision hiérarchisée et organisée. Plus que les murailles, simple limite matérielle de la ville et de ses abords, l'amphithéâtre, dont les dimensions et l'emplacement aux limites de la ville, le plus souvent au contact de l'enceinte, le signalaient au visiteur, consacrait la ville comme un centre d'attraction et de direction, comme un pôle de rassemblement de la collectivité, comme le cœur, enfin, de l'ensemble qu'elle organisait.

Mais, pour importantes que soient les ruines d'amphithéâtres dont la monumentalité devait conduire les hommes du Moyen Age à en faire des forteresses, et à terme, sinon des villes, du moins des quartiers de ville, l'âge d'or de l'amphithéâtre fut un phénomène relativement limité dans le temps. S'il serait sans aucun doute excessif de prétendre que l'amphithéâtre s'éteignit avec le III^e s., du moins semble-t-il raisonnable de considérer que la période pendant laquelle il fut appelé à jouer un rôle de pivot du corps social ne s'étend guère en deçà, ni au-delà de l'ensemble constitué par les II^d et III^e siècles de notre ère. Le rétrécissement des

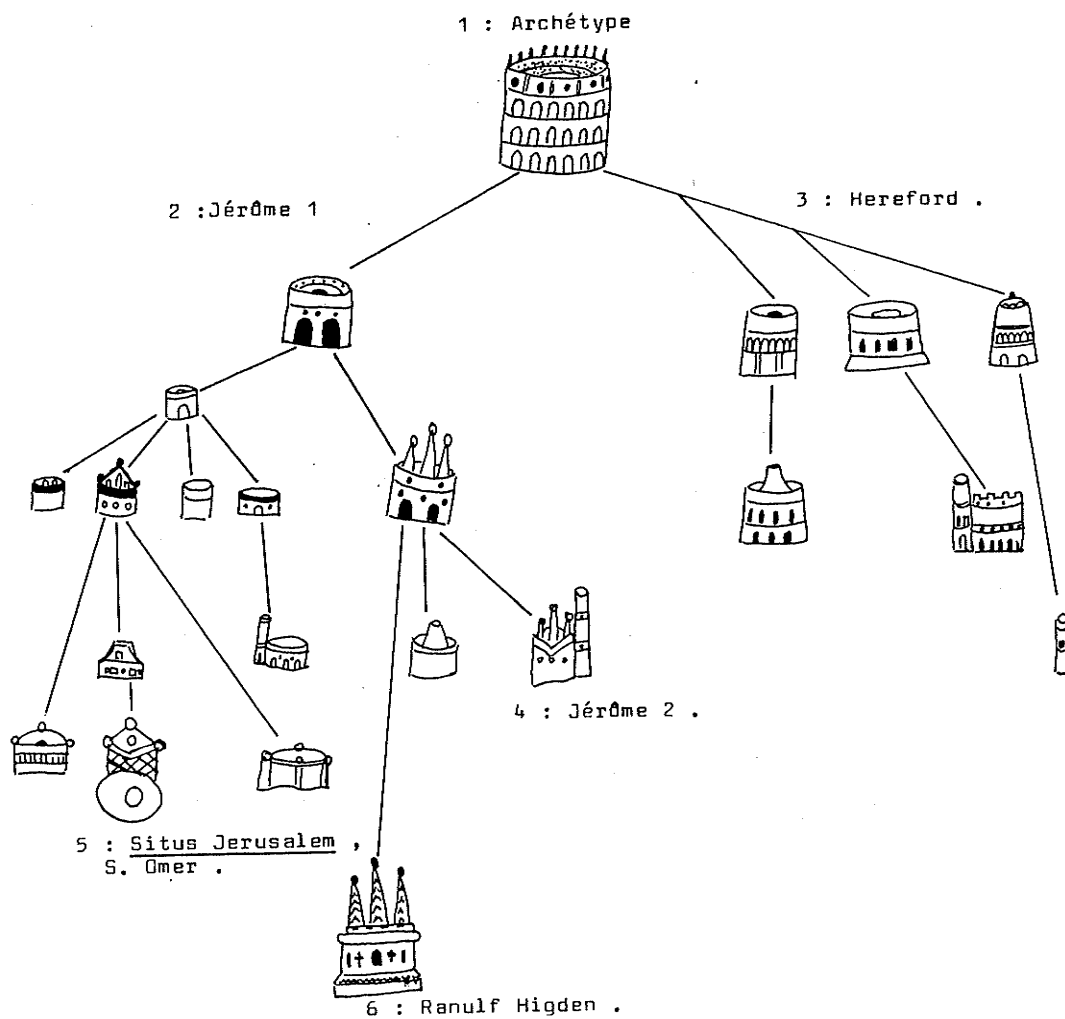
enceintes urbaines au III^e s. en occident, terre d'élection de ce monument, l'affaiblissement ou la démission des élites, la décadence des *munera* et les critiques auxquelles les penseurs chrétiens soumièrent les jeux de l'amphithéâtre rendent bien compte d'une évolution qui devait voir le cirque prendre la place de l'amphithéâtre. C'est toute cette évolution qui semble résumée dans le passage du système originel de vignettes à celui qui a organisé la vignette de Constantinople.

L'évolution de la carte 1 semble donc pouvoir se résumer comme suit. A l'origine, on a sans doute une mappemonde, probablement du II^e ou du III^e s.; cette mappemonde a sans doute donné naissance, par deux traditions différentes, aux deux grandes familles de mappemondes de l'Occident médiéval, qu'illustrent respectivement les mappemondes du cloître d'Ebsterf et de la cathédrale de Hereford; une première intervention en réduisit les limites à celles qu'on lui connaît: elle est probablement à situer entre l'avènement de Constantin et 370, probablement avant 330, à moins qu'il ne faille en dissocier la notice relative à la Crète, auquel cas, mais c'est peu probable, il nous faudrait supposer une première réfection probablement antérieure à 330, et une seconde entre 337 et 370. A la fin du IV^e ou au début du V^e s., on a sans doute ajouté les vignettes de Constantinople et un certain nombre de toponymes chrétiens. Enfin, après une probable copie postérieure au VII^e s., peut-être d'époque carolingienne, on parvient à la copie du XII^e s. qui nous est parvenue, et qui fut peut-être exécutée dans la région de Saint-Omer, car on note des parallèles stylistiques tout à fait frappants entre les vignettes déformées de cette carte et celles que l'on rencontre dans des productions contemporaines de Saint-Omer, en particulier le *Situs Jerusalem* qui illustre la *Gesta Francorum* ²⁹². Cette dernière étape a probablement introduit la

²⁹²Miller, *MM*, III, p. 62, fg. 14.

vignette *Arca Noe* , ainsi que la carte 2, qui élargit la carte précédente à la Palestine.

La filiation que l'on peut adopter pour les vignettes semble pour sa part se résumer ainsi:



Quant au stemma des mappemondes médiévales que nous avons mentionnées, il semble s'établir de la façon suivante:

Groupe ancien de mappemondes

Mappemonde du III^e s.

carte régionale 1
(327- 370)

réfection (vers 400)

Mappemonde Intermédiaire

réfection (IX^e s.?)

X

Cottoniana

Munich

carte 1

Henri de Mayence

carte 2 Henri III

Psautier

Cornouailles

Ebstorf

Hereford

Au terme d'une analyse que l'on aurait souhaitée plus courte, il apparaît donc que les grandes mappemondes médiévales isolées, et celles qui leurs sont apparentées, procèdent pour l'essentiel, malgré des remaniements médiévaux, d'originaux directement issus de l'Antiquité; si ceux-ci ne nous laissent guère remonter au-delà du III^e s. de notre ère, ils permettent néanmoins de voir que, si l'on fait abstraction de l'introduction de quelques toponymes inspirés d'Orose, d'Isidore de Séville ou des Ecritures, de l'élargissement probable de la Palestine à partir de la fin du IV^e s., de la position centrale de Jérusalem et de la représentation du Paradis, qui ne furent acquises de façon systématique et définitive qu'à partir de la deuxième moitié du XII^e s., les mappemondes médiévales antérieures au milieu du XIV^e s. sont pour l'essentiel restées fidèles à leurs modèles anciens.

De fait, si l'on examine de près la variété des mappemondes médiévales, au premier rang desquelles il convient de placer la Table de Peutinger, qui connut sans doute, nous le verrons une fortune non négligeable pendant toute la durée du Moyen Age, nous sommes en droit de penser qu'à l'exception d'une cartographie strictement alexandrine dont rien ne prouve qu'elle ait jamais dépassé les limites de la ville d'Alexandrie, la cartographie médiévale nous a transmis, au prix de quelques ajouts et modifications de son goût, des exemples de l'immense majorité des cartes qui ont pu circuler pendant l'Antiquité. Il ne semble pas en effet que le Moyen Age byzantin ou occidental, malgré une préférence marquée pour les mappemondes circulaires, ait jamais fait disparaître des mappemondes moins directement en accord apparent avec la lettre des Ecritures. Parmi les cartes les plus diffusées au Moyen Age, on compte en effet des documents qui stipulent explicitement la sphéricité de la terre et l'existence de plusieurs mondes habités...

Ces considérations ne doivent pas pour autant conduire à une assimilation pure et simple de la cartographie d'époque romaine et de la cartographie médiévale. Deux nuances de taille doivent en effet être apportées à ce parallèle. D'une part, en effet, les cartes antérieures aux II^e-III^e s. nous sont strictement inconnues. Mais, compte tenu de la survivance, bien attestée pendant toute la période impériale et dès la fin de la République, des mappemondes circulaires, les cartes de ce type que nous pouvons faire remonter au III^e s. doivent venir de modèles plus anciens. D'autre part, et cela est plus grave, nous ne pouvons en aucune façon quantifier la diffusion dans l'Antiquité de chacun des types attestés au Moyen Age... Pour plus de précision, il nous faudra donc examiner, au cas par cas, chaque famille de cartes, de façon à préciser, dans la mesure du possible, ce qui, à chaque fois, mérite d'être rapporté à l'Antiquité.

De la cartographie scientifique grecque et de la cartographie médiévale, c'est donc la cartographie médiévale qui nous semble la plus proche de ce qu'ont pu être les cartes romaines les plus courantes. L'analyse typologique à laquelle nous allons maintenant nous livrer confirmera très largement cette opinion, sans pour autant réduire mécaniquement la cartographie médiévale à la cartographie romaine. Du moins les proximités iconographiques et philologiques qui unissent les documents des deux périodes permettent-elles de préciser les grands traits de ces documents perdus et d'aller de l'avant dans notre tentative de comprendre les modalités d'utilisations des cartes romaines.

Dans cette entreprise, nous aurions aimé, comme nous l'avons annoncé au début de ce chapitre, inclure l'étude de la cartographie arabe²⁹³. Il est malheureusement très difficile de l'inclure dans le débat, car son utilisation s'avère rapidement limitée par plusieurs facteurs.

Tout d'abord, d'un point de vue méthodologique, nous ne pouvons nous fonder ni sur la toponymie, ni sur l'iconographie pour tenter d'établir des liens éventuels avec la cartographie ancienne. Les toponymes sont en effet systématiquement transcrits en arabe; quant aux vignettes, pour des raisons religieuses qu'il est superflu de détailler ici, elles n'avaient pas leur place dans la cartographie arabe. Si son schématisme très marqué de procède parfois de cartes grecques et byzantines²⁹⁴, il est probable que son origine doit essentiellement être recherchée dans une tendance fondamentale de l'art "arabe" à l'abstraction et à la stylisation.

Lorsque l'utilisation de ces cartes s'avère possible, c'est en général qu'elles nous renvoient à Ptolémée, même lorsque la forme circulaire,

²⁹³sur les cartes arabes, on peut consulter en particulier A. Miquel, *Cartographes arabes*, dans *Cartes et Figures de la Terre*, Paris, Centre G. Pompidou, 1980, p. 55 sq. et de K. Miller, les *Mappæ arabicæ*, réimprimées récemment dans les *Beihefte zum Tübinger Atlas des vorderen Orients*, Reihe B, Nr. 65, Wiesbaden, 1986, essentiellement limitées à la production d'Idrisî.

²⁹⁴Cf. pl. XIX sq. et XXVI; *infra*, p. 243 sq..

comme celle de la mappemonde d' al Sharqî (fig. XX), ou le schéma rectangulaire d'une projection orthogonale, comme chez al Sharfi se sont substitués aux formes ptoléméennes. Au reste, les modalités de transmission aux Arabes de ces données ptoléméennes, à travers la tradition syriaque, demeurent aujourd'hui encore fort obscures, comme on a déjà eu l'occasion de le signaler.

Enfin, l'existence d'une brillante tradition géographique et cartographique arabe, ainsi que le déplacement, au VIII^e s., du centre de l'empire arabo-musulman de Damas à Bagdad a modifié en profondeur l'aspect des cartes, dont l'épicentre s'est définitivement éloigné des rivages de la Méditerranée pour se rapprocher de régions qui à l'époque romaine étaient situées aux confins du monde connu; ces cartes se sont désormais intéressées à des régions dont l'aspect devint sans rapport avec l'image que l'on pouvait en avoir depuis le monde méditerranéen, tandis que l'éloignement de l'Occident hostile tendait à déformer l'image, devenue sans objet pour les lecteurs de ces cartes, que la cartographie ancienne en avait produite. Ainsi devait naître une cartographie entièrement originale dont l'utilisation, outre les problèmes linguistiques qu'elle pose à l'utilisateur, n'ouvre pas les horizons que l'on pourrait en attendre.

Au demeurant, seules quelques cartes, comme celle de Ali ibn Ahmad ibn Muhammad al Sharqî, de Sfax, précisément originaire du bassin méditerranéen, qui demeurent centrées sur Rhodes, comme les mappemondes anciennes, et qui donnent du monde une image à la fois circulaire et ptoléméenne (pl. XXI), peuvent revêtir un intérêt immédiat pour notre enquête: elles apparaissent en effet comme un compromis contre nature entre la cartographie de l'occident médiéval et de la science grecque, lui-même révélateur des antécédents des cartes circulaires,

demeurés, indépendamment de la cartographie de l'occident médiévale, assez présents pour s'imposer aux rédacteurs.

Enfin, on admet généralement que la géographie arabe, et avec elle la cartographie arabe, se sont largement développée en liaison avec des préoccupations administratives, et ce moins comme un instrument quotidien de la pratique administrative que comme un élément important de la formation des fonctionnaires. Cette expérience, mieux connue que celle de la cartographie romaine, peut, jusqu'à un certain point, servir de modèle historique de développement pour comprendre le fonctionnement de la cartographie romaine.

C'est donc essentiellement à la cartographie médiévale que nous emprunterons maintenant pour tenter d'élaborer une typologie des cartes anciennes.

CHAPITRE TROISIEME: POUR UNE TYPOLOGIE DES CARTES ANCIENNES.

Tenter d'élaborer une typologie des cartes romaines est en soi un entreprise paradoxale. Ce choix constitue en effet à lui seul une négation de la thèse ordinairement admise de l'existence d'une *römische Weltkarte*, c'est-à-dire d'une mappemonde romaine primordiale (généralement identifiée avec la carte d'Agrippa, d'une reconstruction controversée et d'une existence mal avérée) d'où toutes les expressions cartographiques romaines dériveraient ou dont elle serait elle-même la synthèse. La rareté des documents cartographiques conservés peut d'autre part assimiler cette entreprise à une gageure; fort heureusement, les documents médiévaux, ou du moins, certains d'entre eux, nous venons de le voir, nous aident à retrouver les traces de cette cartographie perdue; mais jusqu'à quel point sont-elles fidèles à leurs originaux disparus? Jusqu'à quel point la typologie que l'on pourra établir sera-t-elle absolue ou reflétera-t-elle une évolution chronologique, et nous apportera-t-elle des informations tangibles sur la cartographie du Haut-Empire? Jusqu'à quel point la répartition quantitative des divers types de reflète-t-elle la répartition statistique de l'Antiquité? Toutes ces questions sont aussi délicates que fondamentales; rien ne démontre en effet, dans les mappemondes médiévales que nous avons retenues comme remontant à des originaux romains, qu'elles soient entièrement représentatives de la cartographie dont elles procèdent. On se trouve en effet confronté au problème des fragments qui reflètent toujours autant et plus la pensée et les préoccupations de qui les cite, que celles de

l'auteur de l'œuvre dont ils ont été tirés. En un mot, les cartes médiévales ont pu se fonder non sur les cartes anciennes en général, mais sur certaines cartes anciennes, les plus conformes aux visions géographiques des copistes médiévaux. Il nous faudra donc à chaque fois nous interroger sur les motivations des copistes, sur la datation de l'original supposé, et sur les témoignages anciens susceptibles d'attester la présence dans un contexte romain de ces mappemondes.

Encore ceci ne résoudra-t-il pas le problème des critères à retenir pour l'établissement de la typologie. Jusqu'ici, seules les mappemondes médiévales ont été l'objet de tentatives de classement. Andrews¹, le premier, a résolument pris ses distances à l'égard de la géographie ancienne et mathématique pour ne prendre en compte que les documents médiévaux. Il a justement récusé le critère de la forme extérieure de la carte qui, aussi surprenant que cela puisse paraître aujourd'hui, était plus fonction des exigences du support que de la volonté affichée de reproduire la forme réelle de la terre habitée, pour mettre au premier plan l'architecture interne de la carte. De fait, deux cartes, l'une carrée, l'autre circulaire, pouvaient fort bien présenter les mêmes traits spécifiques²; le savant britannique s'est donc fondé exclusivement sur le contenu pour élaborer son classement des familles de cartes médiévales. Cette méthode lui a permis de distinguer les classes suivantes:

- En premier lieu, les "mappemondes œcuméniques", qui développent l'idée d'une terre limitée au monde connu, plate, construite autour d'un observateur central; cette famille de cartes adopte, comme l'a bien remarqué le savant d'outre-Manche, les méthodes de la cartographie locale, ces mappemondes, généralement circulaires, reproduisaient,

¹ M.C. Andrews, *A Study and Classification of Medieval Mappæ Mundi*, dans *Archæologia*, 75 (1924-1925), p. 61-76.

² *ibid.*, p. 68.

toujours selon Andrews, la doctrine des Pères, portaient Jérusalem au Centre, et ont connu un développement particulier dans le contexte de la copie monastique, et peuvent se diviser en deux grands groupes:

◊ Les *mappemondes tripartites*, qui mettaient l'accent sur la répartition des continents, et que l'on peut diviser en trois groupes:

- Les mappemondes dites "T-O", qui inscrivent dans un cercle une figure comparable à la lettre majuscule T, formée du diamètre horizontal du cercle et du rayon perpendiculaire.

- Les mappemondes "Y-O", où la lettre T prend la forme d'un Y.

- Les mappemondes où cette lettre affecte la forme d'un V³.

◊ La *division "simple"* correspond à des documents moins schématiques où la division en continents s'efface devant le contenu de cartes plus importantes en superficie et en nomenclature, et qui font passer au premier plan les lieux, au lieu de privilégier la disposition des continents.

• Les mappemondes "hémisphériques", qui donnent de la terre une vision qui ne se limite plus à la seule œcumène, mais suggère la présence d'autres terres habitées à la surface de la planète, dont les deux hémisphères sont représentées sur la carte. Ces mappemondes, à leur tour peuvent être réparties en deux grands groupes, selon que l'ensemble de la figure, limitée par un cercle, est borné ou non par une représentation formelle de l'Océan extérieur et, le plus souvent, de l'Océan équatorial.

◊ *Mappemondes Océaniques* : elles peuvent être de deux types:

- simples si au Nord, on trouve une représentation cartographique de la Terre habitée, séparée au Sud de la *terra incognita* des Antipodes.

³ La forme de la mappemonde est alors généralement carrée, ce qu'Andrews ne précise que dans son tableau récapitulatif, p. 74, où il qualifie ce type non de O-V, mais de I-V.

- "à zones" si au contraire la carte met en évidence les cinq zones climatiques de la planète.

◇ Enfin, on connaît des *cartes à climats*, qui montrent les parallèles de la terre habitée, mais qui semblent nettement dériver de la tradition arabe⁴.

Entre les deux grandes catégories, M.C. Andrews plaçait une catégorie intermédiaire, représentée par les cartes des manuscrits de Beatus de Liebana, qui font figurer, comme une île au Sud de l'œcumène, mais inscrite comme elle à l'intérieur d'un cercle, la terre des Antipodes.

Malgré les réticences, parfois justifiées, que cette classification, à peine élaborée, a suscitées⁵, elle a été retenue dans ses grandes lignes par les auteurs de l'admirable catalogue des mappemondes médiévales connues publiées sous la direction de M. Destombes⁶.

Les rédacteurs de cet ouvrage ont néanmoins apporté deux améliorations sensibles à cette typologie, en créant des sous-groupes qui prennent en compte la nomenclature, et en créant surtout une catégorie de mappemondes à configurations géographiques. Cette typologie a l'avantage de permettre, simplement et efficacement, le classement d'un abondant corpus, mais elle nous semble peut-être un peu réductrice dans la mesure où toutes les "grandes mappemondes", les moins nombreuses du corpus, sont réunies au sein d'un même groupe, même si des différences sensibles existent entre elles, chacune de ces cartes monumentales étant considérée comme un *unicum*. Enfin, ni les cartes de Ptolémée, ni la Table de Peutinger, que l'on peut à bon droit considérer comme un document médiéval, ne trouvent leur place dans cette typologie.

⁴ Andrews, p. 72 sq.

⁵ Voir sur ce point les discussions publiées à la fin de l'article de M.C. Andrews.

⁶ *MCVA*, p. 3 sq.

Les typologies antérieures à celle d'Andrews ne sont guère plus utiles à notre propos. Simar⁷, travaillant sur la représentation de l'Afrique dans l'Antiquité, a été conduit à opérer une classification qui annonçait largement celle qu'adopta plus tard Andrews, et que J. Wright⁸ suivit dans les grandes lignes. Elle distinguait trois types de cartes, qui étaient supposées reproduire les unes la vision romaine du monde (les cartes circulaires et les mappemondes T-O, c'est-à-dire, grossièrement, les mappemondes "œcuméniques"), les autres la vision grecque du monde (les mappemondes "hémisphériques"), les troisièmes enfin un groupe intermédiaire (les mappemondes du groupe "Beatus"). Cette vision, encore plus schématique que celle d'Andrews, présente de surcroît l'inconvénient d'imposer *a priori* un système d'interprétation qui préjuge sans démonstration des qualités respectives des cartes grecques et des cartes romaines.

Aucune de ces typologies n'est malheureusement propre à nous satisfaire dans notre démarche, quoique sur le fond, celle d'Andrews soit parfaitement opératoire et totalement fondée scientifiquement pour le Moyen Age. C'est que notre propos n'est pas de permettre le classement d'un vaste corpus, mais de distinguer des cartes dans leur usage, dans leur réalisation et dans leur mode de perception. En ce sens, une typologie fonctionnelle eût été préférable; mais les éléments manquent pour l'établir avec certitude. Nous voudrions d'autre part affiner la catégorie des grandes mappemondes, qui, dans l'état actuel des typologies, voit coexister les mappemondes des manuscrits de Ptolémée, la Table de Peutinger, et les archétypes de la *Cottoniana*, de la mappemonde d'Albi ou du ms. Vat. Lat. 6018.⁹

⁷ T. Simar, *La Géographie de l'Afrique Centrale dans l'Antiquité*, Bruxelles, 1912.

⁸ *The Geographical Lore of the Time of the Crusades*, New-York, 1925, p. 389.

⁹ figg. XII-XIV; LXXXIX sq..

Il faut donc adopter d'autres critères de sélection. Tout d'abord, on pourra se fier aux sources anciennes, et distinguer avec elles les tracés géographiques reportés sur un globe de ceux qui figurent sur une surface plane (ἐν ἐπιπέδῳ). Ensuite, on établira une classification ultérieure en fonction des étendues représentées - le Cosmos, la Terre, la terre habitée, ses parties -. Nous ne mentionnerons ici les plans que pour émoire, en retenant comme tels les dessins qui reproduisent de façon strictement géométrique des étendues mesurables simplement: plans de villes, de quartiers, d'édifices, de bâtiments.

A l'intérieur de chacune de ces catégories, le caractère volontairement schématique des représentations, le choix résolu de faire porter ou non l'attention sur les contours précis des régions, de faire figurer ou non une nomenclature nous semblent des éléments qu'il est dangereux de ne pas faire intervenir dans une typologie, comme bien entendu la forme générale de la carte, qui est bien souvent liée à celle du support, mais qui doit beaucoup également à ce que l'auteur de la carte a voulu montrer à travers celle-ci.

D) Représentations volumiques.¹⁰

A. Sphères célestes.

Depuis l'époque de Thalès¹¹, auquel la tradition attribue la réalisation de la première sphère céleste, leur diffusion dans tout le monde ancien a été considérable¹², et l'iconographie l'atteste bien. Cette sphère

¹⁰ Pour ces problèmes, cf. notre article *L'image du globe dans le monde romain: science, iconographie, symbolique*, dans *MEFR(A)*, 96 (1984), p. 53-116.

¹¹ Cic., *Rep.*, I.14.22. Cf. Pline, *HN*, VII, 203.

¹² Sur la sphéropée grecque, on dispose de l'abondante bibliographie de G. Aujac: *La sphéropée ou la mécanique au service de la découverte du monde*, dans *RHS*, 23 (1970), p. 93 sq.; *L'image du globe terrestre dans la Grèce ancienne*, *RHS*, 27 (1974), p. 193 sq.; *Sphérique et sphéropée en Grèce Ancienne*, dans *Historia Mathematica*, 3 (1976), p. 441 sq.; *Le ciel des Fixes et ses représentations en Grèce Ancienne*, dans *RHS*, 29 (1976), p. 289 sq.; *Globes célestes en Grèce Ancienne*, dans *der Globusfreund*,

pleine n'aurait porté à sa surface que les cinq cercles fondamentaux qui divisent le ciel: tropiques, équateur, cercles arctiques¹³. Anaximandre, après lui, aurait construit une autre sphère céleste, plutôt qu'un globe terrestre, comme on le pense parfois¹⁴. Ces sphères furent perfectionnées par Eudoxe de Cnide qui, le premier, y porta l'image des constellations; une image bien évidemment inversée par rapport à la vision normale d'un observateur terrestre, puisque la sphère d'Eudoxe était vue de l'extérieur, alors que l'observateur terrestre se trouvait au centre de la sphère¹⁵. Hipparque, une fois encore, accrut l'héritage de ses devanciers en portant sur la surface de la sphère pleine le tracé des 24 méridiens horaires convergeant aux pôles, et qu'il ne faut pas confondre avec le méridien mobile de bronze solidaire du support de la sphère, qui portait l'axe autour duquel pivotait le globe dans les sphères les plus perfectionnées. Le seul objet de ce type qui soit parvenu jusqu'à nous fait partie d'un groupe sculpté de marbre connu sous le nom d'Atlas Farnèse (Pl. III); cette œuvre d'époque impériale représente Atlas agenouillé portant la sphère céleste sur l'épaule. Le fond en était initialement peint en noir, à l'image du ciel nocturne, si bien que les constellations, représentées par leurs images, s'y détachaient nettement. Cette sphère était du type de celle d'Eudoxe, et ne portait pas les méridiens horaires, mais elle tenait compte des critiques d'Hipparque aux *Phénomènes* d'Aratos, et portait dix cercles: l'équateur et les tropiques, tangents à l'écliptique, les deux cercles polaires calculés pour l'horizon de Rhodes et l'écliptique, figurée par une ligne isolée au centre de la bande du Zodiaque. La présence de cette sphère sur une œuvre d'art

(1978), p. 117 sq. A. Le Bœuffle, *Astronomie, astrologie, lexique latin*, Paris, 1987, 1152 c.

¹³ Leur position était alors nécessairement établie arbitrairement par rapport à un lieu terrestre donné, car, tout comme l'horizon, ce sont des cercles variables. Ils sont théoriquement définis par leur tangence à l'horizon du lieu d'observation.

¹⁴ Diog. Laërt., II.1.

¹⁵ Géminos, *Isag.*, I.4.9.

illustre assez la diffusion de ces objets, dont les traités du type de celui d'Hygin et les nombreuses scholies à Aratos, qui les connaissent bien, ont pu être considérés comme des modes d'emploi¹⁶. De fait, les scholies à Aratos nous renseignent même sur les modalités pratiques de leur réalisation, et nous apprennent que ces globes, probablement de bois, portaient des lignes peintes à la cire, rouge pour le Zodiaque, blanche pour la voie Lactée. Ces couleurs n'ont rien de surprenant, l'une étant celle du soleil, qui évolue à travers le Zodiaque, sur l'écliptique, et l'autre celle du lait qui donnait son nom à la voie Lactée; mais l'usage de la cire laisse à penser que ces lignes étaient d'abord incisées dans le bois, puis remplies de cire¹⁷.

A côté de ces sphères pleines, les Anciens ont élaboré au moins deux types de sphères creuses. Les plus répandues de celles-ci ont sans aucun doute été les sphères dites "armillaires", ou sphères à anneaux, que les Grecs¹⁸ appellaient κρικωτικαὶ σφαῖραι. Ces sphères avaient pour fonction, bien évidemment, de montrer les rapports qui unissaient les cercles de la sphère céleste au globe terrestre, normalement représenté au centre de la grande sphère, conformément à l'idée que se faisaient la plupart des Anciens de la place de la terre au centre de l'Univers. Nous connaissons surtout ces mappemondes par Géminos, un contemporain et un ami de Pompée le Grand, qui les a décrites dans un chapitre de son *Introduction aux Phénomènes* consacré à la correspondance entre les zones célestes et les zones terrestres¹⁹. De fait, la fonction essentielle de ces sphères consiste à mettre en évidence les modalités de la correspondance entre les cercles de la sphère céleste et ceux du globe terrestre, et à montrer la genèse de ces cercles sur la surface du globe terrestre²⁰: on pouvait par exemple

¹⁶A. Le Bœuffle, *loc. cit.*

¹⁷E. Maas, *Comment. in Aratum reliq. I*, 1898, réimp. Berlin, 1958, p. 93 sq.

¹⁸Gell., *NA*, III.10.3; Géminos, *Isag.*, XVI.10 etc...

¹⁹XVI. 10.

²⁰Strabon, II.5.3.

comprendre en quoi la hauteur du pôle au-dessus de l'horizon, et par voie de conséquence, la place du cercle de l'horizon permettait de calculer la latitude du lieu²¹. Les cercles que portaient normalement les sphères armillaires étaient en effet les deux colures, cercles d'une circonférence égale à celle de la sphère et pour cette raison qualifiés de "grands cercles", qui se coupaient à angle droit aux pôles, l'équateur, autre grand cercle, comme l'écliptique, également représentée sur ces sphères, avec une inclinaison de 24° environ, en compagnie des deux tropiques, parallèles à l'équateur, auxquels elle était tangente et dont elle définissait la position. Instruments de l'éducation élémentaire, à en croire les Anciens et les auteurs modernes qui s'en font l'écho, ces sphères étaient très largement diffusées, et pouvaient atteindre des niveaux de complexité variés. Réalisées en principe en bronze, elles pouvaient être fixées sur une monture de même nature qui portait le cercle de l'horizon, comme les sphères de l'époque moderne, ou, plus simplement, comme c'était sans doute le cas dans les écoles, déposées dans une boîte quadrangulaire dont les bords symbolisaient l'horizon: c'est ce que suggèrent plusieurs représentations iconographiques, confirmées par une illustration des manuscrits du *corpus Agrimensorum* ²².

Il existait enfin des sphères beaucoup plus élaborées: les sphères planétaires, qui représentaient, à l'intérieur du ciel des fixes, les planètes, figurées par des globes mobiles sur leurs orbites. Le plus célèbre de ces planétaires était la sphère d'Archimède, dont un exemplaire avait été déposé par Marcellus dans le temple de Virtus à Rome; Cicéron décrit le fonctionnement du second exemplaire, un planétaire animé²³, que

²¹ Géminos, *Isag.*, V.25. Aujac, *art. cit.* (1978), p. 123.

²² Pl. CX.3.

²³ Cic. *Rep.* I. 14. 22 et *Tusc.*, I. 25. 63, ainsi que *Nat. deor.*, II. 34. 88; Firmic. *Mat., Math.*, I, Pr. 5. Sur ce sujet, cf. G. Aujac, *La sphéropée ou la mécanique au service de la découverte du monde*, dans *RHS*, 23 (1970), p. 94 sq.

Marcellus avait conservé chez lui, et mentionne un planétaire similaire, œuvre de son maître et ami, le grand Posidonius d'Apamée. Properce²⁴ et Ovide²⁵ connaissaient certainement un de ces planétaires qui, animés pour les pièces exceptionnelles²⁶, ou plus simplement mus à la main²⁷, étaient sans doute un peu plus rares que les sphères précédentes, mais assez répandus pour avoir été représentés sur une peinture d'époque néronienne de Stabies²⁸, où l'on peut voir les allégories des saisons enfermées dans une sphère creuse limitée par les deux colures et par le zodiaque au sommet de laquelle on peut voir six hémicycles, dont cinq concentriques, dans lesquels il faut sans aucun doute reconnaître les orbites visibles des planètes.

B. Globes terrestres.

Les exemples que l'on vient d'examiner montrent assez que l'on savait techniquement réaliser des globes organisés selon les mêmes lignes de partition que la terre (puisque celles-ci n'étaient que la projection de celles du ciel, et que leur diffusion était assez importante pour que Strabon considérât la connaissance de ces modèles réduits, nécessaires à l'enseignement élémentaire des mathématiques, comme universelle; l'incompréhension qu'ont manifestée les artistes confrontés à leur représentation dans une œuvre d'art²⁹ nous conduit à tempérer quelque peu l'enthousiasme manifesté à leur égard par Strabon³⁰, mais il n'en reste pas moins qu'à défaut d'avoir été universelle, leur diffusion a certainement

²⁴ IV.1.76

²⁵ *Fast.* VI. 277 sq.

²⁶ Pappus, *Coll. Math.*, VIII.2 Hultsch.

²⁷ Ptol., *Hypoth. Plan.*, I.1.

²⁸ G.-Ch. Picard, *L'art romain*, Paris / Lausanne, 1968, p. 84 et pl. LVIII; P. Arnaud, *art. cit.*, p. 74 et fig. 13.

²⁹ Cf. P. Arnaud, *L'image du globe dans le monde romain*, dans *MEFR(A)*, 96 (1984), p. 53-116.

³⁰ I.1.21 C.13.

été très importante. Or, au centre de ces sphères, on supposait la terre, représentée elle aussi par un globe. On pourrait s'interroger longuement sur le degré de la conscience qu'ont eue les intellectuels du monde romain de la sphéricité de la Terre. Ce ne sera l'objet principal de notre étude.

Quoique généralement professée par les Ecoles de philosophie depuis le Ve s. avant notre ère, démontrée expérimentalement par les calculs d'Eratosthène, qui avait pu en établir la circonférence à 240 000 stades, elle restait généralement démontrée non par des arguments d'expérience, comme les calculs d'Eratosthène ou la simple constatation que la ligne d'horizon recule avec l'élévation en altitude de l'observateur, mais pour des raisons de physique: la Terre, était placée au centre de l'Univers, en un point vers lequel convergeaient tous les graves³¹. La seule forme que pût avoir un corps grave situé au centre de l'Univers était nécessairement celui de la sphère, seul corps dont tous les points de la surface soient situés à égale distance du centre. A la suite de Posidonius, dont la popularité et l'influence ne sont plus à démontrer, on admit généralement que la circonférence de la terre devait être estimée à 180 000 stades. C'était reconnaître nettement le principe de la sphéricité de la Terre. Mais tout le monde ne partageait pas cette opinion: les Epicuriens, par exemple, contestaient cette opinion³²; mais même chez ceux qui professent l'idée que la terre est sphérique, on rencontre des propos surprenants: l'idée de l'inclinaison de la terre habitée du Nord vers le Sud, héritée des cosmologies antérieures à la découverte de la sphéricité de la terre³³, ou pire, la métaphore de la *tholos*, adoptée par Ovide³⁴, qui pourtant vient

³¹ Strabon, II.5.2, C. 110.

³² Macrob., *Comm. in Somn. Scip.*, I.22.10. Déjà, Lucrèce illustre ce jugement de Macrobe.

³³ Virg., *Georg.*, I. 240 - 44; Manil., I. 237 sq.; Diod., I. 40. 5; Vitruv., *Arch.*, VI.1.5 sq.; Justin, II.1.19; Bède, *Nat. rer.*, 6.

³⁴ *Fast.*, VI. 269-282.

d'affirmer que la terre est sphérique, la concession de Pline³⁵, admettant qu'elle pouvait avoir la forme d'une pomme de pin (même si l'on considère qu'il s'agit du fruit du pin maritime, plus arrondi que celui du sapin!) montrent les limites de cette croyance, jusque dans l'élite intellectuelle de la capitale. Il n'en reste pas moins que l'idée d'une terre sphérique, quoique mal assimilée dès que l'on touche à la représentation de la partie habitée de la terre, est couramment affichée à Rome.

Les globes terrestres devaient donc fréquemment occuper le centre des sphères armillaires, puisque c'est avant tout la référence à l'œcumène qui justifiait l'existence de ce type de sphères. Sans doute s'agissait-il d'une petite entorse à la vérité scientifique, car, les auteurs anciens s'accordent pour reconnaître qu'à l'échelle de l'immensité de l'univers et de l'enveloppe du *cælum*, la terre devait se réduire à un point au sens mathématique du terme³⁶. Elle devait donc être théoriquement dépourvue d'épaisseur et plutôt suggérée par l'intersection de deux droites au centre de la sphère que matériellement représentée. Mais on n'en était pas à une entorse près à la lettre de la doctrine scientifique, pour peu que les intentions pédagogiques l'emportassent sur la vérité pure et sans fard. Or c'est bien le cas ici, puisque, nous l'avons vu, la fonction primordiale des sphères armillaires était de faire comprendre la répartition des zones climatiques terrestres (popularisées par Posidonius d'Apamée dans son traité *Sur l'Océan*³⁷), la projection sur le globe terrestre des cercles fondamentaux de la sphère céleste, et les principes élémentaires du calcul des latitudes, c'est-à-dire de la gnomonique et du mouvement apparent de la sphère des fixes.

³⁵II.65.1.

³⁶ Cf. Cic., *Rép.*, VI. 16; Macr., *Comm. Somn. Scip.*, I.16.6, etc...

³⁷ Strab. II.2.1, C. 94; cf. G. Aujac, *Les traités sur l'Océan et les zones terrestres*, dans *REA*, 74 (1972), p. 74 sq.

La représentation du globe terrestre au centre de la sphère armillaire était du reste un moindre mal si l'on songe qu'il n'était pas rare de faire figurer à la même place la représentation de la seule terre habitée: Ptolémée y a consacré l'ensemble du chapitre 6 du septième livre de la *Géographie*, dans lequel il recherche les formules susceptibles de permettre les déformations imposées par la projection à la carte plane de la terre habitée pour l'inscrire au centre de la sphère armillaire. Simple exercice d'école destiné à démontrer les capacités théoriques de son auteur? Il y a lieu d'en douter, et à l'évidence le procédé était fréquent à en juger par une miniature médiévale qui nous montre Nicole Oresme occupé à travailler; à côté de lui, dans une sphère armillaire, on peut voir... une mappemonde de type T-O³⁸!

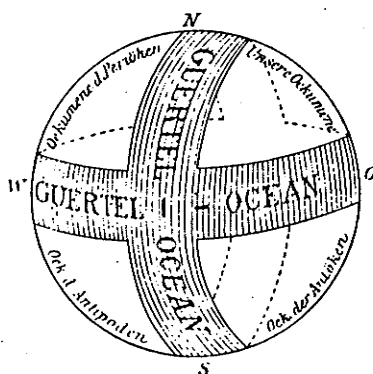
En tout état de cause, on peut admettre que les représentations de globes terrestres ont été assez abondantes dans les sphères armillaires dont elles occupaient le centre, mais que, dans ce contexte, les représentations planes de la seule terre habitée l'ont sans doute emporté sur la modélisation volumique de l'ensemble de la Terre. Il y a au moins deux raisons à cela.

La première est que les seuls climats utiles étaient ceux de la terre habitée, ce qui a conduit l'auteur de la *Géographie* à inscrire la terre habitée, seule connue, seule accessible, du moins le pensait-on, et seule à donner l'occasion d'observations astronomiques.

La seconde est le caractère extrêmement schématique et banal de la représentation du globe terrestre, porteur des seuls cercles fondamentaux, et dépourvu de représentations chorographiques, et simple réplique de la sphère céleste. Était-il bien nécessaire de construire matériellement un objet aussi simple à reconstruire intellectuellement?

³⁸ Paris, BN, MS Fr 565, f° 23. Cf. AAVV, *Histoire Générale des Sciences. 1: Science antique et médiévale*, Paris, 1957, fig. 42.

On peut se poser la même question du globe le plus célèbre de l'Antiquité, celui qu'avait construit Cratès de Mallos³⁹, stoïcien élève de Panætius, bibliothécaire d'Attale II de Pergame; c'est semble-t-il dans le cadre de son exégèse homérique qu'il fut amené, pour défendre, comme plus tard Strabon, la paternité homérique de la géographie et la vérité du système homérique⁴⁰, à élaborer un globe que l'on peut schématiser ainsi⁴¹:



Il s'agit, on le voit d'une figure très schématique. Deux étroites bandes océaniques, dont l'une suivait le tracé du méridien, l'autre celui de l'équateur, divisaient la terre en quatre œcumènes: la nôtre, celle des Périèques, également dans l'hémisphère boréal, celle des Antèques, au Sud de la nôtre, et celle des Antipodes, au Sud de celle des Périèques, diamétralement opposée à la nôtre. Strabon affirme bien que ce globe ne contenait pas de représentations chorographiques, quand il nous dit que la personne qui voudrait construire un globe devrait le faire à l'image de celui de Cratès, mais en y incluant une carte de la terre habitée⁴², et le

³⁹W. Kroll, sv *Krates*, dans *RE*, XI (1922), n°16; H. Gärtner, sv *Krates*, n°4, dans *DKP*, col. 328; H.-J. Mette, *Sphairopoia*, Munich, 1936. H. Berger, *Geschichte...*, p. 215 sq.; 444 sq.; sur le globe, en particulier, p. 454 sq.; Nicolet, *Inventaire*, p. 78 sq.

⁴⁰G. Aujac, *Strabon et la science de son temps*, Paris, 1966, ch. 1, *passim*.

⁴¹Cf. Berger, *op. cit.*, p. 216, fig. 3.

⁴²καὶ δεῖ τὸν ἐγγυτάτω διὰ τῶν χειροκμήτων οἰκημάτων μιμούμενον τὴν ἀλήθειαν ποιήσαντα σφαῖραν τὴν γῆν, καθάπερ τὴν Κρατήτειον, ἐπὶ ταύτης

témoignage d'Agathémère⁴³ le confirme, qui attribue à Cratès une représentation semi-circulaire de l'œcumène: le globe peut se dessiner en plan sous la forme de deux cercles dont les bandes océaniques, réduites à des lignes formeraient l'une la circonférence du cercle, l'autre son diamètre horizontal.

On a parfois pensé en reconnaître l'image sur des monnaies romaines, notamment à la fin de la République⁴⁴; nous croyons avoir pu montrer qu'il s'agissait alors, en réalité, de représentations de la sphère céleste, et non du globe terrestre⁴⁵. De fait, en dépit de l'indéniable succès rencontré à Rome et dans le monde grec par la théorie de Cratès⁴⁶, on peut s'interroger sur la nécessité de réaliser matériellement un tel globe, dont la forme était si schématique qu'elle pouvait pratiquement se passer du support de l'image, et, en tout cas de celui du volume. A admettre même l'existence de modèles réduits de ce globe, ceux-ci n'auront pas joué un rôle considérable dans l'appréhension géographique de l'œcumène par l'entremise d'une surface sphérique.

On pouvait alors espérer, comme Strabon, dans le passage que nous venons de voir, créer un globe porteur de tracés géographiques

ἀπολαβόντα τὸ τετράπλευρον, ἐντὸς τούτου τιθέναι τὸν πίνακα τῆς γεωγραφίας. (II.5.10, C. 116); "et si l'on veut, à l'aide d'une maquette des lieux habités, cerner au plus près la réalité, on doit réaliser un globe terrestre, comme celui de Cratès, en isoler le quadrilatère (de la carte) et à l'intérieur de celui-ci, disposer la carte géographique" (II.5.9, C 116).

⁴³ *GGM*, II, p. 471.

⁴⁴ Miller, *MM*, III, ch. XVI, p. 129 sq.; plus récemment, en particulier, G. Tabarroni, *Globi celesti e terrestri sulle monete romane*, dans *Physis*, 7 (1965), [p. 317-353], p. 337 sq.

⁴⁵ *L'image du globe dans le monde romain*, dans *MEFR(A)*, 96 (1984), p. 94 sq.

⁴⁶ Cic., *Rep.* 20-21, qui distingue de la nôtre trois autres œcumènes, celles des *obliqui*, des *transversi* et des *adversi*. Macrobie (*Comm. Somn. Scip.*, II.5.36), reprend cette distinction en proposant l'équivalence suivante: *adversi* = périèques; *transversi* = antèques; *obliqui* = antipodes. Cf. aussi L. Ampelius, *Lib. Mem.* VI.1.; Géminos, *Isag.*, XVI. 1; Strab., I.4.6 C. 64/65; II.5. 13 C. 118... On peut néanmoins s'interroger sur la portée réelle de ce succès, tant il est vrai que la vieille idée du disque plat ne cesse de s'imposer dès que la Terre cesse d'être envisagée dans sa globalité planétaire pour se réduire aux dimensions de la seule terre habitée.

relativement détaillés. L'avantage évident en eût été la conformité totale avec la réalité, puisqu'aucune projection ne serait venue déformer sur le globe l'image réelle de la surface sphérique. Qu'un tel globe fût pour notre géographe une vue de l'esprit, les relatives incohérences de Strabon à son endroit le montraient assez, en particulier lorsque ce dernier pensait à incorporer dans la mappemonde un quadrilatère qui évoquait à s'y méprendre celui du *pinax* sur lequel on devait faire figurer la carte en projection orthogonale qu'il préconisait par ailleurs. En réalité, Strabon ne pensait le globe terrestre qu'en termes d'insertion de la carte plane sur sa surface, et ne cessait jamais de raisonner dans le plan. On pourra y voir un témoignage supplémentaire des limites des connaissances de Strabon en matière de cartographie⁴⁷. On y verra également la confirmation de ce que nous apprend plus loin Strabon, à savoir que ces globes sont une vue de l'esprit.

Strabon nous apprend en effet que sa carte de l'œcumène devait avoir au moins sept pieds de long⁴⁸, comme nous avons déjà eu l'occasion de le signaler; or c'est cette carte qu'il voulait inscrire à la surface du globe. Il fallait donc envisager une sphère de 10 pieds de diamètre, soit plus de trois mètres:

Ἄλλ' ἐπειδὴ μεγάλης δεῖ σφαίρας, ὥστε πολλοστημόριον αὐτῆς ὑπάρχον τὸ λαχθὲν τμήμα ἱκανὸν γενέσθαι, καὶ τὴν οἰκίαν παρασχεῖν ὅψιν τοῖς ἐπιβλέπουσι, τῷ μὲν δυναμένῳ κατασκευάσασθαι τηλικαύτην οὕτω ποιεῖν βέλτιον· ἔστω δὲ μείζω δέκα ποδῶν ἔχουσα τὴν διάμετρον.

(II.5.10, C. 116)

⁴⁷ Cf. *supra*, p. 77 sq. (la chlamyde suggère une projection conique; le quadrilatère une projection orthogonale).

⁴⁸ II.5.10, C. 116. Cf. *supra*, p. 78 sq.

"Mais il est besoin pour cela d'une grande sphère: la dite section qui n'en est qu'un fragment mineur doit être de taille suffisante pour qu'on puisse y mettre en évidence les divisions normales du monde habité et que la lecture en soit facile à notre œil. Et donc, quand on peut se procurer une sphère de cette taille, mieux vaut le faire; et qu'elle ait plus de dix pieds de diamètre."

Des globes de cette taille n'étaient pas totalement impensables, puisque Louis XIV put recevoir en 1683 du Père Vincenzo Coronelli deux globes de quinze pieds (4,87 m., méridiens et horizon compris) de diamètre. Avant de mettre à bien cet ouvrage, Coronelli avait déjà réalisé des globes d'1, 75 m. de diamètre pour R. Farnese⁴⁹. Mais il existait entre l'Antiquité et les Temps modernes une différence essentielle... Si la sphère céleste pouvait connaître des représentations aussi mégalomanes que celles de Louis XIV⁵⁰, parce que le ciel des fixes était déjà intégralement connu, à l'exception des constellations du cercle polaire antactique, extérieur à l'horizon du monde gréco-romain, un globe terrestre était d'une utilité bien contestable, quand on sait que les trois-quarts de la surface d'un éventuel globe terrestre étaient occupés par des *terræ incognitæ* dont l'existence-même n'était que conjecturale, et donc par des espaces vides qui ne l'étaient plus au XVII^e s. Encombrants, ces globes auraient été inutiles pour plus des deux-tiers de leur superficie et inesthétiques, car vides pour l'essentiel de tout décor. Leur construction par les Anciens n'avait donc guère de sens, et l'on comprend que Strabon passe rapidement à la

⁴⁹ H. Wallis et M. Pelletier, *Les globes du Roi Soleil*, dans *Cartes et Figures de la Terre*, Paris, Centre G. Pompidou, 1980, p. XII sq.

⁵⁰ Songeons par exemple à la représentation de la configuration du ciel à l'heure et pour l'horizon du lieu de la naissance de Septime-Sévère dans la salle d'apparat du Palais impérial au Palatin.

représentation plane plus abordable, quoique, nous l'avons vu, aussi théorique dans son œuvre que la construction des globes⁵¹.

De fait, environ un siècle et demi après Strabon, Ptolémée (*Géogr.*, I.20.1) devait manifester à l'égard d'un éventuel globe terrestre les mêmes réticences que Strabon: s'il présentait en effet l'immense avantage de ne pas poser les problèmes de projection que les mathématiciens alexandrins avaient théoriquement résolus, la surface offerte à la représentation de l'œcumène par un globe de dimensions raisonnables était largement insuffisante pour offrir une bonne lisibilité. Mais il y avait plus grave: la terre habitée ne pouvait y être embrassée d'un seul coup d'œil, car si l'on tentait d'inscrire les mesures empiriques des régions connues de la Géographie ptoléméenne dans une Terre au méridien de 180 000 stades, conformément aux estimations de Posidonius, admises sans discussion par Ptolémée, l'emprise de l'œcumène dépassait les limites de la moitié de l'hémisphère boréal. Il fallait donc choisir entre l'exigence d'une vision synoptique et la conformité du support à la forme du modèle: à la limite, un globe terrestre eût été en contradiction avec l'objectif de la géographie. C'est donc à des cartes planes plutôt qu'à des sphères qu'il appartenait de diffuser l'image de la terre habitée.

⁵¹ Cf. *supra*, p. 69 sq.

II) Représentations planes de la terre du ciel.

A. Représentations planes du ciel.

La fréquence des représentations volumiques du ciel n'en a pas pour autant limité les figurations planes, et les trois types de sphères semblent avoir eu leur équivalent sur le papier, en particulier les planétaires, qui permettaient sans doute de montrer avec plus de clarté l'ordre des planètes, voire leurs orbites (Pl. I sq.), à que les sphères qui ne présentaient - à en juger du moins par le planétaire de la peinture murale de Stabies⁵² - que les mouvements apparents. Plusieurs documents nous permettent de nous en faire une idée. Parmi les nombreuses illustrations des manuscrits de la *Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustès, un ouvrage du VI^e s. rédigé dans le milieu d'Alexandrie, on rencontre ⁵³, à côté de cartes, dont nous aurons à reparler, un planétaire qui nous montre, au centre du système, la terre, entourée des orbites concentriques des planètes, le tout étant borné par une large bande portant les signes du Zodiaque. Cette représentation, qu'on retrouve à l'identique dans les manuscrits de Macrobe (Pl. II.2), brille par sa banalité et par son schématisme, et l'idée que le zodiaque, le seul des grands cercles avec la voie Lactée qui soit visible dans le ciel réel, marque la limite de l'enveloppe du *cælum* est très généralement répandue. Ces dessins sont des copies médiévales, mais leur unité et le fait que Cosmas les introduise à chaque fois dans son texte nous montre que ceux-ci figuraient déjà dans le manuscrit original. Nous savons du reste par la préface de la *Topographie*

⁵²P. Arnaud, *L'image du globe dans le monde romain: science, iconographie, symbolique*, dans *MEFR(A)*, 96 (1984), p. 73, fig. 13.

⁵³Migne, *Patrologie Grecque*, t. 88, Paris 1860, p. 466; W. Wolska-Conus, *Sources Chrétiennes*, t. 141 (1968), p. 559 et fig. ad loc.

chrétienne, que Cosmas⁵⁴ avait auparavant rédigé, outre un ouvrage de géographie, un traité d'astronomie, dédié à un diacre du nom d'Homologos, et que cet ouvrage était accompagné d'un dessin de l'univers et du cours des astres (σκάριφον τοῦ παντός καὶ τῆς ἀστρώας κινήσεως) fait à l'imitation des sphères construites par les "Gens du dehors" - c'est-à-dire par ceux qui n'appartenaient pas à la communauté chrétienne (κατὰ μίμησιν τῆς ὀργανικῆς τῶν ἔξωθεν σφαιράς).

Les manuscrits du *Corpus Agrimensorum* nous montrent (Pl. CXII, 2) une construction sans doute analogue, qui reproduit très exactement une sphère construite, puisque l'on peut même y voir l'horizon schématisé par une boîte vue en coupe, selon un dispositif que nous avons cru reconnaître sur plusieurs représentations iconographiques de sphères sur leurs supports⁵⁵. Ces planétaires ont de nombreux parallèles, tant dans les scolies de Pline⁵⁶ que chez le Chronographe de 354, et reproduisent selon toute vraisemblance des originaux fort anciens.

Parfois, on peut rencontrer des systèmes plus originaux, comme les diagrammes qui illustrent dans les manuscrits de Géminos, les aspects zodiacaux⁵⁷, ou surtout comme celui que J. Flamant⁵⁸ a naguère reconnu comme une application iconographique de la théorie héliocentrique dans une copie du IX^e s. d'un original du IV^e s. Cette figure assez complexe (cf. Pl. CXIII), composée de cercles concentriques, présente en soi un immense

⁵⁴ *Prologue*, 2 (53 A-B); cf. W. Wolska, *La Topographie chrétienne de Cosmas indicopleustès, théologie et science au VI^e s.*, Paris, 1962, p. 2 sq.

⁵⁵ P. Arnaud, *L'image du globe dans le Monde romain*, dans *MEFR(A)*, 96(1984), p. 57 sq.

⁵⁶ Cf. B.-S. Eastwood, *Plinian Astronomy in the Middle Ages and Renaissance*, dans R. French et F. Greenaway (édd.), *Science in the Early Roman Empire: Pliny the Elder, his Sources and Influence*, Londres, 1986, p. 197-251, fig. 1 et 3.

⁵⁷ Les manuscrits C, D et M portent quatre diagrammes schématiques qui illustrent respectivement l'opposition, le Triangle, le Carré et la Syzygie Cf. *infra*, pl. IV.

⁵⁸ J. Flamant, *Un témoin intéressant de la théorie héliocentrique d'Héraclide du Pont. Le manuscrit Vossianus latinus 79 q-to de Leyde*, dans *Hommages à Maarten J. Vermaseren*, Leyde, 1978, p. 381-391 et pl. LXXVI.

intérêt pour l'histoire des connaissances. Mais ce qui nous intéressera ici sera moins le contenu de ce planétaire que la conclusion du savant français d'après lequel "ces planisphères étaient reproduits dans toutes sortes d'objets païens: calendrier, almanachs, manuscrits, bibelots". Cet usage témoigne de l'extrême vitalité de l'illustration dans les manuscrits au Bas-Empire. Ce développement a sans doute largement favorisé celui des cartes.

B. Mappemondes à grande nomenclature.

Il s'agit bien entendu de cartes qui étaient d'assez grandes dimensions, soient qu'elles figurassent dans des manuscrits (elles sont alors le plus souvent des abrégés de mappemondes plus vastes), soit qu'elles fussent des mappemondes isolées à l'instar de la Table de Peutinger, et, le plus souvent, monumentales. De ces dernières, dont furent probablement celle d'Auguste, si toutefois elle a vraiment existé, celle de Mettius Pomposianus, celle des Ecoles méniennes d'Autun, celle de Julius Honorius, celles enfin de l'Université de Constantinople ou de la bibliothèque de Vivarium, rien ne nous est directement parvenu, et, comme on l'a vu, malgré de fortes présomptions, aucune preuve formelle n'édémontre que l'une ou l'autre des très grandes mappemondes isolées du Moyen Age remonte **directement** à un archétype ancien. Les mappemondes que nous allons étudier, dans leur grande majorité, sont donc des abrégés qui ne nous renseignent guère que sur des cartes quantitativement d'une importance bien inférieure à celle que la recension B du texte de Julius Honorius nous permet de conjecturer pour les très grandes mappemondes. Mais, comme nous avons pu le voir au chapitre précédent, elles constituent l'unique lien par lequel nous pouvons espérer rattacher la cartographie romaine à des documents connus. Ce lien existe, il nous faut donc l'explorer. Quel que soit le degré de dégradation de ces copies tardives, celles-ci nous donnent en effet les moyens d'esquisser les grandes lignes d'un classement.

1. Mappemondes à nomenclature et à tracés détaillés des côtes océaniques.

Sans vouloir fonder une typologie sur la forme des cartes, ce qui serait trop simple et trop réducteur pour être pertinent, et ce qui nous

conduirait à des erreurs manifestes, force est de reconnaître que le soin apporté aux détails de la côte océanique de l'œcumène, et simultanément de la côte méditerranéenne, a modifié sérieusement l'aspect des cartes, et que l'originalité dans le corpus des mappemondes médiévales des cartes réalisées selon ce principe a été à juste titre soulignée et saluée par les érudits⁵⁹. Il est certain en effet que le choix de représenter avec précision les masses régionales, et leurs détails topographiques, renvoie à une cartographie assez sensible à la *symmètria*, c'est-à-dire à ce que nous désignerions aujourd'hui du nom d'échelle; ces cartes étaient donc par nature moins propres à idéaliser et à déformer les tracés. Quoique l'on soit en droit de penser que de tels documents, plus ou moins directement dérivés de concepts et de pratiques que nous pouvons supposer issus de la cartographie grecque, puissent passer pour avoir connu une certaine faveur dans l'Antiquité, ils sont si exceptionnels au Moyen Age que nous n'avons guère pu ranger qu'une mappemonde dans cette catégorie⁶⁰, où il conviendrait également d'insérer, avec toutes les réserves que nous avons pu formuler quant à leur réelle diffusion, la mappemonde de Ptolémée et les autres cartes issues de la science grecque⁶¹: il s'agit en l'occurrence d'une carte largement commentée par Miller⁶², qui en a publié la nomenclature et qu'il désigne, du nom du fonds de bibliothèque auquel elle appartient, du nom de *Cottoniana* (Pl. XIII). Nous lui conserverons cette désignation

⁵⁹Levi, *IP*, p. 63, qui parle de "gruppo a se". T. Simar (*op. cit.*) a même suspecté pour cette carte une origine byzantine en accord avec la date probable du modèle copié au XI^e s., et qui rend en tout cas compte des liens, si peu apparents soient-ils, qui unissent cette carte à la science grecque.

⁶⁰ Peut-être convient-il de rattacher à ce groupe, au prix de nombreuses déformations, la mappemonde d'Albi qui illustre le *Laterculus Polemii Silvii* ; cf. *infra*, pl. XIV.1.

⁶¹ Quoique les méthodes mises en œuvre par les cartographes soient sensiblement différentes, il n'en reste pas moins que la conception du tracé témoigne d'une unité frappante.

⁶²*MM*, III, p. 29 sq.

conventionnelle, quoiqu'il ne s'agisse pas de la seule mappemonde de ce fonds, ni même de la seule de ce manuscrit.

C'est une carte de 21, 2 cm. de haut par 17,6 cm de large, qui nous donne une nomenclature de 146 noms; la mer y est représentée en gris, sauf les golfes Persique et Arabique, qui constituent ce que les Anciens avaient coutume de désigner du terme générique de Mer Rouge. La couleur rouge a également servi à représenter le cours du Nil et les deux lacs africains; enfin, les montagnes ont été coloriées en vert.

Son originalité par rapport aux autres mappemondes qui nous sont parvenues tient d'une part à sa forme, puisqu'elle est rectangulaire, presque carrée, et que son auteur s'est attaché avec une attention particulière à rendre avec précision les détails chorographiques; on remarque, par exemple, l'orientation résolument nord-sud de la chaîne pyrénéenne, et le golfe d'Aquitaine, représenté en doigt de gant, ainsi que le cap breton, que nous ne pouvons guère reconnaître par ailleurs que sur les cartes de Ptolémée. Le parallèle avec la *Géographie* s'arrête là: les représentations de la péninsule ibérique et de la Bretagne, la mer Caspienne ouverte sur l'Océan sont autant de points essentiels sur lesquels les différences sont totales. Mais on retrouve le même souci de reproduire l'aspect réel des accidents du terrain. Cela peut paraître élémentaire; nous verrons bientôt qu'il s'agit d'un luxe dont peu de cartographes semblent s'être encombrés en ces temps anciens, et qui semble tirer notre carte plutôt du côté d'Eratosthène que de Richard de Haldingham. C'est ainsi que l'auteur a bien représenté les trois parties de l'île de Bretagne et leurs différences d'orientation, l'Irlande et les Orcades; il a de la même façon soigné la représentation des presqu'îles: la presqu'île danoise, le Cap Bon en Afrique, la presqu'île de Tyr au Proche-Orient, ou plus simplement la péninsule Italienne ou le Péloponnèse sont bien individualisés, et les plus

grandes portent elles-mêmes des accidents remarquables: le golfe d'Ostie et le golfe de Tarente, par exemple. Car les golfes ont également été représentés avec soin: golfe d'Aquitaine, golfe du Lion, mer Adriatique, sans oublier en Inde, deux golfes dans lesquels il faut sans doute reconnaître les golfes Indique et Gangétique.

L'auteur de la carte a d'autre part manifesté un intérêt particulier pour les découpages régionaux qui, là où les fleuves font défaut, sont géométriques et trament littéralement la mappemonde. Ces divisions sont le plus souvent orthogonales, et construites selon l'axe Nord-Sud, d'après un procédé hérité de la méthode d'Eratosthène. Là encore, cet usage, quoiqu'attesté dans d'autres documents, plus altérés⁶³, ne se retrouve nulle part de façon aussi marquée, et semble propre à ce groupe de cartes.

La mappemonde est de la même main que les textes qui précèdent et qui suivent, et elle appartient donc à la partie la plus ancienne du manuscrit⁶⁴, où elle constitue l'introduction de la traduction, en vers latins, de la *Périégèse* de Denys, exécutée sous le règne de Justinien par le grammairien Priscien⁶⁵. Datée un temps du IX^e s., puis du X^e s. par Miller, et aujourd'hui du XI^e s., elle appartient donc à une période durant laquelle la fidélité aux originaux anciens semble encore largement de règle⁶⁶.

⁶³ Cf. par ex. le *Vat. Lat.* 6018 (pl. XII), et le *codex Albigensis* (pl. XIV.1); le fait que ces deux cartes constituent précisément les deux plus anciennes mappemondes médiévales, suivies de près par la *Cottoniana*, ne peut laisser indifférent; on peut ajouter à cette liste la carte I "de st Jérôme", *supra*, p. 132 sq. et fig. V sq. celle de Ranulf Higden (pl. XVIII); cet usage se rencontre dans des mappemondes arabes, cf. pl. XIX sq.. Il semble que la figuration orthogonale des régions soit typique de la cartographie antique, et dérive de la démarche ératosthénienne suivie par Strabon et par Agrippa, clairement illustrée par les opuscules tardifs dérivés d'Agrippa, qui s'en tiennent à la division en régions de la terre, et sans doute par de nombreux autres auteurs anonymes dont la trace nous est parvenue à travers Pline.

⁶⁴ Le f° 88 contient en effet un texte beaucoup plus tardif, puisqu'il s'agit d'une donation de 1155; cf. Miller, *MM*, III, p. 30.

⁶⁵ Londres, British Museum, ms. *Cotton Tib.* V (i), f° 58 v. (cf. *MCVA* 24.6); on trouve dans le même codex, parmi les œuvres de Bède, une deuxième mappemonde de type hémisphérique à configurations (f° 28v-29), cf. *MCVA* 8.1

⁶⁶ P. Arnaud, *La ville des cartographes. Vignettes urbaines et réseaux urbains dans la cartographie de l'occident médiéval*, dans *MEFR(M)*, 96 (1984), p. 544 sq.

L'examen des vignettes et de la nomenclature confirme largement cette opinion: les vignettes représentent des villes polygonales à tours angulaires typiques du Bas-Empire, à peine abâtardies en Bretagne ou, de façon générale, là où la place a manqué⁶⁷. La christianisation de la carte est déjà marquée. On reconnaît en particulier à leurs vignettes les villes de Babylone, Béthléem, Tarse et Jérusalem, l'Arche de Noé, qui constituent les pôles de la cartographie chrétienne, et on remarque la mention des douze tribus d'Israël; mais l'espace n'a pas encore été restructuré par cette vision chrétienne comme il le sera à partir du milieu du XII^e s.

Cette carte est à l'évidence la copie d'un original plus ancien: le fait qu'elle soit entièrement rédigée de la même main que la partie ancienne du *codex* permet de la rapprocher d'une notice dans laquelle, au f° 59, le copiste médiéval l'attribue à Priscien et affirme l'avoir trouvée dans le manuscrit qu'il a copié⁶⁸; il semble donc probable qu'il en a conservé l'essentiel en n'ajoutant que quelques toponymes que l'on retrouve à la fin du X^e s. chez Adam de Brême⁶⁹, et sans doute les vignettes et toponymes connexes de Bretagne. Dater cet original semble assez facile. On a vu que le type de vignettes employé est largement attesté entre la fin du III^e s. et le VII^e s., mais est très rare au Moyen Age, où son apparition est toujours la marque d'une copie. On peut être plus précis en se fondant sur la liste des

⁶⁷Le relevé manuel de Miller, p. 33 donne à quelques vignettes un aspect voisin de celui des vignettes "a doppia torre" de la Table de Peutinger. C'est une erreur manifeste de Miller, qu'une confrontation avec l'original permet de mettre en évidence.

⁶⁸*Sed et huic operi de tribus partibus (...) mappam depinxerat aptam, in qua nationum, promuntorium, fluminum insularumque situs atque monstrorum forma datur honeste.* "Il avait également peint une carte qu'il avait jointe à son ouvrage sur les trois parties du monde: l'emplacement des nations, des caps, des fleuves et des îles, ainsi que la forme des monstres y sont bien présentés". Cf. Miller, *MM*, III, p. 30. L'allusion aux monstres, notoirement absents de la carte, à l'exception des lions de l'extrême-orient, suggère que la carte d'origine était plus vaste que celle qui nous est parvenue.

⁶⁹*Island, Sleswic, Scritefinni, Nortwegia, Turci, Hunni, Sclavi*; cf. Miller, *MM*, III p. 37.

cités d'Italie: *Luna, Luca, Roma, Ravenna* (située au sud de la côte orientale de la péninsule!), *Salerna, Paugia, Verona* . Or cette liste correspond sensiblement à la carte des grandes villes d'Italie aux VI^e- VII^e s. de notre ère⁷⁰. C'est donc probablement à cette époque que fut rédigé l'original de cette carte.

Mais cette rédaction même semble pouvoir remonter à une date plus haute. Le soin mis par le copiste à représenter les détails de la chorographie que nous avons indiqués plus haut, nous suggère en effet qu'un copiste, sans doute au VII^e s., à inséré la carte dans le manuscrit de Priscien, après avoir réduit une plus grande mappemonde à des dimensions compatibles avec celles du *codex* . Les indices en faveur de cette thèse sont nombreux. On remarque en effet que la ville de Ravenne a été mal située sur la carte. Visiblement, elle a été plaquée sur un fond de carte préexistant; or il est difficile de penser que cet ajout, lié de près au statut de capitale de cette cité, comme le montre la taille de la vignette, puisse être le fait du copiste du XI^e s. D'autre part, on est frappé par la matérialisation, à l'aide de lignes géométriques, de régions qui, le plus souvent ne sont pas nommées, ou sont désignées à tort du nom de l'une des villes de la région, comme si le copiste avait conservé la trame sans la remplir, faute de place, ou avait retenu arbitrairement pour la même raison une des légendes de la nomenclature de la région. Cette aberration d'autant plus marquée que les cartographes ne semblent pas avoir eu

⁷⁰ Lucques était déjà importante à l'époque de la guerre de Narsès (Agath., *BG*, I. 15); ; *Luna* fut pillée par les Normands en 857; Vérone fut la résidence de Théodoric, et Ravenne occupe sur la carte une place qui ne s'explique que par son rôle de capitale. Deux toponymes semblent liés plus étroitement aux Lombards: celui de Pavie, qui se substitue au nom ancien de Ticinum à la période lombarde, et Salerne, dont l'importance soudaine semble également devoir être mise en relation avec la conquête lombarde (P. Diac., *Hist. Lang.*, II. 17). Sur ces divers points, E. Bunbury, sv *Luca* dans Smith, *Dictionary of Greek and Roman Geography*, Londres, 1857, t. 2, p. 206; *id.*, sv *Luna*, dans *ibid.*, p. 215 sq.; sv *Ticinum*, dans *ibid.*, p. 1205 sq.; sv *Salernum*, dans *ibid.*, p. 882. Toutes ces villes sont néanmoins déjà des villes à vignettes dans la Table de Peutinger.

l'habitude de s'encombrer de détails inutiles, s'ils n'étaient pas décoratifs, suggère directement l'emploi par le copiste d'une mappemonde plus détaillée et plus grande que celle qui nous est parvenue, et qui a probablement servi de modèle à celui qui, le premier, introduisit la carte dans le manuscrit de Priscien. Et on est en droit de penser que cette carte, plus riche et plus complexe que ses copies médiévales, avait initialement un aspect conforme aux canons ératosthéniens. Le rendu étonnant des golfes de la péninsule italienne, qui, rappelons-le, est un cas unique dans les mappemondes incluses dans des manuscrits, nous conduit sur la même piste. Ces golfes devaient initialement être caractérisés par une légende, ou leur représentation n'aurait plus eu de sens, à moins que le copiste les ait reproduits pour l'unique raison qu'ils figuraient sur le document plus complet qu'il était occupé à copier. Or l'attention portée à ces détails ne se comprend que dans le contexte général d'une carte très attentive à la *symmetria*, et donc probablement au respect de la forme et des dimensions de la terre.

Ces remarques nous invitent à reconsidérer avec intérêt l'argumentation développée par K. Miller, désireux de montrer que cette carte dépendait d'une carte plus ancienne. Ce raisonnement⁷¹ se développait en deux points. Le savant allemand remarquait d'abord que, si sur 146 toponymes de la nomenclature, 75 se rencontraient également chez Orose, toute dépendance directe de la carte à l'égard du texte de l'historien chrétien semblait à écarter. Les emplacements respectifs des régions ne s'accordent en effet en aucune façon avec le texte du deuxième chapitre du premier livre des *Histoires contre les Païens* de Paul Orose, ce qui est peu compatible avec la situation que l'on serait en droit d'attendre, si le copiste avait emprunté les toponymes au texte pour les glisser dans sa carte. Or

⁷¹ *MM* , III p. 35 sq.

jamais on ne trouve la moindre convergence entre la succession des régions de la carte et celle du livre. Dans le meilleur des cas, on pourrait admettre une forte déformation de la trame cartographique à la suite de copies répétées. Mais ce ne saurait être le cas de la présente carte.

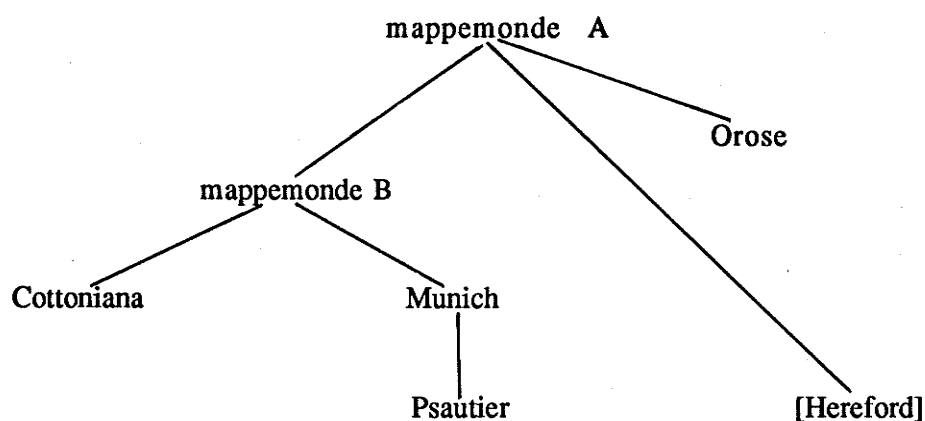
Il y a plus: la graphie des noms également présents chez Orose ne coïncide pas avec le texte des manuscrits de l'historien, mais s'accorde largement avec celle que l'on rencontre dans d'autres cartes. Miller en cite pour exemples la forme *Decusa civitas* que l'on retrouve à l'identique dans la carte 1 dite "de st Jérôme", que nous avons eu l'occasion de décrire largement, et dont nous reparlerons bientôt et dans la mappemonde de Richard de Haldingham à la cathédrale de Hereford⁷², des premières années du XIV^e s., là où Orose (I.2.23) donne *Dagusa*. De la même façon, la forme *Barcinuna*, qui se rencontre également dans la carte du XII^e s. de Lambert de Saint-Omer et dans le psautier de Londres⁷³, ne s'accorde pas avec la forme *Barcilona* des manuscrits de Paul Orose (I.2.104), pas plus que l'*Aracusia*, également mentionnée par la carte 2 de st. Jérôme, la mappemonde de Hereford et Lambert de Saint-Omer ne s'accorde avec l'*Arachosia* de l'historien (I.2.17). Les plus récentes éditions d'Orose nous permettent d'affirmer qu'aucune des graphies rencontrées dans ces cartes ne figure dans les manuscrits de l'auteur latin. Miller en tirait la conclusion hardie certes, mais riche de perspectives, qu'à moins d'admettre que plusieurs sources anciennes étaient parvenues jusqu'à notre copiste, ce qu'avec raison il récusait, la carte dépendant visiblement d'une autre carte, il était nécessaire en dernière analyse de mettre les toponymes orosiens de notre carte en relation avec une source cartographique très étroitement liée à la carte que, comme on le suppose généralement⁷⁴, avait utilisée

⁷²MM, IV, p. 29.

⁷³MM, III, p. 35 sq.

⁷⁴Cf. en dernier lieu, Y. Janvier, *La géographie d'Orose*, Paris, 1983, p. 67 sq.

Orose, et que Miller avait tentée de reconstituer⁷⁵. Le stemma, une fois admise à titre conventionnel la réduction de plusieurs mappemondes de même à famille à la source commune et non exclusive d'Orose et de la mappemonde du VII^e s., pourrait donc s'établir ainsi:



Nous verrons bientôt que cette hypothèse pose quelques problèmes qui tous peuvent trouver une ébauche de solution.

Deux documents semblent liés de près à cette carte, et peuvent dériver du même archétype. Il s'agit tout d'abord de la carte 1 dite «de st. Jérôme», qui, on s'en souvient, présente quelques parallèles de nomenclature. Ils ne sont pas exclusifs, mais nous rappellent que cette carte, qui, nous l'avons vu, remonte à un archétype du second ou du troisième siècle de notre ère, fortement remanié vers la fin du IV^e ou au début du V^e s., est certainement le fragment d'une mappemonde qui présentait, elle aussi, en Asie Mineure, des découpages régionaux orthogonaux, parmi lesquels on note, en particulier, l'Isaurie, présente sur les deux documents. La source du cartographe comportait en tout cas des toponymes anciens, comme la Mésie, la Dacie, la Pannonie, etc.... Et celui-ci

⁷⁵MM, VI, p. 61 sq.

disposait d'une carte beaucoup plus vaste que celle qui nous est parvenue: la Mer Rouge y a en effet été arbitrairement taillée, et l'original couvrait les régions situées au moins jusqu'aux confins de l'Italie, et que le cartographe a accumulées en Macédoine, faute de pouvoir les représenter ailleurs. A l'évidence, le cartographe, loin de créer pour sa carte, selon l'usage, un cadre dans la page, a utilisé toute la superficie disponible sur un folio et s'est arrêté là où la place lui a fait défaut. Cette carte ne témoigne pourtant pas d'un souci aussi marqué de rendre précisément et exactement les accidents chorographiques remarquables que celui qui se dégage de la *Cottoniana* : la mollesse générale des contours y est en effet évidente.

Ces cartes de format grossièrement carré - ou rectangulaire - ont du connaître une relative diffusion, si l'on songe en effet, qu'au témoignage de Ptolémée, confirmé par Géminos⁷⁶, la forme et la taille du support étaient déterminantes dans la forme de la carte, que la meilleure mappemonde était généralement la plus remplie, et que la répartition des régions dans la mappemonde restait principalement liée à la quantité d'informations que l'on y faisait figurer, la meilleure forme était à l'évidence celle qui s'approchait de celle d'un support quadrangulaire: aucune place n'y était perdue. Il convient néanmoins de bien distinguer entre deux types de cartes rectangulaires, dont le premier, seul, s'intègre réellement à ce premier groupe: celles, d'une part, qui l'étaient par l'effet de la symmétria, et qui, de ce fait, prêtaient attention à la forme et aux dimensions des divers accidents géographiques, et celles, d'autre part, qui l'étaient par accident ou par a priori, mais dont le contenu pourrait aussi bien être rapporté à n'importe quelle mappemonde circulaire, tant l'exactitude des formes et des dimensions leur sont étrangères. Une carte du XI^e s., incluse dans un manuscrit d'Isidore de Séville, conservé à Munich⁷⁷ semble ainsi

⁷⁶cf. *infra*, p. 332 sq.

⁷⁷ Bayer. Staatsbibl., MS 10058, f° 154 r; MCVA 4.6.

dépendre de la même famille ou du même archétype (Pl. XV); quoique circulaire et infiniment plus schématique dans les détails, on y retrouve infiniment plus grossiers les mêmes golfes et les mêmes presqu'îles; mais plus aucune forme particulière n'y est perceptible. Il s'agit là, quoique l'origine commune, au moins partielle, soit probable, d'une carte fondamentalement différente dans son essence. Il convient de la distinguer typologiquement de la précédente; elle se rattache à la plus abondante des séries de grandes mappemondes médiévales.

2. Mappemondes (circulaires) à nomenclature et configurations chorographiques grossières: la mappemonde médiévale et la römische Weltkarte.

Elles sont, pour la plupart, des grandes mappemondes, et constituent l'intégralité du corpus des mappemondes médiévales monumentales. Leurs dimensions et l'importance de leur nomenclature varient néanmoins considérablement d'une carte à l'autre, puisque d'un côté, on aura une mappemonde de dix centimètres à peine de diamètre et d'une nomenclature de cinquante noms, inscrite dans l'initiale O du mot *Orbis* d'un manuscrit de 1417 de Pomponius Mela⁷⁸, et que de l'autre, sans quitter le cadre étroit du type, on pourra atteindre, avec la mappemonde, détruite en 1943, mais bien publiée à cette date, du cloître d'Ebstorf, réalisée vers 1240, la dimension inouïe de près de 3,60 m. de diamètre, grâce à l'assemblage de trente feuilles de parchemin, sur lesquelles on avait pu faire figurer plusieurs milliers de toponymes⁷⁹. Toutes ces cartes

⁷⁸Reims, *bibl. municipale*, ms. 1321, f° 13; *MCVA* 51. 27; Miller, *MM* , III p. 138; cf. Pl. XIV.2.

⁷⁹*MCVA* 52.2; Miller *MM* , V; R. Uhdén, *Zur Herkunft und Systematik der mittelalterlichen Weltkarten*, dans *Geogr. Zeitschr.* 37 (1931), p.321-340; L. Bagrow, *die Geschichte der Kartographie*, Berlin, 1951, p. 34; 54.

ont en commun une forme globalement circulaire, quoique certaines puissent, comme les cartes des manuscrits de Ranulf Higden, adopter une forme ovale. Car c'est moins la circularité géométrique de la forme qui importe ici que les interactions de la conception du tracé géographique et de l'adoption d'une forme globalement circulaire des contours œcuméniques. La circularité de la forme conduit en effet les cartographes à choisir de ne plus chercher à reproduire la forme réelle de chacune des régions, mais à indiquer seulement leurs positions relatives. Si nous comparons la carte de la bibliothèque de Munich qui orne un manuscrit d'Isidore de Séville du XI^es. (pl. XV), et qui nous a permis d'introduire ce type de cartes, à la mappemonde *Cottoniana* (pl. XIII), du même siècle, nous ne pouvons qu'être frappé par la différence qui sépare les deux documents: la péninsule ibérique n'est plus qu'un bulbe difforme, tout comme l'Italie ou la Grèce; le cap breton a disparu; l'île de Bretagne n'a plus de forme distinctive. Le pointillisme des tracés de la *Cottoniana* a cédé la place à des courbes molles qui noient le détail dans l'approximation, comme dans les mauvaises cartes que les élèves apprennent maladroitement à tracer à main levée. Les golfes, les presqu'îles y figurent toujours, certes, mais le cartographe a seulement voulu suggérer leur présence par des protubérances ou par des doigts-de-gants sans se conformer à leur aspect réel ou supposé tel; mais en se contentant d'utiliser des symboles cartographiques minimaux, qui permettaient au lecteur d'identifier non tel golfe particulier à partir de sa forme particulière, mais l'existence d'un golfe, dont l'identité était par ailleurs donnée par les légendes. Dans ces cartes, l'accent n'était pas mis sur des formes reconnaissables préalablement assimilées par l'expérience acquise au contact de la géographie ou de la cartographie, mais sur la seule séquence des accidents chorographiques et sur la décoration intérieure: les vignettes s'y

accumulent, et la carte finit par ne plus apparaître que comme un jeu de couleurs. Si l'on sait que ces deux cartes remontent, de façon éloignée et par des filiations différentes, au même archétype, il est tout à fait spectaculaire de constater les effets d'un changement d'optique du cartographe sur le traitement de l'archétype au cours de sa transmission.

• *Deux familles de cartes?*

Les spécialistes qui, depuis un siècle, ont travaillé sur ces documents bien connus ont mis en évidence l'existence de deux groupes principaux de cartes. Dans cette tentative, Miller a joué une fois encore un rôle essentiel, qui n'a pas été démenti par ses successeurs. Nous avons vu plus haut que Miller faisait remonter la carte *Cottoniana*, à travers plusieurs étapes et contaminations, à la famille de la mappemonde utilisée par Paul Orose pour la rédaction de sa digression géographique.

Miller, suivi par l'ensemble de la critique, en particulier par Crone et Bagrow, est parti de l'analyse des deux grandes mappemondes de la cathédrale de Hereford et du cloître d'Ebstorf. Il a pu montrer que, malgré leurs ressemblances formelles, elles appartenaient à deux familles distinctes. La première, la plus claire remonterait à la mappemonde utilisée par Orose, et serait représentée par la mappemonde de Hereford, du début du XIV^e s., par les fragments d'une mappemonde de Matthieu de Paris de 1256⁸⁰, par la carte d'Henri de Mayence de *Corpus Christi College* à Cambridge⁸¹, du milieu du XII^e s., et la carte régionale de Jérôme, du milieu du même siècle. On pense aujourd'hui que dans ses grandes lignes, la mappemonde de Hereford reproduisait une carte dérivée, sans doute, de celle qu'avait fait réaliser, pour Wesminster, le roi Henri III, mais issue

⁸⁰BM *Cotton*, MS Nero D.V fol. 4;

⁸¹MS 66, p. 2; *MCVA*, p. 25.3.

d'un modèle qui remontait sans doute au moins à la fin du XI^e s.⁸², mais d'origine sans doute beaucoup plus ancienne. On reconnaît en effet un jalon de ce groupe dans une carte à peu près rectangulaire, mais très grossière, du IX^e s., conservée à Albi (Pl. XIV)⁸³, qui se trouve dans un manuscrit d'Orose et qui, comme la carte *Cottoniana*, adopte des découpages régionaux orthogonaux; on admet généralement en trouver un second jalon dans une carte du VIII^e s., sans doute des environs de 775, qui orne le ms. *Vat. Lat. 6018 des Etymologiæ* d'Isidore de Séville (pl. XII)⁸⁴, dont les tracés et la nomenclature sont proches de ceux de la mappemonde de Hereford, et on en fait généralement remonter l'origine à l'époque d'Isidore: on remarque en effet que, malgré les ajouts chrétiens, la carte n'a pas encore été restructurée par une vision chrétienne du monde, et qu'elle remonte donc aux derniers temps du paganisme.

⁸² C'est ce qu'a pu suggérer le fragment de carte dit "du duché de Cornouailles, datable sur la foi du carbone 14 entre 1165 et 1215, cf. P. Tudor-Craig, *The Painted Chamber at Westminster*, dans *The Archaeology Journal*, 1957, p. 101; G. Haslam, *The Duchy of Cornwall Map Fragment*, dans M. Pelletier (éd.), *Géographie du Monde au Moyen Age et à la Renaissance*, (CTHS, 15), Paris, 1989, p. 33 sq. Sur cette carte, cf. également D. Woodward, *Cartography in Medieval Europe and the Mediterranean*, dans J. - B. Harley et D. Woodward (éd.), *The History of Cartography*, t. I, Chicago-Londres, 1987, p. 307 et pl. 14; P. Gautier Dalché, *Un problème d'histoire culturelle: perception et représentation de l'espace au Moyen Age*, dans *Médiévales*, 18 (Printemps 1990), p. 9. Henri III avait fait tracer une autre mappemonde, attestée en 1239, dans le King's Hall du château de Winchester, cf. T. Borenus, *The Cycle of Images in the Palaces and Castles of Henry III*, dans *Journal of the Warburg and Courtauld Institute*, 1943, p. 40 sq. Cf. sur le problème de l'ancienneté de cette famille de cartes, ci-dessus, les nn. 215-220 du chapitre 2, et le texte correspondant.

⁸³ Bibliothèque Roehude, ms 29, f° 487. cf. *MCVA* 22.1; *CCL* 175 (1964), p. 468; Miller, *MM*, III, p. 57 sq.; L. Bagrow et R.-A. Skelton, *History of Cartography* 2, Londres, 1964, p. 46, fig. 5; W. Wolska-Conus, sv. *Geographie*, dans *Reallexikon f. Antike u. Christentum*, X (1978), p. 194 et fig. 3. *Itineraria et alia Geographica* (*Corpus Christianorum, Ser. Lat.*, CLXXV), Turnhout, 1965, p. 468 sq. Ce manuscrit, très soigné, comporte outre cette carte une série d'*excerpta* à contenu géographique, parmi lequel le chapitre géographique d'Orose, le latecule de Polemius Silvius et l'indicateur des mers et des vents. Il semble avoir été rédigé en Espagne ou en Gaule méridionale.

⁸⁴ Cf. *Itineraria et alia Geographica* (*Corpus Christianorum, Ser. Lat.*, CLXXV), Turnhout, 1965, p. 456 sq. Cette carte avait déjà été publiée par R. Uhden, *Die Weltkarte des Isidorus von Sevilla*, dans *Mnemosyne*, III.iii (1935/36), p. 1-28.

On a d'autre part vu plus haut quels liens unissaient le psautier de Londres et quelques autres cartes médiévales à la mappemonde *Cottoniana* et à la mappemonde de Hereford, et à travers elles à la mappemonde probablement utilisée par Orose. Celle de Munich, plusieurs fois citée, et dont les vignettes, quoique très déformées sont susceptibles de remonter à des archétypes anciens, nous permet d'établir le lien entre ces documents. Le psautier de Londres et la carte de Munich apparaissent toutes les deux comme la copie directe d'un même archétype du moins en ce qui concerne le tracé, car les éléments philologiques coïncident très imparfaitement: on remarque en effet entre les deux cartes un accord total sur la représentation, au reste très naïve de la rose des vents, que l'on retrouve du reste dans la "mappemonde 1 de Ranulf Higden", selon la désignation de Miller, et une disposition à peu près identique des îles de l'Océan. La mer Caspienne et la mer Rouge, si originalement réduite à un doigt de gant, qui prend la place des deux grands golfes habituellement représentés, occupent le même emplacement, ont les mêmes formes et dimensions. Les chaînes de montagnes se trouvent à la même place et se ressemblent à tous égards: on le constate en examinant, par exemple, le tracé du Caucase, où l'on note les mêmes "Portes", représentées, naïvement - mais de façon très conventionnelles - comme des portes réelles. L'arc alpin et l'Apennin, ou les Pyrénées ont la même forme et la même orientation; on trouve la même chaîne de montagnes en Ethiopie, et, en Afrique, la même bande originale, sans représentation, menée depuis les autels des frères Philènes jusqu'à la représentation de l'*Africus*. On remarque encore des erreurs qui trahissent l'utilisation de la même source: en Afrique, la carte de Munich fait couler du mont Atlas, représenté comme une masse pyramidale, le fleuve *Dara*, qui va au contact de la bande précédemment décrite; or on trouve exactement la même représentation dans le psautier de Londres; mais le

cartographe n'a pas reconnu qu'il s'agissait d'un fleuve, et a transformé le *Dara* en une chaîne montagneuse à laquelle il a donné le nom de la montagne pyramidale qui figure toujours à son extrémité. Le tracé, réduit à des lignes, reste le même; l'interprétation seule a changé; on pourrait multiplier à l'envi les points de comparaison. On noterait alors les parallèles philologiques et iconographiques en Arménie et dans les régions situées au Nord du Caucase: *ō Seres* devient *Cilicia* ; *ō Catippi* , *o. Saphiti* . Plus loin, les colonnes d'Alexandre sont devenues les arbres du soleil et de la lune, tandis que les tracés du Nil et du *Nuchul* en Afrique sont dans les deux cas conformes à la représentation que l'on en trouve aussi bien dans la mappemonde d'Ebstorf que dans celle de Hereford, ou dans celle de Ranulf Higden, avec les mêmes représentations de créatures monstrueuses au Sud du *Nuchul*...

La situation devient dès lors très complexe, puisque la totalité des grandes mappemondes médiévales (type D de Destombes), se trouve rattachée à un même archétype, à l'exception de la mappemonde d'Ebstorf, qui présente néanmoins des points communs plus nombreux qu'on ne l'a pensé avec ce groupe. Dans ces conditions, il devient difficile de parler de deux familles de cartes véritablement distinctes, ce qui pose deux problèmes de fond.

• *Y a-t-il une "mappemonde médiévale" héritière de "la mappemonde romaine?"*

Le premier est celui de l'unité apparente du corpus. Si les "grandes" mappemondes médiévales forment un ensemble homogène, aux yeux de certains, ce fait est moins lié à des traditions médiévales qu'à l'utilisation assez servile par le Moyen Age de la mappemonde romaine, de la *römische*

Weltkarte, c'est-à-dire en un mot de la mappemonde d'Agrippa, également connue par certains sous le nom de mappemonde d'Auguste. Nous aurons l'occasion de consacrer un développement spécifique à cette irritante question, mais il nous faut d'ores et déjà esquisser quelques éléments de réponse. La majorité des savants admet en effet qu'une mappemonde fut dessinée sur l'ordre d'Auguste, à partir d'une carte, de notes, ou d'un texte, d'Agrippa, et affichée publiquement à la *porticus Vipsania*, à Rome, et que des copies de cette carte ont été affichées, de même, dans toutes les grandes villes de l'empire, de telle façon que ce document, recopié sans cesse jusqu'au Bas-Empire, a fondé pour toute la durée du monde romain la vision géographique de la terre habitée et de ses parties. Miller a cru pouvoir en reconnaître la copie dans la mappemonde de la cathédrale de Hereford, et force est de reconnaître que le dossier était solide.

Cette carte contient en effet plusieurs citations que nous savons provenir d'Agrippa, dont le nom apparaît explicitement au moins une fois dans la nomenclature et comprend également, dans l'angle inférieur gauche du vélin, une représentation de l'empereur Auguste envoyant en mission les *mensores* chargés de mesurer la terre. Cette tradition, indépendante de celle des fragments d'Agrippa et jamais attestée avant le Bas-Empire, est fréquemment rattachée par les savants à une mesure du monde préalable à l'entreprise d'Agrippa, dont le préambule des œuvres de Julius Honorius aurait conservé le souvenir⁸⁵; pour d'autres, il s'agit d'une fable tardive. Il y a, dans la mappemonde de Hereford, plus d'une raison de s'interroger sur la tradition agrippéenne, surtout si l'on sait que les arguments philologiques que l'on a vus ont permis à Miller d'établir un lien entre la mappemonde de Hereford et la carte que l'on suppose avoir été utilisée par

⁸⁵ Sur les *mensores* de César, cf. Cl. Nicolet et P. Gautier Dalché, *Les « quatre sages » de Jules César et la « mesure du monde » selon Julius Honorius: réalité antique et tradition médiévale*, dans *Journal des Savants*, Oct. - Déc. 1987, p. 157-218.

Paul-Orose; or Orose passe pour avoir beaucoup emprunté, sans le nommer, à Agrippa, tant et si bien que de nombreux savants ont considéré qu'Orose avait tiré l'essentiel de ses informations de la carte d'Agrippa, ou de l'une de ses versions tardives⁸⁶.

Ce dossier semble donc nous entraîner inéluctablement en direction d'Agrippa, dans la mesure où il met en relation plusieurs traditions liées à Agrippa, et, en principe, indépendantes: celle que nous a livrée Pline et grâce à laquelle nous pouvons attribuer au gendre d'Auguste la paternité des passages concernés, car elle est la seule source à nommer Agrippa. Celle des *mensores* d'Auguste et de César, qui passent ici de quatre (un par point cardinal) à trois (un par continent), et renvoie à l'œuvre de Julius Honorius; la troisième correspond à des passages où Orose est réputé s'être fondé sur Agrippa.

Sur le premier point, on aimerait pouvoir démontrer une dépendance directe de la carte de Hereford à l'égard d'Agrippa. Mais les passages où le gendre d'Auguste est utilisé semblent remonter à Pline.

En Europe, on rencontre, par exemple, la légende suivante:

Longitudo Europe ab ostio Meotis usque ad Gaditanum fretum directo cursu terties quater XXVII. passuum. Universus autem circuitus per sinus inter Meotum lacum centies quinquagies septies nonaginta milia sunt passuum. Cum ipsa Maeotide centies quinquagies XXXII. Nonaginta milia passuum.

"La longueur de l'Europe de la bouche du Méotide jusqu'au détroit de Gadès en ligne directe est de 3427 milles. Mais la longueur totale de la ligne de côte en comptant tous les golfes jusqu'au lac Méote sont (sic) de 15790 milles. En comprenant la Méotide 18 290 milles".

⁸⁶Sur les limites de cette dépendance, cf. *infra*, 3^e partie, ch.4.2.

Il s'agit là d'une transcription à peine abrégée du passage correspondant de Pline:

Polybius a Gaditano freto longitudinem directo cursu ad os Maeotis XXXIII. XXXVII.D (3437,5)prodidit (...) [secundum Agrippam] universus autem circuitus per sinus dictos ab eodem exordio colligit intra Maeotim lacum CLV. VIII, Artemidorus adicit DCCLVI, idem cum Maeotide CLXXIII.XC p. esse tradit

"D'après Polybe, la distance du détroit de Gadès à la bouche du Méotide est de 3437,5 milles (...); mais [selon Agrippa] la mesure totale de la ligne de côte à travers tous les golfes que nous avons énumérés, en partant toujours du même point de départ jusqu'à l'intérieur du lac Méotide, s'élève à 15 509 milles, selon Artémidore à 756 milles de plus. Ce dernier affirme que Méotide compris, il y a 17390 milles". (VI. 206 sq. = Agrippa, frgt 36 Riese)

On voit que Richard de Haldingham cite ici directement l'encyclopédiste, dont il a retiré les noms des auteurs cités, mais dont il conserve le vocabulaire, la structure syntaxique, les chiffres, et même les transitions logiques, avec quelques erreurs bénignes de paléographie tant dans le vocabulaire que dans les données numériques. Or, Agrippa n'est pas le seul auteur ancien cité par Pline dans ce développement, puisqu'on le trouve chez Pline en compagnie de Polybe, de qui le premier chiffre était tiré, et d'Artémidore, à qui on a emprunté le troisième.

Serait-ce à dire que Pline citait Polybe et Artémidore à travers Agrippa, qui les a beaucoup utilisés⁸⁷? C'est difficile à admettre, car la structure de la phrase respecte bien la citation d'Agrippa par Pline, comme plus loin, lorsque l'on trouve chez Richard de Haldingham:

⁸⁷*Infra*, 3^e partie, ch.4.

*A Reno fluvio ad Pireneum, et ab oceano usque ad montes
Cebentiam et iuga, quibus Narbonensem Galliam excludit,
longitudine CCCXXX passuum, latitudine CCCXVIII secundum
Agrippam regem.*

Remplaçons *iuga* par *Iures*, *CCCXXX* par *CCCCXX*, supprimons le titre de roi donné à Agrippa et nous retrouvons exactement ici le texte de Pline l'Ancien. Dire si Pline est ici cité directement, ou à travers Martianus Capella⁸⁸, est bien difficile à établir. Mais dans tous les cas, il ne s'agit pas d'une lecture directe d'Agrippa. Il n'y a rien d'étonnant à cela si l'on sait que Richard de Haldingham a introduit dans sa carte d'autres données chiffrées qu'il a également tirées de ses lectures: ainsi, la longueur de l'Inde, par exemple, qu'il dit emprunter à Solin⁸⁹.

D'autres mesures, en particulier pour les îles, semblent majoritairement empruntées à divers auteurs à travers Pline, peut-être parfois⁹⁰ cité ici de seconde main d'après des recueils tardifs: on retrouve en effet exactement la même liste d'îles, suivies de distances comparables, dans la cosmographie dite d'Æthicus (§ 49 sq.; *GLM* p. 101) et chez Orose (I.2.96 sq.). Le premier argument nous semble donc caduc, et ce que Miller classait parmi les sources cartographiques doit être en réalité compté au nombre des sources littéraires.

La mention des *mensores* d'Auguste est tout aussi suspecte. Largement popularisée par la diffusion à partir de l'époque carolingienne de la cosmographie du pseudo-Æthicus, et le lien opéré très tôt entre la

⁸⁸Miller, *MM*, IV, p. 48 pensait que les dimensions de la Perse (*ibid.*, p. 33) provenaient de Martianus Capella.

⁸⁹*Ibid.*, p. 33.

⁹⁰Mais la formulation employée pour introduire la mesure des Cyclades et les chiffres avancés nous renvoient sans aucun doute possible, ni à Orose, ni à la *Dimensuratio provinciarum* (, ni à Æthicus, ni même à Martianus Capella (660), mais à Pline, IV. 71. Sur l'utilisation par Orose d'un corpus de mesures réservé aux îles, cf. *infra*, 3e partie, ch.4.1.2.

mesure du monde ainsi opérée et le recensement contemporain de la naissance du Christ mentionné par l'Évangile de Luc (2.1.2). C'est ainsi qu'une miniature d'un manuscrit de Lambert de St Omer⁹¹ représente l'empereur Auguste, la mappemonde tripartite T-O dans la main, avec la légende *Exiit edictum a Cesare Augusto ut describeretur universus orbis*, complétée par le rappel de la fermeture du temple de Janus, et que le même manuscrit mentionne plus loin la mesure de la terre par trois géomètres, dont les noms coïncident avec ceux de la tradition de Julius Honorius. La mention de trois des géomètres seulement sur les quatre que mentionnent les meilleurs manuscrits de Julius Honorius est une erreur fréquente dès le IX^e s. dans plusieurs manuscrits⁹², et est peut être moins liée à un homéotéleute qu'à la conviction bien établie de la division tripartite, et non quadripartite, de la terre habitée. Lorsque Richard de Haldingham reprend à son compte cette mesure du monde par trois *mensores* en rédigeant sa carte, il se fait seulement l'écho d'une tradition entièrement banalisée à son époque, dérivée de la cosmographie du pseudo-Æthicus. Du reste, la mappemonde d'Ebstorf elle-même, que Miller supposait extérieure à ce groupe, fit elle aussi allusion à cette mesure du monde. Il s'agit donc là d'un thème galvaudé du XII^e s. dont nous ne saurions tirer argument pour le problème qui nous intéresse ici.

Reste la référence à Paul-Orose, qui constitue probablement l'élément le plus solide du dossier. Deux ordres d'arguments peuvent et doivent être opposés à la démarche de Miller. Le premier a trait à l'analyse

⁹¹P. Arnaud, *L'affaire Mettius Pompusianus ou le crime de cartographie*, dans *MEFR(A)* 95 (1983) p. 696 et fig. 1, d'après Paris, BN, MS Lat. 8865, f^o 45; P. Gautier-Dalché, *La mesure du monde selon Julius Honorius*, dans *JS*, Oct-Déc. 1987, p. 203 et fig. 6. Cette figure est présente dès la manuscrit autographe de Gand, *Universitaatsbibl.*, 92.

⁹²K. Pertz, *De Cosmographia Æthici libri tres*, p. 51 sq.; A.-D. von den Brincken «... *ut describeretur universus orbis*». *Zur Universalkartographie des Mittelalters*, dans *Miscellanea Medievalia*, 7 (*Methoden in Wissenschaft und Kunst des Mittelalters*), 1970, p. 249-251; P. Gautier-Dalché, *art. cit.*, p. 204.

des sources d'Orose. Si celui-ci utilise en effet des données chiffrées qui semblent pouvoir remonter à Agrippa⁹³, et s'il a sans doute consulté une (ou plusieurs) mappemondes, dont l'une appartenait à la famille de la Table de Peutinger, il faut admettre, à la suite de Klotz, que Paul-Orose, pour les passages où il se rattache à Agrippa, se fonde sur une tradition littéraire voisine de celle qu'attestent les opuscules tardifs⁹⁴, et n'avait sans doute aucune conscience d'utiliser Agrippa, lorsqu'il utilisait une source sans doute très voisine de la *Dimensuratio provinciarum* et qui lui était sans doute commune avec cet opuscule, probablement un corpus de mesures insulaires compilées à partir de plusieurs sources⁹⁵.

Les raisons de rattacher la mappemonde de Hereford et les autres mappemondes supposées de même famille à la "carte" d'Agrippa nous semblent donc bien minces.

On peut également s'interroger sur la méthode employée par Miller et par ceux qui l'ont suivi pour parvenir à mettre en évidence ces deux familles de cartes. Celle-ci empruntait les voies traditionnelles de la *Quellenforschung* et restait très étroitement philologique. La parenté des tracés géographiques n'était qu'exceptionnellement abordée par Miller. Ainsi, non seulement le savant allemand tendait à systématiser jusqu'à l'exclusive des parentés traduites en termes de dépendance, mais encore il méconnaissait un élément essentiel à la cartographie médiévale - et sans doute à celle de l'Antiquité -, à savoir la relative stabilité des tracés, et la

⁹³Nous restons très prudent à l'égard de toute généralisation qui verrait dans les opuscules tardifs que sont la *Dimensuratio provinciarum* et la *Divisio orbis terrarum* un écho pur et simple d'Agrippa; ils sont eux-mêmes le fruit d'une tradition fortement médiatisée, cf. *infra*, 3e partie, ch. 4.1.2.

⁹⁴A. Klotz, *Beiträge zur Analyse des geographische Kapitels im Geschichtswerk des Orosius*, dans *Charisteria Aloïs Rzach*, Reichenberg, 1930, p. 120 -130; l'hypothèse formulée par Uhden, *Zur Überlieferung der Weltkarte des Agrippa*, dans *Klio* 26 (1933), p. 275 sq., à la suite de Detlefsen, selon laquelle ces éléments, dont on verra qu'ils proviennent bien d'un texte, constituaient les légendes explicatives à l'intérieur de la carte, ne nous semble guère plausible; cf. *infra*, 3e partie, ch. 4.2.

⁹⁵Cf. *infra*, 3e partie, ch. 4.1.2.

mobilité considérable de la nomenclature. Le copiste pouvait à loisir introduire de nouveaux toponymes en fonction de ses lectures; chaque carte reflétait, dans un cadre relativement figé, la culture de chaque copiste. Chaque mappemonde était le fruit de la convergence d'une importante série de sources littéraires et cartographiques. Ces sources étant limitées en nombre, tant pour les textes littéraires que pour les documents cartographiques, et les tracés étant, on l'a dit, peu variables, il n'est pas étonnant de constater l'unité de la cartographie médiévale, qui suit une évolution à peu près uniforme⁹⁶, mesurable et qualifiable. On en prend quelque peu la mesure avec le cas des trois cartes que nous avons étudiées plus haut, la *Cottoniana*, la mappemonde de Munich et le psautier de Londres: la première reste fidèle à un modèle déjà ancien, dont elle a du reste conservé les légendes. La seconde, circulaire, présente des analogies de tracé, mais la forme et la conception de la carte ont évolué; les vignettes adoptent une forme moyenne, que l'on retrouve sur de nombreuses cartes du XII^e s. au début du XIV^e s., et qui est le produit non seulement de la dégénérescence, mais aussi de la fusion de vignettes anciennes, témoins de traditions cartographiques multiples, et qui, sans renvoyer à aucun édifice contemporain visible, commencent à suggérer églises ou architecture monumentale. Avec le psautier de Londres, comme sur les documents de même époque, la carte a achevé de structurer conformément à l'ordre chrétien du monde. Jérusalem y occupe le centre du monde, sur l'axe qui conduit au Paradis, d'où s'écoulent les quatre fleuves paradisiaques; pour l'essentiel, les tracés, à l'exception de ces modifications, sont identiques dans les deux cartes, dont nous avons déjà souligné la dépendance probable, qu'attestent les légendes des régions transcaucasiennes et leur

⁹⁶Sur ce point, cf. notre article: *Les villes des cartographes; vignettes urbaines et réseaux urbains dans la cartographie de l'Occident médiéval*, dans *MEFR(M)*, 96 (1984), p. 544 - 557.

situation dans le dessin géographique. Mais en dehors de cette contrée, on chercherait vainement la moindre trace d'une parenté philologique dans la nomenclature... S'il existe bien une carte médiévale moyenne et idéale, dont on pourrait énumérer les caractéristiques, chaque carte conserve sa particularité, et c'est plutôt dans la culture médiévale que dans la tyrannie d'une source unique qu'il faut rechercher l'origine de cette unité. On pressent dès lors quel peut être le second problème essentiel lié à ces éléments d'analyse.

• *Les mappemondes circulaires du type qui nous intéresse seraient-elles alors des phénomènes spécifiquement médiévaux?*

C'est ce que pourrait suggérer l'évolution apparente d'une carte grossièrement rectangulaire comme la *Cottoniana* au psautier de Londres. Les choses sont plus complexes que cela. On peut mettre en avant la doctrine des Pères en matière de géographie. Celle-ci se plaît en effet à répéter que la terre est circulaire et plate, encore que quelques dissonances remarquables se fassent entendre ici ou là. Mais est-ce vraiment répondre à la question, et comment expliquer que les cartes rondes, qui suscitaient l'hilarité d'Hérodote au V^e s. avant notre ère, aient ainsi pu renaître de leurs cendres après une dizaine de siècles d'absence? Serait-ce parce que les ténèbres de l'esprit antérieures à la science grecque ont repris possession du monde avec la venue du Moyen Age, et que les Ages obscurs partagent des visions primitives du monde? Ces raisonnements d'autres temps ne sont guère susceptibles de trouver d'émules aujourd'hui, quoique la vision des progrès éclatants de la science grecque, tels que les résume Agathémère, rendent apparemment impensable la survie de cartes rondes dans un processus de progrès des

connaissancesque l'on conçoit sans doute généralement de façon trop linéaire. Nos sources continuent, de fait, d'attester l'existence de cartes circulaires à la fin de l'époque républicaine et en pleine époque antonine. Le chaînon entre les cartes rondes grecques et leurs homologues médiévales n'est donc nullement manquant et son existence n'a rien d'hypothétique.

L'avènement du christianisme ne permet pas de justifier de façon plus satisfaisante l'adoption de la forme circulaire, quand les Ecritures semblent préférer une vision orthogonale du monde, dont les quatre angles sont régulièrement mentionnés dans la Bible, quand Cosmas Indicopleustès, auteur d'une *Topographie Chrétienne* dont l'objectif avoué est de mettre la géographie en accord avec les Ecritures insère dans ses manuscrits une carte du monde (pl.XXXI.1) dont la qualité frappe, quelque petites que soient ses dimensions, et qui reste l'héritière de la science grecque, quand enfin la cartographie arabe adopte elle aussi largement la forme circulaire⁹⁷. Des mappemondes à peine christianisées, comme celle du ms. Vat. Lat. 6018 s'inscrivent elles aussi dans un cadre qui semble tracé au compas. N'est-ce pas parce que d'Hérodote à Isidore de Séville, les mappemondes circulaires n'avaient jamais cessé de circuler? Aristote en rit tout autant que l'auteur des *Histoires* ; la carte des Anciens que veut redresser et corriger Eratosthène, "les cartes anciennes" qu' Hipparque jugeait tout aussi valables que celle d'Eratosthène étaient-elles des cartes rondes? Certains l'ont pensé, en voyant en elles les cartes ioniennes. C'est, on s'en souvient, discutable chez Eratosthène, qui pense plutôt semble-t-il à une disposition généralement admise de la chaîne taurique qu'à des cartes réelles; c'est à peu près certain chez Hipparque, chez qui l'usage du pluriel suggère l'allusion à des documents réels, et qui adoptait, dans la polémique

⁹⁷ Cf. Pl. XIX-XXI. Du moins pour les productions les plus anciennes et les moins novatrices.

qui l'oppose au défunt Eratosthène, un ton résolument provocateur lorsqu'il assimilait la carte d'Eratosthène à des documents dont la fausseté était désormais universellement reconnue par la communauté scientifique. Un passage de *l'Introduction aux Phénomènes* de Géminos, contemporain de Pompée le Grand, parle encore de ces cartes rondes:

Διαιρεῖται δὲ ἡ καθ' ἡμᾶς οἰκουμένη εἰς μέρη τρία. Ἀσίαν, Εὐρώπην, Λιβύην.

Διπλάσιον δὲ ἔστιν ὡς ἔγγιστα τὸ μῆκος τῆς οἰλουμένης τοῦ πλάτους. Δι' ἣν αἰτίαν οἱ κατὰ λόγον γράφοντες τὰς γεωγραφίας ἐν πίναξι γράφουσι παραμήκεσιν, ὡς διπλάσιον εἶναι τὸ μῆκος τοῦ πλάτους. Οἱ δὲ στρογγύλας γράφοντες τὰς γεωγραφίας πολὺ τῆς ἀληθείας εἰσὶ πεπλανημένοι· ἴσον γὰρ γίνεται τὸ μῆκος τῷ πλάτει, ὅπερ οὐκ ἔστιν ἐν τῇ φύσει· ἀνάγκη οὖν μὴ τηρεῖσθαι τὰς τῶν διστημάτων συμμετρίας τὰς ἐν ταῖς στρογγύλαις γεωγραφίαις· ἔκτμημά τι γὰρ ἔστι σφαίρας τὸ οἰκούμενον μέρος τῆς γῆς διπλάσιον ἔχον τὸ μῆκος τοῦ πλάτους, ὅπερ οὐ δύναται ἀποτερματίζεσθαι κύκλῳ.

(XVI.1.3-5)

"Notre monde habité est divisé en trois parties: Asie, Europe, Libye. La longueur du monde habité est à peu près double de la largeur. C'est pourquoi ceux qui tracent des cartes à l'échelle le font sur des tableaux plus longs que large, d'une longueur égale au double de la largeur. Ceux qui tracent des cartes rondes sont très loin de la vérité, car la longueur y est égale à la largeur, ce qui n'est pas conforme à l'ordre naturel; il faut donc se garder, dans les cartes rondes, de tenir compte du rapport des distances, car la partie habitée de la terre est une portion de sphère dont la longueur est le double de la largeur, et ne peut être limitée par un cercle".

On voit généralement dans ce passage une glose marginale fort ancienne⁹⁸, passée à l'ensemble de la tradition manuscrite, comme on en trouve une autre en XV.4 et l'on se fonde pour cela sur le fait que ce passage interrompt la suite logique des idées, qui est à peu près la suivante:

XVI.1-2: division de la terre en quatre œcumènes, conformément à la division établie par Cratès de Mallos.

XVI.6-7: dimensions des zones.

⁹⁸Cf. G. Aujac (*CUF*, 1975), note n°2 *ad loc.*, p. 149.

On remarque en effet que deux développements très théoriques consacrés à l'ensemble du globe terrestre encadrent un développement pratique sur la cartographie et sur la forme de la terre habitée. Mais est-ce si illogique? L'auteur vient de traiter de l'existence de quatre terres habitées symétriques. En introduisant un développement sur les images de la seule d'entre elles qui soit connue par l'expérience, il écarte par avance une objection possible: si la terre habitée est ronde, il n'y a pas de place pour quatre œcoumènes à la surface du globe. Il faut donc expliquer la fausseté de ces représentations.

Nous serions donc d'avis de regarder ce texte comme un témoignage authentique de la fin de l'époque républicaine. Dans tous les cas, il faut assigner à ce passage, même s'il s'agit d'une glose, une date très ancienne qui nous maintient dans les limites de l'Antiquité classique, et atteste sans aucun doute une très large diffusion des cartes rondes, qui seule peut expliquer cette digression, à côté de cartes plus conformes aux dimensions supposées de la terre, mais sans doute aussi plus rares. Ces cartes, réalisées sur des tableaux de formes particulière s'opposent en effet aux cartes circulaires, à l'égard desquelles Géminos - ou le scholiaste - fait preuve d'une étonnante modération, si l'on compare ce développement aux "rites de géographes" d'Hérodote et d'Aristote. Certes, l'auteur de *l'Introduction aux phénomènes* relève bien leur fausseté, mais il ne condamne formellement ni leur fabrication, ni leur utilisation. Il prend acte de leur existence conjointe, et met en garde l'utilisateur de cartes rondes contre les erreurs qui pourraient naître d'une lecture au premier degré de ces documents. Il ne faut pas prendre au pied de la lettre le rapport des distances tel qu'il apparaît sur la carte et s'en tenir à l'impression visuelle qui s'en dégage.

Plutarque pourrait bien être tombé dans le piège de ces cartes, dont les tracés exigeaient du lecteur une distance critique et un effort de correction par l'esprit, lorsqu'il compare la forme de la terre habitée à celle des tables de banquet circulaires⁹⁹, sans prêter à un seul des protagonistes de son dialogue la moindre velléité de contestation d'une forme qui semblait évidente et normalement admise. Or Plutarque connaissait des cartes, qui les décrit dans le Prologue de sa *Vie de Thésée* ¹⁰⁰. Il est probable - et conforme à ce que nous savons des mappemondes médiévales de voir dans les fameuses légendes relatives aux *terræ incognitæ* que les cartographes repoussent aux limites de la figure des cartes circulaires.

Vers la même époque, Apulée, traduisant un opuscule grec¹⁰¹, a pour décrire l'œcumène des termes qui suggèrent très directement et la référence à une carte et la circularité de cette carte. Les impressions visuelles et colorées se multiplient et rappellent le célèbre passage où Strabon décrit la carte chorographique; mais surtout, les îles qui entourent la terre habitée sont comparées à une couronne disposée "en cercle" autour de l'*orbis*. La couronne est une forme parfaitement circulaire, et la métaphore apparaît évidente si nous jetons un bref coup d'œil aux mappemondes de Munich ou du psautier de Londres.

⁹⁹*Quæst. Conv.*, VII.4. 704 b: "ἔμοι δ' ἐδόκει καὶ μίμημα τῆς γῆς ἢ τράπεζε" εἶναι· πρὸς γὰρ τῷ τρέφειν ἡμᾶς καὶ στρογγύλη, καὶ μονιμός ἐστι καὶ καλῶς ὑπ' ἐνίων ἐστὶα."

¹⁰⁰*Thes.*, I.1.

¹⁰¹*Mund.*, 7: *multæque aliæ (sc. insulæ), orbis ad modum sparsæ, hanc nostram insulam (id est hunc terrarum orbem), quam maximam diximus, ornamentis suis pingunt et continuatione ut quidam sertis coronant.* "Beaucoup d'autres (îles), dispersées en cercle, peignent notre île -c'est-à-dire notre œcumène-, que nous avons dit être la plus grande, de leurs ornements, et tressent autour d'elle comme une couronne". On ne peut ici qu'être sensible à la juxtaposition de l'affirmation implicite de l'existence de plusieurs mondes habités (c'est le sens de la préposition *hunc terrarum orbis*) et de la circularité, deux fois affirmée, de la forme (*ad modum orbis ... coronant*).

On pourrait continuer à l'infini de chercher des indices plus ou moins clairs, et on les trouverait nombreux¹⁰²; certains n'en restent pas moins discutables: Orose, par exemple, a-t-il utilisé une mappemonde circulaire? Y. Janvier a soutenu que non, et s'est opposé avec virulence et avec beaucoup d'à-propos à la réduction de la mappemonde d'Orose à un objet circulaire. Il a certainement raison pour autant qu'il s'agit de la carte du monde telle que la conçoit au bout du compte l'historien; pourtant, la référence constante d'Orose à une rose des vents complexe¹⁰³ nous renvoie tout naturellement aux cartes médiévales nombreuses, dont une fois encore la mappemonde de Munich et le psautier de Londres, qui portent une rose des vents identique à celle qu'utilise Orose. Or cette figure, circulaire par essence, ne trouve ordinairement sa place que sur des mappemondes circulaires¹⁰⁴. Parmi ses sources a donc très probablement figuré une grande mappemonde circulaire, qui n'a toutefois certainement pas constitué la seule source cartographique de l'historien.

Enfin, le *Vaticanus Lat.* 6018, dont on croit pouvoir faire remonter le modèle à l'époque d'Isidore, et qui dépend, le fait n'a jamais été mis en doute, d'une carte païenne, nous montre à quel point des cartes parfaitement circulaires ont pu circuler avant la conversion de l'empire au christianisme. Ces cartes circulaires, sans doute très largement répandues, copiées et recopiées à l'infini, entérinées par les représentations schématiques que nous allons bientôt analyser, ont sans doute été à

102 Properce, *El.*, IV.3.35 sq., décrivant une mappemonde, fait allusion à une rose des vents, or, la rose des vents accompagne généralement les mappemondes circulaires. Manilius, IV. 595 sq., adoptant avant lui l'image d'Apulée, qualifie l'Océan de *corona*, et prononce le mot *orbis* (*ipsa natat tellus pelagi iustrata corona / cingentis medium liquidis amplexibus orbem*); Ælius Aristide, dans son *oratio Romana*, adopte systématiquement le terme de κύκλος dès qu'il a à parler de l'œcumène...

103 Par ex. I.2.55-59, où l'on trouve, à côté des quatre points cardinaux essentiels l'Eurus, l'Africus, le Circius, le Favonius, etc...

104 *Infra*, , 2e partie, ch. 2.

l'origine des deux traditions de mappemondes médiévales circulaires: la tradition arabe et celle de l'occident médiéval.

3. Mappemondes à contenu itinéraire: Weltstraßenkarten

L'archétype de ces cartes nous est fourni par la Table de Peutinger, à laquelle nous consacrerons plus loin un chapitre: ce long rouleau de plus de 7 m. de long par une quarantaine de centimètres de large dans ses dimensions d'origine ne nous est connu lui aussi qu'à travers une copie médiévale, mais on y voit avec raison une copie fidèle, dans laquelle de nombreux savants ont reconnu, une fois de plus, la mappemonde typiquement romaine, incarnation du génie romain, et de ses aspirations pratiques, et dont on a une fois de plus tenté de faire l'archétype de toute la cartographie romaine¹⁰⁵. On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, de l'identification régulièrement pratiquée entre cette carte et la carte d'Agrippa¹⁰⁶.

Ces cartes, centrées sur la représentation matérielle des routes, figurées par des lignes brisées¹⁰⁷, font subir à la représentation de la terre des déformations considérables. Elles conservaient en effet comme principe cartographique fondamental la linéarité de l'itinéraire: les carrefours, souvent, ne sont pas représentés, et certains nœuds routiers importants, comme Nisibe, sont répétés plusieurs fois. Dans ce contexte, le dessin des

¹⁰⁵Cf. W. Kubitschek, *Eine römische Straßenkarte*, dans *Jb. österr. arch. Inst.*, 5 (1902), p.20- 96; Stahl, *By Their Maps, You shall Know Them*, dans *Archæology*, 8 (1955), p. 146 sq.

¹⁰⁶Cf., à des degrés divers, K. Mannert, *Tabula Itineraria Peutingeriana*, Leipzig, 1824, p. 9; E. Desjardins, *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, t. 4, Paris, 1893, p. 79 sq.; W. Kubitschek, *art cit.*, (1902); J. Wartena, *Inleiding op een uitgave der Tabula Peutingeriana*, Amsterdam, 1927, p. 73 sq.; E. Weber, *Tabula Peutingeriana, Codex Vindobonensis 324*, Graz, 1976, p. 21; L. Bosio, *La Tabula Peutingeriana*, Rimini, 1983, p. 198 sq., etc...

¹⁰⁷L'hypothèse de U. Schilinger-Häfele, *B Jb*, 163 (1963), p. 238 sq. selon laquelle ces lignes ne figuraient pas sur l'original ne tient guère. Sur ce point, cf. les arguments de L. Dillemann, *B Jb*, 177 (1977), p. 166 sq. et notre développement, *infra*, 3e partie, ch. 3.3.

accidents chorographiques et de la forme générale de la terre était soumis à des distortions énormes, car il était subordonné hiérarchiquement à la prééminence de l'itinéraire dans l'élaboration du fond de carte; la disproportion entre les dimensions du Nord au Sud (40 cm) et d'Est en Ouest (plus de 7 m.) suffit à illustrer l'ampleur des déformations qui pouvaient résulter du choix de faire des routes, dont la mesure constituait la seule donnée chiffrée incontestable que connût la géographie ancienne, l'élément organisateur de la carte.

De fait, les mappemondes de ce type n'avaient pas pour fonction de reproduire la forme et les dimensions réelles de la terre, selon la démarche spéculative de la géographie grecque, mais d'accorder une priorité absolue à la représentation des réseaux routiers, ce qui est sensible dans le système de vignettes primitif de la Table de Peutinger¹⁰⁸, lié de très près à des préoccupations d'ordre itinéraire. Ce choix contraignait les cartographes à insérer dans leurs cartes une toponymie considérable qui, si l'on y ajoute les distances séparant les uns des autres ces toponymes et les légendes à caractère géographique destinées à permettre l'identification des régions, des îles, des fleuves, des montagnes, etc..., représentait une nomenclature dont l'importance seule constituait un véritable casse-tête cartographique; l'unique solution fut de représenter la carte sur un rouleau de parchemin, seul capable d'offrir simultanément à l'utilisateur la lisibilité du livre et la surface nécessaire à la figuration d'une nomenclature aussi importante.

Mesurer l'importance de la diffusion de cartes de ce type est délicat. Il semble, comme nous le verrons¹⁰⁹, que la rédaction originale de l'archétype de la Table de Peutinger peut être fixée au milieu du III^e s. de notre ère; rien ne permet en aucune façon, quoique l'on ait pu écrire, de

¹⁰⁸*Infra*, 2^e partie, ch. 5.2.b. A l'origine, ces vignettes à double tour semble avoir majoritairement désigné les nœuds routiers, même lorsque les routes sécantes n'étaient pas portées sur la carte.

¹⁰⁹*Infra*, 3^e partie, ch. 3.

rattacher ce document à une quelconque réalisation d'époque augustéenne, si ce n'est une à une compilation d'itinéraires effectuée hors de tout contexte cartographique à l'initiative d'Auguste, ou peut-être de Tibère, et encore moins à l'œuvre d'Agrippa¹¹⁰. Ce groupe de cartes ne semble du reste avoir connu de véritable diffusion avant le milieu du IV^e s.

◇ *La mappemonde d'Autun: carte mondiale des routes, mappemonde à données numériques ou simple mappemonde?*

Outre la Table de Peutinger, un seul document¹¹¹ pourrait à première vue renvoyer à des mappemondes de ce type - car ces cartes, qui représentent la terre entière entière, pour particulières qu'elles fussent, étaient bien des mappemondes -; il s'agit de l'*orbis pictus* qui, en 297 de notre ère¹¹², figurait, aux dires d'Eumène, dans les Portiques des Ecoles Méniennes d'Autun. Eumène, *magister Sacrae Memoriae* de Constance-Chlore, charge à 300 000 sesterces avait été promu à 600 000 sesterces¹¹³, avec la double mission de relever les Ecoles d'Autun, pépinières de fonctionnaires¹¹⁴, et d'y enseigner, comme déjà son grand-père avant lui. Car c'est à en croire le rhéteur un champ de ruines qu'avaient laissé derrière eux les Bataves après leur siège victorieux de la ville: sans parler des fortifications détruites et des aqueducs coupés, l'école-même avait beaucoup souffert: ses murs, ses toits, devaient être réparés; au gouverneur de Lyonnaise, présent, Eumène demandait par son discours *pro*

¹¹⁰Cf. G. Dept, *Notes sur la Tabula Peutingeriana*, dans *Rev. Belge de Philol.*, 10 (1931), p. 997 sq.; *infra*, 3e partie, ch. 3 et 4.

¹¹¹Cf. R. Chevallier, *Autun gallo-romain*, (*Caesarodunum*, suppl. 9), Tours, 1969, p. 3, pour qui il s'agissait de "cartes peintes sous un portique, comme celles du portique de Polla à Rome, dont l'origine était peut-être la carte d'Agrippa et dont la Table de Peutinger nous donne une idée: cette carte figurait les contours de l'empire".

¹¹²D'après O. Seeck, sv *Eumenius*, dans *RE* VI, coll. 1105-114. E. Galletier (éd), *Panegyriques latins*, I, Paris, 1949, p. 107 sq. penche plutôt pour 298.

¹¹³*Pro inst. schol.* XI. 29.

¹¹⁴Elle ouvre aux *palatii magisteria*, cf. *pro inst. schol.*, V. 2.

instaurandis scholis l'autorisation d'affecter une partie des revenus de sa charge à ces restaurations. Dans ces portiques figurait une carte du monde qui permit à Eumène d'introduire sa péroraison: elle était en effet l'occasion d'un développement sur le pouvoir universel du prince, qui se manifestait à travers toute la superficie de la mappemonde: les toponymes y témoignaient de ses victoires militaires et des manifestations de sa bienveillance, ce qui nous a valu une description relativement détaillée, quoiqu'au bout du compte insuffisante, de la mappemonde en question.

Comme on a mis cette carte en relation avec la Table de Peutinger et la carte d'Agrippa, on a pu parler de plusieurs cartes couvrant toute l'étendue du portique, reprenant ainsi la vieille idée selon laquelle la segmentation de la Table de Peutinger reproduisait l'entrecolonnement de la *Porticus Vipsania*, dont les murs sont supposés avoir été entièrement couverts d'une carte¹¹⁵. C'est peu probable, si l'on se souvient de l'état de destruction du complexe monumental après le pillage des Bataves, qui interdisait l'accès des étudiants à l'école¹¹⁶, il faut admettre que cette carte, qui restait préservée et devait être prochainement offerte à la vue des étudiants, était une mappemonde non pas peinte directement sur les murs et solidaire du complexe, mais sans doute sur un tableau mobile. Était-il déjà dans l'école, florissante de longue date, avant le pillage, et en avait-il été retiré au moment du drame, ou avait-il été apporté à propos par Eumène? C'est ce qu'il est impossible de savoir. Mais, comme nous le verrons, la Table de Peutinger pouvait être affichée, par exemple dans un portique. Le parallèle est donc théoriquement possible entre les deux documents.

¹¹⁵R. Chevallier, *Autun gallo-romain (Caesarodunum, Suppl. 9)*, Tours, 1969, p. 3. On ne peut tirer argument du pluriel *porticibus* pour dire que la carte occupait tous les portiques. C'est en faisant le tour des portiques que, quelque part - là où on l'avait sans doute placée pour la circonstance -, le gouverneur a pu voir cette carte.

¹¹⁶XV.2

Si l'on admet, comme nous tenterons de le démontrer plus loin, que la première version de l'archétype de la table de Peutinger a été dessinée entre 270 et 284, la datation ne s'y oppose pas, pour autant qu'Eumène ait apporté lui-même la carte dans les Portiques ou en ait fait faire l'acquisition à son arrivée. Cette hypothèse peut se fonder sur la fonction patriotique qu'assigne Eumène à cette carte et sur la vocation de l'école à former les cadres administratifs de la Tétrarchie, jusqu'à des titulaires de magistrères palatins; cette vocation seule justifiait le soin mis par Constance à restaurer ces Ecoles, et le traitement considérable alloué à Eumène. Mais il est fort difficile de trancher en la matière.

Si nous savons en effet que le discours a été prononcé en 297 ou 298 et que cette date nous fournit pour la rédaction de la mappemonde des portiques un *terminus ante quem* indiscutable, le *terminus post quem* reste bien incertain. Si cette carte n'a pas été apportée par Eumène, elle ne saurait guère être postérieure à l'usurpation de Tétricus, qui vit le sac de la cité et qui en scella définitivement le sort. Il est au contraire raisonnable de l'attribuer à la période de plus grande splendeur de l'établissement, et peut-être aussi de la ville: ces Ecoles, nous dit Eumène, jouissaient par le passé d'une réputation propre à attirer une foule d'étudiants dans un bâtiment à la hauteur de sa réputation¹¹⁷.

L'environnement monumental de cette institution témoigne encore de son importance, puisqu'elle était située entre le temple d'Apollon et le Capitole, "sur le visage et la face de la ville, pour ainsi dire entre les deux yeux" (VIII.7)¹¹⁸; l'édifice semble donc avoir occupé la partie la plus

¹¹⁷ *Ut Menianæ illæ scholæ quondam pulcherrimo opere et studiorum frequentia celebres et illustres iuxta cetera quæ instaurantur opera ac templa, reparentur...* (III.3).

¹¹⁸ Ces indications métaphoriques renvoient sans doute moins à la partie haute de la ville, comme le pense R. Chevallier, *loc. cit.*, qu'à la hiérarchie des parties du corps, où la tête, et, à l'intérieur de la tête, les yeux constituent les parties les plus valorisées de l'organisme.

prestigieuse de la ville; des fouilles pratiquées dans le jardin des Cordeliers ont naguère mis au jour un cryptoportique que l'on a cru pouvoir identifier avec les fondations des écoles Méniennes¹¹⁹; si cette identification, au demeurant hypothétique, s'avère exacte, le bâtiment aurait été situé en bordure immédiate du *Kardo* (Pl. XXXVIII). Dans tous les cas, pour occuper un lieu aussi recherché, les portiques en question devaient avoir été construits peu après les deux temples, qui semblent remonter à l'époque augustéenne, et peuvent avoir été construits entre les règnes de Tibère et de Claude, qui constituent une période d'ascension particulièrement marquée pour la cité. L'heure de gloire des Ecoles Méniennes semble néanmoins s'être située aux époques antonine et sévérienne, lorsqu'elles étaient assez renommées pour attirer d'Athènes le grand-père d'Eumène, mort à quatre-vingts ans à une date antérieure à la naissance d'Eumène, et probablement arrivé dans la cité aux environs du règne de Caracalla¹²⁰. Si l'on attribue la carte à cette période, toute référence à l'archétype de la Table de Peutinger semble exclue.

De façon générale, on peut se demander si les termes dans lesquels Eumène décrit cette mappemonde renvoient véritablement à un document d'essence itinéraire. On a déjà pu souligner la parenté qui unit cette description à celle que fait Strabon de la carte chorographique¹²¹, dans l'intention de démontrer qu'il s'agissait de deux descriptions de la même carte, celle d'Agrippa. Pour des raisons que nous exposerons plus loin, il nous semble impossible de rattacher l'une ou l'autre de ces descriptions à cette carte; leur parenté n'est due qu'à leur banalité. Elles s'intègrent en

¹¹⁹*Ibid.*, p. 10

¹²⁰cf. E. Galletier, *op. cit.*, p. 103 sq.; O. Seeck, *loc. cit.*; Eumène serait né vers 264 ou 265.

¹²¹W. Wolska-Conus, *Deux contributions à l'histoire de la géographie: II. La «carte de Théodose II»: sa destination*, dans *Travaux et Mémoires*, 5 (1973), p. 275 sq. Sur la «carte chorographique» de Strabon, cf. *infra*, 3e partie, ch.4.1.6.

effet dans une vaste série de textes qui s'accordent à faire de la mappemonde une *summa mundi* ¹²².

Dans le texte qui nous intéresse, le passage sur lequel on se fonde pour voir une carte itinéraire, et sur lequel nous reviendrons bientôt¹²³, est le suivant: décrivant le contenu de la carte, Eumène nous dit que

omnium cum nominibus suis locorum situs, spatia, interualla, descripta sunt, quidquid ubique fluminum oritur et conditur, quacumque se litorum flectunt, qua uel ambitu cingit orbem uel impetu inrumpit Oceanus (XX.3).

"la position de tous les lieux géographiques avec leurs noms, les espaces, les intervalles, y ont été inscrits, les sources et les bouches de tous les fleuves de la terre, les infléchissements des rivages, les endroits où l'Océan enserre la terre de son embrassement ou l'enfonce et l'envahit".

Si l'on s'en tient à une traduction très vague des termes *situs*, *spatia* et *interualla*, que nous avons essayé de maintenir, avant d'être allé plus loin dans l'analyse, on pourrait être en droit de penser que les mots *spatia* et *interualla* renvoient à des mesures effectivement portées sur la carte. Il s'agirait alors dans un cas de distances itinéraires, comme sur la Table de Peutinger (*interualla*), et, dans l'autre, de mesures, prises selon deux axes, de régions entières (*spatia*); ce dernier système, qui associe, pour chaque contrée, une longueur et une largeur, se rencontre notamment dans les fragments d'Agrippa, et surtout dans la tradition tardive qui en dérive; là, le terme *spatia* désigne fréquemment des mesures chiffrées sur deux axes, comme l'atteste la *Diuisio Orbis Terrarum*, où l'on peut trouver

¹²²Cf. *infra*, 2e partie, ch.5. Cf. en particulier les premiers vers de l'épigramme des cartographes de Théodose (Riese, *GLM*, p. 19 = *Anth. Lat.*, Riese, 724): *Hoc opus egregium, quo mundi summa tenetur, | æquora quo, montes, fluuii, portus, freta et urbes | signantur, cunctis ut sit cognoscere promptum | quicquid ubique latet...*

¹²³*Infra*, 2e partie, ch.4.

[Syria] *Huius spatium patet longitudine milia passus
CCCCLXX, latitudine CLXXV* (19)

ou encore dans la *Dimensuratio Prouinciarum*, où la formule *cuius spatia habent in longitudine milia passuum (...) in latitudine milia passuum (...)* revient comme un refrain pour introduire les dimensions de la plupart des régions de la terre habitée¹²⁴.

En réalité, à y regarder de près, le texte d'Eumène une gradation qu'il n'a nullement laissée au hasard.

Le terme *situs*, quoique toujours délicat à traduire précisément, n'est pas obscur pour le sens. Il s'applique à toute espèce de découpage géographique, du point à la terre entière¹²⁵; il désigne à l'origine une position, et apparaît donc comme l'équivalent du grec *περσις*, mais finit par prendre le sens de "disposition", en particulier lorsqu'il a trait à la carte d'un espace, régional ou œcuménique. Ici, l'usage du premier sens ne semble guère faire de doute. Le sens de *loci* est pour sa part plus ambigu. E. Galletier rend ce mot par "région"; le sens de *locus* semble néanmoins quelque peu différent de celui que lui a conféré le traducteur. A en croire Varron (*Ling. Lat.*, V.14), *locus est ubi locatum quid esse potest, ut nunc dicunt, collocatum (...) ubi quidque constitit, locus*; le terme peut donc désigner toute espèce d'emplacement, et semble correspondre assez précisément aux *τοποις* grecs. Ceux-ci sont moins des lieux à proprement parler que des toponymes. En ce sens, les *loci* correspondraient à l'ensemble des "lieux géographiques" portés sur la carte; or, un point sur une carte n'a d'existence que par le biais d'une légende (*omnium cum nominibus suis locorum*). On peut donc comprendre ce premier élément comme l'équivalent très exact de ce que Ptolémée appelle dans sa

¹²⁴1-6; 12; 14-16; 21-27.

¹²⁵terre entière: : Florus, *præf.*, 3; Jér., *Ep.*, 60.7. Région: Pline, *HN*, VI.40.

Géographie les τοποθεσίαι¹²⁶, c'est-à-dire comme une allusion à l'emplacement ponctuel d'une série de lieux pris en soi et réduits à leurs légendes.

Dans ces conditions, l'évocation des légendes ne s'applique sans doute qu'à ce premier terme; on est alors en droit de se demander si *spatia* et *interualla* constituent bien l'allusion à des distances chiffrées sur la carte. On a vu que le mot *situs* a trait à l'insertion d'un point dans un espace à un emplacement déterminé. Les mots *spatia* et *interualla* ne serviraient-ils pas tout simplement à désigner les espaces en question et les positions relatives?

Le mot *spatium* possède un registre sémantique assez étendu, puisqu'il peut se dire de toute espèce de distance, même dans le cas de distances entièrement linéaires, par exemple à propos d'itinéraires¹²⁷. Le plus souvent, il s'applique néanmoins à des étendues, à des superficies, à des mesures, réelles, ou simplement possibles, selon deux axes au moins¹²⁸. On peut donc caractériser le passage de *situs* à *spatia* comme l'acquisition par le toponyme d'un volume propre: les lieux trouvent ainsi un corps dont on peut comparer l'extension à celle de ses voisins¹²⁹, et qui est susceptible d'être inscrit dans des limites, le mot *spatium* finissant par désigner ces limites elles-mêmes¹³⁰. La spatialisation ainsi conçue devrait permettre de distinguer, au moins en principe¹³¹, une ville d'une région, et pouvait avoir

¹²⁶I.1.3. K. Müller ne s'y trompait pas qui traduisait (p. 4, *ad loc.*) αὐτῶν χωρῶν τοποθεσίαι par *situs regionum*.

¹²⁷Quint., *I.Or.*, IV.2.6.

¹²⁸Cf. Cés., *B. Gall.*, I.38; VII.3; Quint., *I. Or.*, I.10.43 et les passages déjà cités de la *Dimensuratio* et de la *Diuisio*.

¹²⁹Quint., *I. Or.*, VIII.3.84.

¹³⁰*Ibid.*, VIII.5.26 (désigne la ligne par laquelle les peintres tracent les contours de l'objet représenté); XII.2.23 (l'enceinte qui limite l'Académie de Platon).

¹³¹En réalité, les nombreuses confusions attestées chez Julius Honorius, par exemple celle qui fit classiquement au Bas-Empire et au Moyen-Age du toponyme *Seres* un nom de ville, cf. *infra*, II.4, montrent à quel point la discrimination spatiale était peu efficiente.

comme instrument privilégié, plutôt que des mesures chiffrées, le simple tracé des limites régionales, selon un usage bien attesté sur des documents fort anciens, comme la mappemonde *Cottoniana* (pl. XIII), le *Vaticanus Lat. 6018* (pl. XII) ou la carte 1 de saint Jérôme (pl. V). Autant et plus que des systèmes de coordonnées chiffrées, les *spatia* renvoient à des espaces plans finis, mesurés ou non.

Le terme *d'interuallum* est sans nul doute le plus délicat dont nous ayons à justifier dans cette série; c'est en effet celui qui correspond le plus exactement à l'idée d'une distance itinéraire: désignant originellement la distance qui sépare deux pieux l'un de l'autre¹³², il suppose implicitement une mesure chiffrée¹³³, et s'applique ainsi tout à fait normalement à des itinéraires¹³⁴. Il serait donc possible de voir dans *interuallum* une donnée chiffrée; il ne faut néanmoins pas se laisser abuser. Ce mot désigne en effet génériquement toute espèce d'étendue linéaire. C'est ainsi qu'il apparaît souvent comme un espace mesurable plutôt que mesuré¹³⁵: il désigne alors moins la distance que l'écart entre deux points; il a trait aux positions relatives des lieux et devient alors, comme le note le *Thesaurus Linguae Latinae*, le synonyme exact du mot grec διαστάσις, que Ptolémée emploie également au premier livre de sa *Géographie* dans un contexte cartographique, où il a trait à la possibilité d'estimer à l'œil l'écart entre deux points, comme un effet de la *summhtriça*, c'est-à-dire de l'échelle. La carte du portique d'Autun était-elle donc dressée à l'échelle? Nous verrons plus loin que ce concept semble malheureusement avoir été le plus souvent étranger à la cartographie ancienne.

¹³²Quint., *I. Or.*, VIII.3.9.

¹³³Cés., *B. Alex.*, 18; *B. Civ.*, I.18.

¹³⁴Ausone, *Grat. Act.*, 18; *Epist.*, V. 262 sq.; Rut. Namat., *Red.*, II.7, chez qui l'expression *interualla uiæ* désigne les étapes, mais ne suppose pas de chiffrage.

¹³⁵Cés., *B. Gall.*, I.43.3; Cic., *Verr.*, 5.6; Sén., *Nat.*, I.3.9; V.12.1; Suét., *Domit.*, 19; Amm. Marc., XII.8.29; Aug., *in Ioh. Ev.*, 54.7...

L'explication de ce triple contenu réside probablement ailleurs; les parallèles que nous avons pu établir entre les termes dans lesquels Eumène décrit la mappemonde d'Autun et ceux qu'utilise Ptolémée pour caractériser la mappemonde idéale. Nous n'irons pas prétendre que Ptolémée était la source d'Eumène; il est plus vraisemblable de penser qu'Eumène s'est contenté de nous livrer un *topos* à travers la description la plus banale qui fût d'une mappemonde comme un espace à trois dimensions: en mentionnant le *situs*, il crée le point; avec les *interualla* la ligne qui unit deux points entre eux; avec les *spatia*, il introduit d'autres lignes, une combinatoire d'où naît l'espace cartographique; dans cette gradation rhétorique, du point à la surface en passant par le segment, c'est toute l'histoire de la conquête conceptuelle de l'espace plan, c'est celle de la naissance de la cartographie qui s'exprime.

Ce texte ne veut sans doute rien dire de plus, et n'implique nullement la quantification matérielle, à travers des unités arithmétiques, des espaces mentionnés. La seule mention des distances intermédiaires a suffi à créer, sur la Table de Peutinger, un encombrement qui en interdit toute vision synoptique; on imagine ce qu'aurait pu y ajouter la présence des mesures régionales! Au reste, parmi les légendes, Eumène ne semble s'intéresser qu'aux noms des lieux; avec *situs*, *interualla* et *spatia*, nous sommes entrés dans l'inventaire du contenu figuré, qui continue avec la description des villes, des ports, des fleuves et des golfes; nous avons quitté celui des légendes.

Dans ces conditions, il nous semble que les mappemondes itinéraires, dans l'état de notre documentation, se limitent au groupe incarné par la Table de Peutinger; mais, pour important qu'il fût, celui-ci ne vit sans doute pas le jour avant le milieu du III^e s. au plus tôt, et dut attendre le milieu du IV^e s. pour connaître une diffusion de quelque importance; avant cette

date, rien ne permet néanmoins d'attester sa diffusion, dans l'état de notre documentation.

C. Mappemondes schématiques.

Il va de soi qu'en marge des grandes mappemondes, qui, du fait de leurs dimensions et de l'importance de leur contenu et de leur décoration, constituaient sans doute une relative exception, la majorité des mappemondes en circulation devait être composée de cartes beaucoup plus modestes à tous points de vue, mais qui, pour pouvoir s'inscrire dans les supports traditionnels de l'édition de livres, qu'elles devaient normalement accompagner ou dont elles constituaient des commentaires, ont dû procéder à une limitation de leur contenu (elles dépassent rarement 10 cm. de côté), de leurs dimensions, et de la complexité de leurs formes. D'introduction souvent ancienne, elles nous sont pour la plupart connues par des documents médiévaux; mais l'une de leurs caractéristiques principales est de correspondre toujours à un objectif très ponctuel, lié au texte qu'elles illustrent; sans doute faut-il reconnaître là le gage principal de leur ancienneté, car le *codex*, comme nous le verrons au début de notre seconde partie, autorisait peu les allées et venues du lecteur dans le texte; il imposait donc de préférer à une grande carte unique une série de petits schémas illustrant chacune des difficultés ponctuelles qui pouvaient surgir ici ou là.

Quant à la typologie de ces documents, si quelques grandes catégories apparaissent très rapidement, il est en revanche assez délicat d'établir à l'intérieur de chacune d'elles des classements stricts; ceci tient principalement à deux raisons. D'une part, leur degré de schématisation est avant tout fonction du bon vouloir du cartographe et du contexte dans lequel s'insère la carte, et d'autre part, chaque carte, lorsqu'elle ne se borne pas strictement à reproduire servilement un modèle antérieur, tend à s'adapter, pour se conformer très exactement au texte qu'elle accompagne

et qu'elle entend illustrer; elle en devient alors une scolie; la typologie en ce sens n'a de limites que celles de l'imagination des copistes, heureusement souvent restreinte, et de la variété des contextes¹³⁶. On croit néanmoins pouvoir distinguer quatre grandes catégories de mappemondes schématiques, toutes connues par la tradition médiévale, mais inégalement représentées en son sein.

1) Mappemondes à configurations réduites reproduisant la forme et les dimensions de l'œcumène.

On groupe sous cette dénomination toutes les cartes qui donnent de la terre habitée une image globalement conforme aux canons de la science grecque, sans pour autant y avoir inséré plus que le strict minimum en matière de configurations géographiques. En ce sens, elles constituent d'une certaine façon la carte "géographique" idéale des théoriciens grecs. La vision de la forme et des dimensions du monde y est immédiate, car rien ne vient y troubler le regard: quelques fleuves essentiels, les grands contours des mers intérieures et de l'océan extérieur y figurent seuls, dans le meilleur des cas. La contrepartie de l'immédiateté et de la globalité de cette perception est bien entendu la maigreur ou l'indigence du contenu; nous sommes de ce point de vue aux antipodes des gigantesques mappemondes dont rêvaient les savants grecs.

La plus belle des cartes de cette famille nous a été transmise à travers les manuscrits de Cosmas Indicopleustès, qui écrit au VI^e s., à

¹³⁶Fort heureusement, les mappemondes schématiques parvenues jusqu'à nous par l'intermédiaire des manuscrits médiévaux appartiennent dans leur immense majorité aux manuscrits de moins d'une douzaine d'auteurs, à savoir Isidore de Séville, Macrobe, Salluste, Lucain et Bède le Vénérable; les mappemondes ayant été insérées précocement dans ces manuscrits se sont donc assez peu modifiées, si bien qu'à de rares exceptions près, on peut clairement distinguer les cartes des manuscrits de Salluste, par exemple, de celles des manuscrits de Lucain, alors qu'il n'existe ni dans un groupe ni dans l'autre deux cartes identiques, et que les cartes de l'un et de l'autre groupe appartiennent à la même famille typologique.

Alexandrie, une *Topographie chrétienne* ; cette mappemonde, que l'on trouve parfois insérée dans d'autres dessins cosmologiques plus complexes de la même œuvre¹³⁷, se trouve au septième chapitre du quatrième livre de cet ouvrage (pl. XXXI.1)¹³⁸. Il ne s'agit pas ici d'une scolie apportée au texte, mais d'une carte insérée de propos délibéré par l'auteur de l'ouvrage, qui l'a introduite dans le texte en expliquant qu'elle était destinée à illustrer "la forme de la terre tout entière, selon sa surface et son étendue"¹³⁹, ce qui lui valut d'être reproduite à peu près à l'identique dans les deux principaux manuscrits. Quoique la christianisation de la carte soit évidente, puisque l'auteur a jugé bon d'y ajouter, à droite, la représentation du Paradis, d'où sont issus les quatre fleuves paradisiaques, seuls représentés sur la carte, pour schématique qu'il soit, le tracé respecte en gros les canons ératosthéniens et adopte une orientation au Nord qui n'est naturelle que lorsque la cartographie est liée à l'astronomie, comme c'est le cas de la géographie scientifique grecque. Le schématisme en est patent: aucun détail des côtes océaniques n'apparaît: Cosmas s'est en effet contenté, pour limiter sa figure, de tracer trois rectangles imbriqués; l'un forme le cadre, le second la limite de l'Océan extérieur et des "terres d'au-delà de l'Océan", habitées avant le Déluge, le troisième enfin la limite de l'Océan et de la terre habitée; seuls accidents de ce rectangle régulier, les trois golfes de l'Océan, conventionnellement représentés par des cercles ouverts sur l'Océan: les golfes Caspien, Arabe et Persique. Le "golfe romain" (c'est-

¹³⁷ Cf. pl. CX.2. On la trouve par exemple dans la représentation du Cosmos sous la forme d'un Tabernacle. Cette reprise du même schéma est l'un des éléments qui en garantissent le plus sûrement l'authenticité.

¹³⁸ Pour un commentaire de cette carte, cf. l'édition de W. Wolska-Conus dans la collection *Sources Chrétiennes*, (t. 141, Paris, 1968) p. 544 sq.; W. Wolska, *La Topographie chrétienne de Cosmas Indicopleustès: Théologie et science au VI^e s.*, Paris, 1962, p. 249 sq, et, du même auteur, l'article *Geographie* du *Reallexikon für Antike und Christentum*, X (1978), coll. 185-187.

¹³⁹ Trad. Wolska-Conus. "Ἔστι δὲ τὸ σχῆμα τῆς γῆς πάσης κατ' αὐτὴν τὴν ἐπιφάνειαν καὶ τὸ πλάτος τοιόνδε.

à-dire la Méditerranée et ses appendices) est représenté avec plus de détails; on peut en effet y voir, à défaut d'un tracé détaillé des côtes, le "golfe" Adriatique, le renflement de l'Hellespont et de la mer de Marmara, et le Pont-Euxin, dont la forme est celle d'un arc scythe, comme l'admettaient généralement les Anciens¹⁴⁰; l'Asie Mineure est elle aussi présente; si l'on y replace l'île de Rhodes, le diaphragme et le méridien qui s'y croisent divisent la terre habitée en quatre parties égales comme dans le *Tétrabyble* de Ptolémée¹⁴¹ et, comme chez Eratosthène, la terre habitée est deux fois plus longue que large¹⁴². Cette carte nous donne donc une idée assez précise de ce que pouvaient être les cartes directement héritées de la science grecque lorsque leurs dimensions rendaient possible leur insertion dans un manuscrit.

On rencontre un stade de dégradation marqué de cartes de ce type dans l'*Octateuque* du Sérail¹⁴³ (f° 32v) (pl. XXXI.3); la carte, qui n'a plus la fonction démonstrative de celle de Cosmas, n'a accordé qu'un soin limité au tracé qui devient plutôt le cadre des représentations animales; les détails de la Méditerranée, qui subsiste, ont disparu, comme les trois golfes de

¹⁴⁰Cf. Ammien Marcellin, XXII.8.10.

¹⁴¹Cf. *Infra* p. 379 sq. et fig. 2; le schéma qui situe sur le même alignement le Nil et le Tanaïs sur le méridien central de la terre est également attesté par les cartes T-O, avec lesquelles W. Wolska, *La Topographie chrétienne de Cosmas Indicopleustès: Théologie et science au VI^e s.*, Paris, 1962, p. 252, a justement mis en rapport cette carte. Rien n'impose néanmoins d'y voir une particularité propre à la géographie chrétienne tardive et médiévale, cf. ci-dessous, § 4.

¹⁴²W. Wolska, *op. cit.*, p. 250 (cf. par ex., sur ce rapport, Géminos, *Isag.*, XVI. 3 sq.); sa fig. 14 déporte considérablement le méridien de Rhodes vers l'Ouest, et compare cette disposition à la fig. 15, qui illustre le méridien de Dicéarque; en réalité, comme Eratosthène, Cosmas place sur un même méridien Alexandrie et Rhodes; Cosmas a seulement déporté ce méridien vers l'Est pour le conformer à d'autres cartes, qui ne se réduisent pas aux documents médiévaux et chrétiens citées par cet auteur; cf. note précédente.

¹⁴³W. Wolska-Conus, sv *Geographie* dans *Reallexikon für Antike und Christentum*, X (1978), coll. 187-189. Les cartes des divers manuscrits de l'*Octateuque* du Sérail ont été publiées par Th. Uspenkij, *Konstantinopol'skij Seral'skij kodeks Vosmiknislja, fol. 32 v.*, dans *Izvestija Russkago Archeologiceskago Instituta v Konstantinopole*, 12 (1907). Les manuscrits qui nous intéressent sont des XI, XII et XIII^e siècles.

l'Océan, mais le cadre reste globalement conforme par ses dimensions à la carte ancienne de l'œcumène.

On peut rencontrer un troisième type de dégradations; c'est encore à Cosmas qu'on doit de nous en avoir transmis l'image; en II. 79-80¹⁴⁴, il affirme en effet reproduire la carte d'Ephore¹⁴⁵, qu'il est le seul à nous avoir transmise (pl. XXXI.2); Il s'agit à vrai dire d'un document de la plus grande simplicité, puisqu'il se réduit à l'image d'un simple rectangle, très allongé¹⁴⁶, orienté le Sud en haut, qui porte la mention des quatre points cardinaux au centre des côtés, et, aux angles, celle des levants et des couchants d'été et d'hiver; à l'intérieur du rectangle, à chacun des côtés est associé un nom de peuple: les Ethiopiens au Sud, les Scythes au Nord, les Indiens à l'Est et les Celtes à l'Ouest. Cette carte ne semble pas avoir été créée par Cosmas, qui en attribue la paternité à Ephore, mais copiée par lui à partir du texte de l'auteur grec, qu'elle accompagnait¹⁴⁷ ou d'une source qui l'attribuait déjà à Ephore, tant et si bien que la plupart des savants, fidèles à Cosmas, l'ont attribuée à leur tour à la main d'Ephore; elle était pourtant sans doute à l'origine une scolie à un commentaire d'Ephore à Homère, et a été prise à tort pour une mappemonde à proprement parler¹⁴⁸. Elle s'insérait en effet primitivement dans le cadre littéraire d'un

¹⁴⁴ = *F. Gr. Hist.*, 70 F 30 b.

¹⁴⁵ La carte a été introduite par Cosmas lui-même, comme l'indique la formule qui l'introduit: *παρίτω δὲ εἰς μέσον ἐξ αὐτῶν τὴν φάσκων οὕτως*; cf. Wolska-Conus, *sources chrétiennes*, t. 141, Paris, 1968, p. 158.

¹⁴⁶ Les auteurs modernes, comme W.-A. Heidel, *The Frame of Ancient Greek Maps*, New-York, 1937, p. 17 ou G. Aujac, et F. Lasserre (édd.), *Strabon: Géographie*, t.I.1, Paris, CUF, 1969, p. 196 (G. Aujac maintient sa conviction contre l'avis de Prontera, cf. Dilke, dans *JRA*, 1 (1988), p. 91). Miller, *MM*, VI, p. 146, suivi par W. Wolska, *op. cit.*, (1962), p. 250 et fig. 16 p. 251, pensait qu'il fallait ajouter à la figure transmise par Cosmas les diagonales du rectangle.

¹⁴⁷ Le texte des manuscrits ne laisse aucun doute sur ce point, puisque Cosmas écrit "avec précision, à l'aide du texte et du dessin, Ephore expose, de la même façon que la divine Ecriture la position de la terre et des astres". Mais cette phrase semble plus adaptée au schéma que tracera plus loin Cosmas en IV.7, qu'au schéma transmis en II.80.

commentaire homérique; elle est devenue "mappemonde d'Ephore" lorsqu'elle a été arrachée à son ouvrage d'origine; mais elle était si intimement liée au passage de l'auteur grec que lorsque Cosmas l'a citée, il l'a fait en y joignant une carte dont il n'avait strictement rien à faire dans son propos; car, comme toutes les cartes schématiques que l'on rencontre dans les scolies, elle n'enrichit en rien le texte qu'elle est supposée commenter. Loin de lui apporter une confirmation venue de l'extérieur, ces cartes se bornent en effet à visualiser les éléments du texte tels que l'on peut les concevoir à partir du seul texte. De fait, Strabon, lorsqu'il mentionne Ephore, ne fait pas le moins du monde allusion à une carte.

Etranger à la cartographie de l'occident médiéval, et presque exclusivement parvenu jusqu'à nous par le canal d'auteurs byzantins, ce groupe de cartes, marginal au sein-même de la géographie byzantine¹⁴⁹, n'est guère représenté que par ces trois exemples, dont deux nous ont été transmis par le canal de Cosmas Indicopleustès, lequel représente, même au VI^e s., l'érudition byzantine, et rédige son œuvre contre ceux de ses contemporains qui, redécouvrant Ptolémée, éditaient sa *Géographie* avec des visées non moins militantes que les siennes propres. Ces réalisations nous semblent donc caractériser avant tout une querelle interne à la géographie alexandrine, lorsque celle-ci dut se couler dans les moules du christianisme, et, pour tout dire, à la ville d'Alexandrie. Dans la lutte d'Eratosthène et de Ptolémée, Eratosthène apparaissait comme le plus

¹⁴⁸ Sur ce point, cf. L'argumentation de F. Prontera, *La carte dans les textes géographiques, problèmes de théorie et d'interprétation*, dans *Table ronde sur la cartographie antique* (Paris, Septembre 1987), à paraître. (voir le Compte-rendu de la Table-Ronde donné par O. Dilke dans *JRA*, 1 (1988), p. 91).

¹⁴⁹ Parmi les cartes des manuscrits de l'*Octateuque*, on est en particulier sensible à la présence d'une mappemonde circulaire dans le Vat. Gr. 747 f° 16 v (cf. W. Wolska-Conus, art. *Géographie* dans *Reallex. f. Ant. u. Christ.*, X (1978), c. 188) en lieu et place de la mappemonde rectangulaire de l'exemplaire du Séraïl. Cette dernière constitue une exception.

conforme à la "topographie chrétienne" - et comme le moins révolutionnaire - des géographes alexandrins.

2) Les cartes des deux hémisphères.

D'autres cartes s'inséraient théoriquement mal dans la cosmologie et la géographie chrétienne, si tant est qu'on la considère exclusivement représentée par Isidore de Séville. C'est en particulier le cas des mappemondes dites "à zones", parce qu'elles représentent les cinq zones climatiques; on a reconnu de longue date l'originalité de ce groupe¹⁵⁰, caractérisé par la représentation de deux hémisphères terrestres dans un cadre circulaire, ce qui a conduit la plupart des auteurs modernes à les qualifier, à la suite de Andrews, de mappemondes "hémisphériques"¹⁵¹. Cette famille de cartes est néanmoins l'une des mieux attestée dans la cartographie médiévale¹⁵², et contient, en réalité, toujours d'après la classification d'Andrews, des mappemondes de trois types, ou mieux de deux types dont l'un comprend deux sous-espèces; d'une part, on compte des mappemondes qui portent mention des climats, que nous examinerons à part, tant les problèmes qu'elles posent sont particuliers; d'autre part, des mappemondes qualifiées d'«océaniques», qui représentent, conformément aux théories de Cratès de Mallos, un Océan intertropical entre deux terres habitées. Ces cartes se répartissent elles-mêmes en plusieurs groupes.

¹⁵⁰R. Uhden, *Zur Herkunft und Systematik der mittelalterlichen Weltkarten*, dans *Geogr. Zeitschr.*, 37 (1931), p. 321-340.

¹⁵¹M.-C. Andrews, *The Study and Classification of Medieval Mappæ Mundi*, dans *Archæologia*, 75 (1924-1925), p. 74; cf. *MCVA*, p. 17.

¹⁵²P. Arnaud, *Plurima orbis Imago, Lectures conventionnelles des cartes au Moyen Age*, dans *Médiévales*, 18 (Printemps 1990), p. 40. On en connaît 99 dans les 150 manuscrits de Macrobie répertoriés. Globalement, ce groupe de cartes schématiques arrive presque à parité avec les cartes de type T-O.

• Ce sont tout d'abord les cartes dites simples, qui opposent seulement les deux hémisphères en accordant le plus souvent à l'œcumène des contours matérialisés, parfois assez détaillés. C'est le cas par exemple (pl. XXIX.1), des mappemondes dressées par Lambert de Saint-Omer à la charnière des XI^e et XII^e s.¹⁵³; mais rien ne permet de certifier l'origine antique de ces représentations que les légendes que nous y rencontrons, et qui semblent empruntées à des mappemondes à zones proprement dites; ce critère est donc insuffisant pour permettre une attribution certaine à l'Antiquité de ces représentations, elles-mêmes marginales dans le corpus des mappemondes médiévales. Ce groupe manque en effet d'unité et propose des représentations assez variées, mais généralement assez banales dont beaucoup reproduisent dans leur grandes lignes le schéma général d'une carte "T-O" qui perd sa circularité et occupe tout l'hémisphère boréal¹⁵⁴; quoiqu'inspirées des cartes des manuscrits de Macrobe, elles semblent particulièrement caractéristiques des XII^e-XIII^e siècles.

• Le second groupe se caractérise par la représentation des cinq zones climatiques, souvent, mais pas toujours, accompagnées de l'écliptique ou du Zodiaque, ce qui, pour la plupart des Anciens revient au même. En réalité, ce groupe semble se diviser lui-même en trois catégories, auxquels il conviendra d'ajouter quelques documents atypiques.

¹⁵³MCVA, section 43, p. 111 sq..

¹⁵⁴Sur les cartes T-O, cf. *infra*, § 4; on trouve ce schéma appliqué à des représentations des deux hémisphères dans les mappemondes des manuscrits de Lambert de Saint-Omer (MCVA, 43, p. 113.; Miller, *MM*, III, p. 43 sq. et pl. IV; il s'agit de la mappemonde IV de la typologie de L. Delisle, *Notice sur les manuscrits* du Liber Floridus de Lambert, Paris, 1906; cf. notre Pl. XXV.2); ou du *Dragmaticon* de Guillaume de Conches (MCVA, section 39, p. 97), par ex., Montpellier, Bibl. de l'Université, Cod. H. 145, f^o 38 v, reproduite par Andrews, *art. cit.*, pl. IX, fig. 3; cf. notre Pl. XXIV.2; cf. aussi un manuscrit du XIII^e s. d'Isidore de Séville, Leyde, Univ. Bib., Cod. E Leg. Periz F^o 2, cf. MCVA, 26.11 et pl. IV; cf. notre Pl. XXX.1.

- Les plus complets de ces documents ne sont pas des mappemondes, mais des planétaires: le schéma des cinq zones, traversées par le Zodiaque, se superpose en effet à l'image des orbites concentriques des planètes (pl. I.2; XXIX.4).

- Le groupe le plus abondant est fourni par des cartes qui ne représentent que les zones climatiques, mais à la différence des précédentes, celles-ci ont trait à la terre comme le montrent souvent les légendes relatives à l'habitabilité et à la nature climatique, chaude, froide ou tempérée de chacune des cinq zones; il constitue à lui seul au Moyen Age une famille presque aussi abondante que celle des cartes T-O; cette particularité ne manque pas de faire réfléchir sur le bien-fondé de l'affirmation selon laquelle les mappemondes T-O donnent l'image des conceptions cosmologiques du Moyen Age, c'est-à-dire de la conviction que l'œcumène était réduite à un disque plat; or ces cartes, qui apparaissent parfois en compagnie des cartes T-O, donnent une image opposée, qui situe clairement la terre habitée dans l'hémisphère Nord en symétrie avec une autre zone habitable, australe¹⁵⁵.

Ceci pose évidemment un problème chronologique; puisque l'argument du caractère hérétique de cette représentation - en contradiction évidente avec sa diffusion - ne suffit plus à garantir son origine antique¹⁵⁶; pour Uhdén, l'existence du type dès l'époque romaine garantissait sa dérivation d'archétypes anciens¹⁵⁷; il est à peu près certain que ces cartes existaient dès le cinquième siècle de notre ère, puisque Macrobie donne dans son commentaire au Songe de Scipion les règles de construction d'une figure de ce type, qui devait, dès l'origine accompagner

¹⁵⁵Cf. Sur ce point notre article dans *Médiévales*, 18 (Printemps 1990), p. 32-50.

¹⁵⁶*art. cit.*, p. 70 sq.

¹⁵⁷*loc. cit.*

son texte¹⁵⁸; de fait, c'est précisément dans cet ouvrage que nous est parvenue la majeure partie du corpus de ces cartes, à tel point que Miller, les étudiant, leur avait donné, sans doute à tort¹⁵⁹, le nom générique de "cartes de Macrobe"¹⁶⁰. Elles apparaissent en grand nombre dans les manuscrits du *Corpus Agrimensorum*, d'après des originaux qui remontent au moins au VI^e s. (pl. XXIX.3 sq.).

Strabon, d'après Eratosthène, décrit précisément l'agencement des cercles climatiques qui doit servir de base à la construction de l'image de la terre et à l'insertion de l'œcumène sur la sphère¹⁶¹.

Deux textes nous permettent sans doute de faire remonter l'origine de ces schémas très simples au moins à l'époque augustéenne. On peut en effet lire au premier livre des *Géorgiques* de Virgile¹⁶²:

*Quinque tenent cæli zonæ : quarum una corusco
semper sole rubens et torrida semper ab igni;
quam circum extremæ dextra læuaque trahuntur
cærulæque glaciæ concretæ atque imbribus atris;
has inter mediamque duæ mortalibus ægris
munere concessæ diuom, et uia secta per ambas,
obliquos qua se signorum uerteret ordo*

(233 - 239)

"Cinq zones occupent le ciel: l'une que le soleil fait toujours rougeoyer et que ses feux rendent perpétuellement torride; de part et d'autre, deux zones sont disposées aux extrémités, à droite et à gauche,

¹⁵⁸*Comm. Somn. Scip.*, II.5.16 sq.; cf. J. Flamant, *Macrobe et le néoplatonisme latin à la fin du quatrième siècle*, Leyde, 1977, p. 470 sq.

¹⁵⁹Les cartes de Macrobe se distinguent du reste du corpus par l'absence quasi-générale du Zodiaque qui figure en revanche le plus souvent hors des manuscrits de Macrobe.

¹⁶⁰*MM*, III, p. 122 sq.

¹⁶¹Strab., II.5.5, C 112, cf. Berger, fgt. II B 27.

¹⁶²Ce passage est cité dans le *Corpus Agrimensorum* par Hygin (*Const. limit.*, p. 185 La = 149 Thu.); il y est précisément accompagné dans les deux familles anciennes de manuscrits d'une carte à zones limitée par un lité d'étoiles (Fig. 16 La = 100 Thu [A, f° 132; P, f° 93 v]; *infra*, pl. XXIX.3).

sombres, figées par la glace et exposées à de noires pluies; entre ces deux zones et la zone centrale, deux autres ont été concédées aux pauvres mortels par la volonté des dieux; l'une et l'autre traversées par la route où devait circuler obliquement la suite des Signes (du Zodiaque)".

Malgré le caractère assez banal d'une description qui trouve un précédent chez Cicéron¹⁶³, plusieurs éléments suggèrent ici l'utilisation directe ou, à tout le moins, le souvenir précis d'une carte de ce type par Virgile; les expressions droite et gauche ne semblent pas en effet devoir s'entendre par rapport à un axe de cheminement, mais avoir trait à des repérages dans l'absolu en lieu et place des points cardinaux; elles suggéreraient alors une orientation non pas au Nord ou au Sud, comme il eût été logique de cartes du ciel, mais à l'Ouest ou à l'Est, comme c'était sans doute le cas d'un très grand nombre de cartes de la terre et de ses parties, comme nous aurons bientôt l'occasion de le voir¹⁶⁴; la référence à la droite et à la gauche est du reste tout à fait ordinaire dans la littérature de tradition isagogique¹⁶⁵. Ce pourrait être une erreur de Virgile, qui en commet une autre, et de taille, lorsqu'il fait passer le Zodiaque au dessus des deux zones tempérées, alors que celui-ci, ou plus exactement l'écliptique dont il suit l'axe, ne peut en aucun cas dépasser les tropiques,

¹⁶³*Rep.*, VI. xx. 21: *Cernis autem eandem terram quasi quibusdam redimitam et circumdatam cingulis e quibus duos maxime inter se diuersos et cæli uerticibus ipsis ex utraque parte subnixos obriguisset pruina uides, medium autem illum et maximum solis ardore torrerit. Duo sunt habitabiles, quorum australis ille, in quo qui insistent aduersa uobis urgent uestigia, nihil ad uestrum genus; hic autem alter subiectus aquiloni, quem incolitis, cerne quam tenui uos parte contingat. Omnis enim terra quæ colitur a uobis, angustata uerticibus, lateribus latior, parua quædam insula est, circumfusa illo mari quod Atlanticum, quod magnum, quem Oceanum appellatis in terris, qui tamen tanto nomine quam sit paruus uides.* La perception très visuelle qu'a Cicéron de la terre habitée pourrait suggérer la référence à une mappemonde du type de celles que l'on trouve dans certains manuscrits de Macrobe et qui comportent, outre l'implantation des zones un minimum de configurations géographiques.

¹⁶⁴*Infra*, 2^e partie, ch. 3.

¹⁶⁵ L'orientation du monde par rapport à la droite et à la gauche, et non par rapport aux points cardinaux est l'une des caractéristiques de la littérature isagogique. Cf. Weinhold, *Die Astronomie in der antiken Schule*, Diss. Munich, 1912, p. 56-59.

précisément définis comme des cercles parallèles à l'équateur et tangents aux culminations supérieure et inférieure de l'écliptique; l'angle de 24° environ que forme avec l'équateur le plan de l'écliptique, et, par conséquent, celui du Zodiaque, est largement outrepassé chez Virgile. Les cartes médiévales nous permettent de comprendre l'erreur de Virgile, et d'en confirmer l'origine cartographique; elle est en effet bien attestée chez Lambert de Saint-Omer et dans de petites mappemondes islandaises qui ont fourni un nombre important de ces documents (pl. XXX.2-3). Cette extension exagérée du Zodiaque de part et d'autre des tropiques est en réalité le fruit de la confusion de l'écliptique, ou cours annuel apparent du soleil, et du Zodiaque, caractérisé par la suite des douze signes qui évoluent sur la sphère des fixes: si certains distinguaient bien la ligne de l'écliptique de la bande du Zodiaque¹⁶⁶, il était normalement admis de les identifier¹⁶⁷. Il en résulte évidemment un accroissement de la dimension de l'écliptique sans commune mesure avec les dimensions très modestes des figures.

La répétition de cette erreur sur plusieurs cartes médiévales incite donc à aborder le témoignage de Virgile avec le plus grand sérieux; l'orientation à l'Est, de fait, est rare pour les mappemondes à zones, même au Moyen Age; mais lorsqu'on la rencontre, elle semble attester le passage d'une carte du ciel à une carte de la terre¹⁶⁸; or, même en l'absence de contours continentaux explicitement mentionnés chez Virgile, ce passage du ciel à la terre est bien présent dans son texte, puisqu'il situe les hommes à

¹⁶⁶Cette particularité est très nette sur l'Atlas Farnèse, dont la sphère céleste porte sur l'emplacement du Zodiaque trois lignes parallèles: la ligne centrale désigne l'écliptique, et les deux lignes extrêmes les limites de la bande zodiacale.

¹⁶⁷Macrobe, *Comm. Scip.*, I.15.10; cf. aussi E. Maas, *Commentariorum in Aratum reliq.*, 1898 (réimp. Berlin, 1958, p. 93 sq.).

¹⁶⁸En particulier la carte de Lambert de Saint-Omer, exemplaire de Gand, cf. Pl. XXIX.1, qui présente précisément cette caractéristique dans une carte qui a introduit des tracés géographiques dans le cadre d'une mappemonde hémisphérique.

l'intérieur de ces limites en distinguant des zones habitables et des zones inhabitables.

Ces impressions, fondées sur le seul texte de Virgile, pourraient être contestables, or elles sont confirmées presque littéralement par Ovide qui écrit:

*Vtique duæ dextra cælum totidemque sinistra
parte secant zonæ, quinta est ardentior illis,
sic onus inclusum numero distinxit eodem
cura dei totidemque plagæ tellure premuntur.
Quarum quæ media est non est habitabilis æstu;
nix tegit alta duas; totidem inter utramque locauit
temperiemque dedit mixta cum frigore flamma.*

(*Met.*, I. 45 sq.)

"De même que deux zones partagent le ciel à droite et autant à gauche, avec une cinquième plus chaude, de même la masse que celui-ci enveloppe fut soumise au même nombre de divisions par les soins de la divinité, et autant de zones sont couvertes par la terre; la chaleur rend celle du milieu inhabitable; une neige épaisse en recouvre deux; entre elles, cette divinité en plaça autant et leur donna un climat tempéré en mêlant le froid et le feu."

On retrouve en effet ici la même définition de la position des zones par rapport à une droite et à une gauche absolues, qui supposent le même type d'orientation que chez Virgile, et le même intérêt pour la terre; or si l'on compare les descriptions d' Ovide et de Virgile aux légendes de l'exemplaire de Gand de la carte de Lambert de Saint-Omer, à laquelle nous avons déjà pu faire référence parcequ'elle confère au Zodiaque la même extension que le texte des *Géorgiques*, les parentés sont frappantes. On trouve en effet

Lambert

Virgile et Ovide

<i>Zona perusta a sole inhabitabilis semper sole rubens et torrida semper ab igni (Virg)</i>	
<i>non est habitabilis ab æstu (Ov.)</i>	
<i>Zona habitabilis temperata</i>	<i>Temperiemque dedit (Ov.)</i>
<i>(Virg)</i>	<i>Duæ mortalibus ægris (...) concessæ</i>
<i>Zona frigida inhabitabilis intem- perata</i>	<i>nix tegit alta duas (Ov.) cærulæ glacie concretæ atque imbribus atris (Virg.)</i>

On remarque bien évidemment des différences sensibles, qui tiennent notamment à la forme poétique choisie par les deux auteurs latins; mais la proximité d'intention et de vocabulaire est sensible dans le caractère assez lapidaire des formulations qui évoquent probablement les légendes dont elles sont inspirées; on remarque surtout que tous ces documents mettent également l'accent sur le caractère habitable ou non de chaque zone; c'est pourquoi ces cartes doivent être comptées au nombre des mappemondes.

L'existence à Rome même de figures de ce type est du reste archéologiquement attestée sous l'empire, à travers ce qu'il est convenu de désigner comme «l'anémoscope Boscovitch», ou «anémoscope de Pesaro»¹⁶⁹, découvert à Rome près de la *Porta Capena*; ce disque de marbre (pl. LXXVII.3), datable des environs de 200 de notre ère, est l'œuvre d'un certain Eutropius; percé en son centre d'un trou qui devait supporter un penon et son attache, il devait également porter des tiges de bronze et était divisé en rayons régulièrement espacés; sur la tranche, dans les intervalles

¹⁶⁹Cf. Dilke, *GRM*, p. 110; Böker, sv *Winde: Windrosen*, dans *RE*, VII.A.2, c. 2358-60.

correspondants, sont gravés les noms des vents; il avait donc d'abord pour fonction d'être une rose des vents, au sens propre du terme, d'où le nom d'anémoscope qui lui a été donné; mais on voit bien que les vents n'occupent pas tous la même place sur la circonférence du cercle, comme il serait normal sur une rose à 12 rhumbs... Cet espace est beaucoup plus vaste aux extrémités Nord et Sud, car la position des tiges de bronze dont seuls demeurent les trous de scellement et qui matérialisaient initialement les points d'origine des vents a été déterminée par les points d'intersections du cercle de l'horizon et de lignes tracées parallèlement à un diamètre qualifié d'*Æquinoctialis*. Les plus proches de cette ligne centrale, qui se désigne elle-même comme l'équateur, portent les noms de *Brumalis* et de *Soltitialis* : la première est donc le Tropique du Capricorne, et la seconde le Tropique du Cancer. Quant aux lignes extrêmes, dites *TOTVS INFRA TERRA* et *TOTVS SUPRA TERRA(m)*, il n'est pas difficile d'y reconnaître le cercle antarctique, qui se caractérise sur la sphère céleste comme la partie du ciel invisible et toujours sous l'horizon, et le cercle arctique, toujours au-dessus de la terre, et toujours visible, comme les Ourses, qui jamais ne se baignaient dans les flots de l'Océan. L'anémoscope est aussi une carte des zones de la terre, et portait probablement au centre, pour soutenir le penon, une tige qui devait faire office de *gnomon*.

Si ce dernier document n'est donc pas à proprement parler une mappemonde à zones, il atteste sans discussion possible la diffusion de ce schéma au début de l'époque sévérienne et confirme *a posteriori* les témoignages de Cicéron, de Virgile et d'Ovide, qui nous semblent bien attester dès la fin de la République la diffusion de représentations très rudimentaires de cette sorte.

• Sur ce schéma des zones terrestres ont pu se greffer des configurations géographiques élémentaires; elles se distinguent néanmoins des mappemondes océaniques "simples" étudiées au début de cette rubrique en ce que, alors que les premières consistaient essentiellement en une carte de la terre habitée associée à l'image d'une antoïkoumène, celles que nous allons maintenant étudier se sont contentées de greffer sur une carte des zones une carte très schématique des grands accidents géographiques de la terre, que le cartographe a tenté de situer précisément par rapport aux lignes qui définissent les climats, et qui constituent l'élément structurellement organisateur de ces cartes, alors qu'il fait défaut dans les premières.

On peut ranger dans ce groupe une mappemonde (pl. XXV.1) qui figure dans le même manuscrit que la *Cottoniana*, et a été rédigée de la même main¹⁷⁰. Dans la mesure où elles partagent toutes deux le même système de vignettes, où nous croyons pouvoir reconnaître un original de l'Antiquité tardive ou du Haut Moyen Age¹⁷¹, il est probable que les deux cartes remontent également à un archétype déjà en circulation au VIII^e s., dont l'origine est probablement plus ancienne: les terribles déformations qu'a subies cette mappemonde suggèrent en effet assez nettement que l'original reproduit à la charnière des X^e - XI^e s. procédait lui-même d'une source plus ancienne déjà fortement altérée. Miller a de fait bien montré que cette carte dépend directement de Macrobe, auquel elle emprunte la mesure de l'œcumène, donnée dans la longue légende qui occupe l'espace intertropical¹⁷². Mais elle remonte sans doute plus loin: ses tracés sont en

¹⁷⁰BM Cotton. MS Tib. B. V (1), f^os 28v-29; Bède le Vénérable; cf. *MCVA* 8.1; Miller, *MM*, III, p. 124 et fig. 58.

¹⁷¹Cf. *supra*, p. 191 sq.; *infra*, 2^e partie, ch. 5.

¹⁷²*estque deprehensus totius orbis ambitus in stadiis ducentis quinquaginta duobus millibus*; cf. Macrobe, *Comm. S. Scip.*, II.6: *habet autem totus ipse ambitus stadiorum ducenta quinquaginta duo millia*.

effet individuellement aberrants, puisque l'Asie est séparée de l'Europe par une immense entrée océanique; il semble donc qu'elle a été l'objet de déformations considérables, probablement dues à une confusion de la terre et de la mer pour le tracé de la Méditerranée. Une carte (pl. XXIV.2) du XIII^e s. conservée à Paris, à la Bibliothèque Nationale, dans un manuscrit de Macrobe, suggère du moins assez directement cette hypothèse¹⁷³.

Or cette mappemonde semble directement dérivée d'un archétype, d'où sont issues de nombreuses cartes des manuscrits de Macrobe¹⁷⁴; celui-ci est idéalement incarné par une autre carte qui mérite une considération particulière dans le cadre de notre recherche (pl. XXIII.1); il s'agit en effet d'un document d'époque carolingienne conservé dans un manuscrit de Macrobe de la British Library¹⁷⁵ dans laquelle on trouve une représentation de la terre comparable dans ses grandes lignes à l'image de la terre que nous donnait la mappemonde de Cosmas Indicopleustès; l'attention du copiste s'est essentiellement concentrée sur la représentation des trois golfes de l'Océan, dont les formes sont reproduites avec plus d'attention que chez Cosmas; à gauche, la Bretagne et les Orcades ont été déplacées, mais, pour aberrante qu'elle soit à nos yeux, cette représentation reste en partie conforme à l'idée que les Pyrénées remontaient vers le Nord

¹⁷³Cf. L. Bagrow, *Die Geschichte der Kartographie*, Berlin, 1951, p. 31.

¹⁷⁴La mention des Orcades, étrangère au texte de Macrobe se retrouve dans un assez grand nombre de cartes de ce groupe (MCVA 36.3,6,9,11,14,15,16 pour le XIII^e s.; 37.4,6 pour le XIV^e s.); il en est de même du toponyme *mare Indicum*, pourtant peu fréquent. Il ne fait guère de doutes que ces cartes ont été artificiellement transposées dans les manuscrits de Macrobe entre le Ve et le IX^e s. Quoique l'orientation de cette pièce soit au Sud et celle de la suivante au Nord, on remarque dans les deux cartes non seulement des parentés toponymiques, mais des parentés de forme: les mêmes évidements aux pôles, le même dessin des îles britanniques et des Orcades; la mer Caspienne a seulement pris, dans la carte du XIII^e s., une importance envahissante au détriment du Pont-Euxin, tandis que les mers Rouge et Indique ont purement et simplement disparu.

¹⁷⁵BM Harl. MS 2772, f^o 70 (MCVA, 18.2; Andrews, *art. cit.*, pl. X, fig.2). On peut la comparer à une carte plus largement déformée, conservée à Baltimore, Walters, Art Gallery, MS W. 22 (De Ricci, I. 477), f^o 64 v (= MCVA 21.2, reproduite dans MCVA, pl. XIII a); cf. *infra*, pl. XXIII.2.

et que la Bretagne s'engageait dans le golfe de Gascogne que l'on se représentait comme un doigt de gant¹⁷⁶. Les limites de la zone habitée sont fort justement inférieures à celles du monde connu, notamment au Nord du cercle arctique, où l'on remarque une étrange dépression, qui reparaît dans l'hémisphère austral; il semble bien que l'auteur de cette carte ait ainsi voulu suggérer que la surface plane de la carte représentait en réalité une surface sphérique en pratiquant de la sorte une forme rudimentaire de projection; le débouché de la mer Caspienne dans l'océan extérieur est bien situé à la limite du monde connu et habitable, selon l'opinion de la majorité des géographes anciens. Le plus remarquable quant à la qualité de cette carte apparaît au Sud du Tropique, et ce à au moins deux titres; d'une part, le cartographe, fidèle à l'opinion de Strabon¹⁷⁷, a jugé que les limites du monde habité se situaient au Sud du Tropique; en effet, non seulement on rencontre au Sud du Tropique des configurations géographiques dont la complexité montrent qu'elles ont été reconnues par l'homme, mais encore le cartographe s'est bien gardé de mentionner au-dessous du Tropique le caractère inhabitable de la zone; or, au Nord, le cercle arctique coïncidait précisément tant avec la mention *inhabitabilis* qu'avec l'absence de configurations géographiques. D'autre part, la disposition des configurations géographiques, pour schématiques qu'elles soient, par rapport au Tropique suppose une conscience claire des latitudes; le *Rubrum mare* ne doit pas être considéré comme la Mer Rouge (le *sinus Arabicus* des Anciens), mais comme l'actuel golfe d'Aden: on remarque en effet à sa partie supérieure un appendice, coupé par le Tropique en son milieu, qu'il faut sans doute identifier avec ce que nous désignons aujourd'hui comme la mer Rouge, que le tropique traverse effectivement à son tiers supérieur; quant au *mare*

¹⁷⁶A. Berthelot, *Les données numériques fondamentales de la géographie antique*, dans *RA*, 35 (1932), p. 21 sq.; cf. aussi la *Cottoniana*, pl. XIII.

¹⁷⁷II.5.7, C. 114.

Indicum, ce n'est sans doute pas le golfe Persique, mais le golfe d'Oman, qui prend son origine, à proximité du Tropique.

Malgré sa rusticité, cette carte, dans son état peu dégradé du IX^e s., témoigne d'une conscience des latitudes qui fait généralement défaut à la cartographie médiévale, et qui nous invite à rattacher ce document à un original ancien, antérieur à Macrobe, et qui avait sans doute quelque rapport avec des cartes du type de la mappemonde *Cottoniana*, qui manifeste à l'égard des îles Orcades un intérêt qui ne connaît guère de point de comparaison que dans les mappemondes à zones et à configurations des manuscrits de Macrobe. Cet intérêt, tout à fait original, traduit peut-être une lointaine origine commune. La première attestation de ces îles se rencontre en effet chez Pomponius Mela et pourrait, avant l'expédition d'Agricola, remonter à Philémon¹⁷⁸; quant à leur place curieuse, à proximité de l'Espagne, elle ne trouve guère de point de comparaison que dans l'Itinéraire maritime de l'*Itinéraire d'Antonin*, où les trois Orcades sont classées en tête des îles de l'Océan qui sépare les Gaules de la Bretagne (508.5, p. 81 Cuntz). Or l'Itinéraire maritime est probablement datable pour l'essentiel de la fin du I^{er} s. de notre ère¹⁷⁹. Une origine du Haut Empire, probablement d'une date voisine de la conquête de ces îles, à notre sens seule susceptible d'en expliquer la place aberrante dans ces cartes, est donc extrêmement vraisemblable.

¹⁷⁸ Mela, III. 54; cf. Tac., *Agr.*, 10.4; Juv., II. 160 sq. A. Silberman (CUF, 1988), p. 287, n. 8) en fait remonter l'origine à Philémon. Le dynamisme intellectuel des îles britanniques à partir du VIII^e s. pourrait partiellement expliquer le succès des îles Orcades; il s'agirait alors d'un phénomène assez spécifiquement médiéval. Mais on s'explique mal pour quelle raison, parmi les îles britanniques, les seules Orcades, qui ne comptent pas précisément parmi les plus amènes de ces îles, auraient été l'objet d'un traitement aussi systématiquement favorable. C'est plus vraisemblablement leur position aux limites du monde connu qui pourrait justifier d'une faveur propre à ce groupe de cartes peu lié en soi aux Orcades, comme le suggère leur place, le long de l'Espagne, conforme aux conceptions les mieux établies des géographes grecs anciens.

¹⁷⁹R. Lugand, *Note sur l'itinéraire maritime de Rome à Arles*, dans *MEFR*, 43 (1926), p. 124-139.

• On compte enfin plusieurs cartes qui appartiennent à des types dérivés de ces cartes à zones, mais dont l'originalité est si profonde qu'elles ne peuvent guère être l'objet que d'une étude individuelle.

La plus intéressante d'entre elles est assurément une carte contenue dans les scolies qui accompagnent le texte de plusieurs manuscrits des *Tables faciles* de Ptolémée (pl. XXVI.1 et 2)¹⁸⁰. O. Neugebauer, qui l'a étudiée, a montré que son origine est antérieure au III^e s. Pour rare qu'elle soit, sa nomenclature mentionne, en effet, plusieurs localités d'Égypte auxquelles elle semble accorder un intérêt particulier: les nomes égyptiens d'*Heptanomia*¹⁸¹, ainsi que *Hiera Sycamēnos*, qui constituait la frontière de Rome et de la Nubie sous l'empire, qui échappa au contrôle romain aux environs du III^e s., après avoir acquis quelque notoriété dans la seconde moitié du premier siècle¹⁸². Le relief donné à ce toponyme semble lui conférer une valeur chronologique certaine, que confirme la place essentielle de la représentation de l'outre-tombe païen dans cette carte. Une datation du second siècle semble donc très probable.

Le contenu de cette mappemonde est, pour le moins, peu banal. Original dans le caractère très géométrique des représentations, il l'est aussi relativement au choix des informations retenues par le cartographe. Si l'on se reporte à la carte-type qu'en a dressée Neugebauer à partir de

¹⁸⁰O. Neugebauer, *A Greek World Map*, dans *Le Monde grec, Hommages à Claire Préaux*, Bruxelles, 1975, p. 312-317 et pl. III

¹⁸¹au IV^e s., les cinq nomes les plus septentrionaux de cette Égypte du milieu furent détachés des autres pour former la province d'Arcadie.

¹⁸²Ce toponyme apparaît dans le rapport des explorateurs de Néron, qui la situait à 54 milles au Sud de Syène (Pline, *HN*, VI.184) et dans la Table de Peutinger et l'*Itinéraire d'Antonin* (162.4). En dehors de ces témoignages, la *Vie d'Appolonius de Tyane*, de Philostrate, (VI.2) attribue à Apollonios la fondation d'un marché prospère dans cette localité appelée à devenir une place commerciale essentielle pour les échanges entre Rome et la Nubie; cf. J. Desanges, *L'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique*, p. 321, n.72, 340. Cette cité marquait la frontière méridionale de l'empire romain; c'est sans doute à ce seul titre qu'elle figure ici; elle nous donne donc un indice chronologique essentiel

l'ensemble des manuscrits disponibles (pl. XXVI.2)¹⁸³, on constate que dans un cercle extérieur qui porte la rose des vents (n°s 1 à 10), orientée le Nord en haut, on trouve d'abord le schéma d'une mappemonde à zones, avec les cercles arctique (12) et antarctique (16), les tropiques d'été et d'hiver (13 et 15); l'auteur y a ajouté l'équateur (14), les pôles (11 et 17) et l'écliptique, non légendée.

On trouve dans l'hémisphère Nord deux séries d'indications topographiques: la première est inscrite dans un rectangle disposé de biais (18): on y trouve de haut en bas la séquence toponymique suivante:

κάτω χώρας
 ἑπτανομία
 συήνη
 ἱερὰ συκάμενος
 μερόη λίμνη

La séquence du Nord au Sud des toponymes réels a donc été respectée, et il est tout à fait frappant de remarquer que le toponyme Syène a été précisément placé sur le tropique¹⁸⁴, là où la situent les meilleurs géographes anciens. A l'Est, deux toponymes associés retiennent l'attention. Inscrit dans un demi-cercle (20), le "golfe persique de la mer Rouge" (περσικὸς κόλπος τῆς ἔρυθρᾶς), dont la limite méridionale coïncide avec le Tropique, comporte, au-dessus, la légende normalement appelée par le golfe Persique: "Perse". A mi-chemin du Tropique du Cancer et de l'équateur, on trouve les deux mentions de l'océan Ethiopique (21) et de l'océan Indique (22). Quoique ces éléments soient représentés selon des conventions radicalement différentes de celles qui apparaissaient dans la carte de Macrobe du IX^e s., les intentions et les convictions du cartographe semblent avoir été identiques. Si le toponyme *Indicum mare*, comme nous

¹⁸³Laur. gr. 28.1 (f° 177r); 28.7 (f°107r); 28.12 (296v); 28.47 (271v); Marc. gr. 314 (f° 222v); Oxon. Canon. 32 (17r); Par. gr. 2390 (155v); Scor. F I 5 = Esc. gr. 183 (31v); Vat. gr. 183 (21r). Aucun n'est antérieur au XIII^e s.

¹⁸⁴Neugebauer, *cit.*, p. 314.

possibles. Ou bien il y a là un souvenir des théories de Cratès de Mallos, qui opposait quatre mondes habités séparés par des bras océaniques, dont deux occupaient l'hémisphère austral, mais les légendes ne soulignent pas l'existence de deux mondes habités au Sud de l'équateur, ou bien cet entonnoir marin n'a d'autre fonction que de conduire depuis notre océumène jusqu'au troisième secteur géographique cartographié ici, à savoir l'outre-tombe, avec ses trois fleuves infernaux: *Léthè*, le fleuve d'Oubli (30), le *Pyriflegethôn*, le fleuve de feu (31), et les marais de l'*Achéron* (32): il fallait bien ménager aux âmes d'en-haut un accès au royaume des Ombres!

Cette représentation païenne de l'outre-tombe, qui ne connaît guère, en occident, de parallèle que chez Dante, fait de cette carte un cas totalement isolé; de telles mentions ne reparaissent nullement, en effet, dans la cartographie médiévale¹⁸⁶, et semblent la meilleure garantie de son ancienneté; il est pourtant possible de rattacher à ce document sinon des légendes du moins des formes assez surprenantes que l'on note dans la cartographie médiévale; le triangle ici formé par la mer des Antipodes se rencontre en effet dans plusieurs cartes où sa présence, considérée isolément, demeure difficilement explicable, tant par référence à des éléments réductibles à un apport gréco-romain direct que par l'effet de conceptions géographiques médiévales connues, mais pourrait trouver sa justification dans l'emprunt de purs tracés cartographiques.

L'une de ces mappemondes se rencontre au f° 225 de l'exemplaire de Gand¹⁸⁷ du *Liber Floridus* de Lambert de Saint-Omer, qui constitue l'exemplaire autographe de l'ouvrage; il s'agit d'une rouelle des phases de la lune autour d'une mappemonde inspirée des mappemondes des

¹⁸⁶Si plusieurs cartes médiévales représentent l'Achéron, elles en font non le fleuve infernal, mais un cours d'eau réel, voisin de la mer Caspienne.

¹⁸⁷Rijksuniv., Ms 92; il s'agit de la mappemonde VI de la typologie de Delisle, *op. cit.*; cette mappemonde est reproduite par Miller, *MM*, III, fig. 60.

manuscripts de Macrobe¹⁸⁸, où apparaît précisément au Sud de l'œcumène, un triangle parfaitement centré que Lambert a interprété comme le *Mare Rubrum* (pl. XXVIII.2). Si l'on sait que les cartes des manuscrits de Macrobe mentionnant les Orcades, d'où dérive celle qui nous intéresse, remontent à un archétype dont l'image la plus fidèle à nous parvenue est donnée par l'exemplaire carolingien de Leyde que nous venons d'étudier, et que celui-ci affiche des parentés marquées avec la mappemonde des *Tables Faciles* de Ptolémée, il est tout à fait possible que la présence du même triangle au même emplacement soit le fruit d'une dépendance lointaine à l'égard de cartes de ce dernier type, ou d'un archétype commun: O. Neugebauer¹⁸⁹ a en effet souligné l'existence de plusieurs diagrammes en forme de V dans les scolies de Ptolémée; or tous sont liées à la lune, comme l'est la carte de Lambert..

C'est peut-être aussi le cas d'une carte de Saint-Gall, du X^e siècle (pl. XXVII.2)¹⁹⁰; cette mappemonde d'un type T-O, au demeurant classique, a en effet contruit au centre de la carte un triangle dont la base se situe sur l'axe Est-Ouest de la carte; le contexte est ici entièrement différent du précédent, puisque la carte se borne à la représentation de l'œcumène; mais d'un point de vue strictement formel, elle s'organise également selon deux diamètres perpendiculaires d'un cercle. Dans tous les cas, l'ampleur ainsi donnée aux marais Méotides (mer d'Azov), est sans explication et pourrait trouver sa source dans l'utilisation pervertie d'une forme préexistante et dans sa transposition à un objet différent; il ne fait guère de doutes que cette carte dérive elle-même d'un autre manuscrit d'Isidore, de

¹⁸⁸On y retrouve en particulier les fameuses Orcades, toujours à l'emplacement où l'on attendrait normalement l'Espagne.

¹⁸⁹*art. cit.*, p. 316.

¹⁹⁰Stiftsbibl., Cod. 236, p. 89 = MCVA 3.17.

Saint-Gall, du VII^e ou du VIII^e s.¹⁹¹, où une représentation analogue n'occupe, comme sur les cartes de Macrobe, qu'un seul des deux hémisphères représentés sur la carte (pl. XXVIII.1). Cette configuration est en tout cas fréquente, et donc très ancienne, dans la tradition manuscrite d'Isidore¹⁹².

La même forme curieuse, un triangle dont la base occupe un diamètre du cercle limitateur, apparaît de façon originale dans un manuscrit de Guidon¹⁹³ daté de 1119 et conservé à Bruxelles (pl. XXVII.1), pour représenter cette fois-ci la Méditerranée, et là encore les parallèles font entièrement défaut. Nous trouverions ainsi deux, voire peut-être trois, traces possibles, quoiqu' hypothétiques, de la diffusion de cartes que leur caractère ostensiblement païen aura conduit à être modifiées au Moyen Age, mais dont les formes auront perduré quelque peu, une fois privées de leur sens initial.

3) Les mappemondes "à climats".

Andrews a bien souligné que ces cartes, qui se caractérisent par la présence dans l'hémisphère boréal de bandes qui figurent les sept climats des géographes alexandrins, n'ont typologiquement rien à voir avec les cartes à Zones¹⁹⁴. Elles surtout représentées dans la cartographie médiévale après le XIII^e s., et quelques exemplaires portent des signes indubitables de leur origine islamique¹⁹⁵. Attestés dès le IX^e s. chez les géographes arabes, ces documents ont commencé à filtrer très tôt en Occident: on en

¹⁹¹ Stiftsbibl., Cod. 237; *MCVA* 1. 6, p. 30 = *MM*, VI, p. 58, fig. 27. Miller date le manuscrit du VII^e s., Destombes du VIII^e s.

¹⁹²Cf. par ex. Einsiedeln, Stiftsbibl., Cod. Eins. 263 [973], f° 182 r; cf aussi un incunable, daté de 1478, de l'Huntington Library, San Marino, California (HEH 89 025), cf. Harley/ Woodward, fig. 18.12, p. 302.

¹⁹³Miller, *MM*, III, p. 54 sq.

¹⁹⁴*art. cit.*, p. 72; plusieurs de ces cartes ont été publiées par Miller, *MM*, III, p. 126 sq.

¹⁹⁵Londres, Brit. Mus., MS Cotton, Julius D. VII, f° 46; cf. Andrews, *art. cit.*, n.2 p. 72.

trouve une trace, relativement isolée, chez Petrus Alphonsus au début du XII^e s.,¹⁹⁶; comme ils ne semblent avoir exercé aucune influence sur la cartographie médiévale carolingienne ou romane et que leur introduction est le fait de cartographes Juifs bilingues qui les auraient traduits et adaptés, on tend à admettre qu'ils sont d'un apport plutôt tardif, et franchement étrangers aux traditions gréco-latines. Néanmoins, le premier géographe arabe qui les mentionne, Mas'Udi, les cite à propos de Ptolémée et de Marin de Tyr, ainsi que de la carte du Calife Mamun¹⁹⁷; or, comme nous avons pu le voir plus haut, Mas'Udi connaît les cartes de Ptolémée à travers des documents byzantins. Il est donc tout à fait possible que, quoiqu'elles ne soient nullement parvenues directement jusque dans les manuscrits de l'occident médiéval, elles puissent remonter à des originaux d'époque romaine. Les récentes analyses d'O. Neugebauer¹⁹⁸ semblent, de fait, accréditer l'existence précoce de ce type: le ms Vat. gr. 1291, du IX^e s., a en particulier créé un climat spécial pour Byzance, qui fait défaut chez Ptolémée; quant au Vat. gr. 211, quoique du XIII^e/XIV^e s., il semble donner une image des climats directement empruntée à la géographie d'époque hellénistique.

Il est donc, sinon certain, du moins probable, que des schémas de cet ordre aient accompagné les Tables de climats dont la diffusion a pu être assez large.

4) Les mappemondes de type T-O.

Probablement les plus schématiques des petites cartes incluses dans des manuscrits, les mappemondes T-O se bornent à une représentation

¹⁹⁶Paris, BN MS Lat, 10722 (S. Lat. 1218), f° 77; Dijon, Bib. Mun., Ms 228 (190), f° 9v. Cf *MCVA*, 25.4; 10. Miller, *loc. cit.*

¹⁹⁷Miller, *loc. cit.*

¹⁹⁸*art. cit.*, p. 315 sq.

circulaire, plus rarement carrée, de la seule œcumène qu'elles divisent par un diamètre, destiné à figurer son axe de symétrie Nord-Sud, formé de l'alignement du Tanaïs et du Nil, et par un rayon perpendiculaire à celui-ci, qui n'est autre que la Méditerranée. Ainsi, lorsque la figure est orientée l'Est en haut, on a le sentiment de lire la lettre T dans la lettre O, c'est-à-dire les initiales du mot *Terrarum Orbis*. Malgré un schématisme marqué, ces cartes avaient néanmoins une valeur symbolique tout à fait exemplaire qui garantissait, au terme d'une conception cratylique du langage et de la cartographie, l'adéquation de la représentation à son objet.

Les plus simples d'entre elles pouvaient donc se passer de légendes, puisque la forme même de la représentation pouvait apparaître comme une légende; le cas est du moins fréquent au Moyen Age; le plus souvent, la nomenclature minimale se compose des noms des trois continents, accompagnés des noms des accidents qui constituent leurs frontières; mais nombre d'entre elles possèdent une nomenclature beaucoup plus riche, voire parfois des vignettes, mais en principe, sauf dans quelques exemplaires des manuscrits de Salluste, pas de configurations. Ces légendes sont fluctuantes, mais elles permettent de distinguer, à travers les manuscrits d'Isidore de Séville, de Lucain, et de Salluste, qui nous donnent l'essentiel du *corpus* de ces cartes¹⁹⁹, deux grandes familles parmi lesquelles, comme l'a jadis démontré K. Miller²⁰⁰, les cartes des manuscrits de Salluste occupent une position très originale.

Celles-ci se répartissent en réalité en deux familles: un premier groupe, le plus abondant, se borne à la représentation des trois continents; un second groupe se caractérise par une nomenclature plus abondante et par la présence de vignettes; dans ce cas, non seulement la toponymie y a

¹⁹⁹Isidore de Séville nous donne 172 de ces cartes dont 99 sont antérieures à 1200; Salluste 89 dont 28 avant 1200, et enfin Lucain 43, dont 14 avant 1200.

²⁰⁰MM, III, p. 110 sq.

été modifiée pour se conformer au texte du chapitre 17 de la *Guerre de Jugurtha*, qu'elle illustre, et à celui des chapitres suivants²⁰¹ mais encore tout un groupe de toponymes de l'Asie méridionale ont été interpolés et figurent en Afrique. Or, l'ancienneté de cette erreur n'a pas échappé aux savants²⁰².

Ainsi se pose le problème crucial de l'origine chronologique de ces documents. En effet, quoique pour R. Udden, leur diffusion à l'époque romaine suffise à démontrer leur origine romaine²⁰³, leur extraordinaire diffusion au Moyen Age, leur caractère simpliste, les ont généralement fait tenir pour des productions spécifiques du Moyen Age; généralement considérés comme indignes de l'Antiquité²⁰⁴, ils convenaient d'autant mieux aux ténèbres de l'esprit que l'on se plaît à reconnaître dans le monde médiéval, que l'on croyait pouvoir y déceler une symbolique chrétienne²⁰⁵; on a en particulier reconnu dans le T la croix en *Tau* de la Bible; mais d'autres ont justement objecté que si Isidore de Séville mentionne bien dans ses *Etymologiæ* (I.3) une telle croix, aucune des 172 mappemondes de type T-O répertoriées dans les manuscrits de ses œuvres ne se trouve associée à ce passage²⁰⁶. On a encore pu évoquer la présence de Jérusalem au centre de ces cartes²⁰⁷ en la rapprochant de *Hézechiël*, 5.5²⁰⁸. Le

²⁰¹La frontière de l'Asie et de l'Europe y est généralement non plus le Nil, mais *Catabathmon*, frontière de la Cyrénaïque et de l'Égypte.

²⁰²MCVA, p. 67; les noms *Media*, *Parthia*, *Persis* figurent à l'Ouest de l'Afrique

²⁰³*Geogr. Zeitschr.* (1931), cit.

²⁰⁴Thomson, *History of Ancient Geography*, New-York, 1965, p. 351 sq. et Dilke, *GRM*, p. 171 sq. prennent tous deux à leur compte une conception évolutive de la géographie et de la cartographie qui après l'acmé ptoléméenne, n'est plus qu'une pente conduisant inéluctablement au déclin.

²⁰⁵T. Lamman, *The Religious Symbolism of the T-O Maps*, dans *Cartographica*, 18 (1981), p. 18-22; très récemment, C. Jacob, *La carte, la mappemonde et l'atlas*, dans *Le temps de la réflexion*, 10 (1989), p. 52 sq., considère lui aussi ces cartes comme typiques des préoccupations médiévales.

²⁰⁶O.A.W. Dilke, *GRM*, p. 173 et p. 215, n. 25.

²⁰⁷A. Gurjewitsch, *Das Weltbild des mittelalterlichen Menschen*, Munich, 1978, p. 73 sq.; W. Müller, *Die heilige Stadt*, Stuttgart, 1961, p. 53 sq. a montré que cette idée se répand dès le VIIe s.; c'est assurément le cas si l'on se fonde sur le témoignage des sources littéraires; ce n'est pas le cas dans la cartographie.

parallèle est sans doute fondé, et a sans doute contribué au large succès de ces cartes au Moyen Age; mais la présence de Jérusalem au centre de ces cartes ne s'établit de façon systématique que vers la fin du XII^e s, alors que la littérature l'admet ordinairement depuis le VII^e s.²⁰⁹. C'est précisément à cette époque que Wüttke faisait remonter l'origine de ces cartes, dont il attribuait l'invention à un prêtre d'Italie du Nord²¹⁰.

Pourtant, le faible degré de christianisation de ces cartes saute aux yeux. Si on les compare, par exemple, aux cartes de Cosmas Indicopleustès, on ne peut qu'être frappé par l'absence quasi-systématique, dans les mappemondes T-O, de la représentation du Paradis et des fleuves paradisiaques, alors qu'à partir du XII^e s., ces lieux sont normalement intégrés à la cartographie de l'Occident médiéval. On ne peut non plus affirmer que ces représentations incarnent la vision cosmologique de l'occident médiéval, comme l'a fait Bagrow²¹¹. Non seulement en effet, on constate que le schéma T-O n'apparaît pas dans les grandes mappemondes de l'Occident médiéval, pour lesquelles le Nil prend sa source à l'Ouest de l'Afrique et suit le tracé des côtes océaniques, censées limiter au Sud l'Afrique du Nord, mais encore la forme circulaire que ces cartes confèrent à l'œcumène - à supposer qu'elle soit caractéristique de la cosmologie médiévale, ce qui est en contradiction avec la faveur des cartes à zones - n'a rien de systématique²¹². De plus, cette représentation semble avoir été adoptée à titre purement conventionnel pour illustrer pédagogiquement,

²⁰⁸*Hæc dicit Dominus Deus ista est Hierusalem in medio gentium posui eam et in circuitu eius terras.*

²⁰⁹Cf. P. Arnaud, *Les villes des cartographes. Vignettes urbaines et réseaux urbains dans les mappemondes de l'Occident médiéval*, dans *MEFR(M)*, 96 (1984), p. 561 sq.

²¹⁰H. Wüttke, *Über die Erdkunde und Karten des Mittelalters*, dans *Serapeum*, 14 (1853), p. 225-280.

²¹¹*Die Geschichte der Kartographie*, Berlin, 1951, p. 28 sq.

²¹²fig. XXX.1 (Isidore), XXV.2 (Lambert), XXIV.1 (Guillaume de Conches) et XXXII.1 (Orose)

avec un schématisme délibéré, la division en continents de la terre habitée, sans avoir pour autant engagé les convictions de leur auteur quant à la forme réelle de la terre habitée²¹³.

La question de leur datation demeure donc ouverte. Il est à peu près certain que le schéma général qu'impose ce type de cartes est déjà présent dans les années qui suivirent le sac de Rome, au début du cinquième siècle, chez saint Augustin, lorsque dans la *Cité de Dieu* (XVI.17), il écrit:

Asiam nunc dico non illam partem quæ huius maioris Asiæ una prouincia est, sed eam quæ uniuersa Asia nuncupatur, quam quidam in altera duarum, plerique autem in tertia totius orbis parte posuerunt, ut sint omnes Asia, Europa et Africa; quod non æquali diuisione fecerunt. Namque ista quæ Asia nuncupatur a meridie usque ad septentrionem peruenit; Europa uero a septentrione usque ad occidentem, atque inde Africa ab occidente usque ad meridiem. Unde uidentur orbem dimidium duæ terræ, Europa et Africa, alium uero dimidium sola Asia. Sed ideo illæ duæ partes factæ sunt quia inter utramque ab oceano ingreditur quidquid aquarum terras interluit; et hoc mare magnum nobis facit. Quapropter si in duas partes orbem diuidas, Orientis et Occidentis, Asia erit in una, in altera uero Europa et Africa.

"Par Asie, je n'entends point la partie de l'Asie majeure qui est une province, mais ce qu'il est convenu d'appeler «l'Asie dans son ensemble», et dont certains ont fait la moitié, et la plupart le tiers de la terre habitée, les trois parties de celle-ci étant constituées de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique. C'est qu'il ne l'ont pas divisée de façon égale. En effet, ce que l'on

²¹³P. Arnaud, *Plurima orbis Imago, Lectures conventionnelles des cartes au Moyen Age*, dans *Médiévales*, 18 (Printemps 1990), p. 33-51. On les trouve notamment en compagnie de cartes à zones dans un assez grand nombre de manuscrits; il est également tout à fait frappant de voir qu'au Moyen Age, les cartes T-O sont totalement interchangeables avec les globes lorsqu'on les trouve entre les mains des princes ou du Christ; cf. P. Schramm, *Sphaira, Globus, Reichsapfel*, Stuttgart, 1958, p. 55 sq.

appelle l'Asie s'étend du midi au septentrion, quand l'Europe s'étend du Septentrion au Couchant, et de là l'Afrique du Couchant au midi; d'où l'on voit que deux continents, l'Europe et l'Afrique, se partagent une moitié de la terre, quand l'Asie occupe seule l'autre moitié; mais cette bipartition (de l'Europe et de l'Afrique) est due au fait qu'entre l'une et l'autre s'engage de puis l'Océan toute la masse d'eau qui les sépare, et qui constitue notre «grande mer»; c'est pourquoi si l'on divise la terre habitée en deux, l'Asie occupera une moitié, l'Europe et l'Afrique l'autre moitié".

Ce texte préfigure de façon stupéfiante un passage de Gauthier de Metz, illustré de deux mappemondes (pl. XXXII.3), l'une bipartite, l'autre, tripartite, qui entend également démontrer que les deux théories rivales, à savoir la division bipartite archaïque²¹⁴ et la division tripartite étaient conciliables, à condition de ne pas prendre l'expression *tertia pars* dans son sens mathématique, et de reconnaître que tout dépendait... de la grosseur des tiers. De fait, si l'on fait coïncider, comme ce semble être le cas chez d'autres auteurs²¹⁵, chacun des termes d'orientation avec le point cardinal auquel il correspond dans une rose des vents (qui accompagne très fréquemment les cartes T-O), si l'on trace les lignes correspondant l'une à l'axe Nord-Sud, de façon à créer deux "moitiés" géométriques de la terre, et si l'on divise en deux, à partir de l'Ouest, la moitié occidentale de ce schéma, nous obtenons si exactement une carte T-O qu'il est bien difficile de considérer qu'Augustin ne l'a pas eue en tête en écrivant ce passage. Or, si l'auteur est chrétien, le prétexte de ce développement est totalement étranger au dogme; la géographie n'intervient en effet que dans le cadre d'un débat relatif aux empires mondiaux²¹⁶, et pour montrer la division

²¹⁴Ælius Aristide, *Rom. Or.*, 10; cf. J.-H. Oliver, *The Ruling Power*, (Trans. Amer. Phil. Soc., 45.4), Philadelphie, 1953, p. 909 sq. Cette idée remonte au moins au Ve s.; elle se fondait en réalité sur l'intégration de l'Afrique à l'Asie.

²¹⁵cf. *infra*, le passage de Lucain.

²¹⁶Comme c'était déjà le cas chez Ælius Aristide, *loc. cit.*

symétrique et conflictuelle du monde en deux moitiés égales: l'Orient et l'Occident, tenues par deux empires rivaux. Dans ce passage, la conception chrétienne du monde n'intervient en aucune façon; c'est à Justin, que les récentes études de sir Ronald Syme tendent précisément à situer au IV^e s., que l'on ne peut s'empêcher de penser, pour trouver à un parallèle à Augustin lorsqu'il écrit (XLI.1.1): *Parthi, penes quos, uelut diuisione orbis cum Romanis facta, nunc Orientis imperium est*. "Les Parthes, qui, comme par l'effet d'une division du monde, ont aujourd'hui l'empire de l'Orient". Or, si comme l'affirme Paul-Orose, l'Asie et l'Orient ne font qu'un, l'égalité était entière entre les deux empires qui se partageaient les deux moitiés géométriques du monde.

Ces lignes trouvent un écho chez Paul-Orose, qui, vers la même époque que Saint Augustin, dont il fut le disciple, et avec les mêmes objectifs que la *Cité de Dieu*, écrit une *Histoire contre les Païens*. Elle s'ouvre presque immédiatement sur un vaste chapitre géographique qui ne présente pas les traits spécifiques d'une géographie chrétienne. Comme dans les exemples précédents, on note là plusieurs remarques qui supposent une représentation du monde proche de celle qu'imposent les cartes T-O, lorsque Paul-Orose affirme, en particulier, que "l'Asie, ceinturée aux trois-quarts par l'Océan, occupe transversalement toute l'étendue de l'Orient"²¹⁷. Il est bien entendu que, comme plus tard chez d'autres auteurs médiévaux, l'adoption du schéma de division des cartes T-O n'implique nullement celle de la circularité de la terre²¹⁸; on songerait plutôt ici à un schéma carré, comme l'indiquent l'allusion aux trois-quarts, et, au paragraphe précédent, l'usage du mot *triquadrum* pour caractériser le monde tripartite. La mention *transuersi* relative à l'Orient dans le texte

²¹⁷I.2.2: *Asia, tribus partibus oceano circumcincta, per totam transuersi plagam orientis extenditur.*

²¹⁸Nous faisons nôtres les convictions d'Y. Janvier, *La Géographie d'Orose*, Paris, 1982, p. 62 sq., pour lequel Orose adoptait une vision rectangulaire du monde.

latin suggère pour sa part une orientation à l'Est ou à l'Ouest. Il ne fait donc guère de doutes, à notre sens, qu'Orose a ici en tête un simple schéma, qui est sans doute différent de la mappemonde plus vaste, ou plutôt des mappemondes qu'il a probablement consultées²¹⁹, et qu'il n'a utilisé que pour décrire les grandes divisions de la terre, ce qui rappelons-le, semble avoir été la fonction initiale de la carte T-O. Le paragraphe qui précède immédiatement confirme cette impression²²⁰, puisqu' Orose y mentionne également les divisions tripartite et bipartite, en associant en un seul ensemble Afrique et Europe, et la forme "carrée" de la terre. Mais le point le plus intéressant n'est pas tant le fait qu'il ait utilisé un tel schéma que celui qu'il l'attribue à "nos ancêtres". Son ancienneté semble en effet accréditée par la fréquence avec laquelle la vision bipartite de l'œcumène, divisée entre l'Asie d'une part et l'Europe et l'Afrique de l'autre, s'impose, et ce jusque dans des représentations allégoriques, où nous retrouvons la transposition exacte de nos cartes T-O²²¹.

De fait, il semble possible de remonter jusqu'au Haut-Empire dans notre quête des origines de la carte T-O. Dans son *Tétrabyble* (II.3), Ptolémée, fixant les principes d'une apotélesmatique universelle, tente d'associer les signes du Zodiaque aux réalités géographiques; pour ce faire, il jette les bases d'une mappemonde schématique, sans doute carrée, qui reproduit assez sensiblement les schémas traditionnels des maisons

²¹⁹L'utilisation d'une copie de la Table de Peutinger semble indubitable, mais elle n'explique pas d'autres passages qui semblent également fondés sur une carte. Cf. infra, 3e partie, ch. 3.

²²⁰*Maiores nostri orbem totius terræ, oceani limbo circumseptum, triquadrum statuere, eiusque tres partes Asiam, Europam et Africam uocauerunt, quamuis aliqui in duas, hoc est Asiam, deinde Africam in Europam accipiendam putarint.* "Nos ancêtres ont établi que la terre entière est enclos par la ceinture de l'Océan, et qu'elle est formée de trois quadrilatères; ils en ont appelé les trois parties Asie, Europe et Afrique, quoique certains l'aient divisée en deux, c'est-à-dire l'Asie [et l'Europe] et aient ensuite considéré que l'Afrique doit être comprise dans l'Europe". La phrase latine est incorrecte; cf. Janvier, *op. cit.*, p. 35.

²²¹P. Veyne, *Vénus, l'Univers et les vœux décennaux*, dans *RÉL*, 38 (1960), p. 310.

zodiacales, mais qui pour se faire adopte très exactement les partitions géométriques de la carte T-O²²².

C'est en réalité à Lucain qu'il convient de demander le témoignage le plus clair en la matière. Celui-ci nous fait remonter jusqu'au Haut-Empire, voire jusqu'à l'époque de Néron, c'est-à-dire au milieu du premier siècle de notre ère, selon que l'on se fonde sur le texte de la *Pharsale* ou sur les mappemondes qui figurent dans ses manuscrits. On trouve en effet en regard des vers 411 et suivants du neuvième livre de la *Pharsale* une mappemonde de type T-O qui figure dans quarante-trois manuscrits, où l'on trouve également deux autres cartes, l'une de la Thessalie, l'autre de l'Eubée²²³. Cela accrédite l'ancienneté de leur insertion dans les manuscrits, puisqu'on les trouve pour la première fois dans les précieux manuscrits de Berne du IX^e s., qui nous ont fourni de nombreuses scolies, dont ces "illustrations" semblent, au moins, contemporaines²²⁴. L'étude de ce groupe de cartes montre qu'avant le XII^e s., elles sont largement dépourvues d'éléments chrétiens, mais aussi et surtout que Rome, et parfois Constantinople, occupent le centre de la carte, et non Jérusalem, toutes caractéristiques que partagent également celles qui illustrent les manuscrits de Salluste. Cet argument suggère clairement que les cartes de ces manuscrits, comme celles de Salluste, sont antérieures à la fondation de Constantinople²²⁵. Si l'on sait que cette illustration n'est pas la seule carte

²²²Cf. p. 378 sq. et fig.2; cf. aussi P. Arnaud, *L'apothéose de Néron-Kosmokrator et la cosmographie de Lucain au premier livre de la Pharsale* (I. 45-66), dans *RÉL*, 65 (1987) [p. 167-193], p. 179 sq.

²²³Cf. *infra*, pl. XLIII.3. Celle-ci fait partie, notamment, des scolies de Berne.

²²⁴G. Endt, *Isidorus und die Lucanscholien*, dans *Wiener Studien*, 30 (1909), p. 294-307; J. Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris, 1959, p. 339-450, *passim*. L'ensemble de la carte et des scolies apparaît largement antérieur à Isidore de Séville.

²²⁵F. Revelli, *Figurazioni cartografiche dell'età imperiale in un codice ambrosiano i Solino del primo '300*, dans la *Raccolta di Studi in onore di F. Ramorino* (Pubbl. Univ. Catt. S. Cuore, Ser. IV.7), Milan, 1927, p. 616 sq. On peut souligner l'origine tardo-antique de certaines cartes de Salluste, cf. Vienne, Naz. Bibl., Cod. 160, f° 100, du XIII^e s. (pl. XXXIV.2), dont les constructions, quoique christianisées, remontent à des types

que l'on trouve dans les manuscrits de Lucain, mais que l'on en rencontre deux autres dont les qualités scientifiques valent à peu près celles de la carte T-O, il n'est peut-être pas interdit d'y reconnaître le fruit de l'une des éditions de Lucain, illustrées jusqu'à la bêtise, que mentionne Suétone dans sa biographie du poète²²⁶. Nous remonterions alors jusqu'à la fin du I^{er} siècle de notre ère.

Mais on peut sans doute aller jusqu'à Lucain lui-même, dont le texte évoque on ne peut plus nettement une telle figure:

*Tertia pars rerum Libye, si credere famæ
cuncta uelis; at si uentos cælumque sequaris,
pars erit Europæ. Nec enim plus litora Nili
quam Scythicus Tanais primis a Gadibus absunt,
unde Europa fugit Libyen et litora flexu,
Oceano fecere locum; sed maior in unam
orbis abit Asiam. Nam, cum communiter istæ
effundant Zephyrum, Boreæ latus illa sinistrum
contingens dextrumque Noti discedit in ortus
Eurum sola tenens.*

"A s'en tenir strictement à la tradition, la Libye est le tiers du monde; mais si l'on se fie à la rose des vents et à son horizon, elle sera une partie de l'Europe: car le Tanaïs et le Nil ne sont pas plus éloignés l'un que l'autre de Gadès où commence le monde, où l'Europe s'écarte de la Libye, et où les rivages s'arrondissent pour faire place à l'Océan; mais un monde plus

iconographiques attestés dans la carte de l'Égypte de la *Notitia dignitatum* (pl. XL.4); le type de la ville semi-circulaire, remonte même à l'époque augustéenne [elle figure sur un denier et un bronze de P. Carisius frappés à Emerita en Espagne (*BMC* I, 288 sq.; Levi, *IP*, p. 141; T.-L. Donaldson, *Architectura Numismatica*, Londres, 1859, n° 36), cf. pl. LXXXIV.4], et est bien attesté sous la tétrarchie (*RIC*, *Diocletian*, 27 a; Levi, *IP*, p. 141 et fig. 85). L'archétype, qui mentionne Constantinople, est probablement du IV^e s. de notre ère; on note en particulier l'intérêt porté aux cinq grandes métropoles du IV^e s.: Rome, Constantinople, Alexandrie, Carthage et Antioche; l'absence de l'interpolation de la Médie, de la Parthie et de la Perse pourrait confirmer cette datation ancienne.

²²⁶Vit. Luc., *pœmata eius etiam prælegi memini; confici uero ac uenalia proponi, non tantum operose et diligenter, sed inepte quoque*. Ce passage fait peut-être aussi allusion au contenu de gloses.

vaste échoit à la seule Asie, car, quand les premières produisent ensemble le Zéphyr, l'Asie touche le côté gauche de Borée et le côté droit de Notus, et s'éloigne vers le Levant, tenant seule tout l'Eurus". Il ne fait guère de doutes à la lecture de ce passage que Lucain avait, en l'écrivant, une carte en tête ou sous les yeux, comme le suggèrent les termes *dextrum* et *sinistrum*, qui s'entendent ici d'un document orienté à l'Est, et que cette carte était de type T-O; comme chez Augustin et Orose, on trouve le même souci de montrer que la division tripartite ne doit pas être prise au sens mathématique de la fraction de trois - qui aboutirait au schéma Y-O qu'observent certaines mappemondes médiévales (pl. XXXII.3), et qui fut peut-être admis par certains géographes grecs anciens²²⁷ - mais que l'Asie occupe la moitié des terres. Lucain envisage d'autre part, à l'évidence, une forme circulaire, qui se justifie doublement par référence à la rose des vents (*uentos*) et au cercle de l'horizon (*cælum*) qui l'entourent, et qui explique la courbure des côtes à Gadès. D'autre part, le Nil et du Tanaïs se confondent avec la ligne de partage de l'Eurus et du Zéphyr, c'est-à-dire de l'Orient et de l'occident, qui est un diamètre du cercle; si Tanaïs et Nil sont à égale distance de Gadès, c'est nécessairement que Gadès occupe un rayon perpendiculaire à ce diamètre. A partir de ces indications, on peut reconstruire sans hésitation la carte suivante:

²²⁷ Cf. J.-L. Myres, *Herodotus, Father of History*, Oxford, 1953, ch.3, p. 32-46 = *Erodoto geografo*, dans F. Prontera (éd.), *Geografia e geografi nel mondo antico? Guida storica e critica (Universale Laterza, 638)*, Rome/ Bari, Paris, 1983, p. 117 sq., spécialement p. 119 sq. et fig. 2 p. 120

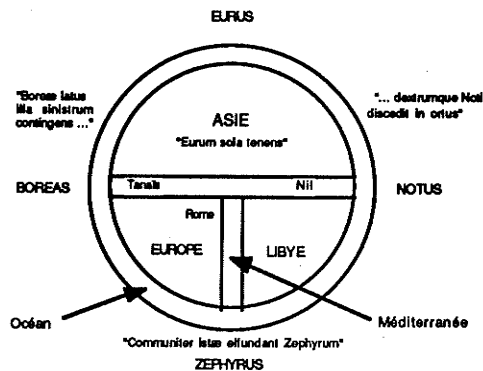


fig. 1 la carte T-O d'après Lucain, IX. 411 sq.

La présence de Rome au centre du monde se justifie par référence au cercle de l'horizon, et non au terme d'une argumentation géographique; elle peut du reste se déduire d'un certain nombre d'autres passages de Lucain et justifie entièrement la conception que se fait le poète de l'apothéose de Néron²²⁸.

Nous avons donc la ferme conviction que Lucain a bien eu connaissance de petites cartes schématiques de type T-O, conformes jusque dans leur orientation au modèle promis à un énorme succès au Moyen Age. Ce modèle devait être déjà fort ancien à l'époque de Lucain, puisque, comme plus tard Augustin et Orose, il fait référence à la tradition pour justifier de la représentation qu'il propose; il nous semble donc raisonnable de penser que ce type de schéma, qui, en soi n'imposait pas une vision de la forme et des dimensions réelles de la terre, a connu dès la fin de l'époque républicaine, voire plus tôt, une diffusion comparable à celle qu'il connut plus tard dans le monde médiéval.

²²⁸P. Arnaud, *L'apothéose de Néron-Kosmokrator et la cosmographie de Lucain au premier livre de la Pharsale* (I. 45-66), dans *RÉL* 65 (1987) [p. 167-193], p. 185 sq.

5) Mappemondes œcuméniques diverses.

Plusieurs types de cartes schématiques plus ou moins difficiles à cerner, limités aux contours de la seule terre habitée, semblent avoir enfin coexisté dans des proportions qu'il est difficile de définir avec précision. Pour l'essentiel, il semble qu'elles soient le fruit d'altérations des cartes T-O. Mais dans aucun cas, on ne peut démontrer une provenance romaine que rien n'interdit néanmoins.

- Ce sont par exemple les cartes dites Y-O, qui, prenant au pied de la lettre la division tripartite de la terre en divisant le cercle ou le carré limitateur en trois parts égales par une figure en Y; celle-ci se déforme parfois à son tour pour donner une figure en V; la glose littéraire de copistes semi-habiles, puis la copie mécanique sont sans doute à l'origine de ces productions aberrantes à tous points de vue.

- Comme nous l'avons déjà signalé, on compte toute un assez grand nombre de cartes T-O qui tendent à se peupler de **configurations géographiques simples**; elles finissent par constituer un groupe intermédiaire entre les mappemondes à configurations et les mappemondes schématiques, incarné par exemple par une carte d'un manuscrit du cosmographe italien Guidon²²⁹ (Pl. XXVII.1).

Les petites cartes schématiques semblent donc, malgré les variantes et les déformations corrélatives de leur diffusion-même, se sont réparties en deux groupes principaux: les mappemondes illustrant des principes élémentaires: le système des zones climatiques, et le système des

²²⁹ Guidon a vécu à l'aube du XIII^e s. Sur cet auteur, largement fondé sur l'œuvre du géographe anonyme de Ravenne, cf. G. Uggeri, *Contributo all' individuazione dell' ambiente del cosmografo Guidone*, dans R. Chevallier (éd.), *Mélanges R. Dion (Cæsarodunum, IX bis)*, Paris, 1974, p. 233 sq.

continents. Liées à des gloses de textes de très large diffusion et élémentaires dans leur conception, elles ont sans doute connues les unes comme les autres un très large succès, et contribué à structurer la vision géographique et géopolitique du monde, mais leur aspect en apparence contradictoire n'a sans doute pas manqué de poser des problèmes à leurs utilisateurs.

D. Cartes régionales.

Si l'étude typologique des mappemondes est facilitée par l'unicité du référent, qui n'en fait que mieux apparaître les différences entre les divers types de représentation, force est de reconnaître que le caractère infini de l'inventaire des objets représentés par les cartes régionales constitue un handicap certain. L'étendue et l'identité des zones concernées, la nature de leur contenu, les centres d'intérêts du cartographe, enfin, sont susceptibles de variations dont les limites claires sont difficiles à saisir: songeons seulement que les plus importantes d'entre elles couvrent un quart de la terre habitée²³⁰, et les plus modestes le territoire d'une cité²³¹. Complexe par nature, l'élaboration d'une typologie des cartes régionales devient particulièrement ardue dès lors que les grands *corpus* ne s'y sont pas intéressés de près, sauf dans le cas particulier de cartes de terroirs ou de propriétés qui sont, par définition, des productions médiévales originales qui ne nous intéressent pas ici, ou dans celui, plus complexe, des Portulans, dont nous verrons, dans notre troisième partie, que l'on tend à admettre qu'ils constituent, eux aussi, une production propre au Moyen Age. En dehors de ces cas d'espèce, l'inventaire des cartes régionales contenues dans les manuscrits médiévaux reste entièrement à faire. Dans ces conditions, c'est un catalogue relativement restreint que nous sommes en état de produire en comparaison de celui dont nous disposons pour élaborer une typologie des mappemondes. Il semble néanmoins suffisant pour nous permettre de dégager quelques grandes lignes directrices et de mettre en évidence quelques systèmes de parenté au moins structurelles.

²³⁰ C'est le cas, par exemple de la carte 1 de st Jérôme (Pl. V).

²³¹ Comme par exemple celui du territoire de Turin dans une carte du *Corpus Agrimensorum* ; cf. *infra*, 3e partie, ch. 1 et Pl. LXI.

1) Représentation de vastes zones par découpage de mappemondes.

Le moyen le plus simple d'obtenir une carte régionale est de découper une mappemonde; c'est le cas, en particulier, nous l'avons vu, de la première carte des manuscrits de saint Jérôme²³²; ce procédé a sans doute été réservé à quelques très grands documents qui couvraient une portion considérable de la terre habitée; au MoyenAge, l'une des cartes du *Liber Floridus* de Lambert de Saint-Omer, qui représente l'Europe (Pl. CXIV.2), a peut-être été empruntée à une mappemonde circulaire; elle a en tout cas conservé la forme d'un quart de cercle que les cartes T-O confèrent à l'Europe; il est possible que cette forme ait été retenue de propos délibéré par son auteur, car elle reste visiblement destinée à montrer comment le continent représenté s'insère dans le tableau d'assemblage des continents illustré par la mappemonde T-O.

2) Cartes tendant à offrir la vision spatialisée d'une zone.

Elles sont les seules à mériter quelque peu le titre de carte chorographique, du moins pour certaines d'entre elles. C'est que leur aspect demeure néanmoins très variable, selon l'ampleur de la zone cartographiée, les choix théoriques du cartographe et la place disponible sur le support de la carte.

• Cette cartographie peut avoir trait à de grands espaces; elle obéit alors à deux tendances principales qu'illustrent deux exemples, tous deux très tardifs, qui révèlent néanmoins ces deux pôles antithétiques de la cartographie:

²³²Cf. *supra*, pl. V.

le premier est constitué par une carte de Palestine exhumée à la fin du siècle dernier à Madaba, en Jordanie (Pl. XLV); il s'agit du pavement de mosaïque d'une église byzantine de cette ville épiscopale de Palestine Seconde, qui représentait initialement la Palestine, une partie de l'Arabie et le Delta du Nil, et que les études les plus récentes tendent à rajeunir jusqu'au milieu du VII^e s., alors qu'on la tenait généralement pour un document du VI^e s.²³³. La question des origines de cette carte richement décorée, où figurent de nombreuses vignettes, demeure néanmoins ouverte; P. Donceel-Voûte a très récemment souligné le caractère anachronique de certaines représentations de cités, caractérisées par des plans de villes en perspective cavalière; elles semblent trouver leur origine au III^e s.²³⁴; mais datent-elles pour autant la carte? Rien n'est moins sûr, car, comme nous le verrons, elles se fondent sans doute sur des plans de villes anciens, certes, et même probablement du Haut-Empire, mais qui semblent avoir servi de base à la seule composition des vignettes; il est peu probable en revanche que les vignettes proviennent de l'original éventuel de la carte, car elles ont été conçues pour y intégrer les éléments chrétiens qui faisaient défaut dans les documents originaux. La présence dans cette

²³³P. Donceel-Voûte, *La carte de Madaba, Cosmographie, anachronisme et propagande*, dans *Revue Biblique*, 95.4 (1988), p. 519-542; Id., *A Geography of Orthodox Egypt in Palestinian Documents*, à paraître dans *Actes du IV^e Congr. Intern. d'Et. coptes (Coll. des Publ. de l'Inst. Orientaliste de l'Univ. cathol. de Louvain)*. Les principaux ouvrages relatifs à ce document, parmi une bibliographie de plus de cent titres, sont ceux de H. Donner et H. Cüppers, *Die Mosaikkarte von Madaba*, Wiesbaden, 1977 (bibliographie détaillée p. XI à XVI), et de M. Avi-Yonah, *The Madaba Mosaic Map*, Jérusalem, 1954; enfin, le volume 52 (1988) du *Monde de la Bible* lui est consacré et comporte plusieurs mises au point essentielle.

²³⁴*art. cit.* (1988), p. 529. Les rues à portiques des grands centres urbains de l'Orient ont été démantelées à l'issue des grands tremblements de terre du début du VI^e s., soit plus d'un siècle avant la rédaction de cette carte, et ne se développent systématiquement qu'à partir de 150 de notre ère. C'est entre ces deux dates que se situe l'original de ces vignettes; l'absence de signes chrétiens de l'ensemble de ces grandes vignettes suggère d'autre part une datation antérieure au IV^e s. Nous nous rallions donc à la datation proposée par P. Donceel-Voûte; nous verrons du reste (*infra*, 3^e partie, ch. 1.2) que la vignette de Jérusalem se fonde sans doute sur un véritable plan de cette ville dont l'origine remonte sans aucun doute à l'époque romaine, en particulier lorsqu'elle représente le tracé du rempart intérieur, qui n'était plus visible au VII^e s.

carte de petits bâtiments au toit à deux pentes pour désigner les églises a d'autre part été rapprochée²³⁵ d'autres vignettes cartographiques analogues que l'on rencontre aussi bien dans la carte de Doura-Europos, où elles ne désignent que les lieux habités dans leur ensemble, que dans la Table de Peutinger où elles signalent très spécifiquement les sanctuaires. Si la parenté strictement formelle est évidente, il s'agit pourtant d'images dénuées de toute signification conventionnelle propre à la cartographie romaine²³⁶, pour ce que l'on en connaît; elles procéderaient plutôt d'un vocabulaire iconographique extérieur au champ étroit de la cartographie, qui semble avoir désigné, à l'époque classique, toute espèce d'édifice d'habitation, et dans l'empire chrétien seulement, probablement par analogie avec les Basiliques, des lieux de culte... Chez Cosmas Indicopleustès, par exemple, un siècle avant l'élaboration de la carte de Madaba, une construction du même type illustre conventionnellement, indépendamment de tout contexte cartographique, le temple de Jérusalem (Pl. LXXX.1). Leur présence ne constitue donc nullement un signe de dépendance à l'égard d'une quelconque carte romaine. On a voulu la faire remonter à une carte itinéraire romaine²³⁷ ou à un document à l'usage des pèlerins²³⁸. Il est indéniable que les itinéraires ont constitué l'une des bases documentaires de la carte; et ils étaient particulièrement nombreux

²³⁵Avi-Yonah, *op. cit.*, p. 23.

²³⁶*infra*, 3^e partie, ch. 3.2.e et p. 542 sq. On chercherait en vain un code cartographique sûrement établi.

²³⁷Avi-Yonah, *op. cit.*, p. 28 sq. En réalité, il semble que les emprunts à l'*Exode* se fondent sur des itinéraires qui avaient été établis sur le mode des itinéraires romains à partir de l'*Exode*. St Ambroise atteste l'existence de tels itinéraires; la toponymie de l'*Exode* a été remise au goût du jour pour exprimer la situation nouvelle du VII^e s. et marquer les distances prises par l'évêché de Madaba à l'égard du patriarcat d'Antioche. On a pu penser également que la carte se fondait sur l'Onomasticon d'Eusèbe de Césarée, lui-même fondé sur une carte itinéraire. Mais rien n'indique que les itinéraires utilisés par Eusèbe fussent des cartes. Cf. W. Kubiteschek, *Eine Strassennetz in Eusebius' Onomasticon*, dans *Jarsh. Öster. Arch. Inst.*, 8 (1905), p. 119-127.

²³⁸M. Piccirillo, *un document à l'usage des pèlerins*, dans *le Monde de la Bible*, 52 (1988), p. 22-32.

pour cette région. C'est ainsi que l'on peut, par exemple, reconstituer l'emplacement de la vignette qui devait désigner la ville de Madaba, puisque l'on possède l'alignement des routes qui y conduisaient. Or, précisément, l'étude menée par P. Donceel-Voûte a permis de montrer que l'ensemble de la disposition des éléments de cette carte obéit à un dessein idéologique précis propre à la situation des Eglises du Proche-Orient vers le milieu du VII^e s.; son tracé, centré sur Jérusalem, qui plaçait Madaba à mi-chemin de la Ville Sainte et du chancel de l'église, dans la progression des fidèles (Pl. XLVI.1), "non seulement sur l'axe ouest-est de l'église, mais également sur l'accès principal au sanctuaire"²³⁹, était entièrement original, et avait été élaboré tout exprès, *ad propositum* ; il nous faut donc renoncer à l'idée qu'il s'agit de la copie d'une carte plus ancienne, pour admettre que le carton de la mosaïque, c'est-à-dire la carte qui nous intéresse, a été élaboré spécialement pour l'église de Madaba au VII^e s. Mais à défaut de représenter la cartographie romaine, du moins nous donne-t-elle un témoignage qui en demeure chronologiquement voisin, et nous révèle-t-elle des usages qui semblent communs à d'autres cartes: le tracé des fleuves et des montagnes, la présence de végétaux, l'intrusion de scènes empruntées à la peinture²⁴⁰, ne sont pas sans rappeler ce que nous rencontrons dans d'autres documents plus proches de l'époque romaine, comme les manuscrits du *Corpus Agrimensorum*, les illustrations de la *Notitia Dignitatum* ou la carte de Doura-Europos.

L'autre est une carte de la Gaule qui illustre un manuscrit palimpseste de Virgile de la bibliothèque Ambrosiane (pl. XLIX.1), riche en cartes régionales, que l'écriture semble permettre de rapporter au IX^e s., mais qui reproduit apparemment une carte plus ancienne dont la

²³⁹ *art. cit.* (1988), p. 523

²⁴⁰ Par exemple les représentations de bateaux avec leurs équipages sur la mer morte, d'arbres ou d'animaux.

toponymie, sans doute revue au IX^e s., atteste néanmoins l'origine romaine²⁴¹. Lyon, par exemple, a bien été placé au point où la Saône (*Arar*) et le Rhône convergent, mais le copiste médiéval n'a pas vu que cette convergence était une confluence, et il semble bien avoir considéré le Lyonnais comme la région où la Saône prend sa source; cette erreur doit refléter l'incompréhension du copiste à l'égard de la carte originale. Nous sommes ici aux antipodes de la carte précédente, quoique l'une et l'autre partagent la même orientation à l'Est; les détails topographiques sont mal perçus par un cartographe qui semble peu familier des lieux qu'il a cartographiés, sauf peut-être pour la vallée de la Seine, dont le réseau d'affluents est bien décrit. L'ampleur des déformations, qui placent Lausanne, Suse et les sources du Rhône dans le Grand Nord de la Gaule, et les nombreuses méprises sur la nature des toponymes suggèrent que nous sommes en présence de la simple transposition cartographique d'une source littéraire. C'est ainsi que par exemple, le *N* initial de *Nemausus* a donné naissance à un *fl. emarum*; le Rhône, *Rodanus*, devient le *iordanus*, et les Pyrénées les *Epirei montes* ... Le plus remarquable est que cette carte témoigne d'un mépris total des formes et des symboles: la forme de la Gaule - carrée! - est celle du cadre, et le même symbole sert sans doute à désigner le Rhin, sur le côté gauche, et l'Océan, en bas de la figure. Là aussi, cette particularité semble avoir fait partie de l'original: le copiste n'a pas reconnu le nom du fleuve dont il a fait, en haut et à gauche de la figure, le nom d'un peuple: les *Renii*; le cartographe a en revanche été sensible à la séquence linéaire des toponymes et à quelques orientations générales: la suite Garonne-Loire-Seine a bien été respectée, mais se borne à la définition de quadrilatères régulièrement étagés du Nord au Sud, et orientés est-ouest; chacun de ces parallélogrammes devient à son tour la

²⁴¹On note en particulier le toponyme *Hispania citerior*.

case d'un tableau, où nous trouvons une autre séquence conforme à un autre axe de progression.

Nous avons ici une marque claire de l'application de concepts odologiques à l'élaboration d'une carte, qui adopte le mode de fonctionnement des textes sur lesquels elle s'est d'abord fondée. Dans un tel système, les formes importaient peu; seuls comptaient vraiment l'ordre de la succession et l'énoncé des proximités. C'est ainsi que la Bretagne (*Britones*) est calée entre la Loire et la Seine, mais ne constitue en aucune façon un accident de la côte. Le choix de cette perspective odologique a d'autre part conduit notre cartographe à placer le toponyme *Ispania citerior* entre Nîmes, Narbonne et Autun; cette aberration évidente au regard de la morphologie réelle des territoires concernés, tient sans doute au fait que le cartographe savait seulement que l'Espagne citérieure était à l'Est de Narbonne, ce qui est vrai de qui va de Narbonne à Ampurias, mais ce qui est absurde si l'on considère dans une perspective géographique, et non plus odologique, que les Pyrénées forment une ligne continue entre les Gaules et les Espagnes. Un parallèle avec la carte de Madaba permet de saisir la différence fondamentale de point de vue qui a présidé à l'élaboration de l'une et de l'autre: alors que les montagnes constituaient pour l'auteur de la carte de Madaba des éléments essentiels du paysage, pour l'auteur de la carte de la bibliothèque Ambrosiane, qui les a généralement ignorées, elles ne sont que des lieux de passage ou des frontières ponctuelles, que l'on ne mentionne que lorsqu'elles constituent un obstacle et un lieu de passage remarquables: c'est ainsi que les Pyrénées sont mentionnées comme un lieu isolé - et non comme une chaîne de montagnes - entre la Gascogne et l'Espagne, car elles constituent là le lieu de passage obligatoire, certes, mais aussi un obstacle sérieux entre ces deux régions, alors que de Narbonne aux frontières de l'Espagne citérieure,

le Perthus aidant, ou, plus vraisemblablement encore, au terme d'une brève navigation côtière, la mention des ces montagnes redoutables au voyageur perdait une partie importante de sa signification.

Ces deux cartes nous montrent donc deux types d'approche cartographique résolument opposés quoiqu'ils aient trait à des surfaces identiques; l'un est proprement chorographique; l'autre entièrement odologique.

On aimerait savoir à quel type de représentation appartenaient les deux cartes régionales peut-être attestées par la tradition littéraire, à savoir l'*Italia picta* du temple de *Tellus* et les *situs depicti* de l'Arménie et du Caucase envoyés à Néron par les hommes de Corbulon²⁴². Dans l'état de notre documentation, ce pourrait être un vœu pieux si la double allusion à la peinture ne leur conférait probablement un contenu figuratif qui semble étranger aux cartes du type de la carte de l'Ambrosiane...

• Pour les surfaces plus réduites, nous sommes réduits à l'utilisation de celles des cartes du *corpus Agrimensorum*, lorsqu'elles ne se bornent pas à l'illustration d'un strict problème de parcellaire; les plus élaborées d'entre elles proviennent exclusivement du *Palatinus*, qui copie un original du VII^e s. (pl. LXI sq.); quoique certaines soient en partie de libres reconstructions²⁴³, souvent assez éloignées de la réalité, et que, de façon générale leur aspect ait été modifié pour illustrer un problème précis évoqué dans le texte qu'elles accompagnent, il apparaît qu'elles appartiennent toutes au même groupe que la mappemonde de Madaba.

²⁴²Varron, *Rust.*, I.2.1; Pline, *HN*, VI.40; la nature cartographique de ces documents n'est pas démontrée.

²⁴³Cf. *infra*, 3^e partie, ch.1.1.

Il semble donc possible de répartir ces cartes en deux grandes familles: l'une s'attache à reproduire la complexité d'un paysage, et se caractérise par la présence d'une riche iconographie; c'est exactement le type de cartes que semble avoir eu en tête Ptolémée lorsqu'il parlait des cartes chorographiques. La seconde, sans se fonder sur des itinéraires et sans les reproduire, conserve de l'espace une vision linéaire et odologique propre aux descriptions littéraires anciennes, et qui s'attache plus à la succession des accidents topographiques qu'à la cohérence du paysage; mais, sans se départir de cette vision, elle l'applique à deux axes perpendiculaires qui lui confèrent une apparence de spatialité. Plus austères, les cartes de ce type étaient aussi plus dépouillées d'ornements, et devaient donc être susceptibles de permettre l'intégration d'un nombre plus grand de données dans un plus petit espace; elles devaient donc être particulièrement nombreuses dans les manuscrits, alors que les premières, surtout avant la période de grande diffusion du *codex*, étaient probablement plus fréquemment attestées sur des supports plus monumentaux pour peu qu'elles représentassent des espaces de quelque superficie. Matériellement proches des textes qu'elles illustraient, les secondes en reproduisaient la démarche conceptuelles, quand les premières partageaient avec le *pinax* le support et la nature picturale de la représentation.

3. Cartes proposant une vision linéaire de l'espace: cartes itinéraires et périples.

- De cartes itinéraires régionales, aucun témoignage ne nous est parvenu de l'antiquité, quoique Végèce en mentionne l'existence, si bien que l'on est en droit de s'interroger sur leur apparence originelle; sans doute Végèce eût-il été en peine de nous renseigner lui-même sur des

documents que, de son aveu-même, il ne connaissait pas de première main²⁴⁴. Un point néanmoins semble acquis, c'est que ces cartes devaient nécessairement embrasser des territoires assez vastes, si l'on veut qu'elles aient pu servir de base à des opérations combinées. Trois modèles théoriques sont néanmoins en concurrence si l'on veut tenter d'en retrouver l'aspect. Le premier nous est fourni par les deux plus grandes cartes du *cod. Palatinus* du *Corpus Agrimensorum* (pl. LXI sq.); celles-ci font en effet apparaître dans le cadre général d'une carte chorographique tout un réseau de voies - plus fantastique que réel du reste²⁴⁵-. Rien ne s'opposerait théoriquement à ce que nous y voyions l'image possible d'une carte itinéraire, si ce n'est le fait que les documents de cette famille parvenus jusqu'à nous offrent des représentations de pure fantaisie en matière de réseau routier, et qu'ils s'avèrent incapables de représenter en une seule image la disposition relative des lieux, les accidents naturels du terrain, la voirie, mais aussi et surtout l'ensemble des étapes intermédiaires qui font l'essence des itinéraires²⁴⁶. Il y a donc lieu d'être sceptique quant à une telle identification, à moins de supposer que les *itineraria picta* conçus sur ce modèle étaient aussi peu fiables, et donc aussi peu utiles, que ces cartes, ce qui semble bien difficile à admettre.

Peut-être faut-il alors les rechercher dans la discipline des *agrimensores*, puisque les grandes voies étaient normalement représentées dans les cartes cadastrales, et que c'est à ce titre que nous trouvons l'image

²⁴⁴Sur Végèce et sur le problème des *itineraria picta* en général, cf. *infra*, le deuxième chapitre de notre troisième partie.

²⁴⁵Cf. *infra*, 3e partie, ch.1.1.

²⁴⁶On comparera la pl. LXI à la pl. LXIV.1, qui représente, sur fond de carte moderne la zone que la carte du Palatinus est censée reproduire. On voit que des villes importantes ont disparu du Palatinus, et que l'itinéraire, pour autant qu'il existe, est exclusivement centré sur Turin. La route unissant *Opulentia (Pollentia)* à Hasta n'est pas figurée. Les fleuves sont également moins représentés selon une logique spatiale que selon un principe odologique, selon leur ordre d'apparition en chemin. Il ne sont pas moins dessinés en plan, selon des critères en apparence propres à une vision spatialisée... Malheur à l'utilisateur potentiel de telles cartes!

d'un réseau routier dans les cartes que nous venons de mentionner. Ce second modèle est pourtant sans doute à écarter pour des raisons pratiques, car l'échelle ordinaire de ces cartes, illustrée par les cadastres d'Orange, et leur spécificité s'y opposent; la mention des grandes voies publiques, qui seules figuraient dans ces documents²⁴⁷, serait d'autre part sans intérêt pour l'utilisateur, dans le cadre des surfaces traitées par une carte cadastrale, qu'un simple itinéraire illustre mieux. Du reste, pourrait-on ajouter, de telles cartes ne pouvaient couvrir que les régions comprises à l'intérieur des frontières de l'empire, où elles étaient inutiles pour les militaires, et superflues pour les civils, habitués à se contenter d'itinéraires écrits²⁴⁸. Enfin, pour passer des cartes cadastrales à des cartes routières utilisables, il aurait fallu soit une couverture cartographique générale de l'empire à une échelle adaptée à une telle compilation, qui semble avoir fait défaut, soit la possibilité d'assembler entre elles des cartes cadastrales en adoptant un système unique de coordonnées. Or, chaque cadastre était un système clos, dont l'orientation absolue n'était pas spécifiée, ce qui interdisait pratiquement de fait un tel assemblage. De plus, dans ces deux premiers cas de figures, la nécessité de passer par la médiation de cartes manuscrites constituait un handicap certain, et probablement insurmontable, si nous concevons ces itinéraires peints, réservés selon toute vraisemblance à l'usage des militaires, sur le modèle de nos cartes d'état-major; le texte de Végèce, en effet, n'établit aucune différence de nature entre les itinéraires traditionnels et ceux qui ajoutaient aux caractères ordinaires des autres itinéraires celui d'être peints.

²⁴⁷ Les autres chemins se confondaient normalement avec les limites de centuries, cf. R. Thomsen, *The Iter Statements of the Libri Coloniarius*, dans *C&M*, 9 (1947), p. 38-81.

²⁴⁸ T. Bekkar-Nielsen, *Terra incognita: the Subjective Geography of the Roman Empire*, dans *Studies in Ancient History and Numismatics Presented to Rudi Thomsen*, Aarhus, Univ. Press, 1988, p. 148-161.

Sans doute nous faut-il donc nous tourner vers des documents qui conservaient, malgré la présence de représentations imagées, la structure linéaire de l'itinéraire; de ce troisième modèle, le seul qui pût s'appliquer à des régions de quelque étendue, nous pouvons nous faire une idée à travers un document médiéval: l'itinéraire de Londres à Jérusalem de Matthieu de Paris²⁴⁹, rédigé en 1253 (pl. LI sq.). Rien, dans l'aspect de ses vignettes, ni dans la nature de son contenu, ne permet en aucune façon de le faire remonter, certes, à un document romain; il peut néanmoins nous aider à comprendre ce qu' a pu être un *itinerarium pictum*. Le seul document susceptible d'être assimilé à un *itinerarium pictum* dont le contenu nous soit connu est en effet la *forma Æthiopiæ* envoyée à Néron; or, on s'en souvient, il ne semble pas que ce document, à en croire Pline, ait comporté le moindre toponyme extérieur à l'axe direct de progression des prétoriens chargés de cette mission. Si l'on veut à tout prix lui conserver la nature cartographique que suggère, sans l'imposer, le mot *forma* qui le caractérise, il nous faut admettre que le principe de la linéarité n'était pas entièrement incompatible avec des représentations par l'image, et que le terme de *forma* pouvait avoir trait à des représentations géographiques non spatialisées.

• C'est en tout cas très exactement l'image que nous donne l'itinéraire de Matthieu de Paris; celui-ci conserve la structure linéaire du déplacement d'un point à un autre; mais, comme les *itineraria picta* de Végèce, et c'est bien là son originalité et la source de son efficacité, il n'exclut pas un certain nombre de cheminements secondaires et de variantes de l'itinéraire principal, ni même la mention d'autres destinations possibles à partir d'un point. Le caractère figuré de la représentation

²⁴⁹Miller, *MM*, III, p. 84 sq. Les illustrations que nous reproduisons sont dessinées à partir du manuscrit de Londres, Reg. 14, C. VII, f°s 2r - 5r.

Intervient que pour autant que la disposition des toponymes reproduit leur séquence dans l'espace, à l'image de nos indicateurs de chemins de fer actuels, ce qu'un texte n'eût pas permis, et pour autant qu'elle illustre chaque étape d'une vignette dont la précision est variable, et qui peut aller jusqu'à un plan de cité; nous trouvons bien ainsi un itinéraire annoté et point, comme ceux que décrit Végèce. Mais à la différence de ce que nous pourrions concevoir sur la base des documents en usage depuis les XVIII^e et XIX^e s., cet itinéraire ne cesse d'avoir trait à un trajet et à ses éventuelles ramifications; s'il permet de s'en écarter, c'est toujours pour y revenir; or c'est précisément la tâche qu'aux yeux de Végèce, ou encore de saint Ambroise, devait remplir l'itinéraire: permettre d'accéder au lieu voulu le jour désiré; il n'était pas question pour lui de trouver dans les *itineraria plura* le moyen d'accéder à un autre lieu que celui qui avait été initialement fixé par ses supérieurs. Il se présente sous forme de colonnes, qui permettent de suivre des tranches itinéraires cohérentes à l'intérieur desquelles plusieurs choix sont offerts au voyageur; les indications relatives à la viabilité sont somme toute assez peu nombreuses et ne donnent pas des chiffres en milles; elles n'en sont pas moins essentielles, car elles portent sur la durée du voyage: journée, ou grande journée, et sur les critères qui permettront de choisir le bon chemin.

C'est ainsi qu'à la sortie de Suse (pl. LI.2), le pèlerin a le choix entre deux solutions: continuer *versus orientem* jusqu'à Turin, mais il lui faudra *jurnee grant*, ou prendre le *chemin a destre* jusqu'à Avigliana, puis de là *versus orientem* jusqu'à Turin, ce qui permet de fractionner l'étape d'une façon qui pouvait s'avérer commode par des chemins et sous un climat difficiles. Pour faciliter la tâche du voyageur, ou pour l'informer des difficultés qui l'attendent, Matthieu a indiqué le tracé des cours d'eau que l'on traverse ou dont on suit le lit; à Mâcon et à Chalon, la Saône es deux

fois représentée, comme deux rivières distinctes: c'est que l'itinéraire n'emprunte pas les rives de la Saône, et que la présence de la rivière, du reste anonyme, n'a pas vraiment de fonction itinéraire, mais sert seulement à caractériser la situation de la ville sur ses rives ou la nécessité d'une traversée.. Pour revenir à l'exemple du Turinois, les deux itinéraires optionnels que nous avons examinés empruntent chacun une rive de la *Doria riparia*: à l'arrivée à Turin, chacune des deux voies est portée sur une rive de la rivière qui sera désormais désignée comme *le Pou*, c'est-à-dire le Pô. L'itinéraire évoque du reste à cette occasion deux autres moyens d'accéder soit à Turin et Verceil depuis Montmélian, près de Chambéry (par le Petit Saint-Bernard et Aoste), soit à Verceil depuis Milan; mais le détail de cet accès n'est pas mentionné pour Montmélian... Matthieu, qui en a seulement évoqué la possibilité a néanmoins mis en garde son lecteur en signalant qu'il ne s'agissait pas d'une étape proche entre Verceil et Turin, mais d'un itinéraire lacunaire en indiquant *uacat* et en désignant par là le but de l'itinéraire concerné. Les appels à d'autres itinéraires éventuels sont à plusieurs reprises astucieusement indiqués: à partir de Lyon, le cartographe signale, tout à fait normalement, la route qui, par la-Tour-du-Pin, conduit au Mont-Cenis et à la vallée du Pô, mais il évoque aussi, quoique de façon beaucoup moins détaillée, la route de Saint-Gilles, d'où l'on pouvait également faire voile pour la Terre Sainte, en ne mentionnant pour étapes que Vienne et Valence, à charge pour le voyageur de compléter ces informations pour les rendre utilisables. Les ponts sont systématiquement mentionnés, voire cartographiés lorsque leur disposition est complexe, comme à Lyon; quant aux montagnes, elles sont systématiquement mentionnées lorsque l'on doit les franchir; dans certains cas, sans se départir du schéma de la mise en colonnes, le champ de la représentation s'élargit pour donner naissance soit à des plans de villes,

comme Rome, Saint-Jean-d'Acre ou Jérusalem, soit à des sortes de cartes sommaires, comme pour les Pouilles, la Sicile ou la Terre Sainte (pl. LII sq.).

Malgré son aspect surprenant, on voit que, comme chez Végèce, ce document présente toutes les caractéristiques d'un itinéraire annoté et peint; il mentionne plus la viabilité que des chiffres bruts, donne les raccourcis, caractérise le terrain dans lequel on évolue, et surtout indique aux embranchements les destinations susceptibles d'être atteintes, en donnant parfois les grandes étapes intermédiaires. Ce faisant, il donne la possibilité à ses utilisateurs de disposer, en quelques pages, de feuillets qui, sans rompre la linéarité de l'itinéraire, gage de son efficacité, pouvaient permettre, le cas échéant, une combinaison avec d'autres itinéraires. C'est donc dans ce type de représentations, parfaitement conforme à la description de Végèce, que nous serions tenté de reconnaître le modèle des *itineraria non tantum adnotata, sed etiam picta*.

• Un périple pontique: le prétendu "bouclier" de Doura-Europos.

Découvert sur les bords de l'Euphrate dans la "Tour des Archers" de l'enceinte de Doura-Europos par F. Cumont²⁵⁰, ce "fragment de peau de bouclier portant une liste d'étapes", selon les mots et l'interprétation de son inventeur²⁵¹, est aujourd'hui conservé au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, à Paris, où il porte la référence *Suppl. Gr.* 1354.2 -V, et a longtemps été retenu comme un document itinéraire²⁵². Quoiqu'il

²⁵⁰ Sur ce document, cf. aussi *infra*, p. 685 sq.

²⁵¹ F. Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, (BAH, IX), Paris, 1926, p. 323-337. Le texte de cette notice a été publié à l'identique dans *La Géographie*, 43 (1925), p. 1 sq., et dans *Syria*, 6 (1925), p. 1 sq.

²⁵² A. 1 M. Levi, *IP*, p. 30; J.-O. Thomson, *History of Ancient Geography*, New-York, 1965, p. 377; R. Sherk, *Roman Geographical Exploration and Military Maps*, dans *ANRW*, II.1, Berlin/New-York, 1974, p. 560. Dilke, *GRM*, p. 120 sq.

porte des distances en milles, ce qui ne laisse pas de surprendre de la part d'un document légendé en grec, la longueur des étapes, qui dépassent à l'occasion 80 milles, a conduit R. Rebuffat à écarter avec raison son identification avec un itinéraire *stricto sensu* ²⁵³. Depuis, l'examen de l'original de ce fragment nous a permis de préciser, dans deux études²⁵⁴, un certain nombre de points qui, à notre sens écartent définitivement l'hypothèse de l'itinéraire militaire et de l'itinéraire tout court. Tout d'abord, il apparaît que le support du fragment de parchemin conservé n'était pas un bouclier, mais un *pinax*, ou une *tabula*, c'est-à-dire un tableau à part entière. D'autre part, la lecture de l'original fait apparaître clairement deux axes de symétrie qui séparaient quatre couples de navires composés chacun d'un navire de charge et d'une chaloupe. Ces deux axes, et l'identification de la mer d'Azov en bas et à droite du fragment, sur l'un de ces axes, ainsi que d'une signature en écriture cursive latine, à l'intersection avec l'autre, nous permettent de proposer une restitution parfaitement circulaire et symétrique des côtes du Pont, ainsi que de deux appendices également circulaires: l'Hellespont, qui était probablement représenté à gauche et le *Palus Mæotis*, l'actuelle Mer d'Azov (Pl. XLVIII), dont une partie demeure visible sur le fragment conservé. Ce document ne doit donc plus apparaître comme un itinéraire, mais comme un périple; il conserve néanmoins la linéarité - appliquée au cercle - essentielle à un itinéraire; elle s'affiche avec éclat dans les parties conservées, puisque toute la Chersonèse Taurique, entre *Borysthénès* (l'embouchure du Dniepr²⁵⁵) et *Arta* (les détroits de Kertsch), c'est-à-dire la Crimée dans sa totalité n'a pas brisé le moins du monde la régularité du cercle qui

²⁵³Le bouclier de Doura, dans *Syria*, 63 (1986), p. 88 sq.

²⁵⁴Observations sur l'original du fragment de carte du pseudo-bouclier de Doura-Europos, dans *RÉA*, 90 (1988), p. 151-161; Une deuxième lecture du "bouclier de Doura-Europos", dans *CRAI* (1989), p. 373 - 389.

²⁵⁵Le fleuve lui-même n'a pas été représenté, faute de place.

caractérise les rives du Pont-Euxin. Nous retrouvons donc ici une pratique qui s'était déjà révélée dans la carte de la bibliothèque Ambrosiane, à cette différence près que les éléments représentés se bornent ici à une simple ligne et non à un réseau de lignes sécantes. Est-ce-à dire que nous sommes en présence d'un itinéraire maritime? Pas le moins du monde. Car si on le compare aux périples littéraires parvenus jusqu'à nous, on note des différences considérables, qui tiennent à plusieurs facteurs. Les amers, essentiels à la pratique de la navigation, en sont absents; les caps, les golfes et les péninsules ne sont pas plus mentionnés; enfin, les distances maritimes sont normalement évaluées en stades; or aucune des distances conservées dans ce document n'est réductible à un chiffre exprimé dans cette unité, eût-il été ultérieurement converti en milles; bien plus, comparées aux autres itinéraires terrestres, les distances semblent comptées sur les voies et non le long des côtes²⁵⁶.

Les navires représentés au centre ne sont qu'une convention esthétique que l'on retrouve par exemple dans la carte de Madaba; ils n'ont d'autre fonction que de meubler l'étendue de la mer et de signifier qu'il ne s'agit pas comme l'Océan, d'un lieu infranchissable, mais d'un espace ouvert à l'action des hommes. La fonction de cette carte n'était probablement pas autre que d'offrir une illustration du calcul de la circonférence du Pont, fréquente chez les géographes. Elle n'en demeure pas moins, pour cette raison, caractérisée par la linéarité propre aux itinéraires²⁵⁷; appliquée à un cercle, elle donne l'illusion de la spatialité; les tracés ont pourtant été limités à des lignes au sens le plus géométrique du terme, et l'écart entre les localités mentionnées ne reflète en rien celui que révèlent les chiffres

²⁵⁶Rebuffat, *art. cit.*, pour les toponymes de la rive droite du Danube.

²⁵⁷L'embranchement qu'avait pu voir Cumont était erroné: là où il croyait voir une seconde route, continentale, au départ d'*Artaxata*, on a en réalité un second périple, celui du Méotide, au départ d'*Arta* - Les détroits (de Kertsch).

de distance qui les accompagnent. Avec ce bel objet, richement décoré, mais peu lisible et virtuellement inutile, nous touchons à l'un des pôles extrêmes de la cartographie.

4. Cartes schématiques.

C'est à un pôle opposé que nous conduisent les nombreuses cartes régionales schématiques qui nous sont parvenues. Parmi les originaux anciens, on peut mentionner une monnaie qui représente dans un schéma triangulaire de la Sicile la tête de la Sybille (pl. XLIII.2)²⁵⁸, qui, *mutatis mutandis*, nous donne sans doute une idée de l'aspect probable de la *forma Sardinia* déposée dans le temple de *Mater Matuta*²⁵⁹. De fait, la Sicile a été abondamment cartographiée dans un très grand nombre de scolies, qui, comme c'était déjà le cas des mappemondes, constituent le cadre privilégié de ces cartes schématiques. Ceci tient sans doute au fait que les *corpus* de formes usuelles qu'utilisent les textes littéraires pour caractériser l'aspect des régions décrites ont inspiré des cartes par définition schématiques, puisque ces formes procèdent elles-mêmes d'une réduction schématique. Or, dans ce *corpus*, la Sicile possède probablement la forme la plus simple, puisqu'elle peut se définir par un être géométrique simple, à savoir le triangle: on rencontre donc assez fréquemment des schémas triangulaires pour illustrer la Sicile (pl. XLIII.1), en particulier dans les manuscrits de Polybe²⁶⁰, et dans le manuscrit de la bibliothèque Ambrosiane où nous avons déjà rencontré une carte de la Gaule.

²⁵⁸Levi, *IP*, p. 32 et Pl. II, fg. 2; cf. *BMC, Sicily*, p. 95, n°s 4-6; G.-H. Hill, *Coins of Ancient Sicily*, Londres, 1906, p. 212, pl. XIV.8.

²⁵⁹Liv., XLI.28.8 ; cf. *infra*, 3e partie, ch. 2.

²⁶⁰ En particulier le MS Vat Gr. 124, f° f° 30 v, rédigé par Ephraïm, du *scriptorium* de Constantinople vers le milieu du Xe s. La carte se trouve en regard de I.42.1-6; orientée au Sud, elle porte Pachynos en haut, Pelorias et Lilybée en bas; cf. P. Pédech, *ad loc.*, (CUF), p. 76, n. 1.

Même lorsque leur schématisation géométrique est moins poussée, certaines de ces cartes n'ont d'autre fonction que d'embellir le texte; c'est le cas notamment d'une carte de la Mésopotamie contenue par le même manuscrit de la bibliothèque Ambrosiane (pl. XLIX.2). D'autres, les plus nombreuses, l'illustrent et le glosent: c'est ainsi qu'en regard d'un passage de Denys le Périégète où les Cyclades sont décrites comme un cercle d'îles centré sur Délos, les manuscrits nous donnent l'image d'un cercle central légendé Δέλος, entouré de onze cercles qui figurent les onze autres Cyclades²⁶¹. Les *commentaires* d'Eustathe au même ouvrage donnent de la même façon deux parallélogrammes pour illustrer un débat relatif à la forme de la Libye²⁶², ou, plus loin, pour appuyer sa description de l'Inde²⁶³; du moins Eustathe introduisait-il de propos délibéré des figures destinées à apporter quelque chose à son texte; ce n'était généralement pas le cas. L'exemple des Cyclades nous montre à quel point la lettre du texte a été suivie sans nuances et jusqu'à l'absurde; au mieux, la plupart de ces illustrations sont sans intérêt, comme cette illustration d'une citation d'Eratosthène par Strabon²⁶⁴:

Φησὶ δὴ τοῦ Ἀραβίου κόλπου πρὸς τὴν ἐσπέραν ἐννακοσίους ἢ χιλίους σταδίους διέχειν τὸν Νεῖλλον, παραπλήσιον ὄντα κατὰ τὸ σχῆμα τῷ γράμματι τῷ Ν κειμένῳ ἀναπαλιν· ῥυεὶς γὰρ, φησὶν, ἀπὸ Μερόης ἐπὶ τὰς ἄρκτους ὡς δισχιλίους καὶ ἑπτα κοσίους σταδίους, πάλιν ἀναστρέφει πρὸς μεσημβρίαν καὶ τὴν χειμερινὴν δύσιν (...) καὶ τὴν ἐτέραν ἐπιστροφὴν ποιησάμενος πρὸς τὰς ἄρκτους φέρεται πεντακισχιλίους μὲν καὶ τριακοσίους σταδίους ἐπὶ τὸν μέγαν καταράκτην

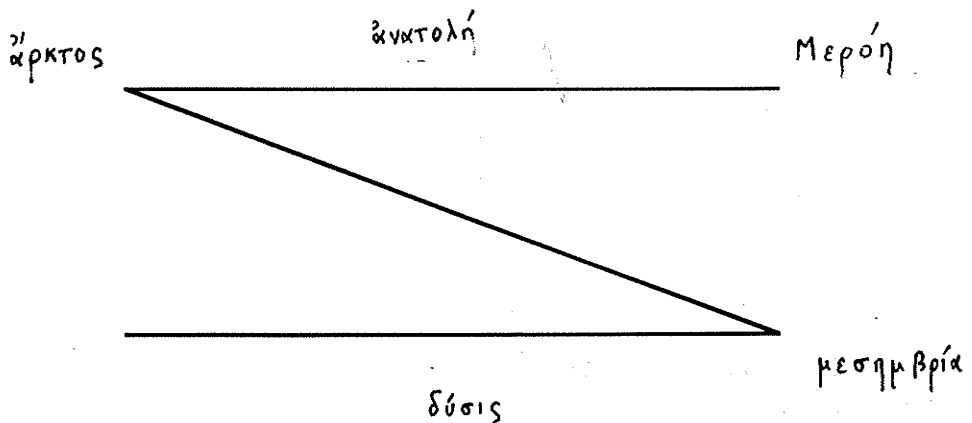
²⁶¹Cf. pl. XLIV.3 = P. 2771, f° 63. Cf. *GGM*, II, p. 451.

²⁶²*GGM*, II, p. 247. *Infra*, pl. XLIV.3

²⁶³*ibid.*, p. 401; cf. notre pl. XLIV.4.

²⁶⁴XVII. 1. 2, C 785 sq.; cf. Berger, III B 51, p. 302, n. 4

"Selon lui, le Nil est distant de 900 ou 1 000 stades vers l'ouest du golfe arabique, et sa forme est semblable à celle d'un N à l'envers; car, toujours d'après lui, après avoir coulé vers le Nord depuis Méroë, pendant quelque 2 700 stades, il retourne vers le Sud et vers le couchant d'hiver (...), puis, changeant une seconde fois d'orientation, il s'écoule vers le Nord, durant 3 500 stades jusqu'à la Grande cataracte...". Le texte décrit ensuite un nouveau changement d'orientation du fleuve, vers l'Est, jusqu'à Syène; la figure qu'il décrivait sous la forme d'un N dont la haste oblique aurait été inversée se suffisait donc à elle-même pour comprendre le schéma général qu'infirmait le détail ultérieurement donné de ce tracé, puisqu'entre la première cataracte et Syène, l'orientation changeait une nouvelle fois... Cette indication, schématiquement vraie aussi longtemps qu'elle était destinée à fournir un support commode à l'imagination, se mue en absurdité dès qu'elle devient l'objet d'une illustration qui s'impose à l'œil dans toute sa trivialité, alors qu'elle n'apporte strictement rien au texte, dont elle reprend très exactement les termes; le résultat se traduit en effet dans les manuscrits par le schéma suivant:



Les scolies de Berne²⁶⁵ à Lucain nous offrent un exemple analogue, qui illustre mieux encore l'inutilité flagrante et l'ineptie de diagrammes fondés sur la seule lecture du texte qu'ils illustrent; en regard de vers qui décrivent rapidement la topographie de l'Eubée, les scolastes ont en effet inséré une carte extrêmement schématique exclusivement composée de droites et de cercles qui, loin de respecter en quelque façon l'aspect réel des lieux, se borne à représenter approximativement les dispositions relatives des divers lieux concernés (pl. XLIII.3).

Le caractère fantaisiste de cette figure est évident, si on la compare à la disposition réelle des lieux (pl. XLIII.4), et il saute aux yeux qu'il s'agit là d'une simple extrapolation iconographique à partir des données toponymiques du texte de Lucain²⁶⁶; rien ne figure dans la carte que ce qu'indique le texte. On pourrait penser que le scoliaste s'est inspiré d'une carte de l'Eubée tirée de quelque lecture: il n'en est rien; la carte a été dressée à partir des informations que donne Lucain! L'Euripe, figuré par un parallélogramme allongé, coule entre Rhamnos et Carystos, placées face à face, conformément aux indications du poète; Aulis est placée sur les bords de l'Euripe parce que Lucain dit que les courants de l'Euripe y poussent les navires; mais le scoliaste n'avait aucune idée de l'emplacement réel d'Aulis, et l'a placée à tort du même côté de l'Euripe; quant aux deux autres toponymes, Chalcis et l'Eubée, bien en peine de les situer, faute de

²⁶⁵H. Usener, *M. Annæi Lucani Commenta Bernensia*, Leipzig, 1869, p. 339. La figure se trouve au f° 88, mais illustre la scolie du f° 66 v.

²⁶⁶V. 230 sq.: (...) *Secreta tenebis | litoris Euboici, memorando condite busto, | qua maris angustat fauces saxosa Carystos | et tumidis infesta colit qua numina Rhamnus, | artatus rapido feruet qua gurgite pontus, | Euripus trahit cursum mutantibus undis | Chalcidicas puppes ad iniquam classibus Aulin.* "Reposant dans un tombeau mémorable, tu occuperas un lieu retiré des rivages d'Eubée, là où la rocheuse Carystos resserre les détroits de la mer, et où Rhamnonte vénère des dieux hostile aux orgueilleux, là où la mer se resserre et bouillonne d'un courant rapide, et où l'Euripe aux ondes changeantes entraîne les vaisseaux de Chalcis vers Aulis funeste aux marins".

renseignements suffisants dans le texte de Lucain, il les a prudemment fait figurer dans des cercles isolés qui les mettent à l'écart du débat géographique.

5. Cartes cadastrales.

Réalisées dans un but administratif bien précis, avec des méthodes propres, ces cartes, auxquelles un développement particulier sera consacré²⁶⁷, apparaissent isolées au sein de la cartographie régionale; elles se caractérisent en effet comme des réseaux de lignes orthogonales qui constituaient à la fois l'objet et le moyen de la représentation. A l'intérieur de ces réseaux, seuls étaient représentés les accidents naturels ou artificiels du terrain qui venaient contrarier cette ordonnance et le schéma de répartition des terres qui en découlait. Leurs dimensions considérables, si l'on sait qu'elles étaient sans doute normalement réalisées à l'échelle de 1:4800 et qu'elles couvraient des régions très étendues, constituait sans doute l'une des particularités les plus remarquables de ce groupe.

²⁶⁷*Infra*, 3e partie, ch. 1.

III. Les quasi-cartes. Des images aux frontières de la cartographie.

Quiconque s'intéresse à la cartographie manuscrite, qu'elle soit ancienne ou médiévale, se trouve tôt ou tard confronté au difficile problème des limites du phénomène cartographique; nous avons déjà pu voir plus haut que ces limites posaient problème aux anciens eux-mêmes, puisque Ptolémée éprouvait les plus grandes difficultés à caractériser avec précision les points à partir desquels la cartographie se séparait de la géométrie et de la peinture figurative. De fait, il apparaît rapidement à l'examen que les documents qu'il nous est difficile de classer dans l'un ou l'autre de ces modes de représentation du réel sont légion.

1. Cartes sans objet.

Certains d'entre eux, sans reproduire une carte particulière, semblent vouloir donner l'illusion d'une reproduction cartographique; c'est le cas, notamment d'une mosaïque découverte à Rome il y a plusieurs siècles²⁶⁷, où l'on pouvait voir, au centre d'un écorché de la sphère céleste, un globe terrestre décoré de taches diverses (pl. CXIV.1). Sans proposer la moindre configuration géographique susceptible d'être rapportée à une réalité quelconque, il se distinguait par une série d'évocations de terres et de mers dont la succession complexe de caps et de golfes suffisait à identifier le globe en question comme l'image de la Terre et de ses mondes habités insulaires, quoique ceux-ci n'adoptassent pas la répartition schématique que nous avons pu rencontrer sur les mappemondes dites "hémisphériques" ou sur le globe de Cratès de Mallos.

²⁶⁷Cf. A. Schlachter et F. Gisinger, *Der Globus, seine Entstehung und Verwendung in der Antike* (*ΣΤΟΙΧΕΙΑ*, 8), Berlin, 1927, Pl. I, fig. 25, d'après Guattani, *Monumenti antichi inediti ovvero Notizie sulle Antichità e belle arti di Roma*, Rome, 1786, Tav. II; cf. P. Arnaud, *L'image du globe dans le monde romain*, dans *MEFR(A)*, 96 (1984), p. 64 sq. et fig. 2.

Nous sommes également de l'avis de reconnaître dans une série de peintures pompéiennes l'image symbolique d'une carte figurée sur le bouclier-miroir où Thétis découvre, dans la forge de Vulcain, le funeste destin promis à son fils²⁶⁸. Grâce à la courtoisie de la Surintendance archéologique de Pompéï, nous avons eu, au cours de notre séjour à l'Ecole Française de Rome, la possibilité d'examiner celles d'entre elles qui demeurent lisibles, lorsqu'elles n'ont pas disparu, en les complétant heureusement par des photographies ou dessins anciens. Dans quatre cas²⁶⁹, on voit figurer sur le bouclier d'Achille, outre des représentations de corps célestes ou Zodiacaux, une ligne sinusoïde fermée sur elle-même, et, dans un cas²⁷⁰, des combats. Si l'on reconnaît, avec F. Gury, dans ces représentations stéréotypées des ateliers campaniens, une scène de divinisation dans un miroir, et non l'image traditionnelle des armes d'Achille, ce qui ne semble pas devoir être remis en cause, quelle peut-être la signification de cette figure? F. Gury nous a suggéré d'y voir l'*Ouroboros*, c'est-à-dire le serpent céleste qui, se mordant la queue, est l'un des nombreux symboles du Tout.

²⁶⁸Cf. O. Brendel, *Der Schild des Achilles*, dans *Die Antike*, 12 (1936), p. 272-288. Plus récemment, F. Gury, *La Forge du destin. A propos d'une série de peintures pompéiennes du IVe style*, dans *MEFR(A)*, 98 (1986), p. 427-489.

²⁶⁹VI.9.2, Maison de Méléagre, atrium (= Naples, Musée National, inv. n° 9528), Schefold, *Die Wände Pompejis*, Berlin, 1957, p. 111.2 (Gury, *art. cit.*, fig. 4, p. 433); VI.16.7; Maison des Amours Dorés, exèdre à l'Est du péristyle; Schefold, p. 154 G (Gury fig. 5 p. 433); VII.1.25, Maison de Siricus, exèdre, Schefold p. 164. 10 (Gury, fig. 6, p. 434); IX.5.2, *Domus Uboni*, pièce n, Schefold, p. 252; Brendel, *art. cit.*, p. 283 et pl.; Gury, fig. 8 p. 436 (photo DAI n° 48-26). Nous avons cherché en vain cette dernière pièce *in situ*, les pigments ayant disparu. La peinture de la maison IX.1.7 (Gury fig. 7), Mus. Nat. de Naples, Inv. n° 9529, ne porte que le reflet de Thétis sur le bouclier. C'est également le cas d'une peinture du mur occidental du cryptoportique de la maison du cryptoportique (I.6.2-4; Schefold, p. 18), que nous n'avons pas retrouvée *in situ* (F. Gury, p. 469 sq. et fig. 1 p. 430), mais dont le relevé a été publié par V. Spinazzola, *Pompeï alla luce degli scavi nuovi di via dell' Abundanza*, Rome, 1953, p. 924 sq., fig. 927 (nég. 15 AFSC 875; 15 AFSC 897). Certaines représentations, comme celle de la *casa delle quadrighe* (VII.2.25, Schefold, p. 173), ou du péristyle de la maison d'Epirius Sabinus (IX.1.22, Schefold, p. 238) ne sont plus visibles *in situ*, et étaient déjà détruites en 1957

²⁷⁰IX.1.7.

On a néanmoins quelque raison d'en douter: on comprend mal, par exemple, pourquoi il est systématique que cette figure occupe la moitié gauche seulement du bouclier, et non toute la scène; d'autre part, le bouclier se suffit généralement à lui-même pour représenter le Cosmos²⁷¹. Enfin, on voit bien dans la peinture de la *Domus Uboni* que le Zodiaque, autre figure de limitation de l'Univers, plus répandue que l'*Ouroboros* à l'époque romaine dans cette fonction, occupe bien toute la périphérie du bouclier circulaire, alors que notre sinusoïde n'en dépasse pas l'axe vertical, qu'elle semble suivre assez résolument dans les quatre exemples qui nous intéressent²⁷². La peinture de la *Domus Uboni*, la mieux conservée du groupe, nous aide à mieux comprendre sa signification; on remarque en effet que, si le Zodiaque ceinture l'ensemble du bouclier, les corps stellaires qui apparaissent à l'intérieur de ce cercle se trouvent tous à droite de la forme fermée qui retient notre attention, et qui a dès lors toutes chances de ne pas appartenir au domaine céleste. Or les tracés mous et ondulants qui la caractérisent sont fréquemment utilisés en cartographie pour désigner les côtes: on les trouve par exemple sur la Table de Peutinger (pl. LXXX sq.), ou encore sur les cartes de la Bretagne de la *Notitia Dignitatum* (pl. XXXIX). Ces dernières présentent plus d'un point commun avec les documents qui nous intéressent; en effet, loin d'être des cartes fondées sur la disposition réelle des lieux, elles se caractérisent par une répartition des légendes qui hésite entre la simple liste mise en colonnes et une présentation plus spatialisée à laquelle elle n'atteint jamais. Les cartes de l'Égypte, par exemple (pl. XL.3-4), ne respectent ni l'organisation réelle des lieux, ni même leur disposition relative par rapport à un repère donné comme le Nil; les fleuves, les montagnes et les côtes sont donc plus les

²⁷¹P. Arnaud, *L'image du globe dans le monde romain*, dans *MEFR(A)*, 96 (1984), p.85 sq.

²⁷²elle ne dépasse cette ligne idéale qu'à la *Maison des Amours Dorés*.

symboles d'un pays que des repères géographiques à proprement parler. C'est encore le cas des cartes de Bretagne, dont les tracés n'illustrent pas une île particulière, mais le caractère insulaire de la Bretagne. Ne serait-ce pas précisément ce qu'entendent représenter les formes énigmatiques du bouclier présenté à Thétis dans le forge de Vulcain? Les sinusoïdes n'offrent aucun plan cohérent d'un bouclier à l'autre, car elle n'ont d'autre objet que de représenter génériquement la succession de caps et de côtes qui ne caractérise pas une côte en particulier, mais n'importe quelle côte. Si cette ligne crée une forme fermée, l'objet représenté est nécessairement une île, qu'il est bien difficile de ne pas identifier avec l'île par excellence, à savoir la terre habitée²⁷³; opposée au ciel, elle constitue le cadre des combats qui apparaissent dans un bouclier au moins, et représente le lieu où se joue le sort d'Achille. Thétis pouvait bien regarder horrifiée dans ce bouclier le spectacle du destin d'Achille: incarné par le Zodiaque et par le ciel, il illustre bien toute la fatalité qui pesait sur l'issue terrestre du héros.

2. Cartes allégoriques?

Certaines cartes ont par ailleurs pu céder à tentation de la métaphore ou de l'allégorie; c'est du moins ce que certains ont pensé lorsqu'ils ont écrit que la description anthropomorphique du monde que donne Hippocrate dans son *perià e&vdomaçdwn* remontait à une mappemonde²⁷⁴: dans ce texte, le Péloponnèse est la tête et le visage, l'Isthme le cou, l'Ionie le torse, l'Hellespont les cuisses, les Bosphores Thrace et Cimmérien les pieds, l'Égypte et la mer d'Égypte, le ventre, le

²⁷³Apulée, *Mund.*, VII. 303. *Hanc nostram insulam (i.e. hunc terrarum orbem) quam maximam diximus.* Cf. aussi Cic., *Rép.*, VI.20.21.

²⁷⁴cf. W. Roscher, *Das Alter der Weltkarte in Hippocrates' perià e&vdomaçdwn und die Reichskarte des Darius Hystaspis*, dans *Philologus*, 70 (1911), p. 529 sq.

Pont-Euxin et le Palus Méotide (Mer d'Azov), le bas-ventre et les intestins. Les métaphores antropomorphiques ne sont pas rares dans les descriptions géographiques, tant pour s'appliquer au monde entier que pour désigner ses parties²⁷⁵. Mais dans le détail, chacune de ces descriptions semble plutôt faire appel à la symbolique qu'à la cartographie; si l'on s'en tient au cas d'Hippocrate, on voit bien qu'il est impossible de cartographier d'une façon raisonnable les régions concernées, en les inscrivant dans le corps humain; il est plus sensé de penser que les qualités prêtées à chacun des territoires ainsi décrits ont imposé un parallèle avec celles que l'on reconnaissait traditionnellement aux différentes parties du corps. C'est ainsi que, s'il ne fallait pas à un Grec une érudition considérable pour savoir d'expérience que le Péloponnèse et l'Isthme entretiennent les mêmes rapports que la tête et le cou et que leurs masses respectives, dont l'appréciation se passe des secours de la cartographie, peuvent du reste sans mal être comparées à la disposition respective d'une tête et d'un cou, il est intéressant de remarquer que les deux parties grecques de cette description du monde, à savoir l'Ionie et l'ensemble constitué du Péloponnèse et de l'Isthme, sont toutes deux gratifiées des sièges de la pensée et du sentiment: la tête et le torse. Les mers (et l'Egypte, associée à la mer d'Egypte) correspondent au ventre et à la fonction digestive, peut-être par sympathie avec le milieu aquatique qui, chez Hippocrate, caractérise le ventre; enfin, les détroits, Bosphores et Hellespont, sont associés à la fonction motrice du corps, sans doute en vertu de leur rôle de lieu de passage et de communication. Contrairement à ce que certains ont pu penser, il nous semble donc plus raisonnable de rattacher ces descriptions à des conceptions proches de celles qui animent la magie sympathique et analogique que de les rapprocher de cartes réelles.

²⁷⁵Cf. Plutarque, *Isid.*, 32 [363 E]. Eumène, *Pro instaur. scholis*, VIII.7, cf. *supra*, n. 116.

3. "Map-like Paintings".

Un assez grand nombre de documents se situe aux marges de la cartographie: avec les cartes, ils partagent le dessein de mettre en évidence la position relative de plusieurs lieux terrestres dont la vision synoptique échappe théoriquement aux possibilités matérielles d'un simple mortel. Dès lors, ces représentations échappent à une reproduction mimétique simplement réaliste du monde; mais l'auteur de telles représentations a choisi de leur conserver l'aspect d'un tableau réaliste. Les plus célèbres de ces "sortes de cartes" sont sans conteste la mosaïque nilotique de Préneste, et la "carte de la Sicile" du Virgile Palatin, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler²⁷⁶; toutes deux demeurent néanmoins des peintures, dont elles conservent les canons esthétiques; elles sont en tout point des *topographiāi*, et appartiennent en droit à la peinture, quoique sous le rapport des étendues concernées, elles puissent être considérées, jusqu'à un certain point, comme des cartes; elles sont plutôt des paysages représentés selon les canons de la peinture, mais dont les distances ont été écrasées pour permettre la représentation détaillée de quelques lieux emblématiques de leurs diverses parties.

Le phénomène est quelque peu différent lorsque l'on étudie les miniatures qui ornent la *Topographie chrétienne* de Cosmas Indicopleustès, qui donnent plutôt l'impression de cartes auxquelles on aurait tenté de donner l'apparence de peintures; dépourvues des qualités de composition esthétique et de complexité qui caractérisaient les précédentes et qui en faisaient les égales de tableaux, elles sont en réalité de simples schémas habillés d'images isolées, dont la présence était supposer embellir un ensemble bien aride. Ces particularités sont très

²⁷⁶Cf. *supra*, p. 19 sq., 29 sq. et pl. LXXXI.2 et CXV.

sensibles dans la carte de la région d'Axoum, en Ethiopie (II.55; cf. pl. XLII.2). Le centre de l'illustration décrit en effet, conformément au texte qu'elle accompagne, le monument et le trône d'Axoum, ainsi que l'inscription du roi Ptolémée; derrière ces monuments, quatre personnages marchent sur la route d'Axoum²⁷⁷; mais aux marges du dessin, nous sommes en présence d'une véritable carte, où l'on peut voir la mer Rouge, à gauche, et sur ses rives, de haut en bas, la douane de *Gabaza*, puis *Adoula* et *Samidi*. Dans l'angle supérieur droit apparaît la ville d'Axoum; ces quatre localités sont mentionnées par des vignettes de dimensions réduites, alors que deux seulement sont mentionnées dans le texte. Nous avons donc, à l'origine, une carte qui comprenait ces quatre toponymes, figurés à l'échelle qui convenait à une carte, après quoi Cosmas a inséré l'illustration centrale, démesurée si on la compare à la vignette de la ville d'Axoum dont elle décrivait néanmoins le contenu... On pourrait pousser assez loin les parallèles: chez Cosmas, les illustrations de la conversion de Paul, entre les villes de Jérusalem et de Damas²⁷⁸, de la cueillette de la Manne (pl. LIV.1-2)²⁷⁹, ou de la chasse aux cailles²⁸⁰ en constituent d'autres exemples. Mais Cosmas n'est pas le seul, loin s'en faut, à nous transmettre de telles images; l'*Illiade* du Vatican s'inscrirait en effet sans mal dans la série; mais une mosaïque byzantine provenant d'Umm al Munâbia, en Jordanie (pl. XLIV.1)²⁸¹ demeure probablement le témoignage le plus proche de celui de Cosmas.

²⁷⁷W. Wolska-Conus, *Sources chrétiennes*, t. 141 (1968), p. 366 sq., n. 2, ad *Top. Chr.*, II. 55, a raison de nier l'identification du personnage situé derrière la stèle de Ptolémée avec une statue de ce roi.

²⁷⁸ad *Top. Chr.*, V. 215; *Vat.*, f° 83 v; *Laur.*, f° 171 v; Wolska-Conus, *op. cit.*, p. 218 sq.

²⁷⁹ad *Top. Chr.*, V. 14 sq.; *Laur.*, f° 103v; Wolska-Conus, *op. cit.*, p.189.

²⁸⁰ad *Top. Chr.*, V. 16 sq.; *Laur.*, f° 104r; Wolska-Conus, *op. cit.*, p.190.

²⁸¹J. Deckers, *Tradition und Adaptation: Bemerkungen zur Darstellung der christlichen Stadt*, dans *MDAI(R)*, 95 (1988), p. 350 et fig. 10.

Tous les documents que nous avons pu rapprocher de Cosmas se caractérisent par leur date tardive; il semble donc que plus que les buts de leur auteur ou les contraintes d'un support variable, ils nous révèlent une évolution profonde de l'iconographie; nous venons en effet d'examiner deux types de documents qui se situent également entre la cartographie et la peinture. Les premiers, d'époque tardo-hellénistique, ou copiés à partir de modèles du Haut-Empire, partaient de la peinture et de ses canons pour représenter l'espace; au fur et à mesure que l'on s'avance vers l'époque byzantine, c'est la cartographie qui débouche sur la peinture; on pourrait du reste rapprocher de ces documents d'autres réalisations byzantines, en particulier une mosaïque récemment découverte dans l'église St Etienne d'Oum er Rasas, en Transjordanie²⁸², aligne des vignettes comparables à celles des cartes, dont la succession dans les colonnes suit un ordre à peu près conforme à leur succession géographique, mais où la hiérarchie prend parfois le pas sur la séquence géographique²⁸³. On assiste ainsi à la naissance de la miniature...

L'importance numérique croissante à partir du IV^e s. de documents dérivés de cartes, mais en marge de la cartographie, suggère que celle-ci avait acquis depuis le Haut-Empire une diffusion nouvelle propre à en faire un modèle de raccourci iconographique, quand ce rôle était quelques siècles plus tôt dévolu à la peinture. L'influence de cette conception cartographique de l'espace de vait être promise à un bel avenir, et explique sans doute pour une large part l'aspect de nombre de miniatures médiévales.

²⁸²M. Piccirillo, *Umm er-Rasas (Jordanie): Nouvelles archéologiques*, dans *Le Monde de la Bible*, 47 (1987), p. 51-52; P. Donceel-Voûte, *La carte de Madaba...*, dans *RB*, 95 (1988), p. 523 sq. et fig. 2. Id. *A Geography of Orthodox Egypt in Palestinian Documents*, à paraître dans *Actes du IV^e Congr. Intern. d'Et. coptes*, Louvain-la Neuve, fig. 2.

²⁸³Jérusalem et *Kastron Mephaa* (c'est-à-dire Umm er-Rasas!) se trouvent ainsi à proximité immédiate du podium du sanctuaire.

CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE.

La typologie des cartes anciennes frappe donc par sa diversité; celle-ci va à l'encontre des tentations réductrices éprouvées par les nombreux tenants de "la carte romaine" et nous incite à adopter une vision plus riche et plus nuancée des cartes d'époque romaine. Il nous faut dès lors tenir la cartographie romaine pour un phénomène aux multiples facettes, dont nous avons une connaissance variable, mais qui ne saurait en aucune façon se réduire à une famille unique de cartes; même l'esquisse d'une typologie fait apparaître moins des groupes rigides de cartes partageant les mêmes tracés que des choix fondamentaux relatifs au type de regard que le cartographe entendait jeter sur le monde ou sur ses parties. Nous aimerions avoir une idée plus précise des rapports quantitatifs des divers types de cartes que nous avons analysés; le *corpus* des informations disponibles ne nous permet malheureusement pas d'aller plus avant sur ce sujet, sauf à entreprendre une étude détaillée des filiations des cartes médiévales qui prendrait en compte non seulement les parentés manifestes, mais encore les liens entre les divers centres de production codicologique, de façon à établir non des liens idéaux, mais des rapports de dépendance réels, ce qui nous entraînerait sur une piste, certes passionnante, mais qui n'est pas celle que nous nous sommes fixé dans ces pages.

Les implications de cette diversité vont infiniment plus loin, car cette variété ne reflète pas seulement les hésitations d'une science géographique encore réduite au stade des hypothèses; elle suppose aussi et surtout l'existence non pas d'une *mimèsis* cartographique, mais de plusieurs logiques mimétiques qui tendent vers trois ou quatre pôles extrêmes où la cartographie se dilue dans d'autres genres, et entre lesquels

mille combinaisons intermédiaires demeurent possibles. Ces quatre pôles nous semblent constitués du texte pour une part, qui constitue un élément essentiel du contenu des cartes, de la vectorisation propre aux itinéraires et à une perception odologique de l'espace d'autre part. En matière de dessin, enfin, deux autres pôles apparaissent, que Ptolémée déjà mettait en évidence: la géométrie et le schématisme d'un côté, la peinture de l'autre. Le risque était en effet grand pour les cartes de se réduire à des tableaux ou à de simples schémas de plus en plus éloignés des réalités, ou à des séquences plus ou moins ordonnées de toponymes; entre ces pôles concurrents, l'équilibre propre à une cartographie conforme à nos concepts s'avérait chose difficile.

Le caractère apparemment contradictoire des diverses représentations qui devaient en naître donne l'image d'une incohérence formelle dont l'origine, les causes et le fonctionnement doivent être mis en lumière. Pour cela, il nous faut désormais analyser en détail les conditions d'élaboration des cartes, mais aussi les règles et les conventions qui régissaient leur usage, et les rapports qu'entretenaient entre eux des documents aussi éloignés les uns des autres que ceux que nous venons de voir.